*Sous la direction de
Laurent Olivier*

LA MÉMOIRE ET LE TEMPS

L'œuvre transdisciplinaire
d'Henri Hubert (1872-1927)

Préface d'Hilaire Multon

La mémoire et le temps

L'œuvre transdisciplinaire d'Henri Hubert (1872-1927)

Laurent Olivier (dir.)

DOI : 10.4000/books.demopolis.1032
Éditeur : Demopolis
Année d'édition : 2018
Date de mise en ligne : 18 janvier 2019
Collection : Quaero
EAN électronique : 9782354571634

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782354571214
Nombre de pages : 343

Référence électronique

OLIVIER, Laurent (dir.). *La mémoire et le temps : L'œuvre transdisciplinaire d'Henri Hubert (1872-1927)*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Demopolis, 2018 (généré le 27 août 2021). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/demopolis/1032>. ISBN : 9782354571634. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.1032>.

© Demopolis, 2018
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

LA MÉMOIRE ET LE TEMPS

*L'œuvre transdisciplinaire
d'Henri Hubert*

« QUAERO »

Collection dirigée par Jean-Christophe Tamisier

Parmi nos parutions :

Aux heures suisses de l'école républicaine, Alexandre Fontaine

Rachid El-Daïf. Le roman arabe dans la tourmente de la modernisation, Katia Ghosn

Vers une philosophie scientifique. Le programme de Brentano, Charles-Édouard Niveleau (dir.)

Illustration de couverture : Autoportrait d'Henri Hubert.
Dessin au crayon non daté (avant 1920)
©Archives familiales Hubert.

© Éditions Demopolis, 2017
67, rue Saint-Jacques
75005 Paris
www.demopolis.fr

ISBN : 978-2-35457-121-4

sous la direction de
LAURENT OLIVIER

LA MÉMOIRE ET LE TEMPS

*L'œuvre transdisciplinaire
d'Henri Hubert*

Cet ouvrage a été publié avec le soutien
du laboratoire d'excellence TransferS
(programme Investissements d'avenir
ANR-10-IDEX-0001-02 PSL* et ANR-10-LABX-0099)

et celui du musée d'Archéologie nationale

À la mémoire de Serge Lewuillon (1951-2017)

Remerciements

Marine Dhermy-Mairal remercie Christophe Labaune du Collège de France pour sa gentillesse et son dévouement, Jean Baechler pour lui avoir ouvert les portes de la bibliothèque de l'Institut de France, ainsi qu'Étienne Hubert pour l'avoir reçue à l'EHESS et pour lui avoir transmis quelques photos de ses archives familiales.

Serge Lewuillon remercie Madame J. Pluet et le personnel de l'IMEC pour lui avoir donné accès aux archives du Centre international de synthèse.

Laurent Olivier remercie Étienne Hubert (EHESS) pour lui avoir confié une série de photographies et dessins des archives familiales Hubert, ainsi que Romi Mukkherjee (Sciences Po, Paris), qui a donné l'impulsion de cet ouvrage, issu en partie d'une rencontre tenue à l'université de Chicago à Paris en juin 2010. Tous nos remerciements vont, enfin, à Florence Weber (ENS) qui a soutenu la publication de cet ouvrage.

Préface

Hilaire Multon

Jeune normalien brillant — il fut reçu troisième à l'agrégation d'histoire et fut remarqué par Vidal de la Blache — Henri Hubert (1872-1927) a côtoyé Lucien Herr, le bibliothécaire « dreyfusard » de l'École normale supérieure ayant exercé un véritable magistère intellectuel et moral sur toute une génération — celle notamment de Charles Péguy. Son parcours et son univers intellectuel sont aujourd'hui exhumés du silence des archives. Et il n'est pas anodin que le musée d'Archéologie nationale, héritier du musée des Antiquités nationales où il exerça avec passion à partir de 1898, à l'invitation de Salomon Reinach, soit l'un des acteurs de cette redécouverte.

Le « jumeau de travail » de Marcel Mauss, le collaborateur d'Émile Durkheim, celui qui joua un rôle si fécond dans la création de *L'Année sociologique*, fut un conservateur ardent et investi qui se consacra pendant plusieurs années au classement, à l'étude et à la présentation des collections, passant au crible celles anciennement acquises, s'attaquant à celles des grands donateurs. Homme de musée, il entra en tant qu'attaché libre au musée de Saint-Germain avant de devenir l'adjoint de Salomon Reinach et d'être nommé directeur d'études à l'École pratique des hautes études. Voyageur infatigable, esprit curieux, il fut aussi un homme d'action et d'engagement, intégrant le cabinet du ministre socialiste de l'Armement Albert Thomas pendant la Grande Guerre, du fait de sa formation, son réseau de camaraderie au sein de l'École normale et sa connaissance de quatre langues. Épuisé par les épreuves de la période, Hubert n'achève pas son grand œuvre — pour ainsi dire son

testament intellectuel et muséographique : la salle de comparaison du musée des Antiquités nationales. Quant à sa recherche archéologique, elle laisse « une troublante impression d'incomplétude » (Laurent Olivier), ses deux ouvrages principaux (*Les Celtes*, 1932 ; *Les Germains*, 1952) étant des œuvres posthumes, publiées à partir de notes d'avant la guerre de 1914-1918. Sa réflexion intellectuelle tout autant que sa pratique de conservateur de musée entérine la liaison de principe entre ethnographie et archéologie dans le projet des « fondateurs » du musée des Antiquités nationales (MAN). « Dès l'origine, les collections ne cessent de déborder le cadre national pour représenter les civilisations qui se sont succédées dans l'ensemble de l'Europe depuis la préhistoire, ou celles de même type qui continuent à se perpétuer ailleurs, comme aux Amériques, en Océanie ou en Australie. Depuis la France, le MAN embrasse l'histoire de l'humanité, depuis ses lointaines origines préhistoriques » précise ainsi Laurent Olivier dans l'étude qu'il consacre à la trace laissée par Hubert dans la vie du musée.

Grâce au concours du consortium *Mémoire des archéologues et des sites archéologiques* (MASA) l'ensemble du fonds Hubert, qui représente 19,5 mètres linéaires et qui est conservé au sein de notre musée, a été l'objet d'un travail archivistique de tri, de classement et d'inventaire extrêmement précieux pour la communauté des chercheurs. Les travaux de Christine Lorre, conservateur en chef responsable des collections d'archéologie comparée, ont abouti à la publication du volume *Henri Hubert et la sociologie des religions* (sous la direction de Jean-François Bert, aux Presses universitaires de Liège, 2015, 330 pages) doté d'une longue introduction et d'une bibliographie raisonnée établie par ses soins.

Le présent volume collectif, dirigé par Laurent Olivier, conservateur en chef responsable des collections celtiques et gauloises du MAN, poursuit de manière stimulante cette redécouverte — la figure d'Hubert avait complètement disparu du panorama communément dressé des sciences sociales, s'agissant de la première moitié du xx^e siècle et de la constitution de la sociologie française. Sa vie se résumait jusqu'il y a peu à quelques lignes dans des dictionnaires biographiques ou manuels d'introduction à la pensée sociologique. Savant paradoxal, doué d'une extraordinaire érudition, porteur

d'une pensée du champ social intégrant une dimension qualitative du temps, Henri Hubert n'eut qu'une postérité limitée, notamment pour ce qui concerne ses travaux sur la culture celte. Les héritiers d'Hubert furent en effet des *outsiders*, à l'image de l'étonnante figure de Françoise Henry (1902-1982) qui dut partir en Irlande, à l'université de Dublin, pour exprimer son talent ou de Stefan Czarowski (1879-1937), ce dépositaire des idées durkheimiennes, ardent correspondant d'Hubert et l'un des fondateurs de la sociologie en Pologne, qui eut le malheur de se trouver dans les « banlieues de l'Europe ». Si l'ouvrage tente de percer l'énigme Hubert, il couvre tout le champ de l'activité de cette figure foisonnante, de l'engagement aux côtés du ministre Albert Thomas aux conceptions intellectuelles sur la sociologie et le temps; de la collaboration « fraternelle » avec Marcel Mauss à la galaxie des héritiers « sans trône ».

Qu'il me soit permis une note plus personnelle. Henri Hubert et moi-même avons bien des choses en partage: l'École normale supérieure, l'agrégation d'histoire, l'intérêt pour la sociologie et l'anthropologie du fait religieux, l'engagement dans l'action publique. Sa figure lumineuse m'est familière et ses écrits ont marqué le directeur du musée d'Archéologie nationale que je suis, comme les nombreux « fantômes » de cette maison dont il faut savoir se départir dans l'action tout autant qu'en convoquer les mânes dans la réflexion. La photographie qui le montre, élégamment vêtu, sur les terrasses du château, entre pilastres et pots à feu, se trouve dans mon bureau, tout comme le buste d'Alexandre Bertrand, le premier conservateur du musée. Ces objets disent « l'esprit des lieux », ils sont un témoignage vivant de l'exigence intellectuelle et de l'humanisme qui doivent présider aux destinées de ce grand établissement, dont les collections sont abritées dans un écrin emblématique du patrimoine.

À l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de la mort de cette figure d'intellectuel engagé et d'homme de musée ouvert sur la société, il était plus que naturel de contribuer à la publication de cet ouvrage qui fera date dans l'histoire de l'archéologie et dans l'historiographie des sciences sociales. Il complète ainsi une année riche en manifestations scientifiques et culturelles au musée d'Archéologie nationale, à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de

son ouverture au public et rappelle, par l'ampleur des collections conservées au MAN, l'ambition qui était la sienne d'une « histoire (ethnographique) de l'Europe et de l'humanité » à même de donner du sens à notre présent et au monde globalisé qui est le nôtre.

Hilaire Multon

Directeur du musée d'Archéologie nationale

Domaine national de Saint-Germain-en-Laye

Les auteurs

Marine DHERMY-MAIRAL est docteure de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et de l'Institut national d'études démographiques (INED). Ater à l'Institut d'études politiques de Grenoble depuis 2015, elle mène des recherches sur les activités scientifiques des fonctionnaires des organisations internationales dans la première moitié du xx^e siècle, notamment au Bureau international du travail (BIT) et à la Société des Nations. Auteure d'une thèse sur l'entourage durkheimien du BIT dans l'entre-deux-guerres, son travail s'inscrit dans une sociologie historique des sciences qui accorde une large place aux approches ethnographiques et aux réflexions épistémologiques, tout en prenant en compte l'historicité propre des phénomènes étudiés.

Marcel FOURNIER, titulaire d'un doctorat en sociologie de l'École pratique des hautes études (EPHE) et de la Sorbonne (effectué sous la direction de Pierre Bourdieu), est professeur au département de sociologie de l'université de Montréal (Canada). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'école française de sociologie, dont deux biographies de *Marcel Mauss* (1994) et d'*Émile Durkheim* (2007). Il a aussi édité : *Émile Durkheim, Lettres à Marcel Mauss* (en collaboration avec Philippe Besnard), *Marcel Mauss, Écrits politiques*, et *Marcel Mauss, La Nation* (en collaboration avec Jean Terrier). Enfin, il est codirecteur (avec Charles Kremer) de *Durkheim avant Durkheim, une jeunesse vosgienne* (2014). Son dernier ouvrage *Au cœur des sciences humaines. La fondation de la Maison des sciences de l'homme de Paris*, est paru en décembre 2017. Marcel Fournier est coéditeur d'*Études durkheimiennes/Durkheimian Studies*, membre du comité de rédaction des revues *Sociologie et sociétés* et *Recherches sociographiques* et membre du comité scientifique de la *Socius*.

Thomas HIRSCH est sociologue et travaille sur l'histoire des sciences sociales en France au xx^e siècle; il a notamment publié *Le Temps des sociétés. D'Émile Durkheim à Marc Bloch* (Éditions de l'EHESS, 2016), ainsi que l'édition d'un cours de Maurice Halbwachs, *La psychologie collective* (Flammarion, 2015).

Serge LEWUILLON (†), historien de formation classique et archéologue, issu de l'Université libre de Bruxelles, enseignant d'histoire ancienne et de lettres classiques, puis chargé de recherche au Fonds national belge de la recherche scientifique (F.N.R.S.), a été maître de conférences associé à l'université de Bourgogne, attaché d'enseignement et chargé de cours aux universités de Tours, de Lille (FLSH-IC), d'Artois, de Picardie et de Valenciennes-Hainaut-Cambrésis. Ses recherches ont porté sur l'anthropologie gauloise, l'épistémologie des sciences historiques, ainsi que sur l'histoire de l'historiographie et de l'iconographie. Responsable des formations techniques de l'archéologie et de la valorisation des patrimoines en Europe à l'université de Picardie (UPJV), il y a développé des enseignements dédiés à l'archéologie professionnelle et à la mise en valeur des sites culturels. Commissaire de plusieurs expositions, il a été conseiller scientifique pour la réorganisation des collections permanentes de Bibracte. Parmi ses publications: *Vercingétorix ou le mirage d'Alésia* (Bruxelles, Complexe [« Questions à l'histoire »], 1999).

Laurent OLIVIER est archéologue, conservateur en chef du patrimoine, responsable des collections d'archéologie celtique et gauloise au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye. Il est titulaire d'une thèse de doctorat en anthropologie, ethnologie et préhistoire de l'université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), d'un Ph. D d'archéologie de l'université de Cambridge (Grande-Bretagne) ainsi que d'une thèse d'habilitation à diriger des recherches (HDR) de l'université de Paris I. Il coordonne actuellement l'étude d'un vaste site de production « proto-industrielle » du sel en Lorraine et de son impact à long terme sur l'environnement naturel et social. Une part importante de ses recherches est consacrée à l'histoire de la discipline archéologique et à son rôle dans la constitution des identités collectives et des idéologies nationales. Il a publié notamment *Le sombre abîme du temps, mémoire et archéologie* au Seuil (trad. angl.

2011). En 2012, il a publié *Nos ancêtres les Germains. Les archéologues allemands et français au service du nazisme* chez Tallandier et s'apprête à faire paraître (2018, Seuil) *Le Pays des Celtes. Mémoires de la Gaule*.

Ivan STRENSKI, historien des religions, est professeur à l'université de Californie; il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages et de nombreux articles sur des thèmes tels que les relations entre l'idéologie religieuse et les actes de sacrifice politique ou les attentats-suicides à la bombe; il collabore à la presse d'opinion et un numéro spécial du magazine en ligne *Library of Social Science* a été consacré à ses travaux sur le sacrifice. Ses *Four Theories of Myth in 20th-Century History* ont été primés par l'Académie américaine de religion.

Damien THIRIEN, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, est maître de conférences à l'Institut des sciences politiques et des relations internationales de l'université Jagellonne de Cracovie (Pologne). Ses recherches portent sur la mémoire collective, l'histoire du catholicisme et les usages de l'informatique en histoire. Il s'intéresse aussi à la diffusion des savoirs (conception et rédaction du site internet « Histoire et Mémoire en Pologne »). Il a traduit du polonais vers le français l'apparat critique de l'édition bilingue des lettres de Stefan Czarnowski à Henri Hubert et Marcel Mauss.

Joanna WAWRZYNIAK est maître de conférences à l'Institut de sociologie de l'université de Varsovie (Pologne). Elle est l'une des initiatrices du projet « Genealogies of Memory in Central and Eastern Europe ». Ses publications portent sur la formation de l'identité et de la mémoire collective, l'histoire de l'opposition politique en Pologne et la muséalisation (entre autres *Memory and Change in Europe: Eastern Perspectives*, coédité avec Małgorzata Pakier, Berghahn Books 2016). Elle a aussi à son actif une série d'articles sur l'histoire des sciences humaines et sociales polonaises au xx^e siècle. Elle a publié avec Kornelia Kończal une édition bilingue des lettres de Stefan Czarnowski à Henri Hubert et à Marcel Mauss, parue à Varsovie en 2015.

Introduction

L'énigme Henri Hubert

On l'a oublié ; mais Marcel Mauss, le flamboyant héritier de Durkheim, était deux personnes, comme le jour et la nuit. Il y avait Marcel, solaire, conquérant, rebelle, et il y avait Henri, tout en retrait, appliqué, lunaire. Par la suite, la silhouette intellectuelle d'Henri s'est recroquevillée dans l'ombre de celle de Marcel, qui s'épanouissait dans la lumière. On a oublié Henri Hubert. Pourtant, ce touche-à-tout solitaire, *alter ego* de Mauss, a abattu, presque inconnu, une masse de travail intellectuel colossale dans des domaines aussi divers que l'histoire des religions, la sociologie historique ou l'archéologie protohistorique. Quand Marcel ne pensait qu'à sortir, Henri ne vivait que pour l'étude, rageant de devoir perdre son temps avec les loisirs forcés qu'étaient pour lui les vacances et les week-ends. Certains le trouvaient terne, ennuyeux, prude ; d'autres le soupçonnaient d'être snob et méprisant. Salomon Reinach, son patron au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, ne pouvait s'empêcher de conserver à son égard une impression mêlée, faite de déception et d'irritation, regrettant qu'Hubert « entreprît trop à la fois et passât d'une série à l'autre avant d'avoir terminé le premier travail¹ ».

On ne connaît à Henri Hubert qu'un seul grand ami, qui a été comme un frère pour lui : l'éblouissant Marcel Mauss, avec lequel il entretenait une véritable relation de gémellité intellectuelle. Ensemble, ils formaient un couple de travail fusionnel, comme il n'y en a sans doute pas eu d'autres dans l'histoire des sciences humaines. Tous deux étaient d'un appétit de savoir sans limites, et

1. Reinach, 1927 : 177.

les deux amis pour la vie s'étaient partagés le monde : Mauss défri-chait, ratissait l'univers des cultures dites « primitives » qui subsis-taient encore aux confins de la Terre ; Hubert, quant à lui, s'était réservé le temps dans lequel fonctionnent et s'inscrivent les socié-tés archaïques anciennes. Du couple, il était celui qui apprêtait et organisait la matière intellectuelle qu'ensemble ils produisaient ; c'est lui qui l'assemblait et la composait, alors que Marcel, d'esprit plus abstrait et moins enclin à ce travail fastidieux, se laissait volon-tiers porter en ces circonstances.

Car Henri ne vit que par et pour les livres. Son existence est celle d'un lecteur compulsif, d'un *Bücherwurm* aurait pu dire Freud² : un « ver de livres ». De la sociologie et de l'anthropologie, il ne connaît l'activité de terrain que par les textes qu'en ont rapporté ceux qui sont partis s'y confronter, au loin. Mais il connaît toute la littérature scientifique. Archéologue, il ne fouille pas, et serait sans doute bien en peine de manier la pelle et la truelle. D'une constitution fragile, il pourrait se blesser, qui sait. Mais il lit tout ce qui se publie d'im-portant. Homme de musée, enfin, il n'étudie aucune époque, aucun type d'objet ou de collection en particulier. C'est la totalité qui l'inté-resse : la matière muséographique comme expression d'un monde en réduction — le monde des sociétés et des cultures anciennes, tel qu'il se déploie dans l'espace et le temps. Ceux qui ne l'appré-cient guère voient clair, au moins, sur un point : sous des dehors modestes et craintifs, Hubert cache une ambition dévorante, celle de tout saisir, de tout embrasser. Il ouvre tous les chantiers intellec-tuels qui se présentent à lui, et les mène tous de front, comme s'il redoutait de laisser quoi que ce soit échapper à son emprise. C'est que Mauss et lui-même se sont promis de conquérir les sciences sociales, et de leur imprimer leur marque commune.

Contrairement à Marcel, Henri est un chercheur pressé. Tout se passe comme si Hubert savait, au fond de lui, que le temps lui est compté. Alors, il avance ; il creuse, il déblaie, repoussant à plus tard le travail de présentation des données et des résultats, que

2. C'est ainsi que Freud, grand lecteur d'ouvrages d'archéologie, se définissait lui-même. Cf. Michelle Moreau-Ricaud, (2011) — *Freud collectionneur*. Paris, éditions Campagne Première, p. 119-120.

l'on effectue quand, justement, on n'est plus en capacité de faire : quand on met les choses en ordre, qu'on les range pour passer à un autre sujet. Hubert, manifestement, ne veut abandonner aucune des pistes qu'il a ouvertes. Il les suit, au pas de course, s'engageant dans des bifurcations et des ramifications qui l'éloignent toujours plus de son point de départ : l'histoire des religions de l'Antiquité méditerranéenne et notamment de la « Grande Déesse » syrienne, à laquelle il est censé consacrer sa thèse, qu'il n'écrit jamais. Il ne finira pas non plus son grand livre sur *Les Celtes*, devenu en réalité impubliable, et laissera en chantier le projet d'un autre ouvrage, s'inscrivant en miroir du premier, portant sur *Les Germains*. Au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain, il n'achèvera pas la réalisation de son grand œuvre, l'aménagement de la « salle de comparaison », conçue comme un « microcosme » de l'histoire mondiale des civilisations et des techniques. À sa mort, au seuil de ses cinquante-cinq ans, il laisse plusieurs centaines de comptes-rendus de lectures, principalement effectués pour *L'Année sociologique*³ ainsi que *L'Anthropologie* ou la *Revue archéologique*⁴, et dont la rédaction accaparait son temps. Mais presque rien sur ses champs de recherche personnels, si ce n'est des plans griffonnés, des notes préparatoires, et de rares publications préliminaires.

En disparaissant, Hubert nous a laissés avec une énigme : le mystère que représente sa trajectoire intellectuelle. Une obscurité persistante enveloppe en effet son activité scientifique et ses travaux, que l'on ne connaît guère que sous la forme d'esquisses inabouties. Mais le peu qu'il nous est donné d'en connaître est fascinant : Hubert ouvre des voies novatrices, empruntant des chemins risqués, frayant des sentiers de traverse ouvrant sur des perspectives

3. *L'Année Sociologique* a été fondée en 1896 par Émile Durkheim, pour constituer la revue centrale représentative de la sociologie française, telle que la concevait le groupe des durkheimiens.

4. La revue *L'Anthropologie* a été créée en 1890 comme l'organe central de publication des travaux de langue française de préhistoire et de paléontologie humaine. Fondée en 1844, la *Revue archéologique* est l'une des plus anciennes revues françaises d'archéologie. Elle est dédiée principalement à l'archéologie classique et au Proche-Orient ancien. À l'époque d'Hubert, la revue est dirigée par Salomon Reinach, directeur du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

à la fois inédites et vertigineuses. Les premiers, les sociologues ont perçu la portée de sa conception du temps des rites⁵ ; encore qu'il ait fallu attendre l'aube des années 1980, comme si c'était une découverte que l'on n'eût pas pu faire auparavant ! Pour la plupart, les ethnologues et les anthropologues ne voient encore guère en lui qu'un associé de Mauss, dont ils peinent à percevoir l'apport original qu'il pourrait avoir imprimé aux travaux du magistral auteur de *l'Essai sur le don*. Quant aux archéologues, la plupart en font un chercheur aux théories dépassées, n'ayant joué qu'un rôle marginal dans l'histoire de la discipline archéologique en général et des études celtiques en particulier. À tout prendre, l'œuvre d'Henri Hubert ne serait, à les entendre, qu'un épiphénomène des études durkheimiennes — ou, pour le dire autrement, une tentative d'extension de la sociologie à l'archéologie, qui, par nature, était vouée à l'échec⁶.

Nous ne sommes plus, en effet, à l'époque d'Hubert. Le temps est loin où l'on pouvait considérer — au moins à titre de base de réflexion — que, d'un côté, les sociologues et avec eux les ethnologues et les anthropologues, et, de l'autre, les archéologues, les historiens et les gens de musées partagent un terrain commun, de nature fondamentalement sociale et culturelle. Depuis le milieu du xx^e siècle, le développement séparé de ces différents champs disciplinaires a fait que, chacun pris dans son domaine d'expertise, les chercheurs n'ont plus désormais qu'une vision approximative, et souvent inexacte, de l'état de l'art et des enjeux de ces disciplines anciennement voisines des leurs, qui leur sont désormais devenues étrangères. Cette situation a largement contribué à éclater et parcellariser l'œuvre atypique et puissamment hybride d'Henri Hubert. Ainsi, les sociologues qui se sont penchés sur les travaux d'Hubert ne se sont pas risqués sur le terrain de l'archéologie, tandis que les archéologues et les gens de musée ont soigneusement évité de s'aventurer sur les terres de la sociologie ou de l'anthropologie⁷, ou en sont restés au stade de la réaffirmation des principes généraux⁸.

5. Isambert, 1979.

6. Brun, 2000 ; Brunaux, 2012 : 200-202 ; *id.*, 2014 : 291-296.

7. Olivier, 2000.

8. Lorre, 2011.

Un des objectifs premiers de ce livre, qui rassemble les meilleurs connaisseurs actuels de l'œuvre d'Henri Hubert, aura donc été de décroquer l'image fragmentée de ses recherches, qu'il entreprit tour à tour en tant qu'historien des religions, sociologue, anthropologue, archéologue ou conservateur de musée. Il s'agissait d'en donner une vision d'ensemble, qui a fait défaut jusqu'ici. Cette entreprise s'est avérée indissociable d'un autre travail, tout aussi nécessaire, qui a consisté à reconstituer la vie et le parcours intellectuel d'Henri Hubert. Là encore, on ne connaît en général l'activité et les aspirations d'Henri Hubert que de manière morcelée et dispersée. Ivan Strenski (université de Californie, Riverside), qui a révélé au public anglo-saxon un Henri Hubert politique⁹, a réuni ici les éléments d'une biographie intellectuelle « inquiète ». Marcel Fournier (université de Montréal), qui a donné deux biographies scientifiques de Marcel Mauss et Émile Durkheim respectivement, faisant référence aujourd'hui¹⁰, étudie la relation puissante qui associait Hubert à Mauss, et le fonctionnement de leur association intellectuelle. Marine Dhermy-Mairal (Institut d'études politiques de Grenoble) dévoile l'existence d'un Henri Hubert stratège et conseiller politique, mettant pendant la guerre de 1914-1918 au service du ministre de l'Armement, Albert Thomas, la même énergie et la même inventivité qu'il avait déployées pour ses recherches en sciences humaines.

Il n'était pas possible de couvrir l'intégralité de l'immense champ de recherches qu'a parcouru Henri Hubert au long de sa courte vie. Nous nous sommes concentrés sur ce qui nous a paru constituer les aspects les plus saillants et les plus contemporains, dans leurs enjeux méthodologiques et disciplinaires — de son œuvre intellectuelle : *la question du temps*. Ainsi, Thomas Hirsch (École des hautes études en sciences sociales, Paris) montre comment la représentation du temps qu'a élaborée Hubert à la faveur de ses travaux sur la magie et la religion constitue un tournant dans les études durkheimiennes ; le temps lui-même devenant « un objet de représentations collectives » selon la forte expression d'Henri Hubert.

9. Strenski, 1987.

10. Fournier, 1994 ; *id.*, 2007.

L'appréhension du temps, qui, si l'on peut dire, s'enregistre dans les productions du passé, est naturellement une clé de compréhension essentielle des matériaux archéologiques, tels qu'ils parviennent jusque dans les collections des musées. Laurent Olivier (musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye) montre comment, chez Hubert, cette appréhension d'un temps des vestiges plus qualitatif que quantitatif — s'exprimant par des caractères et des attributs inscrits dans des durées — est indissociable d'une approche des cultures et des sociétés du passé sous l'angle d'une « ethnographie préhistorique », spécialement européenne.

Serge Lewuillon (université de Picardie, Arras) explique comment cette compréhension du temps archéologique, attentive aux rythmes, aux ruptures et aux durées, s'inscrit fondamentalement dans une « socialisation du temps » dont procèdent les recherches d'Hubert sur le fonctionnement des rites religieux et magiques. C'est dans cette perspective, sans doute, qu'il faut saisir les engagements d'Hubert, et notamment son combat contre « l'anthroposociologie », en d'autres termes la sociologie et l'archéologie « raciales » alors en pleine expansion, particulièrement en Allemagne.

Laurent Olivier revient sur la double (et imparfaite) publication des *Celtes* et des *Germanins*, les deux entreprises éditoriales majeures d'Henri Hubert, qui met clairement en confrontation deux temps socialisés radicalement opposés : au temps de la mémoire culturelle, transmettant et transformant tout à la fois les héritages multiples du passé, dont Hubert fait la temporalité spécifique des survivances de la culture celtique, s'oppose le temps figé et stérile du fantasme identitaire qui s'exprime dans la « préhistoire allemande », exaltant la germanité, de Gustaf Kossinna.

Nous ne pouvions clore cet ouvrage sans aborder la question de l'héritage de la pensée d'Henri Hubert. Celui-ci forma peu d'élèves, tant sans doute il était difficile de le suivre sur les chemins solitaires qu'il avait ouverts. Il eut néanmoins pour élève la protohistorienne et historienne de l'art Françoise Henry (1902-1982), qui était destinée à lui succéder à Saint-Germain, et dont Laurent Olivier présente la biographie, jusqu'ici méconnue. Se consacrant à l'étude de l'art irlandais de la période médiévale, Françoise Henry ne devait jamais faire carrière en France et s'établit à Dublin. Damien Thiriet (université

de Cracovie) et Joanna Wawrzyniak (université de Varsovie) nous font connaître l'autre élève d'Henri Hubert, le sociologue polonais Stefan Czarnowski (1879-1937), lui aussi lié à l'Irlande et auteur d'une magistrale étude sur saint Patrick.

Nous présentons en annexe de ce volume un portfolio, rassemblant quelques images inédites d'Henri Hubert, aimablement mises à notre disposition par Étienne, le petit-fils d'Henri Hubert. Une chronologie sommaire rappelle au lecteur les dates les plus marquantes de la vie et de la carrière d'Hubert. Enfin, une bibliographie rassemble les plus de 550 titres qui composent la production intellectuelle d'Henri Hubert, dont l'étude n'est qu'à peine entamée. Nous espérons que cet ouvrage inspirera à d'autres le désir de prolonger et d'approfondir ces premières approches, qui révèlent la fertilité et la densité de la pensée de cet auteur.

En cette année qui marque le quatre-vingt-dixième anniversaire de sa mort, nous souhaitons que les essais réunis dans ce volume lui offrent la reconnaissance qu'il mérite aujourd'hui. Il s'agit en somme, ainsi que François-André Isambert en avait fait le vœu, de rendre justice à Henri Hubert. Car, il faut bien le dire, l'histoire a été ingrate envers lui.

« Il lisait tout, savait tout », mais il demeure inconnu

*Une biographie inquiète
d'Henri Hubert*

Ivan Strenski

Une division du travail à l'intérieur de l'équipe de Durkheim

Les chercheurs aimant à croire que le savoir, comme la vertu, est le garant de sa propre reconnaissance, d'aucuns pourraient conclure sans autre forme de procès que l'oubli dans lequel est tombé le travail d'Henri Hubert est certainement bien mérité. Pourtant, le fait que notre ignorance presque totale s'applique à quelqu'un qui, avec Mauss et Durkheim, a appartenu au noyau même de l'équipe des durkheimiens devrait nous inciter à réfléchir. Doit-on déduire de cette place qui lui fut reconnue qu'il ne peut s'agir que d'un auteur de première qualité, voire d'un « génie méconnu » ? Ou faut-il au contraire penser que le légitime éclat projeté durablement par Durkheim et Mauss a relégué dans l'ombre une personnalité aux titres à la renommée plus fragiles ? Sans doute, paradoxalement, il y a des deux : Hubert a accompli des avancées scientifiques certaines dans les domaines de la sociologie et de l'archéologie ; tandis que le désintérêt à son égard a des raisons propres qui n'ont rien à voir avec la qualité intrinsèque de son œuvre.

Il est probable que le caractère excentré, voire excentrique des centres d'intérêt d'Hubert a joué son rôle et explique en partie qu'il

ait été et reste victime de négligence. En cela, son destin est assez comparable à celui de son condisciple de l'École normale supérieure, pour un temps membre aussi de l'équipe de Durkheim, l'économiste François Simiand¹. Même si *L'Année sociologique* couvrait par principe tout le large spectre des sciences sociales — depuis la théologie, la critique biblique, le droit, le folklore, les religions exotiques, jusqu'à la morale, aux problèmes sociaux et aux questions de race, de famille, sans oublier la politique, les arts et les techniques — certains domaines étaient moins favorisés que d'autres. Entre autres, les questions économiques de Simiand. De la même manière, les intérêts premiers d'Hubert, les arts et les techniques, se trouvaient dans une position relativement marginale — du moins en apparence — par rapport au cœur du programme de recherche durkheimien.

Il n'est pas question de discuter ici du bien-fondé de la hiérarchie des orientations de recherche du groupe formé autour de Durkheim. Elle porte l'empreinte des priorités intellectuelles de Durkheim lui-même, au cours des dernières années du XIX^e siècle, comme elle reflète son leadership sur le travail collaboratif dont résulte la publication de *L'Année sociologique*. Les choses auraient difficilement pu être différentes. Reconnaissons simplement que ces priorités ont vraisemblablement façonné le destin intellectuel des collaborateurs de l'équipe de Durkheim. Dans certains cas, elles ont conduit au départ de certains d'entre eux, comme le protestant Gaston Richard² ou bien donc François Simiand. Hubert, certainement, et probablement même Mauss ont dû souvent en rabattre sur leurs différences et/ou accepter une position secondaire dans le groupe, afin de poursuivre leurs ambitions scientifiques personnelles. C'est ainsi que Simiand décida de lui-même de partir ; il quitta l'équipe pour fonder une nouvelle revue sociale et politique affichée à gauche, très semblable à *L'Année*, à laquelle fut donné le nom de *Notes critiques*.

1. Économiste de formation, François Simiand (1873-1935) s'était attaché à aborder l'étude des phénomènes économiques dans une perspective sociologique inspirée de la démarche durkheimienne.

2. Le sociologue Gaston Richard (1860-1945) rompt avec le groupe des durkheimiens vers 1905, en raison de divergences avec Durkheim sur l'analyse des phénomènes religieux.

Steven Lukes attribue finement le qualificatif d'*Année sociologique* « socialiste » aux *Notes critiques*, dans la mesure où leur publication reposait effectivement sur les talents de la plupart des membres socialistes de l'équipe, tels qu'Hubert Bourgin³, Lucien Herr⁴, Marcel Mauss et, pour un temps, Henri Hubert lui-même⁵.

Hubert, contrairement à Simiand, demeura cependant à *L'Année*, bien que ses comptes-rendus sur les arts se soient retrouvés relégués dans un coin obscur à la fin de chaque volume annuel de la revue. Durkheim avait d'autres moyens d'exploiter l'éducation et les talents d'Hubert, notamment de tirer parti de son travail sur l'histoire des religions. Hubert était en effet à la fois formé et à l'étude des religions et intéressé par la thématique ; on doit dès lors lui reconnaître un rôle central, une place de cheville ouvrière dans la focalisation de *L'Année* sur ces questions religieuses. Ainsi, la situation d'Hubert dans l'activité de l'équipe, qui se révèle largement dans l'évolution prise par le contenu de la revue, était de ce point de vue unique. Sa spécialisation personnelle dans des champs relativement marginaux par rapport au cœur du programme de recherche porté par Durkheim ne l'empêcha pas de mener une collaboration des plus étroites avec Mauss sur la religion. Avec Durkheim, tous deux ont formé le pivot autour duquel se sont articulés les efforts de l'équipe pour percer le secret de la place de la religion dans l'épanouissement de l'humanité.

Se concentrant, en quelque sorte, sur les aspects pratiques de la question, Hubert a même bénéficié d'une relation de confiance et de connivence plus étroite avec Durkheim qu'elle ne l'était entre Durkheim et Mauss. Le manque de fiabilité du jeune Mauss, alors âgé d'une vingtaine d'années, tout comme sa résistance bohème à toute forme de discipline, conduisaient son oncle à s'arracher à chaque fois les cheveux au moment de mettre *L'Année* en production. Durkheim avait donc de la chance de pouvoir se reposer sur

3. Proche de Lucien Herr, l'enseignant Hubert Bourgin (1874-1955) milite pour le socialisme avant de se rapprocher de l'Action française puis du parti d'inspiration fasciste le Faisceau.

4. Bibliothécaire de l'École normale, Lucien Herr (1864-1926) est un militant socialiste ; il est le cofondateur, en 1904, du journal *L'Humanité*.

5. Lukes, 1972 : 32-34.

Hubert, dont les habitudes de travail, de type entrepreneuriales, bourgeoises, conventionnelles en somme (sa famille avait fait carrière dans le commerce...), étaient d'une aide précieuse lorsqu'il s'agissait d'organiser concrètement l'édition de la revue. La personnalité intellectuelle de Mauss attirée par les développements théoriques, n'était pas adaptée à la gestion de choses si terre-à-terre; en Hubert, Durkheim trouvait un caractère plus stable, si ce n'est plus prédictible, bien plus propice en tout cas au succès de l'ambition éditoriale de *L'Année*.

Il faut dire quelques mots, ici, de la stature intellectuelle d'Hubert. Sa vie raccourcie — il disparaît dans sa cinquante-cinquième année, en 1927 — a non seulement limité l'étendue potentielle de son œuvre, mais, pour celle qu'il a accomplie, handicapé son influence. Il est mort au moins une décennie trop tôt pour être une référence, voire un interlocuteur dans le temps de formation des grands maîtres de la pensée sociale française du xx^e siècle, dont les Pierre Bourdieu, Louis Dumont ou Claude Lévi-Strauss. De ce groupe, seul Georges Dumézil, à la longue vie, a connu Hubert, ayant été son élève et ayant travaillé — brièvement — avec lui. Que dire de plus? La pensée de Mauss serait-elle aussi reconnue qu'elle l'est aujourd'hui s'il était mort également en 1927, ou, pire, s'il avait disparu avant la publication de son essai sur le *Don* de 1925? Rappelons que si, de nos jours, Mauss tient la place d'une figure dominante, c'est essentiellement parce que Lévi-Strauss a trouvé dans ses textes — en particulier ceux sur le *Don* et sur les *Techniques du corps* — l'essence même de la pensée durkheimienne.

Quoi que l'on puisse dire de la personnalité d'Hubert et de la qualité de son travail, sa mort précoce l'a non seulement fait oublier des vivants, le plongeant dans ce purgatoire dont il n'est que maintenant en train de sortir, mais l'a privé, et nous a privé des réactions qui eussent été les siennes face à cette nouvelle génération et à ses orientations. Qui sait quels auraient été ses apports? Ici, l'opinion que l'on a de la puissance des hypothèses et prises de parti théoriques qui furent les siennes dans son œuvre effective, laisse chacun préjuger du rôle qu'il eût pu jouer.

« L'historien historisant » de Durkheim

S'il fallait ne retenir qu'une seule contribution majeure d'Hubert à l'équipe de Durkheim, laquelle serait-ce ? En d'autres termes, où Hubert était-il le mieux à sa place dans les plans de recherche collective de l'équipe ? Comment comprendre son implication dans les choix politiques concernant la préhistoire ? Bien qu'Hubert ait eu de nombreuses cordes à son arc — étant tout à la fois artiste, archéologue et porteur d'un grand intérêt pour les civilisations, religions et technologies anciennes — sa contribution majeure, et unique, à l'équipe réunie autour de Durkheim a été celle d'un historien : plus exactement d'un « historien » des religions, au sens qu'imposaient la *Revue de l'histoire des religions* comme l'austère *Revue historique*.

Depuis la fin du xix^e siècle et les débuts du xx^e, sous l'influence de « l'historien historisant » que fut Gabriel Monod, la discipline historique était essentiellement conçue comme la réunion d'un ensemble de faits documentés en profondeur. Monod avait adapté la tradition critique issue de la recherche biblique protestante développée en Allemagne, afin de constituer un rempart protégeant la Troisième République contre les monarchistes catholiques, les militaristes et autres sortes d'autoritaires⁶. Hubert ne pouvait que se sentir profondément en accord tant avec cet esprit républicain de Monod qu'avec sa défense d'une écriture de l'histoire à méthode et portée scientifiques. En allant plus avant dans ce sens, Hubert exauça le souhait, intensément émis par Durkheim dans sa préface au premier volume de *L'Année*, de voir l'avènement d'une histoire sociologique. La sociologie, écrivait Durkheim, non seulement ne peut rien sans l'histoire, mais elle a besoin d'historiens qui soient en même temps sociologues⁷. Au fond de lui-même, Mauss était un philosophe, bien qu'il se soit trouvé de plus en plus attiré dans l'orbite de l'histoire historisante. Albert Milhaud fut un autre de ces historiens professionnels de l'équipe formée originellement autour de Durkheim. Néanmoins, de tous, c'était Hubert qui s'imposa comme l'historien du groupe. À l'époque où il s'assura cette position au sein de l'équipe, il était

6. Carbonell, 1978 : 59-75.

7. Durkheim, 1964 : 343.

déjà agrégé d'histoire et collaborateur de la *Revue historique*⁸. Mais surtout, jusqu'à la fin de sa vie, c'est Hubert qui montra plus que quiconque, à travers ses travaux sur les Celtes et les Germains, ce qu'une histoire sociologique et interdisciplinaire pouvait apporter. Ainsi, par l'association de la formation austère qu'il avait reçue des meilleurs historiens du milieu académique français et de ses qualités et intuitions propres, Hubert fut cet oiseau rare que Durkheim recherchait : un historien ouvert aux questions posées par une science de la société⁹.

En ce sens, Hubert joua le même rôle au sein de l'équipe originelle que celui que Maurice Halwachs devait assumer pour les durkheimiens au milieu des années 1920¹⁰. De même qu'Halwachs mettrait en relation les *Annales* avec *L'Année* depuis son poste strasbourgeois, aux côtés de Marc Bloch et Lucien Febvre, Hubert jeta un pont intellectuel entre les durkheimiens et leurs alliés historiens, tels Henri Berr ou Louis Duchesne et, ce qui est moins connu, Marc Bloch. Une lettre de Bloch à Hubert (datée du 18 mars 1925) fait référence à une correspondance échangée entre les deux hommes depuis plusieurs années — au moins depuis 1920 — à propos de sujets d'intérêt communs, comme la culture matérielle et ses relations avec les modes d'organisation sociale. Cette lettre du 18 mars 1925 a trait ainsi aux systèmes d'agriculture et au fait qu'il ait pu exister des parcellaires préhistoriques ; Bloch interroge également Hubert sur les particularités des cultures préhistoriques de l'Europe occidentale, telles leur appartenance linguistique, ou la nature de leurs différents ouvrages en terre. Alors que Bloch avait identifié, dans ses publications, les systèmes agraires d'Europe occidentale à un phénomène médiéval, Hubert, rapporte-t-il, avance que certains d'entre eux au moins sont beaucoup plus anciens et datent vraisemblablement d'une période située entre le ^{viii}e et le ^{vi}e siècle avant Jésus-Christ. De telles structures sont en effet « probablement hall-stattiennes », admet Bloch, reprenant l'argumentation d'Hubert¹¹.

8. Hubert, 1899 : 1-40, 241-272.

9. Mauss, 1983 : 42.

10. Craig, 1983 : chapitre 12.

11. Bloch, lettre à Henri Hubert du 18 mars 1925.

À sa façon, Hubert — convaincu qu'il y avait des fondations pré-historiques enfouies et oubliées à la base de multiples phénomènes historiquement répertoriés — ne faisait, en somme, que donner sa version personnelle de la recherche des « formes élémentaires » développée par Durkheim, si ce n'est qu'il n'était plus question ici de religion, mais de pratiques matérielles agricoles, comme l'établissement de parcelles encloses.

La contribution d'Hubert en tant qu'historien apparaît centrale, eu égard au programme de recherche de Durkheim : ce programme, fondé sur une analyse comparative des systèmes culturels, elle l'embrasse foncièrement. À preuve que le projet scientifique qui occupa Hubert sa vie durant fut d'entreprendre une ethnographie comparative des peuples européens de la préhistoire à l'antiquité. Ses travaux sur les Celtes et les Germains correspondent à la mise en chantier d'une histoire comparative des civilisations et des religions « primitives ». Dans cette entreprise, les recherches historiques extensives d'Hubert mettent en proximité et à égalité de dignité l'étude des cultures « barbares » avec celle de l'histoire des religions chrétienne, judaïque et proche-orientales.

Les fragments disparates que nous a laissés Hubert se plient-ils à une réelle unité ? Comment des civilisations apparemment aussi « avancées » que celles de l'Europe chrétienne peuvent-elles être mises à égalité de contexte avec les cultures « barbares » ou « primitives » des Celtes et des Germains ? Et, en supposant que l'on puisse légitimement le faire, en quoi cela mène-t-il nécessairement à focaliser l'attention, comme le fait Hubert, sur la mythologie politique de l'antiquité et de la préhistoire « barbares » ? Pour les durkheimiens, « l'ethnographie » des peuples européens de la préhistoire et de l'antiquité qu'entreprenait Hubert était une ethnographie au même sens que celle des Aborigènes australiens. L'une et l'autre révélaient la « primitivité » d'éléments chronologiquement ancestraux et logiquement fondamentaux venant se placer aux origines des sociétés humaines modernes. Il ne s'agissait pas de deux disciplines scientifiques différentes, mais bien d'une science unique portant sur deux focus culturels. Ainsi, les chaires que Mauss et Hubert occupaient à l'EPHE — « L'histoire des religions des peuples non civilisés » pour Mauss et « les religions primitives de l'Europe » pour

Hubert — étaient-elles complémentaires sur le plan de la théorie. Les deux enseignements faisaient jouer la même notion fondamentalement relative de la « primitivité » dans des domaines culturels différents, avec pour objectif d'éclairer, par la comparaison, la situation des cultures perçues comme plus « développées ».

La dimension nécessairement contemporaine, prise dans l'actualité de la recherche « ethnographique » durkheimienne, est souvent omise. Pourtant, cela ne devrait pas être le cas. Le « soi » n'est connaissable en effet que par comparaison¹² avec « l'autre » tandis que « l'autre » n'est connaissable que par comparaison avec le « soi ». Ainsi, même si Hubert a pu apparaître comme un antiquisant, rien qu'un antiquisant, il gardait un œil ouvert sur le présent, comme le montrent amplement ses deux ouvrages sur les Celtes et les Germains. En d'autres termes, les recherches d'Hubert ouvraient une perspective nouvelle sur le monde contemporain, en montrant que les « primitifs » étaient nos « ancêtres » directs, comme ceux de tous les peuples européens d'aujourd'hui. Ce qu'il découvrait de ces « primitifs » aidait à comprendre ce qu'étaient les « modernes ».

Ainsi la stratégie de recherche d'Hubert s'est-elle articulée en trois moments successifs :

1. Le monde sécularisé moderne doit d'abord être compris comme une production de l'évolution de la civilisation chrétienne. Ainsi, les premiers travaux d'Hubert sur l'histoire de l'Église, dans l'esprit du « précurseur » moderniste que fut l'abbé Duchesne, auront-ils eu pour objectif de dégager les bases « réelles » de la chrétienté moderne, en démythifiant celles qui procédaient de la légende¹³. Ce n'est que lorsque l'histoire « réelle » de la chrétienté occidentale est comprise qu'il devient possible d'appréhender — Louis Dumont a argumenté en ce sens — sa contribution à l'histoire de la civilisation occidentale contemporaine¹⁴.
2. Dans un deuxième temps, s'impose la nécessité d'appréhender la civilisation chrétienne européenne par rapport à l'héritage de ses

12. Dumont, 1975.

13. Poulat, 1979 : 19 ; Vidler, 1970 : 66.

14. Dumont, 1982 : 1-27.

antécédents « civilisés », comme les civilisations et les religions des Grecs, des Romains, des Mésopotamiens et autres peuples anciens du Proche-Orient. Ici, la formation d'Hubert à l'étude de ces civilisations classiques ajoute un autre « soubassement » à sa perception du présent, en plaçant, en quelque sorte, un ensemble de fondations historiques profondes sous sa compréhension de la culture de l'Europe chrétienne.

3. On en vient finalement¹⁵ à percevoir l'Europe chrétienne par rapport à ses antécédents « barbares », comme les anciens Celtes, Germains, Slaves et autres peuples de l'Europe ancienne. Comme le dit Hubert¹⁶, « l'imagination chrétienne a bâti sur les plans antiques ».

On peut se demander pourquoi Hubert s'est intéressé aux Celtes et aux Germains. Pourquoi spécialement ces deux peuples, réels ou supposés ? Et pourquoi avoir écrit et/ou publié à leur sujet, comme si c'étaient deux objets complémentaires ? Sur un plan personnel, il n'est sans doute pas anodin de rappeler qu'Hubert a connu quatorze années de mariage heureux avec une Allemande, Anna Scherenberg, qu'il avait rencontrée lors d'un séjour de cure à Wiesbaden, dans la province « voisine » de Rhénanie¹⁷. Néanmoins, d'un point de vue de méthodologie comparée, la réponse se trouve, semble-t-il, dans ce qui a pu constituer un facteur de sympathie non reconnue (et non étudiée) entre Marc Bloch et Henri Hubert. Pour Bloch aussi, il était essentiel d'étudier les cas de la France et de l'Allemagne dans leur relation mutuelle et dans une perspective comparative. Comme l'a noté Marcel Fournier, Hubert était persuadé de la « perméabilité » de ces peuples anciens mouvants, dont certains appartenaient à des groupes linguistiques différents, qui pouvaient cohabiter sans heurts les uns avec les autres¹⁸. Hubert n'était peut-être pas complètement neutre dans ses comparaisons, dans la mesure où il ne se cachait pas d'une certaine tendresse envers les Celtes (comprendre les Gaulois, bref les Français...). Cependant, Hubert, tout comme Mauss,

15. Berr, 1934 : XII.

16. Hubert et Mauss, 1968 : 300.

17. Fournier, 2006 : 164.

18. *Ibid.* : 329.

cultivaient une suspicion certaine à l'égard de ce qui leur apparaissait comme des origines fixées à travers un certain nombre de traits à un caractère national, cas de la « germanité¹⁹. »

Dans une correspondance personnelle, Bruce Lincoln nous a suggéré que la position d'Hubert était liée au fait qu'il privilégiait la culture matérielle et l'archéologie par rapport à la linguistique, ainsi qu'il l'a montré dans ses deux livres. Aussi Lincoln considère-t-il que *Les Celtes* et *Les Germains* ne reflètent qu'indirectement l'approche d'Hubert dans son entreprise de comparaison des deux peuples ou civilisations. Les aryanistes allemands ont tenté, comme on le sait, de faire des manifestations des anciens Germains et des Allemands modernes l'expression d'une même identité raciale et culturelle. Dans la démarche comparatiste qu'il a développée dans ses deux livres — et qui était sa grande spécialité — Hubert a manifestement écarté les conclusions de la recherche aryaniste allemande sur l'existence de « races » différentes en Europe²⁰. Néanmoins, aussi plausible que puisse être l'hypothèse de Lincoln, en réalité nous n'en savons pas assez pour pouvoir trancher. Il existe en effet un contre-argument : la proximité d'Hubert avec la démarche en quelque sorte « irénique » de Marc Bloch peut être interprétée également comme une tentative commune de rappeler aux ennemis d'aujourd'hui leur ancienne proximité. Après tout, la France n'a-t-elle pas été la conquête des Francs et reçu aussi une certaine imprégnation « germanique » ? En un sens, ne peut-on pas considérer que l'ensemble des régions de Lorraine, d'Alsace, de Rhénanie, du Luxembourg voire de Suisse constituait un vaste terrain de syncrétisme « celtico-germanique » ? Même si les cas de l'Allemagne et de la France sont idéologiquement opposés — notamment dans leurs conceptions différentes des notions de peuple et de nation — leur étude conjointe permet le mieux de saisir les raisons des « choix » différents qu'ont faits les peuples allemand et français concernant leur organisation politique.

Ainsi, c'est seulement après avoir appréhendé la stratégie à laquelle répondaient les efforts d'Hubert pour étudier la préhistoire

19. Fournier, 2006 : 23-29.

20. Lincoln, *comm. pers.* 2015.

et l'histoire ancienne des peuples occidentaux, que nous pouvons percevoir en quoi son travail était complémentaire de celui de Mauss et de Durkheim. À le prendre dans sa globalité, le programme d'histoire comparative durkheimienne des civilisations mondiales était fondé sur une division radicale du travail : à Mauss revenait l'Afrique, l'Australie, les Amériques, l'Inde et l'Océanie ; à Hubert les Celtes, les Grecs et les Romains, avec leurs voisins mésopotamiens et proche-orientaux. Mauss se chargeait du bouddhisme, de l'hindouisme et des religions « primitives », tandis qu'Hubert s'occupait du druidisme, du gnosticisme, du judaïsme, de la chrétienté et des religions à mystères.

À l'intérieur de la structure de ce plan global, il est revenu à Hubert de montrer comment les civilisations des Celtes, des Aryens et des Germains révélaient l'existence de « formes élémentaires », qui avaient présidé à la formation des peuples de l'Europe. Si l'on peut isoler ces « formes élémentaires » présentes dans les civilisations qui nous ont précédés, alors il devient possible de découvrir certains des déterminants profonds de notre propre culture actuelle. En d'autres termes, si nous pouvons mettre au jour les formes « primitives » — qui ne sont pas nécessairement les plus importantes — de ces sociétés anciennes, alors nous pouvons comprendre comment elles ont abouti aux nôtres, dans un contexte de sociétés « développées ». Ce qu'ils étaient, *nous* sommes devenus.

Compte tenu de ces apports, de l'importance de son domaine d'étude et de ce qu'il mit en avant, on peut affirmer Hubert joua un rôle essentiel et fut une pièce essentielle du dispositif, s'agissant d'illustrer, de confronter aux faits et de parfaire la cohérence de la vision de Durkheim, dont l'ambition était de construire une « science de la société » véritablement totalisante.

Race, science, science raciale

Sa dévotion à la science n'a jamais conduit Hubert, bien au contraire, à être dupe d'apparences de scientificité ou de prétentions à la scientificité, ou à prendre tout usage d'une méthodologie scientifique comme le gage de la scientificité de conclusions tirées

de manière idéologique. Mais encore fallait-il que le scientifique et discret Hubert fût moralement persuadé des dangers de ces pseudosciences et de la nécessité éthique de les dénoncer. L'exemple le plus révélateur de ces interférences politiques ou morales qui ont influencé la direction prise par les recherches d'Hubert, est le rôle qu'il a joué dans la délégitimation des « sciences » sociales à motivation raciste de son époque ; il fut dans les premiers à avoir mis en évidence l'inanité scientifique de courants dont la nocivité trouva dans les décennies ultérieures son pire champ d'exercice. On doit lui reconnaître le mérite d'être intervenu publiquement, si indirectes, voire codées que ses interventions aient pu être dans le contexte et le milieu où il se mouvait.

Le moment-clé arriva lorsque Durkheim résolut d'attaquer « l'anthroposociologie ». Cette variante du darwinisme social, nourrie du réductionnisme biologique de son temps, avait, à l'origine, été reçue un peu vite comme une discipline scientifique légitime, et même avait fait l'objet de recensions critiques dans *L'Année*. Hubert s'attaqua aux prétentions scientifiques de ses thuriféraires avec un plaisir évident. Contrairement à ce que les « anthroposociologues » prétendaient, fit-il valoir²¹, il n'existait pas de crânes « aryens » ; les dénominations de « Celtes » ou de « Germains » n'étaient pas des « étiquettes pour des séries de crânes ». Si quoi que ce soit devait jamais fixer les contours d'une société quelconque, ce serait plutôt le langage²². Pour Hubert, la civilisation celtique n'était pas l'expression d'un peuple, mais d'une culture, qui portait une aspiration politique commune, malgré des origines « ethniques » très diverses²³. De façon générale, soulignait-il, les peuples homogènes n'existent pas et n'ont sans doute jamais existé²⁴. Les positions exprimant le contraire révélaient d'elles-mêmes leur caractère idéologique, et ce quelle que soit la manière dont ces interprétations étaient exploitées dans les combats politiques d'alors.

21. Hubert, 1974 : 40.

22. Id., 1934a : chapitre II ; 1934b.

23. Id., 1934a : 39.

24. Id., 1932a : 158.

Le temps passant, l'anthroposociologie se révéla de plus en plus fortement et explicitement être le support de l'idéologie raciste aryaliste. Une figure majeure de ce mouvement, en France, était Georges Vacher de Lapouge — anthropologue physique, eugéniste et théoricien « racialisiste ». Durkheim avait besoin d'un expert pour mettre en évidence ce que recélaient à la fois de monstrueux moralement et de faux scientifiquement les assertions de Vacher, qui drapait son discours sous les apparences de l'objectivité de ses observations et déductions.

Déçu par les premiers auteurs auxquels il avait confié le travail de recension critique des œuvres de Vacher de Lapouge, Durkheim se tourna vers Hubert et sa redoutable efficacité. Ce dernier s'attaqua au dernier *opus* de Lapouge, *L'Aryen : son rôle social*, dans le quatrième volume de *L'Année* (1901). Il lui suffit de quelques lignes pour tourner en ridicule l'ouvrage de Lapouge, décrite comme le « dernier évangile de l'anthroposociologie [...], l'épopée des Aryens²⁵ ». Surtout, Hubert concluait sa recension en stigmatisant l'appel de Lapouge à une guerre des races, dans laquelle les Aryens étaient censés défendre l'humanité contre les Juifs :

[...] les Anglo-saxons, espoirs du monde, recueillent l'héritage des purs Aryens ; ils subjuguent la terre. Mais un Antéchrist s'élève, la race juive, dolichocéphale et brune qui, menaçant d'assujettir et d'enrégimenter les brachycéphales, s'oppose aux projets des dolichocéphales blonds.

Il est intéressant de noter que lorsqu'on lui demanda une autre recension du même ouvrage de Lapouge pour la *Revue historique*, Hubert recourut à un pseudonyme « Henri Pierre²⁶ ». Ce double sans doute — on se sait pas précisément — destiné aux interventions un peu libérées du corset académique ne manqua pas de reprendre les thèmes qu'Hubert avait développés dans sa recension de *L'Année*... L'anthroposociologie fut salubrement dénoncée dans la *Revue historique* comme une « fausse science », que rendaient ridicule les prétentions de Lapouge à se poser en « prophète

25. Hubert, 1901a : 145.

26. Hubert, dont le nom de famille est lui-même un prénom, a transformé ainsi son deuxième prénom (Pierre) en un nom de famille se substituant à celui d'Hubert.

et voyant » et son « hymne à la gloire des Aryens ²⁷ ». Hubert, visiblement, n'avait jamais eu encore une telle occasion d'exercer sa verve — il n'avait pas encore trente ans — et on se dit qu'il aurait pu devenir un polémiste redoutable, aux moments nécessaires et si la vie lui avait été prêtée.

Le travail historique, ou scientifique, mené par Hubert sur les Aryens, les Celtes et les Germains fait bien plus que nous montrer comment, dans une perspective très durkheimienne, certaines « formes élémentaires » ont façonné la constitution des peuples européens. Sa démarche laisse également apparaître, en effet, combien les durkheimiens — tout comme leurs opposants — pouvaient charger un discours envisagé comme « purement scientifique » de profondes significations politiques. Hubert, quant à lui, s'attacha à réfuter les principes doctrinaires de l'aryanisme par des contre-exemples et contre-preuves strictement historiques et empiriques.

La formation politique des compagnons d'Hubert

À l'instar de Mauss et de la plupart des durkheimiens, Hubert pouvait donc se comporter occasionnellement comme un chercheur libéré, voire un chercheur-artiste. Mais comment en était-il venu à entrer dans le moule du républicanisme progressiste ? Certes, il avait d'abord été imprégné à Louis-le-Grand et à l'École normale supérieure de l'esprit de renouveau moral qu'avait éveillé l'affaire Dreyfus, et qui touchait aussi bien les étudiants que leurs professeurs. Hubert figure, d'évidence, parmi les progressistes avertis dès ce temps de formation ; là s'enracine sa motivation ultérieure à débrouiller les chemins, souvent détournés, qu'emprunte le racisme lorsqu'il se mêle au discours scientifique, et à alerter. S'associent aussi chez lui avec le sens de la justice et la lucidité galvanisés par l'Affaire, un philosémitisme personnel dont témoignent à la fois son amitié profonde pour une série de personnalités d'origine juive,

27. Hubert (sous le pseudonyme Henri Pierre), 1902 : 162.

telles que Sylvain Lévi²⁸, Israel Lévy²⁹, Durkheim et Mauss, et son intérêt marqué pour l'histoire religieuse juive³⁰ et pour les questions proche-orientales. La thématique « juive » n'est pas absente des recensions que fit Hubert pour les *Notes critiques*,³¹ comme celle, par exemple, dans laquelle il analyse les raisons de la faiblesse de l'anti-sémitisme au Royaume-Uni³².

Hubert s'imprégna quelque peu de l'esprit socialiste qui régnait à l'École normale (qu'il intégra en 1892), et ce sous l'influence directe de Lucien Herr, son célèbre bibliothécaire et grand militant socialiste devant l'éternel; Hubert fut en quelque sorte l'étudiant direct de ce dernier, avec le statut de bibliothécaire-adjoint; ils se virent alors tous les jours.

D'après Victor Karady, Hubert et Mauss contribuèrent régulièrement à *L'Humanité* de Jaurès, après leur rencontre de 1896. Il est néanmoins difficile d'apprécier l'importance de la contribution d'Hubert: celui-ci n'a jamais rédigé en effet d'article sous son nom, mais a très bien pu influencer Mauss dans la rédaction des siens³³.

Besnard compte Hubert parmi les premiers actionnaires de la Société nouvelle de librairie et d'édition (créée en 1899) établie rue Cujas, à côté de la Sorbonne, administrée notamment par Lucien Herr; la SNLE avait pris la succession des éditions Bellais, création de Péguy³⁴ et désastre commercial (la relation avec Péguy, que ce changement d'organisation devait sauver, et qui fut au départ délégué à l'édition de la société, tourna vite au vinaigre). Drouin suggère qu'Hubert aida Herr à gérer l'entreprise, mettant au service des buts socialistes le sens aigu des affaires commerciales qu'il avait hérité de

28. Sylvain Lévi (1865-1935) est un orientaliste, spécialiste du sanskrit.

29. Spécialiste de l'histoire du judaïsme, le rabbin Israël Lévy (1856-1939) est le directeur de *la Revue des études juives*.

30. Karady, 1983 : 74.

31. Voir notamment ses recensions des ouvrages de R. Schaefer, *Das Passah-Mazzoth-Fest* et W. Erbt, *Die Purimage in der Bibel* (*Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 35-38) et de P. Dornstetter, *Abraham. Studien über die Anfänge des hebraischen Volkes* (*Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 130-132).

32. Hubert, 1900b : 310.

33. Karady, 1983 : 74.

34. Besnard, 1983 : 25.

ses propres origines bourgeoises³⁵ ! Rien n'est moins sûr en vérité. Ce qui l'est, c'est qu'Hubert collabora aux *Notes critiques* publiées par le SNLE ; les avait créées son collègue normalien et coéditeur de *L'Année sociologique*, l'économiste François Simiand. En seulement trois ans — entre 1901, leur seconde année de parution, et 1903, leur quatrième — Hubert écrivit pas moins de trente-deux recensions pour les *Notes critiques*. Il y analysa une large série d'ouvrages, essentiellement consacrés à la religion. Parmi ceux-ci se trouvaient le livre de Paul Carus, *History of the Devil and the Idea of Evil*, *The Study of Religion* de Morris Jastrow, *Les tablettes magiques et le droit romain* de Paul Huvelin, *Die Purimsage in der Bibel* de Wilhem Erbe, *Die Wunderglaube in Heiderthum* de Theodore Trede, *Magic and Religion* d'Andrew Lang, *Lorenzo Lotto* de Bernard Berenson, ou *Das Passah-Mazzoth-Fest* de Rudolf Schaefer et bien d'autres encore.

Ces contributions aux *Notes critiques* reflétaient-elles un engagement réel d'Hubert en faveur du socialisme empreint de science économique de Simiand ? Force est de constater que son intérêt pour cette entreprise s'éteignit rapidement. Sur ces trente-deux recensions, vingt furent écrites en effet en 1901, onze en 1902, et une seule recension en 1903. Ce désengagement soudain d'Hubert aurait-il quelque chose à voir avec sa propre relation au socialisme ?

Les liens précis qui pourraient associer Hubert aux idées socialistes restent en effet très ténus. Contrairement à Mauss, Hubert ne semble pas s'être explicitement épanché sur des sujets qui auraient révélé la véritable position idéologique qui était la sienne. Il n'existe rien qui puisse se comparer, chez Hubert, avec ce que Mauss appelle ses « interventions écrites dans la sphère normative³⁶ ». Les recherches que nous avons menées dans les archives du journal *L'Humanité*, par exemple, ne nous ont pas permis de trouver trace d'articles écrits par Hubert pour ce quotidien phare. Mauss, en revanche, écrivit sur des sujets tels que le bolchévisme, les coopératives ou l'argent, non seulement pour *L'Humanité*, mais aussi pour les *Notes critiques*. Néanmoins, à l'instar de la plupart des jeunes durkheimiens, Hubert semble s'être placé résolument et

35. Drouin, 1929 : 48.

36. Mauss, 1983 : 151.

définitivement sur le côté gauche de l'échiquier politique français. À supposer que les opinions politiques d'Hubert aient changé ou du moins soient devenues moins affirmées avec la maturité, il est clair que l'Henri Hubert des premières années du xx^e siècle fut l'un de ces jeunes gens politiquement conscients, qui s'efforcèrent de dépasser cette médiocrité morale de l'époque dont se lamentait Durkheim. Peut-être est-ce à cela que faisait allusion Durkheim lorsqu'il émit rétrospectivement l'opinion que les phénomènes sociaux, observés attentivement, lui apparurent de plus en plus complexes, tandis qu'ils relevaient d'un ordre de plus en plus intellectuel pour Hubert³⁷.

Dans l'état de conscience morale qui était le sien, Hubert était bien préparé pour s'associer à Durkheim et Mauss, ainsi qu'à l'*équipe*. Drouin prétend que c'est lui qui présenta Hubert à Mauss aux alentours de 1897; mais les deux futurs comparses avaient apparemment étudié ensemble l'hébreu avec Carrière et Israël Lévy avant cette date³⁸. Expert en recrutement, Mauss a probablement attiré Hubert dans le cercle intérieur de *L'Année*. Durkheim assigna Hubert au travail de recension, pour le premier volume de la revue, des ouvrages parus dans ses domaines de spécialité : l'histoire du christianisme, les religions mésopotamiennes et proche-orientales, la mythologie et les croyances populaires. Hubert trouva ainsi matière à exploiter les compétences acquises auprès de l'historien de l'Église « prémoderniste », l'abbé Louis Duchesne, dans le domaine de l'histoire critique des religions, et notamment du christianisme. Selon Drouin toujours, c'est Duchesne qui poussa Hubert à publier son premier article majeur, une étude de soixante-dix pages offerte à la prestigieuse *Revue historique* (livraison de janvier-avril 1899) et dont le sujet et le style étaient proches de ceux du travail réalisé en 1898 par Duchesne sur la formation des États de la papauté et l'iconoclasme religieux³⁹. En 1899, Hubert et Mauss publièrent également, dans le second volume de *L'Année*, leur premier travail commun intitulé « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice ».

37. Mauss, 1983 : 145.

38. Drouin, 1929 : 48; Reinach, 1927 : 176.

39. Isambert, 1983 : 154, note 7.

S'ensuivit une véritable cascade de comptes-rendus signés soit individuellement soit conjointement, mais toujours conçus par les deux hommes comme l'expression de la pensée d'un seul. Sous leur direction conjointe, la rubrique « sociologie religieuse » devint peut-être la plus visible, si ce n'est la plus importante, des premières séries de *L'Année*.

Le jeune Hubert et le monde des arts

Né en 1872, la même année que Marcel Mauss, son « jumeau de travail », Henri Pierre Eugène Hubert était issu d'une famille commerçante parisienne aisée⁴⁰. Henri était le second de trois enfants, et il appréciait semble-t-il la compagnie attentive de son père récemment retraité, François Hippolyte Hubert, un catholique romain. Les fenêtres de l'appartement familial, rue Lagrange, donnaient sur les toits de la Sorbonne, et le père d'Henri Hubert s'accordait des loisirs de gentleman, en assistant à des conférences données à l'université, ou en fréquentant les expositions des musées. Le jeune Henri accompagnait son père dans ces excursions. Sa mère, Rosalie Virginie Vitry (protestante ; elle fut la tante de l'historien de l'art Paul Vitry) était plus jeune de seize ans que son mari. Elle est décrite comme « de santé délicate » par Marcel Drouin, contemporain d'Hubert et l'une des meilleures sources de renseignements biographiques le concernant. De même, Salomon Reinach décrit Hubert comme de caractère « valétudinaire » lui-même⁴¹. Ayant peut-être hérité de la faiblesse de constitution de sa mère, Hubert fut affecté d'une mauvaise santé tout au long de sa vie, néanmoins productive, qui s'acheva à l'âge de cinquante-cinq ans, en 1927.

Le jeune Hubert était un lecteur précoce et avide de savoir. Enfant, les livres étaient déjà son bien le plus précieux. Encore jeune, il se constitua une bibliothèque à la fois variée et sophistiquée. En tout point conforme au type du jeune homme studieux, voire renfermé, il ne tarda cependant pas à manifester des intérêts bien plus

40. Mauss, 1983 : 145.

41. Drouin, 1929 : 46.

vastes que la seule lecture des livres, se passionnant pour la culture matérielle, les techniques et les arts visuels ; en revanche il n'afficha aucune attirance pour les domaines d'expression plus publics, tels que la politique ou la pratique de la religion. Il joua en revanche précocement le rôle que l'on attend d'un conservateur de musée, cela même qu'il allait devenir plus tard. Ainsi, le rapport d'Hubert relatif à son voyage autour du monde et à sa participation au congrès des orientalistes de Hanoï de 1902 correspond-il parfaitement à l'image d'un collecteur de collections pour les musées. Hubert dresse par exemple la liste de ses dépenses prévisionnelles, parmi lesquelles, entre autres, l'achat de livres et d'objets tels que des « objets d'ébénisterie de fabrication tonkinoise » et des meubles tonkinois ; il s'agit manifestement d'acquisitions pour le musée de Saint-Germain⁴².

De ses propres créations artistiques, Hubert ne nous a laissé que quelques esquisses inabouties, des dessins au trait et des aquarelles. Parmi le peu d'œuvres notables qu'il a réalisées, on remarque un exquis autoportrait réalisé au crayon. Plus typiques sont les caricatures de collègues normaliens, qui relèvent de l'univers des blagues d'étudiants. Nous avons eu le privilège de passer un après-midi à consulter un portfolio d'Hubert contenant ses esquisses et aquarelles, grâce à la générosité d'un des deux fils d'Hubert, Gérard. Il y eut consensus (« Ces verts ! », remarqua Gérard Hubert dans un mouvement de désapprobation évidente) pour admettre qu'Hubert n'avait guère de talent pour l'aquarelle. La peinture resta pour Hubert une distraction à laquelle il s'adonnait pendant ses vacances, notamment celles qu'il passait l'été dans les Alpes. Parmi les notes et lettres de sa période adulte, on trouve une curieuse esquisse au crayon de ses plans d'organisation des collections pour le musée de Saint-Germain. Au dos d'une lettre apparaît une scène de bergers et de nymphes, figurés dans un rendu romantique. Bien que des peintres symbolistes tels que Puvis de Chavanne aient vécu également à Saint-Germain, il n'existe pas trace d'une quelconque connaissance mutuelle.

Ces créations de loisir et d'amusement sont les seules qu'Hubert nous ait laissées ; elles seules reflètent sa créativité artistique.

42. Hubert, 1903.

Hubert a manifesté très peu d'intérêt pour les « arts primitifs » et les avant-gardes artistiques de son temps, contrairement à Mauss, chez qui on discerne cette attirance qui s'affiche ensuite explicitement chez un Leiris ou un Lévi-Strauss. Comme nombre de ses contemporains, Hubert n'adhérait pas franchement aux nouveaux mouvements d'avant-garde artistique radicale de la fin du XIX^e siècle et des débuts du XX^e. Son goût nous apparaît délibérément prudent et plutôt conventionnel, quoique éduqué. Ainsi, en 1923, alors qu'il commente un ouvrage qui souligne les similarités existant entre l'art préhistorique et les créations radicales de l'art contemporain du début du XX^e siècle, Hubert ne contredit pas, fondamentalement, la thèse de l'auteur, mais on voit qu'il n'a pas grand-chose d'autre à dire sur le sujet⁴³.

Même à une date aussi tardive que 1913, lorsque Hubert effectue la recension d'un ouvrage consacré à l'art d'Afrique noire, il ne commente pas la composition des volumes, qui privilégie les formes pures, ni l'abstraction du dessin, libre de tout figurisme : il observe plutôt qu'une riche tradition mythologique — c'est-à-dire, au sens durkheimien, tout un univers de représentations collectives — doit sous-tendre la réalisation de telles créations et les rendre possible⁴⁴. Dans les recensions d'Hubert, rien n'indique qu'il considère la création artistique comme un domaine d'expression autonome. Dès 1899, il avait déclaré que c'est le milieu social qui conditionne la production artistique, et dicte le choix de ses modes d'expression. En ce sens, l'art n'est jamais pour lui qu'une des manifestations d'un plus vaste système global de représentations collectives⁴⁵. Plus tard dans sa vie, Hubert exploitera l'étude des techniques anciennes ou « primitives » pour montrer que les cultures qui les ont mises en œuvre ont fait preuve d'une intelligence très éloignée de l'esprit « mystique » que leur attribue Lévy-Bruhl (Hubert commenta les travaux de ce dernier pour *L'Année sociologique*⁴⁶).

43. Hubert, 1923-1924.

44. Id., 1913.

45. Id., 1900a.

46. Id., 1923 : 621.

Hubert était donc doué d'un authentique esprit esthétique, bien qu'imprégné de sociologie. Sa sensibilité et son talent artistiques lui vinrent de son milieu familial. Son activité professionnelle de l'âge adulte dans le domaine des arts, de l'archéologie et des techniques anciennes s'inscrit en droite ligne dans la continuité de ses inclinations d'enfant. Hubert n'a pas seulement publié sur ces sujets, ou constitué des collections au sein du grand musée des Antiquités nationales ; il s'est aussi impliqué dans l'organisation pratique des fouilles et du travail muséographique, sur des sites majeurs tels que ceux des environs des Eyzies, en Périgord.

Évidemment, les années de formation intellectuelle d'Hubert trouvent leur écho dans son tempérament adulte et ses orientations de recherche personnelles. Élève dans les meilleurs établissements d'enseignement de la Troisième République, Hubert a fait un parcours sans faute, ponctué d'une série ininterrompue de succès : le lycée Louis-le-Grand, puis la Sorbonne, et enfin l'École normale supérieure et l'École pratique des hautes études (IV^e et V^e sections) ont tous reconnu l'excellence d'Hubert. Dès 1898 — à l'âge de 26 ans — Hubert bénéficiait de suffisamment de références pour pouvoir entrer au plus haut niveau du petit cénacle qui présidait aux destinées de *L'Année sociologique*. Hubert, qui avait été formé à la géographie, à l'histoire et à l'étude des langues du Proche-Orient, de la Mésopotamie, du monde gréco-romain, de même qu'aux études celtiques et germaniques, faisait montre d'une érudition aussi vaste que remarquable. On a dit d'Hubert que, comme Mauss, « il lisait tout, savait tout ⁴⁷ ». En effet, leur collaboration qui s'est prolongée durant une période de trente ans, ne peut guère s'expliquer que par la combinaison d'une amitié inaltérable et d'une très grande maîtrise professionnelle, à la fois égale et complémentaire chez chacun d'entre eux.

Quoi de neuf sur la religion ?

Hubert fut le « catholique », au moins d'extraction, le plus voyant de l'*équipe* : la question de sa relation personnelle à la religion se

47. Drouin, 1929 : 46.

pose naturellement. Plus précisément, comment réagit-il aux mouvements qui agitaient la scène religieuse de son temps en France ? D'une part, on ne dispose d'aucun élément qui attesterait de l'existence en lui d'une quelconque piété ; d'autre part, il est évident qu'Hubert se tint en retrait des luttes qui déchiraient l'Église, comme le firent d'ailleurs beaucoup d'intellectuels français, qu'ils soient religieux ou laïcs. Leur attitude était motivée par le fait que ces luttes entre les catholiques libéraux et ceux qui représentaient la frange intransigeante de l'Église avaient des répercussions beaucoup plus larges à l'échelle de l'ensemble de la nation française.

Deux questions retenaient plus particulièrement l'attention de ceux qui suivaient l'actualité. Il y avait, d'une part, ce mouvement qui cherchait à faire entrer l'Église dans le monde moderne, celui de la science et du libéralisme : le mouvement moderniste. Et il y avait, d'autre part, ce débat sur la situation de l'Église vis-à-vis de la République et de la démocratie, où la stricte séparation de la religion des affaires publiques s'imposait comme l'option progressiste de rupture avec un passé de compromissions réciproques du politique et de l'ecclésial : ce fut toute la question de la séparation de l'Église et de l'État (1905).

Le mouvement moderniste a joué, concernant Hubert, un rôle intellectuel majeur, vu notamment les enjeux méthodologiques qu'il soulevait au regard de l'écriture de l'histoire. Les durkheimiens défendaient le principe de laïcité, sans partager cependant la radicalité et l'agressivité de l'extrême-gauche. Pour Hubert, les questions intellectuelles soulevées par les modernistes faisaient directement écho à sa propre formation d'historien. Fallait-il admettre que l'histoire de l'Église fût écrite afin d'édifier et de cultiver la piété, en laissant de côté les questions qui pouvaient causer de l'embarras ou du scepticisme parmi les croyants ? Ou bien fallait-il au contraire passer outre ces préoccupations pastorales et rechercher les causes et les effets qui avaient façonné l'histoire réelle de l'Église et de la chrétienté ? Bien qu'Hubert ne se soit jamais identifié lui-même aux catholiques libéraux ou plus particulièrement aux modernistes, il semble avoir gravité dans leur orbite, essentiellement par l'intermédiaire de sa formation dans l'enseignement supérieur.

Une figure centrale est ici l'historien de l'Église, l'abbé (puis évêque, au fil d'une carrière qui le mena à l'Académie française) Louis Duchesne. Connu aujourd'hui pour ses travaux, désormais classiques, sur l'histoire ancienne de l'Église chrétienne et le développement de la liturgie catholique⁴⁸, Duchesne s'imposa, en son temps, comme un homme d'une immense influence et d'une très grande distinction. Historien éminent, il se lia, sur le double plan personnel et intellectuel, à la fois avec Hubert et Loisy. Vis-à-vis de l'histoire religieuse, sa position était arrêtée : Duchesne continuait ce que Renan avait commencé. Il fut, pour Hubert, l'un des principaux passeurs de cette « histoire historisante » au filtre de laquelle devait être abordée l'étude de la religion⁴⁹.

Duchesne enseignait une histoire à la fois critique et sceptique. Suivant les tendances de l'historiographie française de son époque — qui cherchait délibérément à se modeler sur l'histoire scientifique allemande — il enseignait une histoire focalisée sur les faits⁵⁰. Ses travaux pionniers fournirent le modèle d'une histoire « scientifique » et non plus simplement « édifiante » de l'histoire de l'Église. Son principal apport est d'avoir incité les historiens à dépasser les accumulations d'interprétations et de commentaires qui recouvraient le cœur des histoires légendaires ou mythologiques, pour rechercher les éléments qui se trouvaient *réellement* sous la surface des apparences. En tant qu'historien, il avait acquis sa réputation intellectuelle en démystifiant les hagiographies religieuses populaires, qui avaient bénéficié d'une grande diffusion éditoriale sous le Second Empire⁵¹. C'est ainsi qu'il publia plusieurs ouvrages importants sur l'histoire des traditions ecclésiastiques et liturgiques de l'Église catholique ; ces ouvrages préparèrent un terrain favorable à l'éclosion de réformes liturgiques, dont certaines ne verront pas le jour avant le concile Vatican II⁵².

48. Duchesne, 1903 ; id., 1906-1910 ; id., 1920.

49. Drouin, 1929 : 46.

50. Keylor, 1975 : 8.

51. Savart, 1985.

52. Reinach, 1930 : 431 ; Vidler, 1970 : 24-25.

Bien que Duchesne ne se soit jamais explicitement identifié lui-même à un membre du mouvement moderniste, il s'est néanmoins glissé, à leur égard, dans le rôle de « précurseur⁵³ ». S'agissant de notre propos, il est très vraisemblable qu'il ait été le mentor d'Hubert et qu'il l'ait encouragé à s'engager dans la pratique de cette « nouvelle histoire » scientifique. Cette façon d'écrire une histoire débarrassée de toute mythologie se trouvait aussi au cœur de l'inspiration du mouvement des catholiques modernistes, dont Alfred Loisy, prêtre et théologien qui eut maille à partir avec l'institution, fut l'un des représentants les plus importants. On notera qu'Hubert fut personnellement associé à des libéraux catholiques pratiquants, tels qu'Albert Houtin, qui, lui-même, était proche de Lucien Herr, issu d'un milieu catholique ; Houtin sera d'ailleurs plus tard le biographe d'Alfred Loisy. En 1916, Hubert et lui travaillèrent ensemble à des projets communs pour le Musée pédagogique⁵⁴. Il est donc permis de classer Hubert parmi les libéraux catholiques de la Troisième République, bien qu'il ait été lui-même critique et réservé à leur égard. De concert, Hubert et le mouvement des catholiques modernistes s'impliquèrent activement — quoique pour différentes raisons — dans la promotion de cette nouvelle histoire scientifique « démythologisante » qui émergeait alors sous la conduite de Gabriel Monod, et que pratiquaient les collègues du mentor d'Henri Hubert, l'abbé Duchesne.

Toutefois, mis à part son long article consacré aux États de la papauté, Hubert se détourna bientôt de ce programme, initié par Duchesne, pour se tourner vers la démarche qu'affûtait Durkheim dans le champ de l'étude de la religion et de la société. Les pièces maîtresses que constituent les travaux menés en collaboration avec Mauss — telles les monographies sur le sacrifice, la magie ou encore l'étude globale des religions — sont bien connues. Ici, nous voudrions nous attarder sur des contributions pratiquement inconnues d'Hubert, qui constituent pourtant les trois perles de son œuvre : elles témoignent de son acuité scientifique personnelle et rendent manifeste la contribution vigoureuse qu'il a apportée au plan d'ensemble dressé par Durkheim pour l'étude de la religion.

53. Poulat, 1979 : 19.

54. Houtin et Sartiaux, 1960 : 363-364.

Trois perles des études religieuses d'Henri Hubert

Entre 1898 et la fin de la Première Guerre mondiale, Mauss et Hubert — et certainement pas Durkheim seul — ont forgé et aiguisé la pointe avancée du programme des études religieuses durkheimiennes. En 1905, Hubert publia son « Étude sommaire sur la représentation du temps », et en 1919 une préface au travail de Stefan Czarnowski sur *Le Culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick, héros national de l'Irlande*; tandis qu'en 1904, son introduction à la traduction française (qu'il avait dirigée) du *Manuel d'histoire des religions* de Chantepie de la Saussaye attira l'attention du personnage important qu'était alors Henri Berr, le fondateur et l'éditeur de la *Revue de Synthèse historique*. Berr perçut précisément ce en quoi l'introduction d'Hubert constituait un véritable manifeste de la pensée théorique durkheimienne sur la religion⁵⁵. C'est d'ailleurs ce que confirme Mauss dans son compte-rendu pour les *Notes critiques*:

M. Hubert a enrichi ce simple manuel, dont la méthode est toute classique, d'une « Introduction à la traduction française » qui est pleine de saveur et d'originalité. Cette introduction était nécessaire. Car il fallait maintenir, aux yeux des étudiants, à côté des droits de l'histoire, les droits de la science des religions. Il fallait montrer que le classement chronologique et géographique des faits n'était pas le seul possible, le seul vrai, le seul instructif; il fallait démontrer que l'ordre logique des phénomènes religieux était aussi important à trouver, avec quelle méthode de comparaison...⁵⁶

Nous souhaiterions nous attarder ici sur au moins trois apports théoriques majeurs dont l'étude des religions et des politiques religieuses est redevable à Hubert; le parti qui fut tiré de ces apports est une autre question.

Le premier gît dans l'« Étude sommaire sur la représentation du temps dans la religion et la magie⁵⁷ », qu'Hubert lance depuis

55. Berr, 1906 : 18.

56. Mauss, 1904.

57. Hubert, 1905.

la chaire des « Religions primitives d'Europe » qu'il occupe à la V^e Section (ce premier essai de l'auteur, publié à l'EPHE, sera republié en 1929 dans l'ouvrage intitulé *Mélanges d'histoire des religions*, d'Henri Hubert et Marcel Mauss, chez Alcan). Ce texte représente sa tentative la plus originale et la plus ambitieuse en matière de pensée spéculative. Il constitue sans doute le meilleur pendant à l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* de Bergson⁵⁸ et à son *Matière et Mémoire*⁵⁹. Hubert, en effet, a forcément Bergson en ligne de mire lorsqu'il écrit cet essai sur l'expérience du temps sacré ; le groupe des durkheimiens communiait, comme de juste, dans l'hostilité au philosophe spiritualiste. À l'approche fondamentalement psychologique et intuitive de Bergson venait faire pièce celle d'Hubert, intrinsèquement historique et sociale. Ce dernier propose une étude du temps sacré, tel qu'il se construit dans les civilisations ou les cultures documentées par les ethnographes ou les historiens des religions, sur la base d'observations empiriques très détaillées.

L'*Étude* d'Hubert n'est donc pas œuvre de pure philosophie : son objectif est d'apporter, de la manière plus pratique qui soit, un schéma directeur conceptuel qui puisse servir de programme positif pour l'étude scientifique des faits religieux concrets. Ainsi Hubert prend-il ici pleinement possession de cette partie de la division du travail intellectuel que Mauss et lui avaient établie pour l'étude extensive du sacré. Mauss prend en charge *l'espace* sacré ; tandis qu'Hubert s'empare du *temps* sacré. L'un et l'autre ont accepté d'assumer la lourde et délicate charge de conceptualiser ce qui devra plus tard être étudié dans une perspective empirique. Dans ce sens, de l'*Étude* d'Hubert peut être rapproché le projet des *Cadres sociaux de la mémoire* de Maurice Halbwachs⁶⁰. Ces deux travaux relèvent d'un effort commun, qui vise à produire un objet conceptuel destiné à servir de base à une approche sociologique de la mémoire humaine.

La perception du temps sacré chez Hubert, sous la forme d'un monde physique, presque palpable, dans lequel on peut entrer et

58. Bergson, 1896.

59. Id., 1897.

60. Halbwachs, 1925.

que l'on peut appréhender de manière qualitative, était nouvelle. Le temps ne s'y mesurait plus en termes de distances temporelles, mais en caractères identifiant des phases ou des moments, à l'intérieur d'un processus généralement de nature cyclique. Ainsi, l'ouverture d'Hubert à un temps dépourvu de temps, ou à un temps social fait de durées plutôt que d'événements, était-elle inédite. Il ne fait guère de doute que l'origine ultime des notions similaires développées ultérieurement par Mircea Eliade doit être recherchée chez Hubert. L'idée d'Hubert — que l'on retrouve tout au long du travail théorique d'Eliade sur le temps — selon laquelle, dans les mythes et les rituels, les communautés religieuses rompent avec leurs modes d'existence temporelle habituelle, en accédant à une qualité différente de temps — trouve un écho lointain chez le penseur roumain.

La seconde contribution théorique fondamentale d'Hubert se trouve dans son introduction de 1904 à la traduction française, depuis l'allemand, du *Manuel d'histoire des religions* du Néerlandais Pierre Daniël Chantepie de la Saussaye⁶¹. Cette introduction valant tant par elle-même est restée relativement méconnue, emmurée, en quelque sorte, dans ce manuel depuis longtemps épuisé. Il faut se tourner vers une autorité intellectuelle telle qu'Henri Berr, l'éditeur de la *Revue de synthèse historique*, qui sut voir dans l'introduction d'Hubert un véritable « manifeste » de la pensée durkheimienne sur l'étude des religions. Dans sa conception et par l'articulation de ses positions théoriques sur les études des religions, ce texte est sans égal, en effet, dans toute la littérature durkheimienne. Il suit de cinq ans l'article de Durkheim « De la définition des phénomènes religieux⁶² » paru dans l'*Année sociologique*, et apparaît comme le chaînon manquant dans l'évolution de la pensée durkheimienne, qui conduit de cet article de 1897/98 à la parution des *Formes élémentaires de la vie religieuse* en 1912⁶³.

Sans prétendre être capable de rendre justice à un document déjà écrit de manière très concise — que même Mauss trouvait « serré, un trop peu serré » — nous pouvons néanmoins en dégager

61. Hubert, 1904.

62. Durkheim, 1897-1898.

63. Id., 1912.

les thèmes principaux⁶⁴. Cette « introduction » se limite au service minimum pour autant qu'il s'agit d'introduire le lecteur au travail de Chantepie, qu'elle est censée présenter et envers lequel elle marque bien des divergences. Hubert exploite en fait le *Manuel* comme un support lui permettant de développer sa propre vision d'une théorie (durkheimienne) de la religion, encore dans les limbes. S'interrogeant sur la valeur scientifique de la démarche de Chantepie, et exposant simultanément son propre plan théorique, Hubert s'interroge sur les raisons pour lesquelles Chantepie n'a pas inclus le christianisme dans son tableau général des religions. Pourquoi, de la même manière, se demande Hubert, ne trouve-t-on aucune référence aux grands spécialistes du phénomène religieux du XIX^e siècle — les James Frazer, Robertson Smith, Andrew Lang et autres membres de l'école anthropologique britannique — dans les spéculations de Chantepie sur la religion ? Pourquoi ce dernier s'est-il révélé incapable de purger son travail de considérations théoriques hasardées et de remarques apologétiques, pourquoi reste-t-il à ce point sourd aux appels de la science, qui met le chercheur au défi de satisfaire à l'indispensable travail d'interprétation du riche corpus de faits religieux récemment mis en évidence ?

Hubert prend le contre-pied de ces insuffisances en esquissant une vision de la religion et de son étude — entendons, non pas d'une religion quelconque, mais de toutes les religions, prises globalement. L'ensemble des faits religieux, quels qu'ils soient, constitue en tant que tel le matériau même de l'étude du phénomène religieux. Les interprétations philosophiques et théologiques auxquelles on peut se risquer doivent reposer au premier chef sur l'analyse scientifique positive de la religion, en tant que phénomène humain. Pour Hubert, cela signifie qu'il faut appréhender la religion essentiellement comme un phénomène social — regroupant les croyances, les mythes, les représentations, les rituels et autres manifestations qui constituent la réalité concrète de la religion. Se démarquant du ritualisme apparent du travail de Durkheim (tel qu'il se manifeste dans l'article « De la définition des phénomènes religieux »), Hubert souligne l'importance des croyances et des mythes. Peut-être ces

64. Mauss, 1904.

considérations d'Hubert sur ces aspects du phénomène religieux reflètent-elles une préoccupation nouvelle de Durkheim pour ces sujets, absente de ses orientations initiales; néanmoins, l'impression qu'Hubert développe ici sa propre ligne de pensée tend à prévaloir, pour peu que l'on prenne note de l'importance qu'il accorde à la notion d'âme: ce n'est pas la démarche de Durkheim, telle qu'elle apparaît dans les *Formes élémentaires*. Hubert conclut son texte par une proposition, une idée maîtresse dont la fécondité s'est imposée: la religion repose sur la notion de « sacré ». L'idée est présente dans la pensée de Durkheim sur le temps, mais n'y a qu'une valeur négative; le sacré n'a pas encore de véritable dignité épistémologique. Il revient à Hubert d'avoir accordé à la notion une valeur positive, contribuant ainsi à lui conférer une force heuristique qui fut agissante bien au-delà. Durkheim et Mauss reprirent à leur compte et mobilisèrent une telle conception du sacré, et il en fut également les générations ultérieures: pensons à Georges Bataille et à Roger Caillois, tous deux étudiants de Mauss; à cet égard, même Mircea Eliade et René Girard peuvent être reliés à cette tradition durkheimienne de réflexion sur le sacré.

Le troisième apport d'Hubert, également « prisonnier » du livre d'un autre, est à rechercher dans la préface qu'il rédigea pour l'ouvrage de Stefan Czarnowski, *Le Culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick, héros national de l'Irlande*⁶⁵. Comme dans le cas Chantepie, Hubert se saisit de l'occasion de cette courtoisie académique pour établir les règles fondamentales, selon la perspective durkheimienne, d'un autre domaine de l'étude des religions; la religion populaire et le culte des héros et des saints.

Stefan Czarnowski, étudiant polonais nationaliste et rebelle, réfugié politique, était entré dans le cercle durkheimien aux alentours de 1902. Interprétant à sa manière l'attention de Durkheim aux phénomènes « primitifs » ou « élémentaires », il s'était lancé dans l'étude des religions européennes « populaires » ou traditionnelles, combinant cette approche de type ethnographique avec ses propres préoccupations relatives à l'idée de nation polonaise. En ce sens, Czarnowski se trouvait, tout comme Hubert avec son travail

65. Czarnowski, 1919.

sur les Celtes et les Germains, à la charnière des conceptions française et allemande de l'identité nationale. Czarnowski trouva en Hubert un guide bienveillant. En tant que chercheur travaillant sur la mythologie, ce dernier était profondément intéressé par les phénomènes d'héritage culturel transmis aux peuples européens modernes par leurs antécédents préhistoriques ou protohistoriques. Cette préoccupation n'était pas anodine, dans la mesure où Hubert était parfaitement informé de la manière dont les universitaires allemands, en grand nombre, exploitaient les matériaux issus de l'histoire ancienne des peuples à des fins d'idéologie et de propagande nationalistes, voire racistes. Ni Hubert ni Czarnowski ne pouvaient ne pas en tenir compte et s'en tenir à une position purement intellectuelle ou « théorique ». Le contexte d'explosion des nationalismes ne les y autorisait tout simplement pas. Dans ses ouvrages posthumes sur les Celtes et les Germains, comme dans ses recensions critiques des productions allemandes d'inspiration « racialisiste » ou franchement raciste, Hubert montre combien il était profondément conscient des travers et dangers de cette « fabrication politique du mythe ». Sa focalisation sur la figure de saint Patrick permettait à Czarnowski de combiner une variété d'intérêts, de l'étude de la religiosité populaire au nationalisme.

Simultanément, l'étude de Czarnowski était éminemment sociologique. Son but était de comprendre le pouvoir de saint Patrick, sous un double aspect : en tant que personnage de référence propre à porter le mythe bâti autour lui, et à en véhiculer le sens, et plus spécifiquement, en tant qu'instrument de l'alliance politique passée avec un groupe sociologique essentiel de l'ancienne Irlande, les *filid* ou « poètes », formant classe intellectuelle. Hubert note tout d'abord — dans un style authentiquement durkheimien — que ce n'est pas l'héroïsme du héros, notamment de sa mort, qui crée son mythe, mais bien l'inverse⁶⁶. C'est le mythe qui crée le héros ; c'est la renommée sociale de l'homme concerné qui lui vaut de se retrouver pourvu d'une stature héroïque et non l'inverse, ainsi qu'on

66. À preuve, ici, que saint Patrick ne termine pas sa vie en martyr, mais dans la retraite d'un prieuré.

est porté, ou qu'on nous porte à le croire⁶⁷. En second lieu, si saint Patrick, a pu, comme figure politique, accéder au statut de héros à l'échelle de la nation irlandaise toute entière, ce n'est pas du seul fait de sa renommée personnelle : c'est surtout parce que les *filid* constituaient eux-mêmes une entité sociale d'extension nationale, et non une simple organisation clanique ou tribale. Par leur statut privilégié, qui leur assurait le contrôle de la diffusion du savoir, les *filid* pouvaient faire des personnages qu'ils adoubaient et intégraient à leur classe des héros bénéficiant d'une reconnaissance nationale.

Le texte accordé à Czarnowski par Hubert est à la fois généreux et critique. Il nous donne un aperçu très intéressant des conceptions théoriques durkheimiennes sur l'interprétation sociale de la religion en général, les relations entretenues entre le mythe et le rituel, et l'institution sociologique des héros et des saints. On y trouve, en particulier, une plaidoirie en faveur de l'étude des aspects « élémentaires » des sociétés et des cultures, auxquels permettraient d'accéder les travaux sur les collectivités populaires et les peuples ignorant l'écriture. Selon François Isambert, spécialiste de cet aspect du travail d'Hubert, c'est à l'appui de cette étude des religions populaires que la pensée d'Hubert s'est transmise avec le plus de succès. Outre Czarnowski, il convient de citer pour mémoire l'anthropologue et ethnologue Robert Hertz, autre durkheimien de premier plan disparu prématurément, mort au champ d'honneur en 1915, que son intérêt pour les sociétés primitives mena à l'étude d'une vie de saint dans le Val d'Aoste.

Soulignons enfin la probable influence des travaux d'Hubert sur la religion populaire sur sa propre approche de l'histoire. D'où les points de rapprochement avec l'école des Annales ; nous l'avons déjà souligné, Hubert et Marc Bloch ont entretenu une longue correspondance⁶⁸ portant sur l'approche de la religion « sur le terrain ».

67. Hubert 1919 : LXXXIX.

68. Bloch, lettre à Henri Hubert du 18 mars 1925.

Hubert et les études religieuses à la V^e section

Hubert occupa à la V^e section de l'École pratique des hautes études la chaire « Religions primitives de l'Europe » (dont il avait fait la proposition). Il n'avait pas accédé sans peine à ce poste, en 1901. Dans une élection très contestée, il ne l'avait emporté que d'une très courte avance, grâce semble-t-il au soutien de Sylvain Lévi⁶⁹. En 1910, Hubert fut nommé conservateur au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, où il avait été d'abord employé comme « attaché libre » depuis 1898. Il y réorganisa la présentation des collections selon une conception comparatiste en vertu de laquelle c'étaient les stades de développement technologique qui devaient supporter la présentation des collections et non pas tant l'essor des cultures et des civilisations, comme on le considérerait conventionnellement. Ces orientations personnelles se reflètent dans le choix et le traitement des sections de *L'Année* qu'Hubert mit personnellement en œuvre, comme « Anthropologie et Sociologie » (Volume IV), « Civilisation en général et types de civilisations » (Volumes V, VI, VIII, VII, XI), « Le milieu social et la race » (Volume V), « Races et sociétés » (Volume IX) ou encore « La question de la race » (Volume X).

L'enseignement dispensé par Hubert durant cette période couvre le même spectre thématique. Ainsi, de 1901 jusqu'à sa mort en 1927, Hubert enseigna-t-il à l'École du Louvre la civilisation germanique et la société de la Gaule ancienne, de même que la préhistoire de la sculpture européenne. Il donna également des conférences sur l'idée de temps, notamment sur les systèmes calendaires des civilisations anciennes et leurs fêtes saisonnières. Ces cours lui ont sans doute permis de mettre en forme les idées qu'il a développées dans ses divers travaux, telle *l'Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie*⁷⁰. Hubert, naturellement, donna également des cours sur ses domaines de spécialité, tels que la religion, la mythologie et la culture matérielle, à partir de l'étude des vestiges matériels laissés par la civilisation des Celtes et l'époque gallo-romaine.

69. Anonyme, 1901a ; id., 1901b.

70. Hubert, 1905.

S'agissant de la collaboration d'Hubert et de Mauss, rappelons qu'ils publièrent des « éditoriaux » d'introduction aux dossiers thématiques qu'ils commandèrent pour *L'Année*, notamment ceux consacrés à l'« Introduction aux mythes » et aux « systèmes religieux ». En passant, on doit mentionner leur très marquante « Esquisse d'une théorie générale de la magie » de 1904, faussement attribuée au seul travail de Mauss. Enfin, une série d'articles publiés auparavant (dont *l'Étude sommaire...*) fut rassemblée dans une contribution commune publiée en 1909 et intitulée *Mélanges d'histoire des religions*, qui rassemblait leur travail commun au long d'une décennie.

Guerre et après-guerre

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale ruina l'entreprise constructive que menait Durkheim, secondé par ces collaborateurs particulièrement compétents qu'étaient Hubert et Mauss. Pour Hubert, comme pour beaucoup de jeunes gens de sa génération, la guerre eut pour effet de briser soudainement une activité professionnelle engagée avec succès, depuis une bonne dizaine d'années dans son cas. Changement de climat aussi : la guerre allait évidemment remodeler le visage culturel de l'Europe. Plus directement, les appels patriotiques à la défense de la nation réduisirent au silence les mouvements critiques surgis au temps de l'Affaire Dreyfus.

Contrairement à certains de ses camarades dreyfusards, Hubert semble avoir toujours conservé une certaine confiance envers l'armée : restait-il fidèle à l'idéal de Jaurès d'une « nouvelle armée », composée de soldats-citoyens irréprochables ? Hubert, qui avait effectué son service militaire sans incident en 1895-1896, se distingua en tout cas de 1914 à 1919. Il fut d'abord mobilisé dans l'infanterie, et attaché au Service automobile des armées. Par la suite, fin 1905, il fut recruté au profit d'Albert Thomas, sous-secrétaire d'État à l'Artillerie et aux Munitions puis ministre de l'Armement⁷¹ ; travaillant auprès de lui comme archiviste, il fut également envoyé en mission en Russie, en Italie et au Royaume-Uni. Hubert avait participé au

71. Intellectuel et homme politique socialiste, historien et futur premier directeur du Bureau international du travail.

succès — bien provisoire — des négociations avec la Russie visant à la maintenir en guerre ; Autre fait notable, Hubert serait à l'origine de l'adaptation du système de traction des chars de combat par trains de « chenilles », dont l'idée lui aurait semble-t-il été inspirée par un voyage effectué en 1902-1903 dans le Midwest américain, où il avait vu cette technologie utilisée sur les tracteurs agricoles. Hubert termina sa carrière militaire en supervisant la protection et la restauration des monuments historiques dans les territoires reconquis par la France. Pour tous ces services et ce dévouement patriotique, Hubert reçut la croix de la Légion d'honneur en 1920 — et fut apparemment le seul durkheimien à bénéficier de cet honneur.

Après la guerre, Hubert semble reprendre ses travaux là où il les avait laissés, mais, malade du cœur, il est visiblement épuisé. Il s'acquitta d'une somme sur la préhistoire européenne depuis la fin du Néolithique jusqu'à la période de La Tène, suivie par des recherches spécifiques sur les grandes civilisations repérables aux origines de l'Europe, comme les Celtes, les Germains, les Grecs, les Romains et les Slaves. Mais il ne put réunir ses travaux sur les Celtes et les Germains en des livres complètement terminés. Ceux-ci furent assemblés et achevés après sa mort par Mauss ainsi que d'autres éditeurs. Hubert a laissé derrière lui une masse de travaux inachevés.

Malgré tout, Hubert a laissé son empreinte sur une génération d'étudiants. On peut dire que son travail sur la civilisation celtique et sur celle des anciens Germains préfigure l'éclosion des études de civilisations d'inspiration durkheimienne, tel le travail de Marcel Granet sur la Chine ancienne ou les études de mythologie comparées de Dumézil lui-même. Dumézil, par exemple, attribue généreusement aux durkheimiens tout ce qu'il a appris et qui lui a permis de composer son premier livre, *Mythes et dieux des Germains*⁷², paru en 1939. Mais Hubert ne devait pas vivre assez longtemps pour voir l'accomplissement de ses propres travaux et leur impact sur les recherches de ses étudiants. Sa santé commença à décliner graduellement, et il mourut le 25 mai 1927, alors qu'il était encore en train de travailler à la rédaction de ses volumes sur les Celtes et les Germains pour la collection d'Henri Berr.

72. Fournier, 2006 : 329.

Henri Hubert et Marcel Mauss

*Deux frères siamois
des sciences humaines*

Marcel Fournier

Mis à part le milieu social et la confession religieuse d'origine, ainsi que la personnalité et le genre de vie — l'un se marie et l'autre reste célibataire jusqu'à un mariage tardif —, beaucoup de choses rapprochent Marcel Mauss et Henri Hubert, qui deviennent de très proches amis : l'année de naissance (1872), l'agrégation, l'une de philosophie et l'autre d'histoire (1895), les études à l'École pratique des hautes études en histoire des religions et en philologie, la carrière à l'École pratique, V^e section, la participation à la revue *L'Année sociologique*, un engagement politique du côté du socialisme et de la défense des droits de l'homme. Bref, une vie sous le signe d'une profonde amitié et d'une collaboration professionnelle exceptionnelle. Tout en nous appuyant sur les documents que nous avons réunis pour nos ouvrages sur Émile Durkheim¹ et Marcel Mauss², nous tenterons de dégager les grandes lignes de cette amitié et de cette collaboration, que Mauss qualifie de « fraternelle ».

Une rencontre déterminante

Marcel Mauss est le neveu d'Émile Durkheim, né aussi à Épinal. L'oncle devient le tuteur puis le professeur de son neveu, qui suit ses cours de philosophie à Bordeaux et qui prépare avec succès son

1. Fournier, 2007.

2. Id., 1994.

agrégation sous sa supervision. À l'automne 1895, Marcel Mauss, nouvellement agrégé de philosophie, décide, en accord avec son oncle, de ne pas accepter un poste de professeur de philosophie dans un lycée, mais de poursuivre ses études et de s'inscrire au programme de sciences des religions à l'École pratique des hautes études; il y suit les cours de Sylvain Lévi et de son collaborateur Alfred Foucher sur les religions anciennes de l'Inde et de Léon Marillier sur les religions primitives.

À l'automne suivant, à nouveau plongé dans la religion et dans le sanscrit, Marcel Mauss fait une rencontre déterminante: celle d'Henri Hubert. Né à Paris, le jeune Hubert est licencié en histoire, normalien et agrégé d'histoire (1895). Boursier de l'université de Paris, Hubert entreprend des voyages en Allemagne et en Italie avant de s'inscrire à l'École pratique des hautes études où il suit des cours d'hébreu et d'histoire des religions; il s'intéresse, d'un côté, au byzantinisme et, de l'autre, aux langues sémites. Issu d'une famille aisée, Hubert se passionne pour l'art (il dessine et peint) et, exempt de problèmes financiers, il entend se consacrer à l'étude des religions de l'Assyrie et de l'Asie Mineure; il se spécialise plus tard en archéologie. Ses premiers textes scientifiques paraîtront dans la *Revue archéologique*: « Deux inscriptions métriques d'Asie mineure » (1894) et « Fibules de Baslieux » (1899).

À l'École pratique, Henri Hubert devient, comme son ami Mauss, un « protégé » de l'indianiste Sylvain Lévi: « Du premier jour, il a été un des nôtres et des plus intimes ³ », Hubert et Mauss sont, comme aime le rappeler Mauss, des « frères siamois », des « jumeaux de travail »: nés tous les deux en 1872, ils se découvrent de grandes familiarités intellectuelles et nouent immédiatement d'exceptionnels liens d'amitié. Les deux amis participent activement à la *Revue de l'histoire des religions*, qui est animée par des professeurs de la section de sciences religieuses. Enfin Marcel attire son ami Henri « dans le camp des sociologues » et lui fait connaître son oncle, Émile Durkheim (1858-1917), auquel il est « l'un des premiers » à se rattacher et dont « il devient un des plus fervents en même temps qu'un

3. Lettre de Sylvain Lévi à Marcel Mauss, Tokyo, 27 juin 1927, fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France, 57 CDF 78-1.

des plus indépendants disciples⁴. » Henri devient rapidement un intime de la famille Durkheim-Mauss, qui le reçoit avec chaleur à Épinal. Bref, *L'Année* est d'abord une histoire de famille et d'amitiés.

L'Année sociologique. La sociologie religieuse

L'Année sociologique est une entreprise collective, une œuvre commune. De ses propres collaborateurs, Durkheim parle comme de « travailleurs », qu'une « entente spontanée » a réunis. Il insiste pour dire qu'il ne s'agit pas d'une aventure personnelle : « La science, parce qu'elle est objective, est chose essentiellement impersonnelle et ne peut progresser que grâce à un travail collectif⁵. » Pour constituer une véritable équipe, il faut convaincre les uns et les autres. L'entreprise démarre au début de l'année 1897. Le premier volume paraît l'année suivante. Durkheim entretient une correspondance fournie avec ses futurs collaborateurs, qui proviennent de trois groupes distincts : l'un se résume à un collègue (Gaston Richard), le deuxième est formé de trois agrégés de philosophie de la même promotion (Célestin Bouglé et ses deux amis, Paul Lapie et Dominique Parodi), enfin le troisième est composé d'amis de son neveu. Étudiant à Paris alors que son oncle est en poste à la faculté des lettres de Bordeaux, Mauss devient, selon son expression, une sorte d'« agent de recrutement ». Il attire dans l'entreprise cinq de ses amis : en plus d'Henri Hubert, ce sont Paul Fauconnet, Emmanuel Lévy, Albert Milhaud et François Simiand. Durkheim considère Marcel Mauss comme la cheville ouvrière » de la nouvelle entreprise, mais rapidement Henri Hubert devient indispensable. Lorsque la revue traverse, avec la parution du troisième volume, une crise et que Durkheim, devant une tâche qui devient « trop lourde » s'avère découragé, Hubert se propose pour le « décharger d'une partie du travail (envoi de circulaires, rédaction des lettres aux éditeurs). L'aide que lui apporte Hubert « allégeant » considérablement son travail, Durkheim va jusqu'à se déclarer disposé à « s'effacer

4. Marcel Mauss, « Henri Hubert », s.d. (1927), fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France.

5. Durkheim, 1899 : 36.

progressivement » et à voir son collaborateur « prendre de plus en plus d'initiatives et de responsabilités » et « mener les choses à [sa] façon ». « *L'Année sociologique* est impossible sans vous », lui dit Durkheim⁶. Hubert a pour la revue un grand dévouement, voire, pour reprendre son expression, une véritable « dévotion ».

Durkheim et le tandem Hubert-Mauss sont, comme le note Philippe Besnard, les « véritables maîtres d'œuvre » de la revue ; ce sont aussi les plus « productifs » : Durkheim publie six mémoires et 330 comptes-rendus ; Mauss quatre mémoires et 326 comptes-rendus et Hubert, deux mémoires et 272 comptes-rendus⁷. Hubert et Mauss sont aussi responsables de la section « sociologie religieuse », la plus importante section dès le premier volume avec la section « sociologie morale et juridique » : respectivement 25 % des pages sont consacrées aux comptes-rendus. Entre les deux amis s'établit une division du travail⁸ : à Mauss les rites (sacrifice, prière) et à Hubert, les mythes (légendes, croyances populaires). Tous les deux doivent aussi couvrir diverses sous-sections ou rubriques : magie, sorcellerie, superstitions, etc.

Enfin, d'entre les collaborateurs, Hubert et Mauss sont les premiers à rédiger pour *L'Année* un mémoire, qui, intitulé « Essai sur le sacrifice », paraît en 1899 dans le deuxième volume. Durkheim

6. Lettre d'Émile Durkheim à Henri Hubert, in Philippe Besnard, « Lettres d'Émile Durkheim à Henri Hubert », *Revue française de sociologie*, vol. XXV111, 1, 1987, p. 485 et suivantes.

7. Besnard, 1979.

8. Henri Hubert et Marcel Mauss expliquent la « large place » faite par la revue à l'étude de la mythologie. Ce sont non pas des « bibelots exotiques », « quelque chose de contingent et de surrogatoire » mais bien des « manifestations normales de l'activité collective », des institutions sociales. Les facettes ou points de vue qui sont privilégiés sont 1) les mécanismes de formation des mythes (ce qui renvoie à l'imagination créatrice des mythes, et plus largement à l'activité mentale de l'homme en société : modes particuliers d'associations d'images, appareil logique spécial) et 2) la fonction sociologique et plus spécialement la fonction religieuse du mythe. Une « question capitale » retient l'attention : la relation des mythes avec les rites. En conclusion de la rubrique, Henri Hubert ajoute un court bilan de la recherche dans le domaine : « Si donc l'analyse d'un certain nombre de phénomènes de la mythologie est en voie de progrès, combien sont encore inconnus ! » Puis il fournit, par approximations successives, une « description » de ce qu'il faut entendre par le mot de mythe : un mythe est, conclut-il, « essentiellement vague et multiforme », c'est « un état de pensée assez confus et presque subconscient [...] Dès qu'on veut en donner une explication rationnelle, [le mythe] meurt ou plutôt il se métamorphose » (Hubert, 1902).

publie dans le même volume son texte important sur la « Définition des phénomènes religieux » ; il se réjouit d'ailleurs que les deux mémoires paraissent dans le même volume car, selon lui, « c'est le seul moyen de montrer d'une manière générale comment la religion est chose sociologique [...]. Il ne serait donc pas mauvais d'indiquer de manière générale comment et en quel sens il y a une sociologie religieuse⁹. [...] » Tout en préparant son propre mémoire, Durkheim entend donner à ses deux jeunes collaborateurs un coup de main.

Marcel Mauss est alors à l'étranger, d'abord en Hollande et ensuite en Angleterre, une bonne partie de l'année 1898. Henri Hubert vient, pour sa part, d'obtenir un poste d'attaché libre au musée des Antiquités nationales, dont le conservateur est Salomon Reinach. Tout se fait au début par correspondance. Hubert et Mauss font et refont le plan, échangent leurs fiches, discutent longuement par lettres de telle ou telle question, corrigent les versions préliminaires. Ils rédigent à deux mains, comme le notera ironiquement Charles Andler.

Le texte de Mauss et Hubert est un article de fond qui porte sur deux religions, l'hindouisme et le judaïsme, mais qui vise, par la méthode comparative, à des « conclusions suffisamment générales ». L'étude s'appuie sur une solide documentation : des textes écrits — les Veda, les Brahmana et les Sûtra pour le rituel védique, et le Pentateuque pour le rituel hébreu —, des recueils d'hymnes, des commentaires méthodologiques et théologiques, des manuels. À ces textes sanscrits et hébraïques s'ajoutent, mais en second plan, des textes puisés dans les antiquités classique et chrétienne. Mais pas question ici de prendre appui sur des données ethnographiques, qui sont « généralement tronqués par une observation hâtive ». Minutieuse et rigoureuse, leur démarche vise à dégager le schème général, la grammaire du sacrifice, avec « un prélude, l'entrée ; un drame, la destruction de la victime ; une conclusion, la sortie ». Sont également identifiés avec précision les divers éléments qui composent le sacrifice : le sacrifiant, le sacrificateur, les lieux et les instruments, les séquences. L'objet de l'étude est le « sacré » : il s'agit en effet, pour Hubert et Mauss, de montrer « un cas clair du

9. Lettre d'Émile Durkheim à Marcel Mauss, Bordeaux, dimanche (février 1898), in Émile Durkheim, *Lettres à Marcel Mauss*, PUF, 1999 : 108.

fonctionnement de l'idée de sacré », de cette idée-force qui est le « premier phénomène central parmi les phénomènes religieux¹⁰ », et de conférer à la religion une dimension et une fonction sociales : « Les notions religieuses, parce qu'elles sont crues, sont ; elles existent objectivement, comme faits sociaux. Les choses sacrées, par rapport auxquelles fonctionne le sacrifice, sont des choses sociales¹¹. »

L'« Essai sur le sacrifice » propose un véritable programme de recherche, dans la mesure où Hubert et Mauss ont soumis à l'analyse sociologique un ensemble de croyances et de pratiques sociales qui ne sont pas religieuses : dans l'« Essai », il est successivement question du contrat, du rachat, de la peine, du don, de l'abnégation, des idées relatives à l'âme et à l'immortalité. C'est dire « de quelle importance est pour la sociologie la notion de sacrifice¹² ».

Dans le cénacle : l'École pratique

Au plan professionnel, la situation d'Henri Hubert et Marcel Mauss se stabilise au tout début des années 1900. Au printemps et à l'automne 1901, le décès de deux professeurs de l'École pratique des hautes études bouleverse la vie de la section des sciences religieuses : il s'agit d'Auguste Sabatier, responsable de la chaire de littérature chrétienne, et de Léon Marillier, responsable de la chaire d'histoire des religions des peuples non civilisés. Hubert (qui jouit depuis 1898 d'un poste d'« attaché libre » au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain) et Mauss peuvent tous les deux envisager de poser leur candidature. Toute la question est de savoir qui, de l'un ou de l'autre, a le plus de chances de l'emporter. Il faut faire preuve de stratégie, en parler avec Durkheim et surtout suivre les conseils de leur mentor, Sylvain Lévi. Finalement, Hubert décide

10. Mauss, 1930 : 218.

11. Lorsqu'ils réévalueront leurs premiers travaux, Hubert et Mauss iront plus loin : « À notre avis, est conçu comme sacré tout ce qui, pour le groupe et ses membres, qualifie la société. Si les dieux, chacun à leur heure, sortent du temple et deviennent profanes, nous voyons par contre des choses humaines, mais sociales, la patrie, la propriété, le travail, la personne humaine y entrer l'une après l'autre. » (Hubert et Mauss, 1908 :16-17.)

12. Hubert et Mauss, 1899 : 307.

de présenter sa candidature à la succession de Sabatier et Mauss à celle de Marillier. Hubert sort victorieux, une victoire qui est aussi, comme le souligne Durkheim, celle de la sociologie : « D'un point de vue général, il n'est pas sans intérêt que la sociologie pénètre à l'École des hautes études. Or si, cette fois encore, elle n'est pas sur l'affiche, elle est dans le choix et dans la personne. C'est de quoi il y a lieu de se féliciter¹³. » Quant à Mauss qui apparaît comme l'héritier de son ancien professeur, dont il connaît les enseignements et les travaux, il est élu sans difficulté. Tous les deux peuvent donc entreprendre leur carrière d'enseignant-chercheur dans la même institution, tout en poursuivant leur collaboration à *L'Année sociologique*. Ils doivent aussi penser sérieusement à leur thèse de doctorat.

Henri Hubert va réaliser enfin son rêve ; il fait, en 1902-1903, un voyage autour du monde qui l'amène d'abord aux États-Unis, à New York (où il est reçu par ses amis américains, dont les Potter¹⁴), à Washington et à la Nouvelle-Orléans, puis au Mexique, en Asie, au Japon, en Chine et en Indochine. Il participe à Hanoï, en 1903, au premier congrès international des Études d'Extrême-Orient, où il présente une communication sur « La préhistoire de l'Indochine ». Marcel Mauss effectue aussi quelques voyages, mais pour des raisons politiques : reportages sur le Congrès des coopératives à Londres et à Budapest en 1905.

Enfin, Hubert et Mauss rédigent ensemble pour *L'Année sociologique* un deuxième mémoire qui paraît en 1904 : l'« Esquisse d'une théorie générale de la magie », un texte de près de cent cinquante pages. Mauss donne alors un cours sur « La théorie générale de la magie et ses rapports avec la religion » (l'année suivante, ce sera au tour de « L'analyse de notions fondamentales sur la magie ») ; cette même année 1904, Mauss fait paraître dans *L'Annuaire de l'École pratique des hautes études* une longue étude sur « L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes ». Pour sa part, Hubert publie en 1905, dans *L'Annuaire de l'École* également, un

13. Lettre d'Émile Durkheim à Henri Hubert (juin 1901), *Revue française de sociologie*, vol. XXVIII, n° 1, 1987 : 519.

14. Robert Potter (qui est architecte) et sa femme sont des amis de Joe Stickney qu'Hubert a connus lors des séjours qu'ils faisaient en France.

travail original intitulé « Étude sommaire sur la représentation du temps dans la religion et dans la magie ».

L'« Esquisse » est le fruit d'une collaboration étroite entre les deux amis, sous la surveillance toujours attentive de Durkheim. La démarche que suivent Hubert et Mauss est semblable à celle qu'ils ont prônée dans leur essai sur le sacrifice : étude critique des documents, comparaisons des faits dans un nombre limité de sociétés, mise en parallèle de la magie dans les sociétés primitives et dans les sociétés différenciées. Question centrale : comment distinguer le rite magique du rite religieux, tous deux étant affaire de croyance et d'opinion ? Hubert et Mauss prennent comme critères les conditions sociales de réalisation du rite (agents, lieux, organisation du culte) ; ils montrent aussi que la magie, qui s'apparente à la science et aux techniques, est d'abord un « art de faire », un « art pratique » ou, mieux, une « idée pratique ». L'« Esquisse » fournit non seulement un chapitre de sociologie religieuse mais aussi une contribution à l'étude des représentations collectives : il s'agit en effet de « trouver à l'origine de la magie la forme première de représentations collectives qui sont devenues depuis les fondements de l'entendement individuel¹⁵ ». Hubert et Mauss identifient une notion centrale, celle de force-milieu, et pour désigner cette notion, ils utilisent à nouveau le mot *mana* : le *mana* est du même ordre que la notion de sacré, c'est la « force par excellence, l'efficacité véritable des choses ». Dans son texte sur « L'origine des pouvoirs magiques », Mauss démontre que le pouvoir spécial du magicien, son *mana* n'a d'existence que par le consensus social, l'opinion publique. Tout fonctionne à la croyance collective.

En arrière-plan de ces deux études se profile une remise en question des thèses de Frazer, dont l'erreur serait d'avoir opposé radicalement la magie à la religion et d'avoir considérer la première comme la forme première de la pensée humaine, le premier étage de l'évolution humaine, les deux autres étant la religion et la science. Hubert et Mauss reprochent à Frazer de défendre une thèse trop intellectualiste et aussi de négliger la dimension rituelle des phénomènes religieux et magiques¹⁶.

15. Hubert et Mauss, 1904 : 137.

16. Hubert, 1901c.

Au moment où le septième volume de *L'Année sociologique* arrive en librairie, avec l'*Esquisse*, Henri Hubert se fait aussi remarquer par sa fameuse introduction à la traduction en français du *Manuel d'histoire des religions* de Pierre Daniël Chantepie de La Saussaye, un éminent spécialiste néerlandais (voir *supra* p. 48 et *infra* p. 65, 159).

Les Mélanges d'histoire des religions

Hubert et Mauss ont publié plusieurs articles et un grand nombre de comptes-rendus, mais ni l'un ni l'autre n'ont à leur crédit un ouvrage. Sylvain Lévi les presse. Les textes qu'ils ont publiés sont, comme le note Hubert, dispersés « aux quatre vents¹⁷ ». Les deux amis entendent aussi, en en proposant le regroupement en un volume, répondre aux critiques dont leurs travaux ont été l'objet tout en mettant en valeur leurs quelques « victoires » : l'identification de la notion de sacré comme phénomène religieux central, la distinction entre les rites positifs et les rites négatifs (qu'ils tenaient, précisent-ils, de Durkheim) et l'étude de l'origine de l'entendement (« que nous avons déjà commencée avec et après Durkheim »). Le grand problème qui les préoccupe est celui-là même qui est au cœur de l'œuvre de Durkheim : le rapport individu-société. « Quelle est l'attitude de l'individu dans le phénomène social ? Quelle est la part de la société dans la conscience de l'individu ? », se demandent-ils¹⁸. Qu'il s'agisse de magie, de sacrifice, de mythe ou de prière, ils y voient la force de la tradition ou de la suggestion collective.

La formation méthodique d'une jeune génération

Henri Hubert partage ses activités entre l'École pratique des hautes études et le musée de Saint-Germain, où son supérieur est toujours Salomon Reinach, l'auteur du très populaire *Orpheus*. Promu conservateur-adjoint du musée en 1910, il met toutes ses

17. Lettre d'Henri Hubert à Marcel Mauss, s.d. (1898), fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France, 57 CDF 71.

18. Hubert et Mauss, 1908.

qualités en œuvre dans les extensions du lieu et la création et l'organisation des salles¹⁹. En plus de collaborer à *L'Année sociologique*, il publie des articles et des comptes-rendus dans diverses revues : *L'Anthropologie*, la *Revue archéologique*, la *Revue celtique*. Les « chroniques archéologiques » qu'il tient dans cette dernière sont le début de ses futurs travaux sur les Celtes.

Très actif au sein des sociétés savantes nationales et internationales, Hubert participe en 1911 à la création de l'Institut français d'anthropologie, dont l'un des promoteurs est René Verneau, rédacteur en chef de la revue *L'Anthropologie*. Au moment de sa fondation, Hubert est nommé trésorier, et la présidence est confiée à Salomon Reinach. *L'Année sociologique* est donc fort bien représentée : parmi les membres du conseil, il y a en effet Antoine Meillet et Émile Durkheim. Marcel Mauss participe aussi aux activités du nouvel institut.

À l'École pratique des hautes études, Henri Hubert fait toujours équipe avec Marcel Mauss et tous deux forment une nouvelle génération de chercheurs : Czarnowski, Davy, Jeanmaire, Lenoir, Maunier, Marx, Przykuski, etc. Plusieurs d'entre eux (voir *infra* p. 69) vont collaborer à *L'Année sociologique*. Czarnowski, un élève d'Hubert, mène une étude sur *Saint Patrick, héros national de l'Irlande*. L'ouvrage paraîtra en 1919 dans la collection des « Travaux de l'Année sociologique ». Pour sa part Henri Hubert cherche à combiner l'ethnologie avec l'histoire de la religion, la philologie et l'archéologie ; il publie aussi, en 1913, une série d'articles sur le culte des héros, qui va lui servir pour son introduction au livre de Stefan Czarnowski sur saint Patrick.

Le *mana* ou « l'esprit collectif » en action

La religion, matrice des faits sociaux ? Comme on le voit avec l'importance de la section « sociologie religieuse » de *L'Année*, la religion est l'une des préoccupations centrales de Durkheim et de ses collaborateurs. Mauss consacre ses cours à l'École pratique aux formes élémentaires de la prière et aux rapports de la famille et de

19. Le travail principal d'Hubert est la réfection de la salle de Mars, dite de la Comparaison : Voir Raymond Lantier (1928).

la religion, puis à la magie ; il publiera aussi dans le huitième volume de *L'Année* une « Note sur le totémisme ». Or, parler de totémisme c'est parler de religion : le totémisme est, note-t-il, « pour nous une donnée de la science des religions » ; et d'ajouter : « Nous concevons le totémisme comme le système religieux le plus fréquemment constaté dans les religions dont l'organisation sociale à base de clans exogamiques est le principe²⁰. » Durkheim consacrera en 1906-1907 son cours public à la Sorbonne à « La Religion : origines ».

Coreponsable avec Marcel Mauss de la section « sociologie religieuse », Henri Hubert lance, avec Isidore Lévy, le grand projet d'une traduction en français du *Manuel d'histoire des religions* de P. D. Chantepie de la Saussaye. La traduction de cet ouvrage, parue en 1904, est un événement important : traduire ce manuel, c'est en effet se ranger dans le camp des scientifiques. Éminent spécialiste néerlandais de l'histoire des religions, Chantepie de la Saussaye exclut l'ancienne méthode apologétique du domaine de la science et défend, selon son expression, l'idée d'une « recherche impartiale et libre de la vérité ».

De retour d'un long voyage autour du monde qui l'a conduit en Asie (Hanoi, Canton, Macao, le Tonkin, etc.) puis aux États-Unis (« J'y gagne comme homme. J'y perds comme *scholar*. Est-ce bien²¹ ? »), Henri Hubert rédige l'introduction d'une quarantaine de pages. Un « véritable manifeste », s'exclame Mauss : « Hubert soutient avec une éloquence sobre et persuasive les droits de la sociologie à s'emparer de l'étude de toutes les manifestations de la vie religieuse²² ». Même réaction de la part de Jean Réville, directeur d'études de littérature chrétienne et d'histoire de l'Église à l'École pratique : « Cette introduction est un manifeste, en termes très mesurés, de la nouvelle école à laquelle se rattache M. Hubert et dont l'initiateur en France est M. Durkheim. » Réville admet que les « faits religieux sont des faits religieux », mais il reproche à Hubert de négliger les

20. Mauss, 1905 [1969, 1] : 162.

21. Lettre de Marcel Mauss à Henri Hubert, s.d. (1903), fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France, 57 CDF 71.

22. Mauss, 1904 : 177. Mauss publie aussi un compte-rendu de cet ouvrage dans *L'Année sociologique* en 1905.

« individualités », bref de tomber dans les « exagérations des sociologues pour lesquels la vision de la forêt finit par devenir tellement obsédante qu'il ne voit plus les arbres²³ ».

La perspective qu'adopte Hubert est clairement durkheimienne. Opposé à toute théorie individualiste, Hubert considère les faits religieux comme sociaux, rappelant d'abord le poids du système de relations sociales dans lesquelles sont insérés les individus : « Ce qui paraît avoir été donné d'abord à la pensée, ce n'est pas la notion de personne individuelle, mais le sentiment de faire partie d'un groupe. L'individu n'a pris conscience de soi qu'en relation avec ses semblables. Ce n'est pas lui qui projette son âme dans la société, c'est de la société dont il reçoit son âme. » Le caractère collectif des phénomènes religieux est évident : autorité contraignante des lois et des croyances, singularité des états de foule, organisation sociale des sociétés religieuses (hiérarchie).

Pour Hubert, l'histoire des religions n'est plus « l'humble servante de la théologie » ; elle est une science. À ce titre, il doit extirper de son domaine « l'inconnaissable » afin « d'expliquer, autant que possible, les pratiques et les croyances religieuses comme des gestes ou comme des rêves humains ». Son objet, ce sont les faits religieux, qui sont, selon lui, de deux ordres : les mouvements (les rites) et les représentations (notions de dieu, de démon, de pur, d'impur, les mythes et les dogmes). Plus que toute autre, la notion de sacré domine la croyance religieuse, c'est l'idée mère de la religion. De la religion, Hubert donne d'ailleurs la définition suivante : c'est « l'administration du sacré²⁴ ».

La sociologie esthétique²⁵

Parlant spécifiquement de l'esthétique, Mauss écrit en 1898 à son oncle : « En général [...], la part du phénomène esthétique est

23. Réville, 1905 : 75.

24. Hubert, 1904 : XLVII.

25. Pour une présentation de l'ensemble de contributions d'Henri Hubert et Marcel Mauss à cette rubrique, voir notre texte « Durkheim, the *Année sociologique* and the art » (Fournier, 2013).

négligée²⁶. » La rubrique « sociologie esthétique » n'apparaît pour la première fois que dans le troisième volume de *L'Année* (1901-1902). La création de cette nouvelle rubrique (qui fait partie de la section « divers ») est une des grandes nouveautés de ce volume. Durkheim croit que c'est une bonne chose de créer une telle rubrique : « J'y ai songé de tout temps, écrit-il à Hubert. Ce serait le moment de la tenter²⁷. »

C'est sans surprise que la responsabilité de cette nouvelle rubrique est confiée à Henri Hubert qui est « l'artiste » du groupe, à la fois historien de l'art (il a été élève à l'École du Louvre), peintre amateur et amateur d'art (principalement des estampes japonaises). Ses talents de dessinateur sont remarqués dès ses études à l'École normale supérieure : affiches pour les spectacles étudiants, croquis des professeurs). Hubert s'adjoint Dominique Parodi, agrégé de philosophie et collaborateur de la revue depuis la première heure.

La collaboration de Parodi à la rubrique « Sociologie esthétique » est de courte durée et dès le volume suivant de *L'Année sociologique*, c'est Mauss qui le remplace. Pour le volume, mais seulement pour lui Claude Maître, un jeune normalien, élève de Mauss à l'EPHE, prend la relève. Pour le septième volume (1904), Charles Lalo, un ancien élève de Durkheim à Bordeaux nouvellement nommé professeur de philosophie à Bayonne seconde Hubert et Mauss. L'esthétique sociologique a beau, comme le rappellera Mauss, être l'objet des travaux de C. Lalo²⁸, celui-ci ne publie qu'un seul compte-rendu.

Le domaine que couvre la section de sociologie esthétique est large : l'art primitif et l'archéologie, comme attendu, mais aussi la littérature (poésie et tragédie grecques, poésie au Moyen Âge, etc.), la musique, les jeux et le rire. Manifestement, il s'agit de ne pas se laisser enfermer dans les catégories qui, dominantes dans les milieux intellectuels et universitaires, limitent l'esthétique aux domaines des beaux-arts. La perspective de *L'Année sociologique* est nettement anthropologique. Il est utile, est-il précisé dans le

26. Lettre d'Émile Durkheim à Marcel Mauss (février 1898) [Durkheim, 1998 : 111-112].

27. Lettre d'Émile Durkheim à Henri Hubert, s.d. (Durkheim, 1987).

28. Mauss (1933), [1969, 3] : 444.

seul texte de présentation de cette section, rédigé par Henri Hubert, de « donner ici une attention toute spéciale au préhistorique et à l'ethnographie²⁹ ».

L'adoption d'une telle perspective rend difficile la délimitation précise du domaine de l'esthétique, domaine, qui, dans les sociétés dites primitives, ne jouit d'aucune autonomie. Henri Hubert en est conscient :

Nous n'avons pas la prétention d'expliquer l'art, moins encore celle de peser scrupuleusement les parts respectives de l'individu et de la société dans la production des œuvres d'art. Nous nous bornons à prendre en considération les activités sociales qui s'y manifestent et les lois sociologiques qui s'y vérifient. Il ne s'agit pas de savoir comment l'art est affecté par certains phénomènes sociaux, phénomènes économiques ou autres ; si ces incidences de phénomènes ne conduisent pas à des conclusions sur les conditions sociologiques de la production et du développement de l'art ; en général, elles doivent être cataloguées ailleurs. Du point de vue où nous nous plaçons, *l'étude de l'art pourrait être partagée entre la technologie et l'étude des phénomènes de représentation* [...]. Pour une théorie générale des représentations collectives, *l'art devrait sans doute occuper une place capitale* ; il fournirait des types de toutes celles qui sont synthétiques et suggestives ; il est évident aussi qu'on pourrait analyser particulièrement bien les éléments sensibles et effectifs des représentations³⁰.

Même si Hubert évacue la question « des parts respectives de l'individu et de la société dans la production des œuvres d'art », cette question difficile demeure présente à l'esprit des collaborateurs : leur intention est de mettre en évidence la dimension sociale de l'art, non seulement dans les sociétés dites primitives, mais aussi dans les sociétés occidentales contemporaines. L'objectif est donc de montrer qu'« à la base de l'œuvre d'art se trouvent des faits sociaux³¹ ». Hubert qualifie lui-même les formes littéraires de la pensée grecque comme « réellement des formes de la pensée collective », car celles-ci « sont faites de la multitude des pensées claires, vagues et obscures que tour à tour la répétition de ces

29. *L'Année sociologique*, 5, 1902 : 577.

30. Hubert, 1902.

31. *L'Année sociologique*, 9, 1906.

accords consacrés peut éveiller de proche en proche ». Réflexion qui l'amène à se poser lui-même « une nouvelle question » : « Jusqu'à quel point peut-on dire que l'écrivain ou le poète soit l'organe de la pensée collective et prenne conscience de son inspiration de représentations obscures qui flottent dans la masse ? » Et lui-même d'apporter une première réponse : « La littérature est quelquefois, au sens usuel et restreint du mot, une institution³². »

Marcel Mauss est sur la même longueur d'onde. Il accepte en effet que l'esthétique puisse aussi devenir une branche de la sociologie, mais à la condition que les phénomènes artistiques soient étudiés « comme des faits objectifs dont on recherche les causes » et, d'autre part, que dans ces faits on voie « non une manifestation privée » mais une « institution sociale » qui joue un rôle dans sa « vie publique ». En d'autres termes, ces faits doivent être étudiés comme « des phénomènes essentiellement collectifs³³ ».

Mauss va cependant reconnaître que l'autonomie de l'art est l'une des caractéristiques de l'art moderne, sans qu'il ne soit, tient-il à ajouter, exclu qu'à l'avenir il puisse en être autrement et que l'art, comme il l'a déjà été, puisse redevenir plus « décoratif ».

Formation d'une nouvelle génération pour l'*Année*; les thèses de doctorat

Le rôle d'Hubert et Mauss à *L'Année* est d'autant plus important qu'ils recrutent la « jeune » génération de collaborateurs : Henri Beuchat, Robert Hertz, René Chaillié, Henri Jeanmaire, Jean-Paul Lafitte, Jean Marx, Philippe De Felice, Roussel.³⁴ Ces recrues, pour la plupart au début de la trentaine, sont nombreuses à avoir suivi les cours de Mauss et Hubert à l'École pratique des hautes études entre 1907 et 1912 (voir *supra* p. 64). Plus âgé que les autres et spécialisé dans le domaine de l'imprimerie, Beuchat est responsable

32. *L'Année sociologique*, 5, 1902 : 588.

33. *Ibid.*, 6, 1903 : 560.

34. Parmi les étudiants, il y a aussi des étrangers, dont Marius Barbeau, Stefan Czarnowski et Olaf Jansé.

des index de *L'Année*; il collabore aussi avec Mauss à l'« Essai sur les variations saisonnières dans les sociétés eskimos ».

Sans délaisser le champ de l'histoire des religions (qui est l'objet de son enseignement à l'École pratique et aussi de sa thèse, qui porte sur la prière), Marcel Mauss s'attache de plus en plus à l'ethnographie, la « description des peuples dits primitifs », une discipline dont le développement en France est, regrette-t-il, beaucoup plus lent que dans les pays anglo-saxons et en Allemagne. De son côté, Henri Hubert cherche à combiner l'ethnologie avec l'histoire de la religion, la philologie et l'archéologie; il publie aussi, en 1913, une série d'articles sur le culte des héros, qui va lui servir pour son introduction au livre de son ancien étudiant, Stefan Czarnowski, sur saint Patrick.

Ni Mauss ni Hubert ne terminent leur thèse de doctorat. De la thèse de Mauss qui porte sur la prière, on connaît quelques extraits, dont l'introduction³⁵; mais de celle d'Hubert, qui devait porter sur la Déesse syrienne, rien, ce qui demeure une énigme. L'un et l'autre sont évidemment littéralement accaparés par *L'Année sociologique*. Ce dont est d'ailleurs conscient Durkheim, qui regrette que ses plus proches collaborateurs ne peuvent pas consacrer plus de temps à leurs propres travaux et qu'ils ne publient pas d'ouvrages.

Tout en étant directeur d'études à l'EPHE, Hubert est à partir de 1906 professeur d'archéologie nationale à l'École du Louvre et « attaché libre » puis conservateur-adjoint (1910) au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Ses travaux se situent au carrefour de l'histoire, de la sociologie et de l'archéologie et portent sur des thèmes divers: le sacrifice, la religion, la magie, la mythologie, mais aussi la représentation du temps, la fête, le culte des héros. L'un des projets d'Hubert est, comme il le dit lui-même, « la constitution d'une ethnographie préhistorique de l'Europe où les données de l'archéologie seraient combinées à celles de la linguistique ³⁶ ».

La question des origines est au centre des études d'Hubert qui, tout comme Mauss et les autres collaborateurs de *L'Année*, s'oppose aux travaux d'anthroposociologie, et en particulier ceux de Vacher de Lapouge sur les Aryens. Tout s'appuyant sur les analyses de Léonce

35. Mauss, 1909.

36. Hubert, 1915b: 206.

Manouvrier, professeur d'anthropologie physiologique à l'École d'anthropologie de Paris, qui dénonce la « nullité scientifique » et le « simplisme » effrayant des thèses de Vacher de Lapouge et qui qualifie l'anthroposociologie de « pseudoscience³⁷ », Henri Hubert critique, dans les pages de *L'Année*, « l'évangile de l'anthroposociologie » qu'est le livre de Lapouge sur *L'Aryen. Son rôle social*: « M. de Lapouge transforme en problèmes biologiques des problèmes qui pour nous sont sociologiques (richesse, répartition des villes, émigration) [...]. » Quant aux propositions que celui-ci avance, elles devraient être l'objet d'une « étude infiniment minutieuse et complexe ». Exaspéré, Hubert conclut: « En tout cas ce n'est pas notre affaire. Nous continuerons à chercher les causes sociales des faits sociaux³⁸. »

Henri Hubert publie en 1910 un texte sur « L'origine des Aryens » dans *L'Anthropologie*. Il s'engage dans deux controverses, celle qui porte sur les « deux races [Celts et Germains] » et celle qui se focalise sur l'identité française (d'origine celtique et, compte tenu des traits de cette culture créatrice de civilisation, porteuse elle-même de civilisation³⁹). Pour ce qui est des Germains, l'une de ses hypothèses, qu'il emprunte à son collègue le linguiste Antoine Meillet, est que les Germains sont un peuple de l'Europe, indo-européanisé et ayant adopté une langue indo-européenne⁴⁰. Ce sont des débats qui ont une dimension manifestement politique.

Mêmes combats

Henri Hubert et Marcel Mauss partagent les mêmes convictions politiques: ils sont de gauche, socialistes à la *Jean Jaurès*. Assistant bibliothécaire en 1893-1894 pendant ses études à l'École normale, Henri Hubert nourrit envers Lucien Herr, le bibliothécaire titulaire, un « véritable culte », le considérant comme un « modèle de [l'exigence] morale pour soi et pour les autres, de travail désintéressé, de

37. Manouvrier, 1899.

38. Hubert, 1901a: 145-146.

39. Strenski, 1987.

40. Meillet, 1907.

travail en équipe, de désintéressement⁴¹ ». C'est d'ailleurs par « sympathie » pour Herr que l'attitude politique d'Hubert « se teinte de socialisme ».

Mauss, qui n'est pas normalien, côtoie aussi dès ses études à Paris Lucien Herr, un ami de son oncle. Herr devient pour lui un « conseiller constant et écouté » : « Notre socialisme nous rapprochait », dira Mauss⁴². Ils font route ensemble et deviennent amis. Pour plusieurs collaborateurs de *L'Année sociologique* qui s'engagent dans l'action politique, le lieu de rassemblement est au moment de l'affaire Dreyfus la librairie de la SNLE. Parmi les membres du conseil d'administration, il y a Léon Blum, Hubert Bourgin et Mario Roques. On y retrouve en plus de Marcel Mauss, Henri Hubert et François Simiand, qui tous deux redoublent de zèle. « Terrassé d'étonnement et de dégoût » devant l'Affaire, l'ami américain d'Hubert (et de Mauss) Joe Stickney se demande si « une telle (que l'Affaire Dreyfus) chose eût été possible ailleurs (qu'en France) », « Quel triste pays ! Je ne sais pas ce qu'il en deviendra. » Sceptique face à « la théorie de l'action partout et toujours », il ne comprend pas qu'Henri n'ait à la bouche que les mots « Action, action ! » ; « Je ne conçois pas, lui écrit-il, quelques deniers versés à une librairie socialiste comme un indice d'action. » Et il ajoute : « Tu n'es pas un homme d'action ; je crains bien que tu ne le deviennes jamais⁴³. »

41. Mauss, 1928 : 740-745.

42. *Ibid.*

43. Lettre de Joe Stickney à Henri Hubert, s.d. (1899), Archives personnelles Gérard Hubert. Né à Genève en 1874, de nationalité américaine, Stickney étudie d'abord à Harvard (1895, Honors in Classics), puis il vient à Paris pour suivre les cours de Sylvain Lévi et rédiger un mémoire à l'École pratique des hautes études. C'est à l'École qu'il rencontre Marcel Mauss et Henri Hubert. Il devient coresponsable avec Durkheim de la sous-section « organisation politique » ; sa collaboration à *L'Année* se complète d'une autre aux *Notes critiques*. Il quitte, non sans regret, la France et ses amis Hubert et Mauss pour retourner aux États-Unis, où il occupera sans grand enthousiasme un poste d'« *instructor* » en grec et en littérature grecque au Department of Classics de Harvard. Henri Hubert est à un moment amoureux de la sœur de Joe. Il veut se fiancer avec elle avant qu'elle ne retourne aux États-Unis : « J'ai pris la certitude depuis dimanche dernier que j'ai une chance sur deux de me marier. Pas plus, mais c'est énorme et je ne veux pas la sacrifier ». Mauss félicite le nouveau fiancé : « Dis-toi que je suis maintenant heureux qu'après tant d'années mauvaises tu aies enfin un peu de bonheur. »

L'« Affaire Dreyfus » mobilise Émile Durkheim, qui participe à la fondation de la Ligue de défense des droits de l'homme, mais aussi la plupart de ses collaborateurs. Lorsqu'à la suite de la publication du « J'accuse » d'Émile Zola paraît la fameuse pétition qui exige la réouverture du procès Dreyfus, sur la première liste des signataires, il y a le nom d'Émile Durkheim, de même que celui de son ami Lucien Herr et de ses proches collaborateurs, Célestin Bouglé, Paul Lapie et François Simiand. Les noms d'Henri Hubert et Paul Fauconnet apparaissent sur la deuxième et la cinquième liste, avec celui de leur ami Marcel Drouin. Marcel Mauss, en mission à l'étranger, ne signe qu'un peu plus tard la pétition. D'Oxford, il observe, impuissant et triste, les « choses de la France » : « Le brouillard moral qui couvre la France me fait oublier ses beautés », écrit-il à Henri Hubert. Et s'indignant, il passe de l'écœurement à la révolte⁴⁴.

Lorsque la Société nouvelle de librairie et d'édition (dont Lucien Herr est l'un des fondateurs) décide, en 1899, de publier un bulletin bibliographique, *Notes critiques. Sciences sociales*, elle en confie le secrétariat de rédaction à François Simiand, un collaborateur de *L'Année sociologique*. Simiand s'engage, aux côtés de Lucien Herr, dans la bataille dreyfusarde, puis il entre dans la bataille socialiste : seul « l'ordre socialiste » lui paraît susceptible d'assurer le progrès social. En lui, sociologue et socialiste, se fait « l'union de la science et de l'apostolat », dira-t-on de lui⁴⁵.

Les *Notes* paraissent de 1900 à 1906 : il s'agit, pour des intellectuels dreyfusards et des militants socialistes, d'utiliser les sciences sociales pour défendre leurs idéaux politiques. Sollicité, Durkheim accepte spontanément de donner son « concours ». Simiand se tourne aussi vers ses amis : Henri Hubert, Marcel Mauss, Paul Fauconnet. Les *Notes* comprennent, tout comme *L'Année sociologique*, diverses rubriques : sociologie en général, ethnographie et folklore, sciences des religions, science du droit et des mœurs, sciences économiques, études diverses. Dès leur parution, Émile Durkheim, débordé par le travail de direction de *L'Année*, songe à une fusion des deux revues,

44. Lettre de Marcel Mauss à Henri Hubert, s.d. (1898), fonds Mauss- Hubert, archives du Collège de France, 57 CDF 71.

45. Mauss, 1935 :754-757.

qui font un travail bibliographique semblable. Entre les *Notes critiques* et *L'Année sociologique*, les liens sont très étroits : presque tous les collaborateurs de *L'Année* vont y publier des comptes-rendus, et souvent ce sont les mêmes ouvrages qui sont l'objet d'analyses. Parmi les jeunes collaborateurs, beaucoup (Henri Beuchat, Louis Gernet, etc.) signent des analyses dans les *Notes critiques* avant d'être recrutés dans *L'Année*. Ce sont, on l'a vu, des étudiants de Mauss et Hubert à l'École pratique des hautes études.

Alors qu'en raison de ses obligations familiales et professionnelles, Hubert se distancie de l'action politique, Mauss multiplie ses engagements : journaliste à *L'Humanité* et collaborateur à plusieurs revues (*Le Devenir social*, etc.), il participe au mouvement coopératif, notamment à la création d'une boulangerie, il donne des cours à l'Université populaire, il nourrit enfin au lendemain de la guerre des projets d'ouvrages sur la nation et sur le bolchévisme.

La fin d'une époque ?

L'intérêt que porte Durkheim au totémisme est tel que l'on parle d'une « école totémiste ». À la Sorbonne, les étudiants identifient Durkheim et ses collaborateurs à un clan, le « clan totem et tabou ». Le dernier livre de Durkheim paraît en 1912 : ce sont *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, fruit de plusieurs années de travail. Conscient de la nature collective de sa recherche, Durkheim cite largement les travaux d'Henri Hubert et Marcel Mauss, de même que ceux de Robert Hertz ; il accorde aussi à la notion de *mana* (ou principe totémique) une importance primordiale, à cause du rôle qu'elle a joué dans le développement des idées religieuses : « C'est la première forme de la notion de force. » Lorsqu'Henri Hubert reçoit le livre de Durkheim, sa première réaction, toute spontanée, est d'écrire à Mauss : « J'ai reçu le bouquin de Durkheim. Il manque un peu ta signature, car ta part y est grande. Je t'en parlerai bientôt⁴⁶. » « On ne saura jamais, écrit Maurice Leenhardt, qui, de

46. Lettre d'Henri Hubert à Marcel Mauss, 4 juillet 1912, fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France, 57 DCF 71.

l'oncle ou du neveu, a pensé le premier aux formes élémentaires de la religion⁴⁷. »

Le douzième volume de *L'Année sociologique*, qui sera le dernier (de la première série), paraît en 1913. Hubert et Mauss en sont toujours parmi les plus actifs collaborateurs. Hubert réussit à attirer à la revue l'un de ses amis et ancien condisciple à l'École normale supérieure : il s'agit d'Albert Demangeon, agrégé d'histoire, professeur à la faculté des lettres de Lille puis à la Sorbonne et coéditeur d'un *Dictionnaire de géographie*. Il devient le responsable avec Durkheim et Jeanmaire de la rubrique « Base géographique de la vie sociale ». Par ailleurs, Hubert et Mauss sont, avec Durkheim, responsables de la nouvelle rubrique « Civilisation et types de civilisation », qui fait partie de la première section « Sociologie générale ».

L'année 1914 est, pour Émile Durkheim et son entourage, marquée par plusieurs événements heureux dont la naissance du premier garçon d'Henri Hubert, qui le prénomme Marcel : « Ton neveu s'appellera Marcel, François, Charles, Philippe », écrit Henri Hubert à Marcel Mauss⁴⁸. Henri Hubert s'est fiancé puis marié au mois d'août 1911, une décision qu'a regrettée Mauss, qui craignait de « perdre » son meilleur ami⁴⁹. La famille s'installe à Chatou dans une grande maison avec vue sur la Seine. Une vie familiale qui ne semble pas toujours facile, car la belle-famille, souvent, à Paris, se mêle de tout. « J'ai vécu des années de tension avec ma femme allemande qui ne veut pas s'assimiler », confie Hubert à son ami Marcel⁵⁰. Fin juin 1914, Durkheim devient grand-père : sa fille Marie a un premier enfant, Claude.

47. Leenhardt, 1950 : 20.

48. Lettre d'Henri Hubert à Marcel Mauss, s.d. (1913), fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France 57 CDF 71.

49. Henri Hubert n'annonce à son ami Marcel son mariage avec Alma Schierenberg (1880-1924), jeune femme originaire de Wiesbaden en Allemagne, que tardivement : « J'ai toujours voulu me marier [...]. Je m'en veux de t'en avoir parlé si tard. C'est la faute à *L'Année sociologique*. » Lettre d'Henri Hubert à Marcel Mauss, s. d. (mai 1910), fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France 57 CDF 71). Il le cache à Émile Durkheim : « Je ne sais le mariage d'Hubert comme j'ai su ses fiançailles, c'est-à-dire par ton intermédiaire. J'en ignore même la date. » (Lettre d'Émile Durkheim à Marcel Mauss, hôtel du Mont-Blanc (20 août 1910), in Émile Durkheim, *Lettres à Marcel Mauss*, op. cit., p. 392).

50. Lettre d'Henri Hubert à Marcel Mauss, s.d., fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France, 57 CDF 78-1.

La Grande Guerre

Dès le début, Marcel Mauss s'engage comme soldat volontaire pour la durée de la guerre. À 42 ans, il se considère comme « de force à faire un bon soldat ». Une décision qui n'est pas sans inquiéter ses proches, Son oncle le désapprouve immédiatement : « Pourquoi te démènes-tu tant ? Tu as fait ce que tu devais en t'engageant [...] Si j'étais au gouvernement, je ne t'enverrais pas sur le front. Tu peux rendre plus de services à la chose publique qu'en te faisant trouer la peau. Réfléchis à tout cela. Tu as tout fait [...]. » Mauss est, en décembre 1914, attaché comme interprète à une unité combattante, la 27^e division britannique.

Lorsqu'une rumeur veut qu'Henri Hubert soit « envoyé au front », Mauss lui demande : « Est-ce vrai ? ». Et il ajoute : « Si tu n'y vas pas, j'en serai aussi content pour toi. L'essentiel c'est qu'on soit utile et fasse son devoir⁵¹. » Début mars, Hubert est mobilisé comme sergent d'infanterie, mais, trop faible pour servir au front, il est affecté, sous les ordres du colonel Cordier, au deuxième bureau du sous-secrétariat à l'Artillerie (où il va s'occuper des transports automobiles) peu avant que celui-ci devienne le ministère de l'Armement. Il y retrouve François Simiand et Mario Roques, les deux plus proches collaborateurs d'Albert Thomas, nommé sous-secrétaire d'État à l'Artillerie et à l'Équipement militaire. Il y a aussi Hubert Bourgin qui est chef du service des informations. C'est ce qu'on appelle le « réseau Thomas ». Lorsqu'il est promu en décembre 1916 ministre avec les mêmes attributions (Armement) dans le gouvernement Briand, Albert Thomas conserve son équipe, qui continue à travailler jour et nuit, dimanches et jours fériés compris. Maurice Halbwachs se joint aussi à l'équipe comme membre du cabinet d'Albert Thomas. La présence des collaborateurs de Durkheim est telle qu'on dit : c'est *L'Année* qui « détient la maison ».

Pour l'équipe de *L'Année*, la guerre est en fait une catastrophe : à l'automne 1914, Maxime David est tué à la tête d'une section d'infanterie, en mars 1915 c'est Robert Hertz, et l'année suivante, André

51. Lettre de Marcel Mauss à Henri Hubert, s.d. (1915), fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France, 57 CDF 78-1.

Durkheim, le fils d'Émile. Marcel Mauss confie à son ami Henri comme il aimait son neveu : « C'était pour moi un fils et un frère et un copain. Et j'étais son vieux. » Un an et demi plus tard, en 1917, Durkheim meurt de chagrin : pour sa famille, ses amis et ses collaborateurs, c'est, pour reprendre une expression de Marcel Mauss, qui est immédiatement informé du décès de son oncle par son ami Henri, « un grand malheur ».

Fin d'une école ?

Au lendemain de la guerre, il ne reste qu'une poignée de collaborateurs : « Notre groupe ressemble à ces petits bois de la région dévastée où, pendant quelques années, quelques vieux arbres, criblés d'éclats, tentent encore de reverdir », explique Mauss, qui ajoute : « Il faut bien du courage⁵²... » Le projet est de « refaire *L'Année* », ce qui exige de réunir les ressources financières nécessaires, de trouver un éditeur et de s'assurer la participation des collaborateurs, parmi lesquels se retrouvent tous les anciens de la revue : Marcel Mauss, Henri Hubert, Célestin Bouglé, François Simiand, Paul Fauconnet, Maurice Halbwachs. Et dans le même mouvement où l'on crée l'Institut français de sociologie (dont Mauss est le président), on relance *L'Année sociologique* en s'inspirant de la formule première manière (mémoires et bibliographie). Le premier volume de la nouvelle série paraît en 1925 : on y trouve le « In memoriam » de Marcel Mauss ainsi que son fameux « Essai sur le don ». Hubert, alors au grand repos dans le Var, le félicite certes, mais le critique aussi, très sévèrement : « Je ne comprends pas encore très bien l'expression prestations totales ; je ne la crois pas heureuse et elle me gêne [...] D'ailleurs si satisfaisante que soit cette première partie, je ne te dissimule pas qu'elle n'est pas facile à lire [...] C'est souvent brumeux ». Finalement, Hubert reproche à son ami d'avoir, en conclusion, mêlé à son analyse « des considérations de politique et de morale pratique » ; « Es-tu bien sûr que l'on puisse rattacher à ton *roc humain*, comme tu le dis, le développement des assurances

52. Mauss, 1925 : 28.

sociales ? Dans ce paragraphe-là, tu as pensé à ton livre sur la nation plus qu'à ton sujet actuel. Je ne trouve pas que le ton soit juste. » Hubert n'a rien perdu de son sens critique. La discussion, franche et ouverte, est ici la meilleure preuve de l'amitié : « Nous reparlerons souvent de ton travail ; j'aurai à m'en servir beaucoup⁵³. »

Puis, deux ans plus tard, non sans difficulté, l'équipe de *L'Année* réussit à faire paraître un second volume. Il n'y aura pas de suite. Un échec ? Tous sont débordés, et l'unité de l'équipe est fragile, chacun se repliant sur son domaine ou sa spécialité. L'équipe est aussi affaiblie par les épreuves et les deuils : Henri Hubert perd en mai 1924 sa femme Emma qui meurt au lendemain de la naissance de leur second fils, Gérard ; trois ans plus tard, en mai 1927, c'est lui qui meurt dans sa villa de Chatou ; il a cinquante-cinq ans et il laisse dans le deuil ses deux enfants. Mauss ne cache pas son désarroi : « Je me remets lentement, écrit-il à Sylvain Lévi, de la mort d'Hubert⁵⁴. » Ses amis savent que le coup est « cruel » pour Marcel : « C'est la fin définitive de chose qui a tenu une si grande place dans (sa) vie. » Dans la vie de Mauss, les grandes épreuves auront en effet, au plan personnel et professionnel, été les morts d'Émile Durkheim et d'Henri Hubert, ses *alter ego*. Pourrait-il s'en remettre ? Est-ce aussi la fin de l'École française de sociologie ? Dans les années suivantes, meurent Paul Lapie, Paul Fauconnet, François Simiand, Antoine Meillet.

Élu en 1931 au Collège de France comme titulaire de la chaire de sociologie, Marcel Mauss reprend dans ses cours les discussions sur les origines de l'Europe en s'appuyant sur les travaux inédits de son ami Henri, dont il assure l'édition : d'abord *Les Celtes* puis avec l'aide d'Olaf Jansé, ancien étudiant et collaborateur d'Hubert, *Les Germains*. Avec *Les Germains*, il part, comme il le dit, à la recherche de l'*Homo nordicus*, sur un terrain où il se sait moins qualifié. Une grande partie de son travail va désormais consister à éditer les textes de son oncle et ceux de son plus proche ami.

53. Lettre d'Henri Hubert à Marcel Mauss, Les Lecques, 21 décembre 1925, fonds Hubert Mauss, archives du Collège de France, 57 CDF 71.

54. Lettre de Marcel Mauss à Sylvain Lévi, 9 avril 1927, fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France, 57 CDF 78-1.

En fin de vie, de retour dans son appartement boulevard Jourdain, Mauss, alité, reçoit quelques amis, des membres de sa famille, dont son neveu Pierre Mauss. Se tournant vers une photographie d'Henri Hubert placée sur un bureau près de la radio, il confie à son neveu en faisant référence à son ancien ami et à la musique: « L'amitié et la beauté, voilà les plus belles choses de la vie. »

Henri Hubert et la guerre

Un « rail » pour Albert Thomas

Marine Dhermy-Mairal

*Les savants sont comme les bougies.
Ils se consomment pour éclairer les autres¹*

Henri Hubert était-il un homme engagé, à la façon de ses condisciples normaliens, biberonnés par Lucien Herr, Charles Andler ou Jean Jaurès ? Si, entré en 1892 à l'École normale supérieure, il fut bibliothécaire-adjoint de Lucien Herr et semble avoir été profondément marqué par la pensée socialiste de ce dernier, Hubert n'a, pour autant qu'on puisse en juger, rien d'un homme d'action. Les archives, en tous cas, restent muettes ou peu s'en faut². La partie de sa correspondance conservée au Collège de France porte la marque d'un fort engagement scientifique qui laisse peu de place à une quelconque forme d'intérêt pour la politique. Doit-on alors donner raison à Paul Fauconnet, lorsqu'il qualifiait ainsi la vie de son ami : « sérieuse et solitaire, un peu triste³ » ? Travailleur, Henri Hubert l'était manifestement. En atteste son investissement au sein de *L'Année sociologique* où il lui arriva de décharger Émile Durkheim dans la lourde gestion de la revue, au musée d'Archéologie nationale de Saint Germain en Laye, et dans son œuvre commune avec Marcel

1. Nous extrayons cette formule arabe d'une note personnelle d'Albert Thomas du 18 avril 1932. ABIT, CAT 4-181.

2. Nous n'avons malheureusement pu consulter les archives d'Henri Hubert conservées au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye.

3. Lettre de Paul Fauconnet à Henri Hubert du 10 septembre 1905. Archives du Collège de France, fonds Hubert-Mauss, MAS 48.

Mauss. Il n'a pas laissé d'écrits politiques, si bien que les rares chercheurs qui se sont aventurés à interroger cet aspect du personnage ont dû se risquer à une exégèse politique des textes scientifiques qui voulaient bien s'y prêter⁴. Encore cette exégèse portait-elle sur des objets politiquement investis, telle la question des races. À supposer qu'Hubert ait été concrètement engagé, cet engagement aura à tout le moins été discret.

Notre ambition est de lancer plusieurs pistes de recherche, à titre exploratoire, en suivant un fil directeur : Albert Thomas. Il n'est pas de normalien socialiste qui n'ait été profondément marqué par ce prestigieux « archicube⁵ », reçu premier au concours d'entrée (en 1899) comme il fut premier à l'agrégation d'histoire-géographie (1902) ; une pointure intellectuelle que sa carrière mènerait, entre autres, à être ministre de l'Armement durant la guerre et premier directeur du Bureau international du travail (BIT) dans l'après-guerre. Si les liens entretenus par Henri Hubert avec Édouard Herriot et Marcel Sembat mériteraient d'être approfondis, la figure d'Albert Thomas apparaît comme centrale, au moins à partir de la guerre et jusqu'à la mort de l'archéologue en 1927. Engagé fin 1915, secrétaire archiviste pour le ministre durant une mission en Russie en 1917, puis chef du service des questions russes, Henri Hubert n'abandonne pas Albert Thomas après son départ du gouvernement en septembre 1917. On le retrouve ainsi en 1918, avec d'autres comme Mario Roques, au premier plan dans l'animation de l'Association d'études et de documentation sociales (AEDS), créée dans l'idée de soutenir et d'accompagner la carrière politique de Thomas ; ce qui n'est pas sans rappeler le Groupe d'études socialistes d'avant-guerre⁶. Henri Hubert en sera l'un des fers de lance jusqu'à sa mort, y compris pendant les heures douloureuses où il sera rongé par la maladie. Tout au long des années 1920, il entretint en outre une correspondance relativement soutenue avec Albert Thomas afin de mettre en place le paiement de sa dette de guerre par l'Allemagne, sujet qui intéressait particulièrement l'homme politique.

4. Strenski, 1987.

5. Ancien élève de l'École, dans l'argot normalien.

6. Prochasson, 1999.

Si ces trois formes d'engagement sont assez différentes, une formule qu'Henri Hubert utilisa pour décrire ses activités en Russie en 1917 auprès du ministre nous semble les caractériser assez justement : l'archéologue s'employa « à servir de rail à la vie d'Albert Thomas⁷ ». C'est dans le rôle de fidèle serviteur et ami intime que se traduit l'engagement d'Henri Hubert, et ses prises de position politiques apparaissent bien moins militantes que réfléchies. Ces trois pistes de recherche sont indépendantes les unes des autres mais reposent sur des fonds d'archives dispersés dont le point commun reste Albert Thomas. Nous nous sommes appuyés sur le fonds Hubert-Mauss des archives du Collège de France, le fonds Albert Thomas des Archives nationales, le fonds Mario Roques de l'Institut de France et le fonds Albert Thomas du Bureau international du travail de Genève⁸. Les correspondances, en particulier, permettent de jeter un regard neuf sur une personnalité très discrète.

Henri Hubert au ministère de l'Armement

L'implication d'Henri Hubert, pendant la Première Guerre mondiale, au service Automobiles du sous-secrétariat d'État aux Munitions d'abord, au ministère de l'Armement et des Fabrications de guerre ensuite, auprès d'Albert Thomas en Russie, puis au service de protection des monuments enfin, mériterait qu'on lui consacre une thèse à part entière. Les cartons d'archives relatifs à ces diverses activités accumulés aux Archives nationales sont en effet inépuisables et sous-exploités. La nature de cet engagement nous est fournie par une lettre que le nouveau directeur du BIT rédigea en 1920 à destination du ministre de l'Instruction publique, André Honnorat. Cette lettre visait à appuyer la proposition de Paul Léon, alors directeur des Beaux-Arts, de décorer Henri Hubert de la Légion d'honneur, pour les services qu'il avait rendus depuis mai 1918 dans

7. Lettre d'Henri Hubert à un destinataire qui doit être Mario Roques, datée du 24 avril 1917. AN, 94AP180.

8. Nous remercions Christophe Labaune du Collège de France pour sa gentillesse et son dévouement, ainsi que Jean Baechler pour nous avoir ouvert les portes de la bibliothèque de l'Institut de France.

la sauvegarde du patrimoine architectural et artistique des régions de l'Est de la France, au sein du service de protection des monuments et œuvres d'art du front Est⁹:

Ce que j'ai le droit de rappeler, ce qui me permet d'insister auprès de vous pour que la promotion de M. Hubert soit comprise dans la liste que vous établirez prochainement, c'est l'œuvre qu'il a accomplie au Ministère de l'Armement pendant la guerre. À côté du Colonel Cordier, puis du Général Mourret, M. Hubert a été l'âme de l'organisation du Service Automobile au Sous-Secrétariat d'État des Munitions d'abord, puis au Ministère de l'Armement. C'est grâce à son insistance, c'est grâce à sa conviction qu'un grand nombre des inventions ou des améliorations qui ont été précieuses pour la défense nationale ont obtenu gain de cause auprès des services de l'armée. C'est grâce à lui qu'à un moment où l'organisation était insuffisante et où il s'y glissait encore quelque désordre, elle a pu être complètement transformée. M. Hubert m'a en outre accompagné pendant le deuxième voyage que j'ai fait en Russie comme représentant du Gouvernement français d'avril à juin 1917. Mes deux chefs de cabinet étant restés au Ministère de l'Armement à Paris, c'est lui qui a conduit, en cette même qualité, l'importante mission que j'avais avec moi. Je ne saurais donc trop insister auprès de vous pour qu'une distinction aussi méritée que celle qui vous est demandée par votre propre département, soit accordée à un homme qui, dans toutes les places, a rendu au pays d'éminents services¹⁰.

Au-delà de l'exercice dithyrambique, cet appui nous invite à ne pas sous-estimer les activités d'Henri Hubert. Ses fonctions de secrétaire le placèrent souvent en position de remplacer ses chefs immédiats ou de servir de médiateur. Même si la position d'Hubert était relativement effacée, celle-ci n'était cependant pas dénuée d'influence, tout comme les divers postes « politiques » qu'occupait ce dernier.

Henri Hubert fut donc recruté au service Automobile des armées sous la direction du général Mourret en juillet 1915, puis nommé secrétaire du Comité consultatif de l'Artillerie d'assaut (CCAA) créé en décembre 1916. Ce comité, composé d'industriels,

9. Archives du ministère de la Culture. Base *Leonore* des Archives nationales, LH/13163.

10. Lettre d'Albert Thomas à André Honnorat du 29 septembre 1920. AN 94AP/381. Correspondance entre Albert Thomas et Henri Hubert.

de parlementaires et de personnels administratifs, visait à court-circuiter les canaux habituels de la conception de l'artillerie pour en raccourcir les délais. À ce titre, Henri Hubert participa à l'effort de guerre visant à doter l'armée de chars d'assaut légers, dont les modèles Schneider, Saint-Chamond et Renault furent d'un apport certain dans la retraite allemande de 1918. Certains travaux disent d'Hubert qu'il fut un « infatigable rédacteur de notes » et qu'il aura pris part « à toutes les grandes décisions et à tous les voyages d'études concernant les chars d'assaut¹¹ ». De fait, ses traces sont omniprésentes dans les archives du ministère. En lien quotidien avec les chef et sous-chef du cabinet d'Albert Thomas, ses condisciples à Normale François Simiand et Mario Roques, Henri Hubert assura la communication entre le ministère et le CCAA. C'est avec ces mêmes acteurs qu'il correspondit lorsqu'il accompagna Albert Thomas lors de sa seconde mission en Russie (avril-juin 1917). Il participe à cette mission au titre de secrétaire-archiviste, mais il apparaît, à parcourir les nombreuses archives de la mission aux Archives nationales, que son rôle alla nettement au-delà. À son retour en France, dès juillet 1917, Albert Thomas lui confia d'ailleurs la direction d'un service des affaires russes, directement rattaché à son cabinet, ce qui atteste de sa connaissance fine de l'action française en Russie. Son implication réelle en Russie de même que ses activités à la direction du service restent néanmoins un terrain de recherche à explorer, et de ce point de vue, Henri Hubert ne nous aide guère à en savoir davantage. Dans une lettre rédigée à l'intention de Mario Roques, il fait part de son renoncement à tenir un journal de mission :

J'ai renoncé à t'écrire la sorte de journal que j'avais commencée. Je compte que tu vois les dépêches de Thomas. Tu auras son journal. Ce sera pour le retour. Je voudrais pouvoir te faire connaître au jour le jour nos préoccupations et notre section, mais à quoi bon ! Les courriers prennent trois semaines¹².

11. Detchessar et Lamarchand, 2001 : 10.

12. Note d'Henri Hubert à Mario Roques du 24 avril 1917. AN, 94AP180. Les citations ultérieures sont extraites de cette même note, écrite le 24 avril et poursuivie le 11 mai.

De fait, nous n'avons pas (encore?) trouvé trace de cet hypothétique journal, même à ses débuts. Le journal d'Albert Thomas, lui bien présent dans les archives, n'aide guère à se représenter le travail d'Hubert¹³. Aussi devons-nous nous contenter des quelques notes éparses, personnelles, que ce dernier rédigea essentiellement à l'intention de Mario Roques. Elles sont peu nombreuses : Hubert apparaît très vite accaparé par la mise en place matérielle de la mission, à l'ambassade de France à Petrograd, se démenant pour installer leur « petit ministère », et tentant d'y installer « des téléphones et même un téléphone intérieur ». Cela ne lui donnait guère le temps de renseigner le cabinet : « nous perdons beaucoup de temps en allées et venues et en repas mal servis », dit-il, témoignage des premières difficultés en termes d'installation. « Ne t'imagines pas, précise Henri Hubert à Mario Roques, que l'emploi de mon temps soit mal organisé bien que je ne réussisse pas à faire grand'chose, *sauf à servir de rail à la vie d'Albert Thomas.* »

Que peut-on imaginer derrière l'expression « servir de rail à Albert Thomas » ? Organiser et classer ses notes, préparer ses rendez-vous, rédiger ses discours mais aussi le conseiller. Sur ce dernier point, Henri Hubert ne semble guère se faire d'illusions sur les objectifs de cette mission en Russie, officiellement pour relancer la Russie dans un processus de guerre, mais officieusement pour faire face à son prévisible retrait des opérations. Il rapporte avoir été confronté en Russie à un « idéalisme pacifique » largement partagé et à « la détente de l'esprit de guerre ». Les historiens de la Russie opposent effectivement l'entêtement de Nicolas II à poursuivre la guerre à l'incapacité de l'armée à y faire face tout autant qu'au défaitisme de la population¹⁴. De ce fait, Henri Hubert estime que la place d'Albert Thomas est plutôt au ministère de l'Armement : « je te garantis, écrit-il encore à Mario Roques, que je ne pousse pas Thomas à s'éterniser ici. Si importante que soit l'action qu'il y exerce, j'ai trop le sentiment qu'il manque ailleurs. » Hubert est ici aux antipodes de la pensée et de la conviction — erronées — d'Albert Thomas selon lesquelles le peuple russe, après avoir eu raison du régime tsariste

13. Ce journal a été publié dans Sinagoglou, 1973.

14. Riasanovsky, 1994 : 490-499 ; Sumpf, 2014 : 267-270.

en février 1917, finirait par reprendre le chemin des hostilités pour échapper au joug allemand¹⁵. C'est donc en conseiller de l'ombre qu'Henri Hubert politique se démarque, fait valoir sa personnalité. Celle-ci est marquée par la fidélité : c'est à mettre en valeur l'action politique d'Albert Thomas qu'il ne cessera de travailler, que cette action se déroule en Russie, en France ou à Genève ; il montrera qu'en dépit de son éloignement — Albert Thomas était un grand voyageur¹⁶ — ce dernier était « toujours sur la scène, prêt à s'y avancer en protagoniste nécessaire¹⁷ ». Hubert communique clairement dans le respect qu'imposait Albert Thomas, personnage, de fait, exceptionnel et qui fédéra autour de lui de nombreuses énergies, notamment normaliennes.

Le trésorier de l'Association d'études et de documentation sociales

Il n'est donc pas étonnant de retrouver Hubert dans l'association mentionnée ci-dessus, créée pour accompagner et soutenir la carrière politique d'Albert Thomas après son départ du ministère : l'Association d'études et de documentation sociales (AEDS). Cette association semble avoir été active de 1918 à 1927, date — qui correspond au décès d'Henri Hubert — à laquelle nous en perdons la trace¹⁸.

Un témoignage, le seul dont nous disposons, nous donne un indice des conditions dans lesquelles cette association fut créée. Il s'agit du témoignage d'Aimée-Louise Morel¹⁹, recrutée à dix-huit ans

15. Blaszkiewicz-Maison, 2015.

16. Cela fut encore plus vrai après la guerre, en tant que directeur du Bureau international du travail. Sur ses voyages, voir Hoehtker & Kott, 2015.

17. Note d'Henri Hubert à Mario Roques du 24 avril 1917. *Ibid.*

18. Là encore, les archives sont très rares. Au Bureau international du travail, elles sont tout simplement inexistantes en dehors de quelques mentions manuscrites d'Albert Thomas, telles que « ne pas oublier de reprendre l'affaire de l'A.E.D.S. », (note personnelle d'Albert Thomas du 18 novembre 1926. ABIT, CAT 8-4-) — ce qui n'est pas sans nous surprendre tant les liens entre cette association et le BIT étaient manifestes.

19. Mariée le 21 décembre 1944 avec Julien Auguste Morel, on la trouve parfois avec son nom de jeune fille « Rommel ».

en avril 1916 au secrétariat du chef-adjoint du cabinet du ministre de l'Armement, Mario Roques :

Septembre 1917, crise ministérielle. Le Parti socialiste refuse sa participation au cabinet Painlevé. Albert Thomas n'est plus ministre, il reprend sa place à la Chambre des députés. Les amis envisagent l'avenir. Tous pensent qu'Albert Thomas s'est constitué, comme ministre un capital d'expérience sociale et de relations lui permettant de jouer un rôle important dans la nouvelle organisation du monde qui suivra la terrible guerre. Il faut le lui conserver. Ils décident, chacun donnant sa contribution, de se grouper avec lui en une petite Association d'Études et de Documentations sociales (A.E.D.S.), qui couvrira les frais d'un bureau et d'un secrétariat réduit²⁰.

Quelle était la composition de cette association chargée d'accompagner la carrière d'Albert Thomas dans cette phase de transition et peut-être au-delà ? Nous ne disposons pas d'une liste en bonne et due forme, mais le ministère de l'Armement semble en avoir constitué le principal vivier. D'abord, les membres du bureau : Albert Thomas en était certainement le directeur ; Mario Roques en fut le secrétaire-administrateur au moins jusqu'en avril 1918, date à laquelle il démissionna pour aller au front²¹ ; malgré cette démission, il resta la cheville ouvrière du groupe et rien ne nous dit qu'il ne reprit pas sa responsabilité dans l'association dès la fin des hostilités. Henri Hubert pensa bien lui trouver un remplaçant en la personne de Jean-Paul Lafitte, mais nous ignorons si celui-ci accepta la proposition. Il fut également question d'un certain « Aubert », que nous n'avons pu identifier. La correspondance que Mario Roques entretenait avec Henri Hubert et Albert Thomas manifeste sa présence continue, au moins comme simple membre de l'association. Enfin, Henri Hubert en fut l'infatigable trésorier : il n'eut de cesse de la porter à bout de bras jusqu'à la fin de sa vie. Parmi les autres membres présents dès le début, on compte notamment Aline Ménard-Dorian²²

20. Souvenirs d'Aimée-Louise Morel, 1^{ère} partie : http://www.ilo.org/paris/publications/WCMS_473849/lang-fr/index.htm. Consulté le 30 juin 2016.

21. Note de Mario Roques à Henri Hubert du 28 avril 1918. CDF, fonds Hubert-Mauss, 57 CDF-MAS 52.

22. Une lettre d'Aline Ménard-Dorian à Henri Hubert du 19 septembre 1918 atteste de sa présence : « Donnez-moi quelques précisions sur ce que vous attendez des membres de

(1850-1929), Marcel Mauss (1872-1950), le normalien agrégé de philosophie et de mathématiques Henri Marais (1881-1940), Paul Mantoux (1877-1956)²³, collaborateur d'Albert Thomas au ministère, Léon Eyrolles (1861-1945), directeur de l'École spéciale des travaux publics et ancien chef du service industriel du ministère de l'Armement, et Charles Dulot (1882-1946), chef du service de presse du même ministère et rédacteur du *Bulletin des usines de guerre*. Aimée-Louise Rommel quitta également le ministère pour suivre Albert Thomas. L'association était relativement fermée : on n'y entrait que sur cooptation. Jean Marx (1884-1972), Joachim Eisenmann (1869-1937) et Albert Pauphilet (1884-1948), cooptés par Henri Hubert, rejoignirent ainsi très vite le groupe, en septembre 1918. Marx était un élève d'Henri Hubert²⁴, spécialiste de l'histoire celtique, chartiste, archiviste-paléographe, auteur d'une thèse sur *L'Inquisition en Dauphiné* et proche de Marcel Mauss. Eisenmann, auteur d'une thèse de droit sur *Le Compromis austro-hongrois*, avait intégré dès 1915 la section économique du deuxième bureau de l'État-Major de l'Armée, autrement dit le service de renseignement du ministère de la Guerre²⁵. Dulot était normalien, spécialiste d'histoire médiévale²⁶. Furent très probablement intégrés aussi à l'association Roger Picard (1884-1950), ancien membre du Groupe d'études socialistes et proche d'Albert Thomas au ministère, Bertrand Nogaro (1880-1950), économiste et futur ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en 1926, Théodore Rosset (1877-1961), linguiste et proche de

notre EADS. Dites-moi combien nous sommes et qui nous sommes. Je ne sais absolument rien. Êtes-vous bien sûr qu'il soit bon d'être très nombreux ? Je ne le crois pas. » 57 CDF-MAS 50.

23. D'après une lettre d'Henri Hubert à Mario Roques d'avril 1918. IDF, fonds Mario Roques, Ms6151, feuillet 239. On trouve également une note de Paul Mantoux à Henri Hubert dans le fonds Hubert Mauss du Collège de France, où le premier propose une contribution à hauteur de 200 francs pour l'AEDS. Voir 57 CDF-MAS 50.

24. Jean Marx sera l'un des éditeurs de l'ouvrage posthume d'Henri Hubert, *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène*, et lui succédera dans sa chaire en 1927 à la direction d'études de civilisation celtique à l'École pratique des hautes études. Pour une biographie approfondie, voir Nicault, 2013.

25. Bourlet, 2007.

26. Albert Pauphilet fut le successeur de Jérôme Carcopino à la direction de l'École normale supérieure à la Libération.

Mario Roques, ou encore Alfred Quellet, ancien chef du secrétariat particulier du ministre de l'Armement, au sujet duquel nous ne disposons d'aucune information²⁷. On peut envisager qu'il en ait été de même de René Robine (1881-1930), un autre élève d'Henri Hubert, et d'Eugène Petit (1871-1938), que nous mentionnons dans la troisième partie de ce chapitre. D'après le témoignage d'Aimée-Louise Rommel, l'AEDS fut en fait le nouveau cabinet d'Albert Thomas, les uns et les autres s'affairant à documenter les travaux de l'ancien ministre :

Charles Dulot trouve un appartement libre 74 rue de l'Université ; le député socialiste est donc installé en plein faubourg St-Germain, ce qui est assez amusant, mais les locaux vacants ne sont pas nombreux. Les amis apportent les tables et chaises dont ils peuvent disposer personnellement chez eux, on en achète quelques autres d'occasion, on fait poser quelques rayons en bois blanc, et on travaille. Ambiance laborieuse mais calme, sans énervement, sans vaine agitation. Avec un collègue, j'ai abandonné le ministère pour suivre le ministre [...]. Chacun s'ingénie à se rendre utile pour des recherches de documents, des études, de la correspondance d'électeurs. Les membres de l'Association viennent très souvent ; la guerre terminée, Mario Roques reprendra son enseignement à la Sorbonne et viendra tous les jours. Les colloques sont longs dans le bureau de l'ex-ministre.

L'atmosphère était laborieuse mais néanmoins très amicale : Albert Thomas évoque souvent « la famille du 74 » dans ses échanges avec Mario Roques, conservés à la bibliothèque de l'Institut de France. Un point particulièrement intéressant : ce même 74 rue de l'Université hébergerait bientôt, dès 1920, l'antenne parisienne du BIT que dirigerait Mario Roques. Les archives de l'AEDS y furent d'ailleurs longtemps conservées, mais nous n'avons pu les y retrouver. Le 74 abrita par ailleurs la revue d'Albert Thomas et Charles Dulot *L'information ouvrière et sociale*, moyennant des frais de bail au profit de l'association. Dans une lettre du 9 décembre 1919 destinée à Mario Roques, Henri Hubert présente la fondation de ce journal comme « l'aboutissement des efforts faits par [leur] société pour s'exprimer, pour donner à son travail théorique, dans

27. Nous tirons tous ces noms d'une lettre d'Henri Hubert à Mario Roques datée du 15 septembre 1918. Cette lettre est un compte-rendu personnalisé d'une réunion de l'AEDS qui s'était tenue la veille. Institut de France, fonds Mario Roques, Ms6151, feuillet 205.

ses différents domaines, un caractère pratique, pour sceller [leur] collaboration dans une œuvre positive²⁸ ». Dans une lettre du 24 juin 1918 envoyée à Mario Roques, qui se trouvait alors au front, Albert Thomas explique le lien entre son journal et l'AEDES :

Notre organisation du 74 tend à s'étendre de jour en jour. Dulot est toujours là. L'I.O.S vit avec une combinaison nouvelle : il y a une société Dulot-Faisant (tu devines qui est derrière). Et j'ai passé avec elle un contrat en vertu duquel l'A.E.D.S apporte sa contribution à la rédaction. Par le même contrat, j'apporte également ma direction et ma collaboration. Et le tout permet à l'A.E.D.S d'avoir une somme de mille francs par mois [...]. Nos amis songent à étendre la Société. C'est la grosse préoccupation d'Hubert²⁹.

Albert Thomas publia de nombreux articles dans *L'Information ouvrière et sociale* ; la publication se voulait ouverte et sollicitait aussi des contributions dans les milieux patronaux. Elle devait, a-t-on lieu de penser, servir d'outil d'élaboration et de diffusion d'une nouvelle doctrine, élaborée par les membres de l'AEDES regroupés autour d'Albert Thomas, propre à contrer le bolchevisme et à soutenir — le congrès de Tours n'a pas encore eu lieu — la majorité réformiste de la SFIO.

L'existence de l'association masque cependant une certaine fébrilité que trahissent les efforts d'Henri Hubert pour la maintenir en vie. Fébrilité financière certes, mais aussi fébrilité dans ses activités. Tout au long des années 1920, Henri Hubert ne cessa de chercher de nouveaux membres et de repenser le système de cotisation pour assurer à l'association une certaine pérennité. Les fonds propres du journal ont pu servir à financer le local de l'association

28. Lettre d'Henri Hubert à Mario Roques du 9 décembre 1919. IDF, Fonds Mario Roques, Ms6151, feuillet 209.

29. L'lettre d'Albert Thomas à Mario Roques du 24 juin 1918. IDF, fonds Mario Roques. Ms6161, feuillet 31. Dans son mémoire de maîtrise sur *L'information ouvrière et sociale*, Pierre Zigmant ne fait aucunement référence à l'AEDES. Il signale plusieurs adresses de domiciliation du journal, aucune n'étant celle du 74 rue de l'Université, ce qui est surprenant. Entre 1918 et 1921, dit-il, on ignore qui finance ce journal. Il est fort possible que la réponse à cette question passe par l'AEDES et la société Dulot-Faisant évoquée ici. Voir Pierre Zigmant : *L'information ouvrière et sociale, 1918-1921*. Mémoire soutenu en 1972 au Centre d'histoire du syndicalisme de l'université Paris 1 et conservé au centre Malher.

qui était endettée. En tout cas, Henri Hubert s'inquiétait régulièrement de l'état des finances et se plaignait souvent du caractère ridicule du bail accordé à *L'information ouvrière et sociale*, qu'il souhaitait voir doubler³⁰. Albert Thomas tenta-t-il d'obtenir une aide des fondations philanthropiques américaines³¹? Une de ses notes adressées à Mario Roques au 1er janvier 1918 mentionne une réunion avec des « Américains³² », mais nous n'avons pas été en mesure de comprendre ce dont il s'agissait exactement. En matière d'activités, l'association semblait tiraillée entre son objectif de soutien personnel à l'homme politique Albert Thomas et un objectif plus large de documentation et de réflexion sociales. Henri Hubert se désolait ainsi auprès de Mario Roques :

Permetts-moi de te dire que l'AEDS a beaucoup trop l'air de n'être faite que pour aider personnellement Thomas. On n'a plus fait effort avec assez de persévérance pour lui donner un autre caractère. On n'a pas assez élargi d'ailleurs ni d'un côté, ni de l'autre. Or, le ministre Thomas est déjà loin et les meilleurs amis sont pauvres³³.

Hubert déplore le caractère trop peu ouvert de l'association : nous en déduisons que ses membres se faisaient rares — et comprenaient trop peu d'industriels. Trop centrée sur Albert Thomas, l'AEDS donne l'impression d'une structure qui n'a fait que « vivre » et n'a jamais vraiment réussi à témoigner du même dynamisme que son modèle putatif, le Groupe d'études socialistes. Facteur sans doute déterminant mais point unique, la nomination d'Albert Thomas à la direction du Bureau international du travail, son éloignement et la lourdeur de sa tâche à Genève conduisirent à la mettre en sourdine. *L'Information ouvrière et sociale* devint essentiellement l'affaire de Charles Dulot et son mode de financement changea à partir de 1922, puisque la publication fut désormais

30. Lettres d'Henri Hubert à Mario Roques des 30 décembre 1919 et 6 janvier 1920. IDF, fonds Mario Roques. Ms6151, feuillet 210 et 212.

31. Sur ces fondations philanthropiques, voir par exemple Tournès, 2007.

32. Lettre d'Albert Thomas à Mario Roques du 1^{er} janvier 1918. IDF, fonds Mario Roques. Ms6161, feuillet 29.

33. Lettre d'Henri Hubert à Mario Roques du 30 décembre 1919. IDF, fonds Mario Roques, Ms6151, Feuillet 210.

financée par André Borie, entrepreneur en travaux publics, futur président du syndicat patronal des travaux publics en 1936.

L'association ne résista pas à ses difficultés budgétaires et s'effondra après le départ d'Albert Thomas pour Genève: elle subsista certainement sous la forme d'une coquille vide. Mais, si nous en perdons ainsi la trace dans le courant de l'année 1920, nous la retrouvons à la fin de l'année 1923... sous la plume et à l'instigation, là encore, d'Henri Hubert. Cette « résurrection » est à mettre sur le compte de l'éventualité d'un retour du directeur du BIT dans la vie politique française. Albert Thomas n'a en effet jamais caché à ses anciens amis que sa vie de directeur lui pesait et qu'il préparait son possible retour en France. La mort d'Henri Hubert en 1927 mit visiblement un terme à son entreprise de refondation; il en était le principal garant:

Roques m'avait demandé d'attirer Mauss dans notre AEDS en vue de la résurrection que tu médites et que j'attends. J'ai eu hier avec Mauss une conversation assez intéressante pour toi [...]. Mauss estime que le parti socialiste ne peut pas se passer de toi. Je le lui accorde bien volontiers, et toi aussi, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas tout à fait son point de vue. Je ne pense pas que j'aie déteint sur ce brave Mauss et que je l'aie rendu quasi réactionnaire, mais je suis surpris de voir qu'à mesure qu'il écrit théoriquement sur la politique, il se rapproche de points de vue où je me place naturellement. Il voit plus loin que le parti. Il voit la France, qui n'est pas socialiste, et c'est de ce point de vue qu'il pense à toi. Inutile que tu rentres dans la politique selon lui, si ce n'est pour faire un ministre et même un Président du Conseil. Or, suppose que la gauche l'emporte aux prochaines élections, ne penses-tu pas qu'elle aura bientôt usé ses présidents du conseil possibles; nous ne disons pas ses ministres, bien entendu. Mauss est persuadé que ton heure viendra vite; il ne faudrait pas la laisser passer³⁴.

Le ton est donc donné: la nouvelle AEDS en formation se serait donnée pour objectif de favoriser l'accession d'Albert Thomas à un ministère, voire à la présidence du conseil. Ce dernier cependant n'avait pas encore l'intention de quitter le BIT et entendait bien réaliser son mandat de sept ans. Sans doute pour cette raison, cette résurrection n'aboutit pas. Nous perdons de nouveau toute trace de

34. Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas du 22 décembre 1923. AN, 94AP381.

l'association pour ne la retrouver qu'en mai 1926. La date de la fin du mandat d'Albert Thomas à la tête de l'organisation genevoise se rapprochait :

Oui [dit Albert Thomas à Henri Hubert], il faut dès maintenant s'organiser, réunir les forces et les ressources nécessaires, constituer et reconstituer l'équipe. J'ai envoyé ta lettre à Roques qui, lui aussi, est souvent préoccupé de ces choses [...]. Dès maintenant, nous pourrions tous les trois poser les premiers jalons. Je crois que nous n'aurons pas de mal à réunir le premier groupe d'amis. J'ai gardé beaucoup de relations dans notre monde industriel³⁵.

Henri Hubert, Mario Roques, nous avons là les deux personnages-clefs de l'AEDS. « Affectueusement dévoué³⁶ » à Albert Thomas, c'est dans le courant du mois de juillet 1926 au lieu-dit La Gaudière dans l'Allier, que l'archéologue et le Genevois se rencontrent pour dessiner les contours de la future Association d'études et de documentations sociales refondée. Albert Thomas possédait en effet à La Gaudière une petite ferme, et Henri Hubert avait l'habitude de passer ses vacances à Nérès, situé à moins de vingt kilomètres à l'est. À notre connaissance, aucune note ou écrit ne reste malheureusement de cette rencontre. Au mois de septembre 1926, Albert Thomas suggéra à son ami de « reprendre avec [lui] [leurs] vieux projets agités à La Gaudière³⁷ ». La chose semblait bien partie. Dans une lettre du 19 novembre 1926, Albert Thomas demandait à Henri Hubert d'apporter « les papiers AEDS » pour une réunion organisée le 29 novembre au bureau parisien du BIT. Il précisait que cette « reconstitution [était] mûre » et qu'elle serait « chose facile³⁸ ». Cette note optimiste sera la dernière : l'association ne vit jamais le jour et nous en perdons définitivement la trace. Cette réunion parisienne eut-elle bien lieu ? Rien de l'indique. La mort d'Henri Hubert le 25 mai 1927 eut-elle raison de ce projet ? C'est possible. En outre, Albert Thomas repartit pour un second mandat au Bureau

35. Lettre d'Albert Thomas à Henri Hubert du 21 mai 1926. AN, 94AP381.

36. Henri Hubert terminait souvent ses lettres par « Ton affectueusement dévoué, H. Hubert ».

37. Lettre d'Albert Thomas à Henri Hubert du 11 septembre 1926. AN, 94AP381.

38. Lettre d'Albert Thomas à Henri Hubert du 19 novembre 1926. AN, 94AP381.

international du travail: son retour dans la politique française n'était plus d'actualité. Ajoutons que lui-même mourut prématurément en 1932 et ne fit jamais en France cette grande carrière dont l'association devait être l'un des moteurs...

L'expérience allemande d'Henri Hubert

En dépit de ce soutien indéfectible à l'homme politique Albert Thomas, Henri Hubert n'a jamais été encarté au Parti socialiste et disait n'avoir aucune raison de l'être. Il n'a pas non plus laissé d'écrits politiques, à notre connaissance. Un extrait d'une lettre d'Albert Thomas sous-entend que nous avons peu de chance d'en trouver :

Une phrase de ta lettre me laisse rêveur. Tu parles de notes que, l'année dernière, tu voulais bien faire à Petit, et qui n'ont pas servi à grand-chose. Est-ce que tu songes, parfois, cette année encore, à préciser ta pensée sur le papier? Si tu le fais, ne manque pas de m'adresser tout ce que tu pourrais rédiger au sujet de l'état financier ou économique, ou sur tout autre sujet d'intérêt européen³⁹.

Rêveur, Thomas pouvait l'être: Hubert était visiblement avare en matière de réflexions politiques. Ces notes pour Eugène Petit (1871-1938), secrétaire général de la Présidence de la République entre 1920 et 1924, il en rédigea peu et cessa de les lui transmettre quand il se rendit compte qu'elles ne rencontraient pas d'écho. Il était de toute façon bien entouré, au plus haut niveau, et l'on peut penser qu'il était en matière politique plus un homme de l'oral qu'un homme de l'écrit⁴⁰. Les notes dont nous disposons sont celles qu'il accepta de rédiger pour Albert Thomas, qui les accueillit de façon très positive: « il est peu d'amis, dit-il en 1923, avec lesquels je me sente autant d'accord⁴¹. » Les échanges courent entre février 1922 et

39. Lettre d'Albert Thomas à Henri Hubert du 14 mars 1922. AN, 94AP381.

40. Dix jours après l'armistice, il fut par exemple invité par Eugène Petit à venir dîner chez lui, en compagnie d'Albert Thomas et d'Aline Ménard-Dorian. Henri Hubert était donc au centre des mondanités politiques. Voir la lettre d'Eugène Petit à Henri Hubert du 21 novembre 1918. 57CDF – MAS 51.

41. Lettre d'Albert Thomas à Henri Hubert du 5 avril 1923. AN, 94AP381.

octobre 1923 et comportent six lettres substantielles d'Henri Hubert sur l'état des finances allemandes et la question des réparations : elles nous livrent une pensée très ancrée dans l'actualité politique et économique et relativement aboutie, quoique parfois difficile à saisir, l'écriture d'Henri Hubert n'aidant pas. Ces échanges sont extrêmement riches et nécessiteraient d'être longuement commentés, ce que nous ne pouvons faire ici. Nous en proposons en revanche quelques extraits qui révèlent que s'il n'était pas un homme d'action, Henri Hubert se tenait néanmoins très informé. Son expérience personnelle lui donnait un avantage indéniable⁴² : outre la nationalité allemande de sa femme Emma, il administrait la fortune de son beau-père en Allemagne, qui décèdera à l'automne 1923.

De temps à autre, je vais en Allemagne m'occuper des affaires de mon beau-père et de celles qu'il nous a laissées. Cela me donne une connaissance pratique des choses allemandes, que je voudrais bien communiquer à quelque homme politique. Je crois avoir une idée assez exacte de la réduction réelle de la fortune de l'Allemagne et de ses possibilités de paiement actuelles [...]. Comme je dois administrer aussi une toute petite fortune américaine, je vois les choses également d'un autre point de vue, qui n'est, je t'assure, pas celui de nos ministres des finances et de nos banquiers⁴³.

Ces échanges doivent être lus au prisme de la réception française de l'ouvrage de John Maynard Keynes, *Les conséquences économiques de la paix*, paru en 1919 en Grande-Bretagne et rapidement traduit en français en 1920. Sa réception en France fut négative et très limitée, à l'image du sort général de l'œuvre de Keynes avant la Seconde Guerre mondiale⁴⁴. Quelques articles critiques parurent dans la *Revue d'économie politique*, sous la plume de Charles Rist, mais aussi dans le *Journal de la Société de statistique de Paris* et dans le *Journal des débats*⁴⁵.

Dans ces échanges épistolaires avec Thomas relatifs aux réparations, Hubert marque son opposition à Keynes, mais d'une manière

42. Pour une étude du rôle de l'expérience personnelle du savant dans l'élaboration des écrits savants, voir par exemple Topalov, 2012.

43. Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas du 23 février 1922. AN, 94AP381.

44. Voir par exemple Tortajada, 2009 ; Halbwachs, 2016.

45. Sur la réception des *Conséquences économiques de la paix* en France, voir Crouzet, 1972.

qui laisse à penser qu'il ne l'a pas lu directement et que sa connaissance des *Conséquences* est restée de seconde main. En effet, Hubert qualifie Keynes d'« idiot » mais ne commente pas précisément ses propositions. Il reprend en revanche la critique que firent les économistes français de l'ouvrage sur la question de la sous-évaluation par Keynes du montant des dommages subis par la France et du montant des réparations dues par l'Allemagne. S'appuyant sur ces critiques de l'ouvrage de Keynes et sur sa propre connaissance pratique des finances allemandes, il imagine une refondation du système de paiement des réparations par l'Allemagne. Sa position à l'égard des réparations reste certes très française et sans équivoque : l'Allemagne doit payer, mais cela ne l'empêche pas d'être critique vis-à-vis de la politique d'intransigeance menée par la France et de vouloir le redressement économique de l'Allemagne plutôt que sa ruine⁴⁶. Ce n'est pas le montant des réparations qui posait problème d'après Hubert, mais plutôt les modes de paiements :

À mon avis, le problème n'est pas là. Discuter de ces chiffres qui n'ont jamais été fixes, comme le font les Anglais, c'est du temps perdu. Il est aussi difficile de faire passer entre les mains des Alliés les 30 milliards de cet idiot de Keynes, idiot malhonnête, que les 132 milliards du pacte de Londres. Le problème est un problème de moyens. Les moyens employés jusqu'à présent me paraissent insensés⁴⁷.

À ses yeux, l'une des données fondamentales du problème était la baisse du papier-mark, encouragée par la spéculation sur les changes, ainsi que l'augmentation mécanique de la fortune des actionnaires en Allemagne. En bref, « l'industrie est active, mais le capital se détériore⁴⁸ ». Avec un mark au taux de change si faible, demander réparation à l'Allemagne s'avérerait ridicule. La priorité

46. Il faut certainement lire ici une allusion à l'ouvrage de Keynes accusant les Français de vouloir acculer l'Allemagne à la ruine, de façon systématique : « nous n'avons pas à ruiner l'Allemagne, au contraire ». Voir lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas de la fin avril 1922. AN, 94AP381.

47. Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas du 27 mars 1922. AN, 94AP381.

48. À la fin du mois d'avril 1922, Henri Hubert dit à son ami : « L'industrie allemande a jusqu'à présent évité la crise. Elle travaille à plein. Elle a racheté des matières premières. Elle produit. Elle gagne. Jamais je n'ai vu autant et de si formidables automobiles à Wiesbaden depuis trois ans. Tout ce que le luxe demande et procure, on l'a. » Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas, avril 1922. AN, 94AP381.

était donc de contrôler le marché des changes afin de stopper les pratiques spéculatives et freiner la dégringolade du mark. Henri Hubert proposait que ce contrôle fût réalisé par la Commission des réparations, pourvu que celle-ci fût adossée, sinon intégrée à la Société des Nations⁴⁹. Quel était donc ce « système complet »⁵⁰ ?

Je vais maintenant te dérouler mes rêves [...]. Je me représente la Commission des réparations comme le fournisseur de change de l'Allemagne [...]. La tâche de la commission serait de limiter dans toute la mesure du possible les échanges directs de marks contre du change. Les Allemands ont en outre des produits, des matières d'échanges. Ils peuvent hypothéquer des immeubles. Ils peuvent fournir des valeurs industrielles. Voilà longtemps que j'ai pensé que les Allemands auraient pu nous payer ces valeurs industrielles. Il n'est pas une société allemande qui n'ait doublé ou triplé son capital⁵¹. Ces augmentations de capital auraient pu n'être autorisées que moyennant prélèvement par l'État d'un certain nombre d'actions, qui auraient été une valeur réelle [...]. Je me représente les industriels allemands achetant du change à la Commission des réparations en lui remettant des actions de la société, ou la Commission s'entremettrait entre les groupes d'industriels allemands et des groupes de capitalistes étrangers pour obtenir aux premiers des moyens d'achat à l'étranger. Elle remplira ainsi un rôle de grandissime banque internationale [...]. La Commission des réparations appuyée par la Société des Nations se trouverait au centre des échanges entre l'Allemagne et l'étranger. Elle contrôlerait les besoins de l'Allemagne en devises, et en fournirait à des taux qui devraient être de plus en plus favorables, si l'Allemagne, toutefois, voulait bien cesser les émissions, percevoir des impôts férocement et faire des économies [...]. Mais la Commission des réparations doit servir de banquier aux Alliés. Comment remplira-t-elle ses caisses ? Il est tout d'abord évident que, munie de ses chèques allemands, de ses

49. Cette intégration est, du reste, ce que proposait Keynes dans son ouvrage, mais pour d'autres raisons. Keynes souhaitait en effet en faire un contre-pouvoir nécessaire aux demandes du gouvernement français et des agissements qui lui semblaient gouvernés par l'intérêt et le nationalisme, plutôt que par des sentiments de justice.

50. Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas du 27 mars 1922. AN, 94AP381. La longue citation ci-dessous est issue de cette même lettre.

51. Henri Hubert faisait le constat, en administrant la fortune de son beau-père, et donc chiffres à l'appui, que ses revenus se nourrissaient eux-mêmes : « Les revenus ont servi à payer les souscriptions aux nouvelles émissions. Le total était en marks, 428 160 en 1911, de 1 567 790 le 11 novembre 1920, de 5 269 504 le 31 décembre 1921. » Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas du 27 mars 1922. AN, 94AP381.

bons or et faisant pour l'Allemagne les grandes affaires que je viens de dire, elle aurait un crédit presque inépuisable qui lui permettrait d'attendre que le gouvernement allemand ait amélioré ses finances. La Commission prélèverait des taxes sur ses opérations. Mais il faudrait des revenus d'une autre taille résultant d'une hypothèque effective sur tel ou tel revenu allemand, les douanes par exemple, ou les revenus de la rive gauche du Rhin⁵². L'assignation de ces revenus à la Commission des réparations pourrait avoir comme contrepartie l'obligation de reverser au crédit de l'Allemagne telles sommes jugées nécessaires.

Ce système, centré autour d'une Commission des réparations intégrée à la Société des Nations se donnait pour objectif de redresser les finances allemandes sans néanmoins mettre en péril le processus des réparations de guerre. Que fit Albert Thomas de ces suggestions, qu'il approuvait dans leur totalité? Il est difficile à ce stade d'en mesurer les effets, mais il affirmait y être très attentif, se permettant d'en faire la propagande auprès des membres de la Société des Nations: « Tu peux être sûr, affirmait-il, que tes renseignements ne tomberont pas dans l'oreille d'un sourd ni sous les yeux d'un aveugle⁵³. » Il faudrait pour en savoir plus quitter Henri Hubert et s'intéresser à l'action politique d'Albert Thomas, ce qui n'entre pas dans le cadre immédiat de ce chapitre.

Le personnage politique Henri Hubert se laisse difficilement saisir. Contrairement à la plupart de ses camarades de promotion de l'École normale supérieure, son « activisme » fut très limité. Un parcours général de ses correspondances montre un fort engagement scientifique et laisse très peu de place pour toute considération politique, quelle qu'en fût la forme: elles donnent davantage l'impression d'une autonomie pleine et entière de sa démarche scientifique, et nous donnent à voir un Henri Hubert hors du monde politique et social. Cette vision n'est peut-être pas sans fondement, comme en témoignent les jugements portés par ses amis cités plus haut ou ses propres déclarations:

52. Henri Hubert fait ici référence à l'occupation de la Ruhr par la France.

53. Lettre d'Albert Thomas à Henri Hubert du 3 octobre 1923. AN, 94AP381.

Moi, je m'occupe des Celtes; j'écris un bouquin sur les Celtes et je continue à faire mon musée. Cela me fait une vie fort occupée. De temps à autre, je vais en Allemagne m'occuper des affaires de mon beau-père et de celles qu'il nous a laissées⁵⁴.

Ses livres, son musée... et parfois l'Allemagne. La proximité d'Albert Thomas et d'Henri Hubert est donc d'autant plus surprenante que les savants proches du premier étaient tous, à divers degrés, engagés dans des structures politiques établies. Leurs relations semblent plutôt traduire une profonde amitié, scellée à Normale puis au ministère de l'Armement. Albert Thomas se plaignait souvent de n'avoir personne à qui se fier comme à lui-même, et que seuls François Simiand ou Henri Hubert étaient en mesure de tenir ce rôle. Ni l'un ni l'autre ne purent pourtant le seconder au Bureau international du travail de Genève⁵⁵. C'est à « servir de rail à la vie d'Albert Thomas » qu'Henri Hubert sembla consacrer l'essentiel de son engagement politique. Toute tentative d'inscription dans les typologies existantes de l'engagement intellectuel est néanmoins malaisée : Henri Hubert s'y subsume tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre et trois ou quatre formes d'engagement pourraient lui convenir. Soutenir logistiquement et moralement Albert Thomas dans les épreuves, l'accompagner dans sa carrière politique, le conseiller, le remplacer parfois ; s'il fallait qualifier cette proximité, sans doute devrions-nous parler de « conseiller intime ». C'est en tant qu'ami, et un ami fiable, que la parole d'Henri Hubert avait du poids aux yeux d'Albert Thomas. Il apparaît comme un fidèle soutien de l'homme politique, en Russie et par le biais de l'Association d'études et de documentations sociales. Il resterait à préciser la nature de ce soutien, qui ne peut pas être seulement logistique, notamment en Russie. De ce point de vue, il est surprenant qu'Henri Hubert n'ait pas mis à profit sa connaissance des affaires russes après la Première Guerre mondiale. Pourquoi un tel silence ? Ses correspondances avec Albert Thomas y font bien quelques allusions furtives, les bolcheviques étant qualifiés par exemple d'« extrémistes », mais

54. Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas du 23 février 1922. AN, 94AP381.

55. Sur le « non-engagement » de François Simiand et ses rapports à Albert Thomas, voir Dhermy-Mairal, 2015.

il les cantonne à « de vieux souvenirs, qui sont bons ». Tout porte à croire que la politique n'intéressait pas particulièrement Henri Hubert, dont l'engagement était surtout circonstanciel. Si le Parti socialiste lui était parfaitement indifférent⁵⁶, il était en revanche attiré par la personnalité d'Albert Thomas, qu'il voyait comme le seul à pouvoir administrer la France, comme ministre ou comme président du conseil.

56. « Sur le côté socialiste, je me suis toujours tenu à ton égard sur une extrême réserve ; je n'ai jamais adhéré au parti et je n'ai aucune raison d'y adhérer ». Lettre d'Henri Hubert à Albert Thomas du 22 décembre 1923. AN, 94AP381.

De la sociologie comme pensée du temps

*Henri Hubert et l'« Étude sommaire
de la représentation du temps dans
la religion et la magie » (1905)*

Thomas Hirsch

La durée — science à faire
Paul Valéry, 1903

« La principale innovation conceptuelle et méthodologique dans la pensée historique récente a été le remplacement d'une conception unitaire, linéaire et objective, mathématiquement divisible du temps, en une conception multiple, foisonnante, réversible, subjective, encore plus qualitative que quantitative¹. » Le jugement de Jacques Le Goff dit aussi bien le caractère novateur de l'« Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie » — publiée par Henri Hubert en 1905 dans l'*Annuaire de la V^e section de l'École pratique des Hautes Études*, texte qui, le premier, entend précisément jeter les bases d'une compréhension sociologique, qualitative du temps —, que son recouvrement (voire son oubli) dans l'histoire des sciences de l'homme françaises.

Repris dans les *Mélanges d'histoire des religions* de Marcel Mauss et Henri Hubert en 1909, ce texte a pâti de l'élection du premier au rang de père fondateur de l'ethnologie française après la Seconde Guerre mondiale, qui s'est traduite par la construction d'une

1. Le Goff, 1999 : 403.

« œuvre » en son nom propre², tendant à mettre de côté sa collaboration avec celui qu'il considérait comme son « jumeau de travail » si ce n'est son « frère siamois³ ». Ainsi, l'« Étude sommaire sur la représentation du temps » n'a pas été republié en France depuis 1929, date de la dernière édition du recueil signé de leur deux noms. En dépit du souhait de Victor Karady d'éditer un volume sur Hubert s'inscrivant dans la lignée des *Œuvres* de Marcel Mauss et des *Textes* d'Émile Durkheim, ou de la volonté de François-André Isambert de « rendre justice » au collaborateur négligé en mettant en lumière sa contribution fondatrice à la sociologie du temps⁴, seules deux traductions récentes, en anglais et en portugais⁵, sont venues signaler la pertinence nouvelle accordée à ce texte à l'heure où les formes sociales du temps sont l'objet d'un fort questionnement non seulement sociologique, mais aussi historique et anthropologique⁶.

Par-delà les évolutions disciplinaires qui ont scindé *a posteriori* en plusieurs champs l'activité intellectuelle d'Henri Hubert, historien de formation, préhistorien et sociologue de vocation, se préoccupant qui plus est des « sociétés primitives », comment comprendre l'ambivalence du destin posthume de ce texte à la fois reconnu comme fondateur⁷ et longtemps négligé ? Si, avec le nouvel intérêt pluridisciplinaire pour l'étude des temps sociaux, porté par la mise en question du régime moderne d'historicité⁸, cet article de 1905 est de nouveau lu et commenté, peut-on s'accorder à y voir, avec certains sociologues récents, une approche « limitée » du temps

2. Mauss, 1950.

3. Id., 1979 : 215 ; id., 1989 : 13.

4. Isambert, 1979.

5. La première est l'œuvre de Robert Parkin et Jacqueline Redding (Hubert, 1999), la seconde, enrichie de plusieurs études critiques et de documents, a été dirigée par Rafael Faraco Benthien, Miguel Soares Palmeira et Rodrigo Turin (Hubert, 2015).

6. Notons toutefois sa disponibilité en accès numérique sur l'internet.

7. Ainsi, par exemple, Pitirim Sorokin et Robert Merton, lorsqu'ils se proposent d'introduire la notion de temps social dans la sociologie américaine, rappellent le travail d'Hubert, et modèlent leur définition du temps social sur sa conceptualisation du temps religieux. Voir : Sorokin & Merton, 1937.

8. Voir Hartog, 2003

social⁹ ? Parce que l'« Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie » constitue, ainsi que le relevait F.-A. Isambert, un « point stratégique » dans le développement de la sociologie religieuse et de la sociologie de la connaissance durkheimiennes¹⁰, la compréhension de la démarche d'Hubert permet de cerner historiquement l'ambition théorique de l'« école sociologique », en invitant à lire cette sociologie comme une pensée du temps, et peut-être de saisir en partie l'unité de l'engagement savant d'Henri Hubert.

Les enjeux d'une affirmation

« Le temps est un objet de représentations collectives¹¹ » : en amont du texte de 1905, cette affirmation *princeps*, sous la plume d'Henri Hubert, fait du temps un objet pour l'investigation sociologique. Cette rupture de principe avec une vision objective et unilinéaire du temps doit être réinscrite dans la crise intellectuelle de la « fin de siècle » dont elle est le produit — et là laquelle, on va le voir, elle entend aussi fournir une réponse.

Les dernières années du XIX^e siècle sont en effet traversées par un questionnement tôt étiqueté comme une « crise du progrès¹² ». Même chez les hommes de science, qui en étaient jusque-là les garants, se manifeste une remise en cause de la croyance en un temps linéaire et orienté, qui prenait appui sur la foi dans la capacité de la science à prendre en charge l'être ensemble¹³. L'allongement exponentiel du temps humain¹⁴ comme les difficultés politiques, économiques et sociales de l'heure présente¹⁵ rendent à proprement parler impensable l'idée d'une progression mécanique, cumulative

9. Voir en ce sens : Gadéa & Lallement, 2004 ; Rolland, 2005.

10. Isambert, 1979 : 183.

11. Hubert, 1905 : 234.

12. Friedmann, 1936.

13. Sur cette crise du progrès, voir notamment : Rasmussen, 1996 ; Gauchet, 2007 ; Gentile, 2011.

14. Voir à ce sujet les remarques de Laurent Olivier (2008 : 139 *sqq.*).

15. Charles, 2011 : 309 *sqq.*

de l'humanité dans le temps. Pour beaucoup, cette perte d'évidence du progrès est ce qui constitue comme telle la génération des hommes de savoir formés à partir des années 1880 : la foi de leurs pères n'est plus.

« *Il n'est plus possible* de croire que l'évolution morale consiste dans le développement d'une même idée qui, confuse et indécise chez l'homme primitif, s'éclaire et se précise peu à peu par le progrès spontané des lumières », affirmait ainsi Durkheim dans la préface à la première édition de sa thèse ; « *il n'est plus possible* aujourd'hui de soutenir que l'humanité suive une voie unique et se développe dans un seul sens », soulignent en écho Marcel Mauss et Paul Fauconnet, en 1901, dans leur présentation générale de la nouvelle science à la mode, la sociologie¹⁶. Le progrès matériel, technique — incontestable — n'est plus perçu comme allant de pair avant un perfectionnement social, intellectuel ou moral rectiligne.

La « crise » est cependant plus profonde que cette remise en cause du sens objectif accordé à l'histoire. La thématique de la « faille de la science » usuellement symbolisée par les prises de position de Ferdinand Brunetière en 1895¹⁷, repose aussi sur le sentiment d'une crise morale et d'une « crise de la raison ». Dans *La Philosophie contemporaine en France*, Dominique Parodi (autre collaborateur de *L'Année sociologique*) fera de l'anti-intellectualisme et de l'antirationalisme les maîtres mots de la période 1880-1914¹⁸.

Un des traits caractéristiques de ce « moment 1900¹⁹ », que le texte de 1905 met directement en jeu, tient, de fait, à ce que la raison est considérée comme étant elle-même prise dans le temps. « La pensée moderne est dominée par l'idée d'évolution », « elle nous montre par là toute la réalité dans un perpétuel devenir : partout elle nous fait sentir la mobilité et l'instabilité universelle » remarque le même

16. Durkheim, 1893 : II ; Mauss & Fauconnet, 1901 : 152 (nous soulignons).

17. Brunetière, 1895.

18. Parodi, 1925 : 17-18. L'affirmation gagnerait toutefois à être nuancée — Dominique Parodi justifiant aussi par là sa propre démarche rationaliste. Le trait qui paraît dominant chez les « philosophes de la république » paraît davantage être le souci de répondre à un antirationalisme qui se développe pour l'essentiel hors des institutions académiques, en particulier chez les gens de lettres.

19. Worms, 2004.

Parodi²⁰. À cet approfondissement de la conscience historique²¹, en laquelle d'aucuns voient un triomphe de l'histoire prenant à rebours toute pensée fixiste de l'esprit humain²², s'ajoute une contestation radicale de l'idée scientifique et rationnelle du temps, formulée en particulier par Bergson. Ce dernier oppose à cette « idole du langage » formée sur le modèle de la représentation de l'espace, la durée réelle, concrète, celle de la conscience²³. Rejet de l'idée d'un progrès global ordonnant le temps, conviction partagée du fait que la raison est prise et formée dans le temps (au principe d'une relativisation des savoirs), critique de la conception classique du temps : par ces trois voies convergentes, le temps apparaît en somme comme l'un des carrefours de l'inquiétude fin de siècle.

La mode des sciences sociales dans le monde intellectuel s'enracine elle-même dans cette critique du rationalisme²⁴. C'est parce qu'elle échappe au règne du progrès comme aux sciences naturelles que la société (ou le social) peut être constituée comme objet d'interrogation propre²⁵. Le plus souvent, en particulier dans toute la littérature dévolue à la foule, elle devient un facteur d'explication de la face sombre de la modernité, un « miroir déformant » des angoisses de la bourgeoisie²⁶. Si la proposition durkheimienne repose elle aussi sur une critique du progrès univoque (par la grâce duquel Comte achevait sa sociologie en même temps qu'il la commençait²⁷),

20. Parodi, 1925 : 19.

21. Pour reprendre l'expression de Marcel Gauchet (au sujet des bouleversements du temps dans la période 1880-1914, voir Gauchet, 2007 : 101-138).

22. « Toutes les sciences de l'homme ont dépouillé, au xix^e siècle, la forme dogmatique a priori, et pris la forme historique », se félicitait Charles-Victor Langlois en 1900, qui soulignait par la même occasion que « le xix^e siècle a constaté la faillite des espérances de la « philosophie de l'histoire », qui prétendait formuler des « lois » des phénomènes historiques » (1900 : 228).

23. Bergson, 1889 ; id., 1896 : 232.

24. « Le mot de sociologie est un mot magique, qui a déjà fait trop de magiciens », soulignait Henri Hubert en 1904, pour mieux marquer la spécificité d'une sociologie vraiment « scientifique » (Hubert, 1904 : XIII). Sur la mode de la sociologie, voir : Mosbah-Natanson, 2011.

25. Voir à ce sujet : Mucchielli, 1998.

26. Pour reprendre l'expression de Susanna Barrows (1990).

27. Durkheim, 1895 : 25-26 ; Durkheim & Fauconnet, 1903 : 470 *sqq.*

elle se distingue néanmoins par sa volonté de faire science du social, de le constituer comme un ordre de la réalité autonome.

Ce geste d'institution, mis en scène dans les *Règles de la méthode sociologique* (volume exactement contemporain des réflexions de Brunetière consécutives à sa visite au Vatican comme de la *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon), ressort en particulier des deux règles d'explication du fait social que Durkheim met en avant : l'explication par un fait social concomitant, l'explication par un fait social antécédent²⁸. De là, une double extension pour ainsi dire « mécanique » du domaine de la sociologie, vers les origines des institutions d'une part, vers les cadres de la pensée d'autre part, qui se résout en définitive par la primauté d'un nouvel objet de recherche : la religion, ou, plus précisément, les faits religieux. « On s'est étonné de l'espèce de primauté que nous avons ainsi accordé à cette sorte de phénomène », note Durkheim dans la préface du deuxième tome de *L'Année*, « mais c'est qu'ils sont le germe d'où tous les autres — ou, tout au moins, presque tous les autres — sont dérivés. La religion contient en elle, dès le principe mais à l'état confus, tous les éléments qui, en se dissociant, en se déterminant, en se combinant de mille manières avec eux-mêmes, ont donné naissance aux diverses manifestations de la vie collective²⁹ ».

C'est dans cette double optique de recherche — sociologie religieuse proprement dite, sociologie de la connaissance qui lui est corrélée —, constituant une réponse résolument positiviste à la crise intellectuelle « fin de siècle », que s'inscrit l'affirmation du caractère social du temps et que prend sens l'élaboration théorique de Henri Hubert.

Un temps religieux, qualitatif, social

La dynamique de recherche réunissant, autour de l'étude des sociétés primitives, entre 1897 et 1912, Émile Durkheim, Marcel Mauss et Henri Hubert, les trois principaux organisateurs et

28. Durkheim, 1895 : chap. V.

29. Id., 1899 : IV.

contributeurs de *L'Année sociologique*, est un cas unique dans l'histoire des sciences de l'homme françaises. L'unité de leur démarche, le jeu des collaborations au fil des textes font qu'ils apparaissent, au sein même de *L'Année*, comme un groupe autonome — le « clan tabou-totem » pour reprendre l'expression heureuse de Célestin Bouglé³⁰ — et contribuent à la perception, par les contemporains, de l'émergence d'une véritable « école sociologique française » (expression dont Hubert se fait l'un des premiers promoteurs³¹).

A posteriori, Mauss et Hubert, occupant respectivement les chaires d'études des « Religions des peuples non civilisés » et des « Religions primitives de l'Europe » à la V^e section de l'École pratique des hautes études, expliqueront de la sorte la division du travail au sein du principal « groupe de travail » du « camp des sociologues »³² : au premier l'étude de l'espace, au second celle du temps, à Durkheim enfin, celle de la raison³³. De fait, si Durkheim et Mauss ont mentionné à diverses reprises, et en particulier dans leur analyse de « Quelques formes primitives de classification » la question du temps³⁴, c'est bien Hubert, le premier historien sociologue (selon le mot de Durkheim), qui dirige depuis 1901 la sous-section sur le calendrier et les fêtes dans *L'Année sociologique*. Ces analyses forment le soubassement du texte de 1905, qui se présente comme une démonstration de ce qui n'était jusque-là qu'une affirmation

30. Lettre de Célestin Bouglé à Daniel Halévy, sans date, cité par Philippe Besnard (1979, 24).

31. C'est le cas notamment dans son introduction à la traduction du *Manuel d'histoire des religions* de Chantepie de la Saussaye, introduction que Mauss présenta l'année suivante aux lecteurs de *L'Année sociologique* comme un véritable « manifeste » (Hubert, 1904 : XIII sq. ; Mauss, 1905 : 223).

32. Ces deux expressions sont empruntées respectivement à Mauss (1979 : 210) et Hubert (1979 : 206).

33. En outre, Durkheim supervise ; il intervient largement dans les travaux de ses jeunes collaborateurs, comme en témoigne la correspondance entre l'oncle et le neveu (Durkheim, 1998).

34. S'attachant surtout au rapport entre représentations de l'espace et formes de classification, Durkheim et Mauss n'en remarquent pas moins que « dans tous les systèmes dont nous venons de parler, la considération des temps est parallèle à celle des espaces », et prennent pour exemple la représentation chinoise du temps (Durkheim et Mauss, 1903 : 58, 61). Pour une analyse du temps et du caractère social de l'histoire, voir aussi : Mauss, 1904.

de principe³⁵. Dès la première phrase de son article, Hubert situe sa recherche dans la continuité des travaux de *L'Année* en attirant l'attention sur la contradiction apparente entre la conception usuelle d'un temps quantitatif et l'infinité, l'immutabilité du sacré mis en évidence au cours de l'étude sur la magie³⁶. De cette contradiction résultent un certain nombre d'« anomalies » dans le décompte du temps dans la religion, anomalies qui trahissent l'existence d'un temps religieux particulier, qui préside à l'élaboration des calendriers. Ce temps se situe, précise Hubert, entre la durée individuelle et la notion abstraite de temps.

S'appuyant en particulier sur des travaux dédiés aux religions grecque et romaine et au christianisme, il pointe toutes les dissemblances entre ce « temps milieu » qui rythme l'année et le temps « normal », quantitatif. D'abord, les fêtes, ou « dates critiques », interrompent la continuité du temps. Elles brisent les « durées concrètes » et *a fortiori* les « durées abstraites »³⁷. Le temps religieux est donc discontinu : il est divisé en périodes distinctes, et ces dernières ne sont pas homogènes entre elles. Ensuite, les intervalles entre deux dates spécifiques sont « continus et insécables », caractères particulièrement sensibles dans les nombreux rites de personnalisation des périodes dont regorge le folklore européen. À la différence du temps normal, donc, les parties du temps du religieux ne sont pas indéfiniment divisibles³⁸.

Ce deuxième trait marque déjà l'extension de l'analyse d'Hubert qui sort du cadre de la simple considération du « temps-milieu » propre aux actes rituels pour envisager l'ensemble du rapport du temps. Le principe de cette extension est explicitée par la troisième caractéristique : « les dates critiques sont équivalentes aux intervalles qu'elles délimitent », c'est-à-dire que la représentation religieuse du temps paraît procéder à une « assimilation parfaite » entre les rites

35. Il faut y ajouter à ce travail préparatoire, visible dans *L'Année sociologique*, son cours à l'EPHE de l'année 1904-1905, consacré à l'année germanique (voir *Annuaire de l'École pratique des hautes études*, 1905). Son cours fut consacré à l'analyse des fêtes jusqu'en 1909-1910.

36. Hubert, 1905 : 189.

37. *Ibid.* : 198-199.

38. *Ibid.* : 202.

qui encadrent les durées et les durées elles-mêmes, en faisant abstraction donc de leurs dimensions quantitativement différentes³⁹. Par contraste avec le temps normal encore, les parties du temps ne sont donc pas considérées comme impénétrables les unes aux autres⁴⁰.

Quatrième caractéristique : les parties semblables du temps, soit celles qui occupent les mêmes positions dans le calendrier et les unités de temps (semaines, mois, saisons, années), sont considérées comme équivalentes — d'où le principe de répétition, de « rechute périodique », crucial dans la constitution des calendriers et dans le soin qui est apporté à leur constitution. Enfin, les périodes ainsi caractérisées ont ceci de particulier qu'elles paraissent relativement indépendantes des durées quantitatives : en effet, indique Hubert, « des durées quantitativement inégales sont égalisées et des durées inégales égalisées⁴¹ ».

En somme, le temps religieux n'est pas davantage divisible à l'infini que ses périodes ne sont successives, homogènes et impénétrables. Chacun des attributs du « temps normal » paraît pris à revers. La raison en est, indique Hubert dans la troisième partie du texte, que le temps religieux n'est précisément pas une « grandeur continue » : il relève de la qualité plus que de la quantité⁴². Ce premier renversement terme à terme le conduit à s'interroger sur la parenté entre cette théorisation du temps de la religion et la philosophie de Bergson, qui a opéré un même « transport de l'idée de temps du domaine de la quantité pure à celui de la qualité⁴³ ». La notion religieuse du temps peut-elle s'expliquer par la durée pure mise en évidence par l'auteur de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* ? La genèse métaphysique de l'idée de temps qu'il propose dans *Matière et mémoire* permet-elle de rendre compte du développement de cette autre notion du temps, entre la durée et le temps abstrait ? Pour répondre positivement à cette question, il faudrait pouvoir retracer, à partir des individus et de leurs expériences

39. *Ibid.* : 203-204.

40. *Ibid.* : 204.

41. *Ibid.* : 207.

42. *Ibid.* : 209-210.

43. *Ibid.* : 210.

subjectives du temps, la constitution des calendriers. Or, l'organisation calendaire du temps, remarque Hubert, ne peut être comprise que sociologiquement.

En effet, le calendrier, bien que constitué au premier abord par un ensemble de signes astronomiques, suppose des conventions sociales : le choix des signes retenus, les principes de numération ne peuvent être le produit d'expériences individuelles. Le fonctionnement même des calendriers donne à voir la large place qu'y occupe l'autorité sociale, seule à même de trancher les problèmes pratiques posés par le déchiffrement des signes⁴⁴. Autre argument encore : étudier dans le détail les fêtes présentées comme des commémorations d'événements historiques montre qu'en règle générale ce ne sont pas les faits qui fixent les dates, mais que ces dernières sont choisies par la société pour réguler son activité. Autrement dit, les fêtes ne sont que les moments d'un rythme social, auxquels sont superposés des événements⁴⁵. De même, les qualités attribuées aux périodes arbitrairement choisies relèvent à leur tour du « choix » des sociétés, de « synthèses subjectives, opérées par des sociétés entières »⁴⁶. Enfin, ces qualités attribuées au temps peuvent être ramenées à une qualité commune, dont témoignent les systèmes d'interdictions attachés aux périodes (ou « tabous du temps ») : celle d'être sacrées⁴⁷. Or le sacré, comme l'a mis en évidence la sociologie religieuse, est par excellence un produit de la société⁴⁸.

À ce stade de sa démonstration, Hubert peut apporter une première réponse à la question de l'incompatibilité entre le temps et le sacré : « la magie et la religion ont concilié la contradiction flagrante qu'il y a entre la notion de sacré et la notion de temps, aux exigences desquelles elles étaient également soumises, en attribuant conventionnellement aux temps et à ses parties, moments ou périodes, la qualité d'être sacrées. Elles ont mis le sacré dans le temps⁴⁹. » Dans

44. *Ibid.* : 214-217.

45. *Ibid.* : 219.

46. *Ibid.* : 217.

47. *Ibid.*, p. 221.

48. Durkheim, 1899b : 25.

49. Hubert, 1905 : 225-226.

cette première formulation, la socialisation du temps entreprise par Hubert paraît nettement circonscrite : il y aurait dès le départ un « temps normal », abstrait et individuel, que le sacré, et donc la société, viendraient subvertir. Une telle résolution du problème correspondrait d'ailleurs à l'acception la plus communément partagée, dans les premières années du ^{xx}^e siècle, du « social », conçu comme une forme de rigidification de certaines habitudes de pensée, un carcan pour les esprits individuels, dont la science (ou la religion) aurait libéré les individus.

Mais la dernière partie du texte vise précisément à prendre le contrepied de cette perspective, en proposant les linéaments d'une histoire sociologique du temps. L'expression se fait ici particulièrement complexe ; trois considérations principales peuvent néanmoins être dégagées. D'abord, loin d'être individuelle en son fondement, la notion de temps est très vraisemblablement d'origine sociale, constituée lors des assemblées des sociétés, grâce à l'exaltation à laquelle elles donnent lieu — transposition de l'état de foule auquel les durkheimiens rattachent également la genèse de l'idée de sacré⁵⁰. Ensuite, notre « représentation réelle » du temps porte encore la marque de cette origine dans sa dimension qualitative. Elle ne se démarque que relativement de la conception magique consacrée par l'autorité sociale dans le calendrier, conçu comme « le code des qualités du temps »⁵¹. Enfin, la notion abstraite et quantitative du temps est le produit historique d'un travail d'abstraction, analogue à celui qui a constitué en premier lieu la notion qualitative du temps, et ce travail a été accompli à partir de cette notion qualitative⁵².

Somme toute, l'analyse des faits religieux permet de mettre en évidence une notion religieuse du temps, relevant de la qualité plutôt que de la quantité ; et cette notion, sociale au sens fort, logiquement et chronologiquement première, est déterminante pour comprendre tant notre représentation courante du temps que l'émergence de l'idée de temps abstrait. La socialisation du temps, profondément liée aux principes de la sociologie religieuse

50. *Ibid.* : 226.

51. *Ibid.* : 228-229.

52. *Ibid.* : 228-229.

durkheimienne, aboutit ainsi à une refondation du temps, supposant une mise en ordre logique de l'histoire, et à une redistribution de la durée et du temps abstrait en fonction du temps de la société.

Refonder le temps

Toute la difficulté de l'intelligibilité de la démarche d'Henri Hubert tient à ce qu'elle concilie deux principes qui peuvent paraître aujourd'hui antithétiques mais qui sont solidaires chez les durkheimiens : d'un côté, affirmer l'existence d'un temps qui relève du « social », et, de l'autre, établir scientifiquement un ordre des temps. Eu égard aux travaux contemporains sur les temps sociaux, cette entreprise de socialisation du temps peut bien paraître « limitée » — en ce qu'elle en conduit pas à des études concrètes sur différents temps sociaux, et qu'elle paraît se contenter d'affirmer le caractère qualitatif du temps —, mais c'est précisément l'élucidation de cette limitation qui permet de comprendre la recherche d'Hubert. Son approche est en effet représentative de la tension, propre à la sociologie de la religion et à la sociologie de la connaissance durkheimiennes, entre le principe morphologique et la recherche des lois de l'idéation collective, c'est-à-dire entre, d'un côté, un principe relativiste, suivant lequel est social ce qui varie d'une société à l'autre (dans l'espace ou dans le temps)⁵³ et selon lequel les représentations collectives sont modelées sur la forme matérielle du groupe considéré, et, de l'autre, un principe de refondation, qui s'appuie sur l'idée que les représentations collectives disposent d'une relative autonomie par rapport à leur substrat morphologique, autonomie telle que leur étude va permettre de reconstruire scientifiquement la raison et le progrès.

Cette tension, constitutive du geste théorique durkheimien, est ouverte dans le texte de 1897 sur les représentations collectives, dans lequel Durkheim remarque, à l'encontre de ceux qui le brocardent en matérialiste, que l'étude de ces représentations doit concilier l'analyse synchronique de leur rapport à la forme

53. « [...] le social, c'est, non ce qui est permanent et universel, mais, au contraire, ce qui varie de société à société, et, dans une même société, à travers les âges » affirme en ce sens Marcel Mauss (1908 : 57).

matérielle des sociétés et l'analyse diachronique de leurs combinaisons dans l'histoire⁵⁴. Elle trouve un aboutissement dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse*, où le caractère social de la raison humaine ne va pas être un moyen de relativisation pure et simple des catégories de l'entendement, mais au contraire un moyen de résoudre l'opposition entre empiristes et aprioristes et de restaurer scientifiquement la confiance en l'intelligence, mise à mal par la critique des sciences et de l'intelligence au tournant du siècle⁵⁵.

C'est pourquoi, si le thème de la « limite » est bien au cœur du principal texte réagissant, en 1905, à la publication d'Henri Hubert, c'est le franchissement de toutes bornes par le sociologue qui retient l'attention d'Henri Berr. Autre philosophe converti à l'histoire, théoricien et organisateur d'une « synthèse historique », qui est une entreprise analogue à la sociologie durkheimienne dans son ambition d'unifier les connaissances sur l'homme, et donc « rivale » en ce sens de cette dernière, Berr publie en effet dans sa *Revue de synthèse historique* un article proposant un premier bilan des « progrès de la sociologie religieuse », lequel lui permet de préciser, autour du texte d'Henri Hubert, le rapport entre les deux démarches. Dès la mise en route de sa revue, Henri Berr avait sollicité nombre de collaborateurs de Durkheim (Marcel Mauss, Henri Hubert et Célestin Bouglé, entre autres) et salué la mise en œuvre d'une « méthode précise, expérimentale, comparative aux faits concrets de l'histoire ». Mais, il soulignait alors que si la sociologie relevait bien « de la synthèse », elle ne pouvait en revanche en aucun cas être, à elle seule, « la synthèse »⁵⁶.

54. « [...] la matière première de toute conscience sociale est étroitement en rapport avec le nombre des éléments sociaux, la manière dont ils sont groupés, distribués, etc., c'est-à-dire avec la nature du substrat. Mais, une fois qu'un premier fond de représentations s'est ainsi constitué, elles deviennent [...] des réalités partiellement autonomes qui vivent d'une vie propre. » Par conséquent, « il y a toute une partie de la sociologie qui devrait rechercher les lois de l'idéation collective et qui est encore toute entière à faire. » (Durkheim, 1898 : 299 ; voir aussi Durkheim, 1912 : 603 sqq.)

55. Le principe qui fait de la généalogie de la raison une refondation, c'est l'idée selon laquelle les catégories actuelles sont le résultat d'une accumulation du « meilleur » du « capital intellectuel » de l'humanité, récapitulent « toute une partie de l'histoire de l'humanité » et ont par conséquent une valeur « objective » indéniable (Durkheim, 1912 : 27 ; voir aussi : 618 sqq.)

56. Berr, 1900 : 4-5.

Son article de 1906 revient sur ce partage, articulé à l'approche sociologique du temps. Berr y réitère sa considération pour le travail proprement « scientifique » des durkheimiens, tranchant heureusement avec la vogue de la sociologie. Mais cette légitimation des travaux de *L'Année sociologique* se trouve aussitôt contrebalancée par la mise en relief des limites de leur démarche, à savoir le « parti pris » et « l'obsession doctrinale » qui parfois les guident. Or, la ligne de fracture entre ces deux dimensions de la sociologie religieuse, c'est la volonté de mettre en évidence le caractère originaire des représentations collectives. À ce titre, l'essai sur le temps d'Hubert est présenté comme le symbole d'une interprétation sociologique « forcée », minorant le rôle de l'individu, et tendant à constituer une nouvelle philosophie de l'histoire — ce qui revient à « tomber dans une faute qu'ils [les sociologues] ont chez d'autres si justement relevés⁵⁷ ». Henri Berr, cependant, ne propose aucune contre-argumentation à ce sujet, et, en portant sa critique sur le caractère originaire de la représentation religieuse du temps, paraît du moins accepter l'idée de représentations collectives du temps variant selon les sociétés. Les protestations d'Henri Hubert, qui écrit à Berr pour défendre le caractère strictement scientifique du travail sociologique qu'il entreprend en « historien » et en « philologue », n'y changent rien : « J'admire infiniment Durkheim et personnellement j'adopte beaucoup de ses idées », lui répond Berr, néanmoins « je trouve dans vos travaux une méthode, qui est excellente, mais aussi une *doctrine* qui est défectueuse »⁵⁸.

L'échange se poursuit dans la préface que donnent Henri Hubert et Marcel Mauss à leurs *Mélanges d'histoire des religions* en 1909. « En nous appliquant à l'étude des catégories, nous avons, paraît-il, outrepassé nos droits et l'on nous accuse de compromettre le bon renom de la sociologie, en l'étendant indûment jusqu'aux limites de la dialectique. Notre domaine ne va, nous dit-on, que jusqu'où on trouve des institutions », remarquent-ils, avant de légitimer une nouvelle fois leur démarche : « il y a des façons de penser en commun

57. Berr, 1906 : 19, 37, 43.

58. Lettre d'Henri Berr à Henri Hubert du 19 mai 1906 (Collège de France, fonds Marcel Mauss, MAS 52)

aussi bien que des façons d'agir en commun. Les calendriers sont des choses sociales comme les fêtes, les signes et intersignes, aussi bien que l'expiation des mauvais présages. Les uns et les autres sont des institutions. Les notions de sacré, d'âme, de temps, etc., sont également des institutions puisqu'elles n'existent, en fait, dans l'esprit de l'individu, que revêtues de formes qu'elles ont prises dans des sociétés déterminées »⁵⁹.

L'affirmation du caractère qualitatif du temps gagne aussi à être rapproché de la critique de l'« idole chronologique » des historiens par François Simiand — publiée elle aussi dans les colonnes de la *Revue de synthèse historique*. Il s'y lit en effet une même critique de la notion usuelle du temps au profit non d'une simple relativisation, mais d'une refondation positiviste par le social. Pour faire œuvre de science, remarque Simiand, les historiens doivent se débarrasser de l'idée selon laquelle le temps abstrait, la chronologie, serait par elle-même facteur d'explication et principe de causalité. Les séries temporelles doivent être constituées par l'homme de science, et c'est à cette condition qu'il sera possible de mettre en évidence des « lois de l'histoire »⁶⁰. Ainsi, pour la raison comme pour le passé de l'humanité, affirmer la qualité du temps, c'est se donner le moyen de le saisir scientifiquement, de reconstituer les « logiques » de l'histoire⁶¹, de combler, en un mot, « l'abîme du temps » qui s'est ouvert dans les dernières décennies du XIX^e siècle avec l'élargissement considérable du temps humain, et la remise en cause d'un progrès unilinéaire et continu. C'est dans cette mesure que la sociologie développée par Durkheim et ses collaborateurs peut être considérée comme une pensée du temps. Par là il est possible de mesurer à quel point le

59. Hubert & Mauss, 1909 : XXXVII-XXXVIII.

60. « Au lieu de dérouler mécaniquement, indéfiniment ce tissu de la chronologie pure et simple, qui, nous venons de le voir, n'est pas un rangement sincère, et au fond n'est qu'un pis-aller, il faut rechercher des groupements explicatifs, d'une cohérence objective, et, pour comprendre les vrais rapports, même de succession, s'attacher à connaître le normal et l'adulte avant de vouloir saisir la diversité particulière, le cas exceptionnel et l'embryon indifférencié » (Simiand, 1903 : 157).

61. L'expression, très révélatrice du projet durkheimien dans son ensemble, est récurrente sous la plume du fondateur de l'*Année sociologique*. De même, Mauss souligne que la sociologie religieuse doit permettre de « classer généalogiquement ou logiquement les diverses formes des diverses institutions sociales » (Mauss, 1905b : 295).

texte d'Henri Hubert, malgré des divergences de vocabulaire relevées par Mauss⁶², se situe au cœur du projet durkheimien. « Notre œuvre commune suppose une foi commune », disait Durkheim à Hubert en 1898⁶³.

Replacer l'article de 1905 au cœur de cette ambiguïté entre relativité du social et souci de refondation scientifique par le social permet aussi de mesurer en quoi cette conception sociologique du temps se situe au carrefour des engagements savants d'Henri Hubert avant la Première Guerre mondiale. Qu'il s'agisse d'élaborer une sociologie de la religion permettant de saisir en même temps l'histoire de la raison et des institutions, d'agencer, au Musée des Antiquités nationales, les collections préhistoriques par le moyen d'une comparaison typologique permettant de donner à voir les successions logiques dans le temps⁶⁴, ou de reconstituer génétiquement les sociétés anciennes des Celtes et des Germains, à chaque fois, la conviction de la possibilité de refonder scientifiquement le temps, de reconstruire l'histoire et le progrès, est centrale.

62. Mauss, 1989.

63. Lettre d'avril 1898 (Durkheim, 1987 : 494).

64. Au sujet de l'activité muséographique d'Henri Hubert et de la salle de comparaison, voir notamment Hubert, 1902 ; id., 1906 ; Olivier, 2000 ; id., 2008 : 241 *sq.*)

Penser le temps des vestiges du passé

*Henri Hubert et l'archéologie des
Antiquités nationales: une tentative
d'ethnographie préhistorique*

Laurent Olivier

On a dérangé Hubert pour prendre une photographie de lui, sur le balcon du musée des Antiquités nationales qui donne sur la perspective du parc de Saint-Germain. Il a ce sourire timide qu'on lui connaît et nous regarde à travers l'objectif de la caméra comme s'il n'était pas sûr d'être tout à fait à sa place. La main gauche dans la poche de son veston, il affecte la décontraction d'un homme sûr de lui, mais son geste reste suspendu. En prenant la pose, il a l'air de se prêter malgré lui à cette exposition publique, pressé qu'il est d'en finir avec ce pénible rituel de la photo souvenir pour retourner enfin là où l'attend son travail, dans la pénombre des réserves du MAN.

Quel contraste avec la carrure de son ami Marcel Mauss, son « frère de travail » ! Mauss a ce port altier des gens qui savent où ils vont. Il sait qu'il appartient à la génération des héritiers des grands maîtres, auxquels il succédera. Pour s'afficher déjà comme l'un des leurs, il s'est fait une barbe imposante, comme la portaient les savants du XIX^e siècle, et se promène fièrement avec une canne, qu'il tient comme une épée. Marcel est un peu frimeur, un peu viveur, un peu glandeur. À la suite de leur rencontre en 1896, Mauss et Hubert se sont partagés le travail : Marcel s'occupera des faits sociologiques des sociétés contemporaines, tandis qu'Henri s'attaquera, de manière symétrique, à la sociologie des sociétés disparues que permettent

de connaître l'archéologie et la préhistoire. À Mauss l'espace, et à Hubert le temps¹. À sa table tous les jours de la semaine, Hubert travaille comme un fou et « peste contre toutes les distractions » de la vie courante auxquelles il ne peut se soustraire²; Mauss, lui, travaille par à-coups. Il tarde à lui envoyer les parties des textes qu'il doit écrire, et qu'Hubert doit corriger et intégrer à une démonstration commune progressant de manière logique et construite. Dans le couple de travail qu'il forme avec Mauss, Hubert rature, raccommode et recompose la matière souvent brute que lui envoie son ami. Il est souvent « exaspéré » par ce « grand paresseux » de Mauss et finit par demander à Durkheim de bien vouloir « secouer » son neveu³.

Pourtant, c'est Mauss qui écrira le fameux « Essai sur le don ». Ce texte fondateur le rendra célèbre et fera sa réputation bien au-delà du cercle de l'école de sociologie française. Contrairement à Mauss, Hubert n'aura formé aucun héritier capable de prolonger sa pensée. Parmi ceux qui auront suivi son enseignement à l'École du Louvre, ceux qui prendront sa succession à Saint-Germain n'auront ni l'envergure intellectuelle ni la formation théorique qui leur aurait permis d'approfondir sa démarche. Ni un Raymond Lantier ni un André Varagnac, qui prendront la direction du musée des Antiquités nationales, ne laisseront de véritable héritage intellectuel.

En réalité, bien avant la révolution de la *New Archaeology* américaine, Hubert ouvrait l'archéologie à l'ethnographie et aurait pu faire sien le mot d'ordre qu'allait populariser Lewis Binford au début des années 1960: *Archaeology is Anthropology or it is nothing*. Sans doute, le sourire modeste d'Hubert cachait-il un dessein trop ambitieux, ou trop novateur, pour les archéologues de son temps, qui n'en prirent pas la mesure. Force est de constater en tout cas que les chercheurs ne se sont pas appropriés l'approche « ethnographique » des vestiges du passé qu'avait commencé à construire Hubert⁴. La trajectoire intellectuelle d'Hubert ressemble à la course

1. Comme le souligne Hubert dans son autobiographie de mars 1915, « je suis allé à l'idée de Temps, pendant que Mauss allait à celle d'Espace » (cité par Bert, 2012a : 148).

2. Lettre d'Hubert à Mauss (1898), publiée dans Bert, 2012a : 101.

3. *Ibid.* : 112, 103 et 113.

4. Comme l'indique Hubert dans son autobiographie de mars 1915, son enseignement

d'un météore dans le ciel brouillé de la recherche française : il est passé sans qu'il en soit resté la moindre trace.

Qu'est-ce donc qui n'a pas marché ? Il existe, au fond, un persistant « mystère Hubert ». Hubert était celui qui pouvait réussir la synthèse de la tradition issue de l'école sociologique de Durkheim — dont il portait l'héritage, avec Mauss — et de l'archéologie des Antiquités nationales, constituée autour de l'école des chercheurs de Saint-Germain, à laquelle il appartenait. Mauss voyait en lui son double (un double sans doute parfois un peu trop sérieux à son goût). Salomon Reinach avait décidé faire de lui son second à la tête du musée des Antiquités nationales. Que s'est-il donc passé pour que rien de tout cela n'aboutisse ? La lecture des œuvres d'Henri Hubert laisse un sentiment indistinct d'incompréhension et de frustration. Car lire Hubert, c'est, finalement, réaliser l'énormité du ratage historique que représente pour la discipline archéologique l'incapacité dans laquelle il s'est trouvé de parvenir à imposer, en son temps, la démarche qu'il avait choisi de partager avec Mauss.

Le projet d'une ethnographie préhistorique

Pourquoi Mauss est-il parvenu à ses fins et pas Hubert ? Dans tous ses développements, l'œuvre archéologique d'Henri Hubert laisse une troublante impression d'incomplétude. Hubert a lancé une multitude de chantiers, dont la plupart n'ont pas abouti. Il a consacré un énorme travail à la proposition d'une réglementation des fouilles archéologiques, qui n'a jamais vu le jour (Hubert, 1914b). À Saint-Germain, malgré « un immense labeur⁵ », il n'a pu mener à terme la présentation des salles qu'il avait entreprise. Ses deux grands livres d'archéologie, *Les Celtes*⁶ et *Les Germains*⁷ sont des publications posthumes, réalisées à partir de notes datant

à l'École du Louvre s'est naturellement « dirigé vers la constitution d'une ethnographie préhistorique de l'Europe où les données de l'archéologie seraient combinées avec celles de la linguistique » (cité par Bert, 2012a : 148).

5. L'expression est de Marcel Mauss (Mauss, 1932 : XXIV).

6. Hubert 1932a ; id., 1932b.

7. Id., 1952.

d'avant la guerre de 1914-1918: il faut malheureusement constater que ces ouvrages n'ont eu aucun impact réel sur la recherche de leur temps. Le même bilan s'impose à nous pour son activité d'historien des religions anciennes: Hubert n'a jamais rédigé sa thèse sur « la grande déesse », qui n'est restée qu'à l'état de projet.

Sa bibliographie⁸ n'est pas celle que l'on attendrait de lui. De son vivant, Hubert n'a pas publié un seul livre, si ce n'est des mémoires ou de gros articles, qui sont parus dans des mélanges ou des actes de colloques. Au cours d'une carrière scientifique longue d'une trentaine d'années, Il n'a publié en tout qu'une cinquantaine d'articles scientifiques; toutes ces contributions concernent essentiellement l'histoire des religions. En revanche, il a produit une somme extraordinaire de plus de cinq cents notices et comptes-rendus d'ouvrages. En réalité, Hubert a été absorbé par ce travail éreintant. Dans les quinze meilleures années de sa production intellectuelle, qui vont des environs de 1900 au début de la Première Guerre mondiale, il a rédigé en moyenne plus d'une trentaine de recensions d'ouvrages par an – et jusqu'à plus de soixante-dix pour la seule année 1901. On comprend qu'il n'ait guère eu le temps d'écrire autre chose, manquant de temps, en fait, pour sa propre recherche.

Le couple Mauss et Hubert avait conçu un véritable plan de conquête des sciences humaines. En poussant en avant la sociologie héritée de Durkheim, c'est au primat académique de l'histoire sur les sciences de l'Homme qu'ils s'attaquent. Dans une lettre à Hubert de 1900, Mauss explique très clairement à son ami sa perception des enjeux de la situation. L'historien et philosophe Henri Berr (1863-1954), qui vient de créer la Revue de Synthèse, souhaite y associer Hubert. « Si j'ai un conseil à te donner, bien net, lui dit Mauss, c'est de ne pas marcher [...] La synthèse historique ne veut rien dire. » L'enjeu, c'est évidemment la concurrence que ferait cette nouvelle revue de « synthèse historique » à *L'Année sociologique* dans laquelle se sont investis Mauss et Hubert: faut-il en être ou pas et, dans l'un ou l'autre cas, quelles en seraient les conséquences pour le projet porté par le couple Mauss-Hubert? Hubert pense qu'il vaut mieux participer au projet d'Henri Berr, car c'est un moyen d'influer sur

8. Lantier, 1928.

ce qui s'écrira dans cette nouvelle revue; c'est en n'y étant pas, fait-il valoir à Mauss, qu'on laisserait se créer un espace concurrentiel à *L'Année sociologique*, sur lequel on n'aurait dès lors plus aucun contrôle.

Pas du tout, lui répond Mauss, « [...] l'important est précisément que nous soyons les seuls à faire ce que nous faisons à *L'Année*, et qu'étant les seuls nous ne le fassions qu'à *L'Année*. » Comme il le dit à Hubert, il est impératif de ne pas se disperser, le travail à accomplir pour imposer leur projet intellectuel étant déjà considérable. « Aucun d'entre nous, lui dit-il, surtout toi, n'a le temps de collaborer à une telle salade. Tu as *L'Année*, et son secrétariat partiel; Saint-Germain, ta thèse. Tu as des masses de travaux prêts ou à préparer. Tu as les notes critiques. Tu as des tas de choses sur les bras. » Certes, comme le fait valoir Hubert, il est important de ne pas se laisser enfermer dans le travail à long terme qu'impose l'édition de *L'Année sociologique*, et Mauss est d'accord avec lui pour admettre « [qu'] il serait temps qu'à notre travail de *L'Année* [...] nous ajoutions des publications dogmatiques étendues ». Mais pas au prix de la dispersion: « Il vaut mieux, lui dit-il, pénétrer dans des organisations toutes faites, fort respectables presque toujours, influentes déjà, où nous pouvons parler à coup sûr avec la certitude d'être entendus. »⁹

L'histoire et les historiens: voilà donc le domaine vis-à-vis duquel Mauss, plus encore qu'Hubert — qui est prêt à se laisser séduire —, entend affirmer leur indépendance. Les « organisations toutes faites » dans lesquelles Mauss cherche à instituer une tribune qui leur permettrait de faire entendre leur différence sont des revues dédiées à l'histoire des idées, ou à la préhistoire et à l'archéologie. Ce sont la *Revue de l'histoire des religions*, la *Revue philosophique*, la *Revue archéologique* ou encore *L'Anthropologie*. Car l'histoire impose sa pesanteur écrasante à l'étude des sociétés anciennes. Les historiens, antiquisants pour la plupart, qui contrôlent les comités de rédaction des grandes revues, barrent l'accès à la diffusion des approches « sociologiques » ou « ethnographiques » que portent Mauss et Hubert. En l'occurrence, il faut, soutient Mauss — qui se montre ici plus fin stratège qu'Hubert — imposer à l'intérieur

9. Lettre de Mauss à Hubert, 1900. IMEC, fonds Mauss, cité par Bert, 2012a: 11-12.

une marque de fabrique exclusive (avec *L'Année sociologique*) et, à l'extérieur, pratiquer un entrisme délibéré dans des revues déjà bien établies, qui serviront de porte-voix de la pensée du couple Mauss-Hubert.

De ce point de vue, le projet des *Celtes* d'Hubert était destiné, semble-t-il, à fonctionner comme un cheval de Troie. Promis à Henri Berr pour sa collection intitulée « l'évolution de l'humanité » dans la Bibliothèque de synthèse historique, l'ouvrage est déjà conçu dans ses grandes lignes dès avant 1914¹⁰. Pour sa partie archéologique, il se fonde sur la synthèse des découvertes européennes de l'âge du fer que réalise Joseph Déchelette pour son fameux *Manuel d'archéologie*, en grande partie à partir des collections du musée de Saint-Germain¹¹. Mais l'ambition d'Hubert est d'aller beaucoup plus loin, en intégrant aux données de l'archéologie celles de la linguistique et en englobant dans son étude les sources littéraires irlandaises de la période médiévale. Le projet d'Hubert est d'ouvrir ainsi l'archéologie celtique à une véritable « ethnographie préhistorique de l'Europe », qui constitue le cœur du programme scientifique qu'il a fixé à sa carrière¹². Ce ne sont pas à proprement parler les survivances des faits culturels d'une civilisation ancienne disparue sur le continent qu'Hubert va chercher dans les témoignages d'époque historique des Îles britanniques, comme on le lui reproche encore aujourd'hui. C'est plus exactement l'écho, pourrait-on dire, qu'aurait produit durant plusieurs siècles encore la mémoire d'une structure sociale préromaine, dont l'organisation aurait été dominée jadis par l'institution du druidisme.

Malheureusement, lorsqu'il est enfin publié au début des années 1930, le livre paraît trop tard, quand l'occasion est déjà manquée

10. « Promis à M. Berr bien avant la guerre » (Mauss, 1932 : XXI), l'ouvrage est annoncé en 1914 parmi les cent volumes (vol. XXI) de la « Bibliothèque de Synthèse historique » que vient de fonder Henri Berr et dont le but est de « résumer, dans une vaste synthèse, le travail immense accompli par les anthropologistes, les historiens, les archéologues, les sociologues, par tous ceux qui ont étudié le passé humain et par tous ceux qui ont réfléchi sur la nature de l'histoire ». (Boule, 1914).

11. Déchelette, 1913; id., 1914.

12. « Mon cours de l'École du Louvre à partir de 1906 a été dirigé, écrit-il dans son autobiographie de 1915, vers la constitution d'une ethnographie préhistorique de l'Europe où les données de l'archéologie seraient combinées avec celles de la linguistique. »

depuis longtemps. La Grande Guerre est passée par là. Camille Jullian, « le grand historien patriote », a laissé une somme sur l'histoire de la Gaule que les spécialistes s'accordent alors à tenir pour indépassable¹³. Les rapprochements opérés par Hubert, qui tente de jeter les bases d'une anthropologie du monde celtique, ne convainquent pas. Suivis par la plupart des archéologues, les historiens rejettent les comparaisons grâce auxquelles Hubert relie les témoignages archéologiques des Celtes de l'antiquité préromaine et les mentions historiques des sociétés irlandaises du haut Moyen Âge. Ils font valoir que les distances sont trop grandes, à la fois dans le temps et dans l'espace, pour qu'un quelconque héritage ait pu se transmettre du continent aux îles britanniques et surtout pour que ces survivances puissent encore être reconnaissables. Depuis longtemps, les historiens ont déjà reconquis le terrain sur lequel Hubert avait tenté de bâtir son projet « d'ethnographie préhistorique de l'Europe ». On n'en entendra plus jamais parler.

Henri Hubert à Saint-Germain

C'est en 1898 qu'Henri Hubert entre comme « attaché libre » (c'est-à-dire collaborateur non rétribué) au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Il est alors âgé de vingt-quatre ans. Cinq ans plus tard, en 1903, il exerce désormais les fonctions de conservateur adjoint aux côtés de Salomon Reinach, se concentrant sur l'acquisition et l'installation des collections, tandis que le patron du musée représente le MAN vis-à-vis des instances officielles¹⁴. Mobilisé en 1915, Hubert doit interrompre son travail jusqu'en 1920. Son retour au musée est chaotique. Souffrant de graves problèmes cardiaques, Hubert doit finalement prendre congé du MAN en novembre 1925 pour partir se reposer aux environs de Toulon. Il ne reviendra plus à Saint-Germain. Dès le début de l'année suivante, Raymond Lantier est nommé à sa succession comme conservateur adjoint, en janvier 1926.

13. Jullian, 1907-1926.

14. Lorre, 2016 : 150. Hubert ne sera cependant nommé officiellement par l'administration des musées que le 20 juillet 1910.

Hubert sera resté vingt-deux ans au musée des Antiquités nationales. Lorsqu'il arrive à Saint-Germain, le musée est encore en construction, depuis sa création en 1865. On démolit alors le dernier des pavillons Mansart qui avaient été ajoutés au ^{xvii}^e siècle à l'ancien château Renaissance édifié par François I^{er}. La chapelle royale construite sous saint Louis est encore en cours de restauration. Le musée continue à s'agrandir, par la création de nouvelles salles. Il faudra attendre encore dix ans pour que le musée conçu au début des années 1860 soit enfin achevé, en 1908. Dans cette atmosphère de chantier permanent, où les maçons croisent les menuisiers et les peintres, Hubert s'active à faire entrer de nouvelles collections ; il organise le stockage des pièces non encore exposées, les inventorie et les fait restaurer dans les ateliers du musée. Il s'occupe également de l'installation des collections dans les nouvelles salles livrées par l'architecte en charge de la restauration du bâtiment, Honoré Daumet¹⁵ (1826-1911), qui poursuit et achève l'œuvre commencée en 1862 par Eugène Millet (1819-1879). C'est ainsi qu'Hubert aménage d'abord la salle Moreau (1900), puis la salle Piette (1902) et les salles de Baye et Morgan (1910 à 1926) enfin¹⁶. Parallèlement, il réorganise la présentation des collections déjà installées dans les parties désormais terminées du musée : celles de la salle de mythologie (salle XXI), de la salle des métiers (salle XXV), de la salle de la céramique gallo-romaine (salle XV), et enfin des salles dites du bronze (salle V), et de Hallstatt et de La Tène (salle VI).

Cependant, le grand œuvre d'Henri Hubert à Saint-Germain est l'organisation de la salle de comparaison. Elle occupe la grande salle de bal du château, appelée communément salle de Mars¹⁷. Ce sont Alexandre Bertrand, alors directeur du musée, et son conservateur adjoint de l'époque, Salomon Reinach, qui lancent ce projet muséographique en 1898. Pour mettre en œuvre ce chantier, ils missionnent Henri Hubert, qui leur paraît « tout désigné

15. Daumet avait été précédé à Saint-Germain par l'architecte Joseph-Auguste Lafolliye (1828-1891).

16. Ces salles présentaient les collections, essentiellement pré- et protohistoriques, qui avaient été rassemblées par ces chercheurs.

17. Comme il l'écrit dans son autobiographie de 1915, « à Saint-Germain, mon principal travail a été la réfection de la Salle de Mars » (publié dans Bert, 2012a : 148).

pour présider à ce travail délicat, auquel ses études le préparent particulièrement¹⁸ : ils font recruter le jeune chercheur au MAN. Prévue dès la conception du musée, la salle de comparaison n'était encore installée qu'en partie. L'espace de la salle de Mars était alors utilisé pour servir de « magasin central », où étaient entreposées les collections non encore exposées, et pour certaines non encore inventoriées. L'engorgement menaçait sans cesse. L'aménagement définitif de la salle de comparaison passait donc nécessairement par l'organisation d'espaces de rangement des collections — première tentative de création d'espaces de réserve : une préfiguration en quelque sorte — qui n'avaient pas été prévus au moment de la création du musée : c'est ce dont doit s'occuper Hubert en priorité. Ces difficultés semblent avoir contribué au démarrage tardif des travaux muséographiques¹⁹. En effet, le travail d'installation des collections définitives de la salle de comparaison ne paraît débuter véritablement qu'en 1909, au moment de l'arrivée des collections ethnographiques du Louvre²⁰. Ces séries avaient été officiellement attribuées au MAN cinq ans auparavant, en 1904²¹.

Hubert ne verra pas l'achèvement de la salle de comparaison, dont six vitrines restaient encore à installer au moment de son départ. Il laissera également en chantier l'aménagement de la salle d'Isturitz et de la salle des antiquités mérovingiennes (salle IV). Il ne parviendra pas à mettre en forme le catalogue de la collection Moreau, qu'il prévoyait de rédiger. De la même manière, le catalogue de la salle de comparaison est resté à l'état de notes et de fiches éparses. En revanche, Hubert a très activement contribué à l'enrichissement des collections du musée des Antiquités nationales. De 1898 à 1926, il fait plus que doubler le fonds d'objets entrés

18. Lettre du 29 janvier 1898 conservée aux Archives nationales (F21 4034b, dossier Henri Hubert) ; citée par Lorre, 2011 : 193.

19. D'après Raymond Lantier, Hubert « dote le musée d'un vaste magasin central » avant sa mobilisation de 1915 (Lantier, 1928 : 289).

20. C'est en effet seulement en 1910 que Salomon Reinach confie officiellement à Hubert la nouvelle présentation de la salle de Mars, dite salle de comparaison.

21. Lorre, 2011 : 193.

au MAN, qui passe d'environ 30 000 à 73 000 items²² : la progression est très forte jusqu'en 1902, date du départ à la retraite de Bertrand, puis se poursuit de manière régulière jusqu'au départ d'Hubert, malgré un fléchissement sensible durant les années de guerre²³.

Henri Hubert arrive en effet à Saint-Germain vers la fin d'une période durant laquelle le musée des Antiquités nationales n'a cessé de se développer, en enrichissant ses collections par l'acquisition de grandes séries de référence, comme le mobilier funéraire des tombes celtiques de Champagne, ou les pièces d'outillage lithique en silex du Paléolithique. La phase « d'accumulation primitive des collections », pourrait-on dire, durant laquelle entrent étaient entrés au MAN des ensembles d'objets aux contextes de provenance souvent mal définis, ne s'était pas prolongée au-delà des toutes premières années d'existence du musée. Elle fut globalement terminée dès avant la guerre de 1870. La conservation de Saint-Germain cherchait désormais à consolider la présentation de ses collections par l'exposition de séries d'objets appartenant à des ensembles archéologiques bien identifiés. On privilégiait la présentation de mobiliers issus de dépôts funéraires ou de formations stratigraphiques bien observées. De la même manière, non seulement on regroupait des séries illustrant des périodes ou des phases particulières de la chronologie des temps préhistoriques, mais on présentait également des ensembles faisant apparaître l'existence de faciès culturels régionaux. Cette évolution concerne particulièrement les collections de préhistoire et des âges des métaux.

Hubert poursuit cette politique d'acquisition. Il contribue à faire entrer au MAN d'importantes séries de mobilier provenant de la fouille de sites majeurs. Ce sont notamment les collections des sites paléolithiques de La Quina et du Roc-de-Sers (Charente), explorés par le docteur Henri-Martin. Hubert fait acquérir par le musée de Saint-Germain le matériel d'habitat néolithique et des âges du bronze et du fer, qui provient des fouilles de l'abbé Philippe

22. Auteur anonyme (Henri Hubert ?) — Notes sur le musée de Saint-Germain. Texte dactylographié daté du 17 octobre 1926. Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale (fonds Henri Hubert).

23. Olivier, 2000 : fig. 1.

au « Fort-Harrouard » de Sorel-Moussel (Eure-et-Loire). Le MAN acquiert également l'important mobilier des âges du bronze et du fer issu des fouilles systématiques entreprises par le chercheur Maurice Piroutet dans les tertres funéraires de la région de Salins et dans l'habitat de hauteur fortifié du « camp du Château » à Salins-les-Bains (Jura). Hubert ne néglige pas pour autant les découvertes fortuites : c'est ainsi qu'il fait entrer au musée de Saint-Germain l'exceptionnel mobilier de la tombe à char celtique de Nanterre (Hauts-de-Seine), que des travaux d'exploitation de sablière avaient mis au jour en 1899²⁴.

Hubert s'intéresse par ailleurs aux séries d'archéologie et d'ethnographie extra-européennes, qui sont destinées à enrichir les collections de la salle de comparaison. Il fait notamment entrer au MAN un important ensemble d'objets amérindiens qu'a ramenés de Virginie et d'Ohio son ami italien Enrico Hillyer Giglioni (1845-1909), directeur du Muséum d'histoire naturelle de Florence et grand collecteur d'objets ethnographiques (1901). Henri Hubert fait également acquérir par le MAN une série de préhistoire japonaise (1901-1903). L'acquisition de cette collection est liée à son voyage de 1902-1903 en Indochine et au Japon, à l'occasion duquel il participe au Congrès international des orientalistes à Hanoï.

Derrière cette activité frénétique se cache un véritable projet scientifique et muséographique pour le MAN. Henri Hubert l'a conçu, mais il ne l'a jamais écrit ni véritablement exposé. De quoi s'agissait-il, au juste ? Hubert nous laisse chercher seuls la réponse à cette question. Elle se trouve dans de petits feuillets de papier jauni qu'il a couverts de son écriture anguleuse, pour nous difficilement déchiffrable, et qui sont aujourd'hui conservés dans les archives du musée de Saint-Germain. Plus que des notes préparatoires, ce sont des sortes de pense-bête griffonné à la hâte, dans des moments où les idées viennent à Hubert et où il cherche à les conserver dans leur articulation. Dans ces fiches éparses, ces esquisses de distribution de vitrines sans cesse redessinées, se trouvent les éléments du plan qu'il avait élaboré pour Saint-Germain. Cette démarche, qu'il n'a pas jugée utile de présenter ni de commenter, consistait à rechercher une

24. Hubert, 1902a ; Olivier et Schönfelder, 2002.

méthode qui manifestât le sens des collections archéologiques. Que cherchait-il dans les collections du MAN ? Que lui laissaient entrevoir les matériaux archéologiques et sur quoi comptait-il s'appuyer pour bâtir son discours sur les civilisations anciennes ? Pour reconstituer la démarche d'Henri Hubert au musée de Saint-Germain, il nous faut entreprendre une véritable exploration archéologique de son travail scientifique. Celle-ci s'inscrit, plus globalement, dans une archéologie de la muséographie du musée de Saint-Germain, dont les premiers éléments commencent à être réunis depuis ces dernières années²⁵.

Le MAN : un musée archéologique total

Comme on s'en doute, Hubert n'arrive pas à Saint-Germain sur un terrain complètement neuf. Lorsqu'il est recruté au MAN, le musée est ouvert depuis plus de trente ans. Surtout, la présentation des collections et le discours scientifique qu'elles supportent ont déjà fait l'objet d'une importante réflexion, qui a évolué avec les transformations de la discipline archéologique. Dès la création du musée, les travaux de la Commission consultative pour l'organisation du musée de Saint-Germain, mise en place en 1865, ont consisté à définir le contenu des collections, leur mode de présentation et les connaissances scientifiques qu'elles devaient communiquer au public²⁶. Par la suite, cette réflexion muséographique a été poursuivie par Gabriel de Mortillet et Alexandre Bertrand, qui ont dirigé l'installation des premières salles du musée jusqu'en 1885 et 1902.

Aussi ne faut-il pas imaginer Henri Hubert faisant entrer seul l'ethnographie à Saint-Germain. Au contraire, dès l'origine de la création du MAN, les concepteurs du musée avaient prévu que la présentation des collections archéologiques trouvées en France serait associée à celles « d'objets de comparaison²⁷ ». Il s'agissait, en somme,

25. Brière et Olivier, 2012.

26. Auteurs collectifs, 1865 – *Commission consultative pour l'organisation du musée de Saint-Germain*. Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.

27. Lors de la cinquième séance de la Commission consultative pour l'organisation du musée de Saint-Germain, tenue le 16 mai 1865, il est notamment décidé qu'il faudra « former une collection d'analogies de formes et une d'analogies de matières » aux côtés

de replacer dans le contexte technique et culturel qui était le leur à l'origine les trouvailles exhumées sur le territoire national. Pour les créateurs du MAN, il était clair que l'on ne pouvait appréhender l'histoire des hommes qui s'étaient succédé dans l'espace correspondant à la France actuelle si l'on ne saisissait pas que leurs créations procédaient de civilisations, ou de faciès techno-culturels, qui s'étendaient à d'autres pays d'Europe ou à d'autres régions du monde.

Ainsi, de « musée gallo-romain » qu'il était au moment de sa fondation en 1862²⁸, le musée de Saint-Germain devait-il évoluer rapidement, au cours des premières années de sa création, vers un musée archéologique « total ». Dès avant la fin des années 1860, le MAN apparaît « destiné à contenir les archives archéologiques de la France, avec termes de comparaison étrangers ²⁹ ». Dès l'origine en fait, les collections ne cessent de déborder du cadre national, pour représenter les civilisations qui se sont succédées sur l'ensemble de l'Europe depuis la préhistoire, ou celles de mêmes types qui continuent à se perpétuer ailleurs, comme aux Amériques, en Océanie ou en Australie. Depuis la France, le MAN embrasse l'histoire de l'humanité, depuis ses lointaines origines préhistoriques.

L'ethnographie, miroir de l'archéologie

De manière tout à fait originale, l'ethnographie n'était donc nullement séparée des « antiquités nationales » dans la présentation des collections du musée de Saint-Germain à son ouverture de 1867. Ainsi, dans les premières salles consacrées à « l'âge de la pierre », des « harpons en fer employés de nos jours dans les régions où vit encore le renne » étaient-ils rapprochés des « pointes harpons en bois de renne de l'époque de La Madelaine » dans la mesure où ils sont « presque identiques de forme »³⁰. Ces rapprochements montraient

de la présentation des séries archéologiques elles-mêmes (*Commission consultative pour l'organisation du musée de Saint-Germain*, 1865).

28. Le musée de Saint-Germain est créé par un décret de Napoléon III du 8 novembre 1862.

29. Mortillet, 1869a : 12.

30. *Ibid.* : 121.

— en quelque sorte sous la forme d'une évidence visuelle — qu'un même usage technique conduit, dans des conditions environnementales similaires, à produire des formes d'outils identiques. D'autre part, la confrontation de grattoirs en silex du Groenland, encore utilisés au XIX^e siècle pour racler les peaux, avec des pièces de forme et de fabrication similaires trouvées en France dans les sites datant de « l'âge du renne » donnait à penser que ces outils en silex préhistoriques avaient vraisemblablement été conçus pour le même usage. Symétriquement, la fonction de certaines pièces archéologiques énigmatiques pouvait trouver une explication dans la comparaison avec des pièces ethnographiques contemporaines. Ainsi, un « bâton de chef, insigne de commandement » provenant des îles Malouines présentait-il « la plus grande analogie avec les pièces des cavernes que nous avons désignées sous le nom de bâton de commandement »³¹.

Plus précisément, certains états de civilisation, les uns révélés par l'archéologie et les autres documentés par l'ethnographie, pouvaient être quasiment comparés terme à terme. Dans la salle suivante, celle de l'âge de la pierre polie, l'outillage et l'équipement domestique de la période néolithique étaient rapprochés de ceux des « Peaux-rouges » contemporains d'Amérique du Nord. On pouvait comparer en particulier les formes et les techniques de fabrication de la poterie, celles des meules à va-et-vient utilisées pour la mouture de la farine, ou encore celles des outils et des armes en pierre taillée. Certains outils, notamment les pointes de flèches, apparaissaient parfaitement interchangeables, de l'Amérique indienne du XIX^e siècle à la France de l'époque des dolmens. De manière fascinante, on pouvait voir la technologie de ces populations « primitives » contemporaines se transformer sous l'effet du contact avec les immigrants venus d'Europe. Les derniers groupes autochtones de Californie produisaient désormais leurs pointes de flèches en verre de bouteille, « les Indiens trouvant beaucoup plus simple et plus commode d'utiliser les culs de bouteille, qu'ils rencontrent maintenant partout, que d'aller chercher au loin l'obsidienne »³².

31. Mortillet, 1869a : 121.

32. *Ibid.* : 149.

Le classement de ces collections préhistoriques, conçu essentiellement par Gabriel de Mortillet, visait à démontrer visuellement l'existence de véritables lois d'évolution de l'humanité, qui fonctionneraient à l'instar des lois de la physique³³. Selon Mortillet, la succession des âges préhistoriques serait portée en effet par une logique interne, qui est celle du développement continu des sociétés humaines; autrement dit, l'articulation des périodes successives de la chronologie des temps préhistoriques serait un effet direct de la *loi générale du progrès de l'humanité*. Lorsqu'ils seraient confrontés à des contraintes environnementales proches les unes des autres, les groupes humains trouveraient des solutions techniques voisines, car l'esprit humain fonctionnerait de la même manière en tous lieux et sous toutes périodes: ce serait là une manifestation de la *loi d'unité psychologique de l'humanité*. Enfin, dans l'optique de Mortillet, l'archéologie et l'ethnographie montreraient clairement que les groupes humains passent, au cours de leur développement historique, par les mêmes stades techniques et culturels: c'est, souligne Mortillet, l'illustration de l'existence d'une *loi du développement similaire de l'humanité*. Pour Mortillet, l'archéologie préhistorique se confondrait ainsi avec une nouvelle science qui devrait dorénavant porter le nom de paléoethnologie; « la paléoethnologie, souligne-t-il, est l'étude de l'origine et du développement de l'humanité en dehors des documents historiques³⁴. »

Le MAN: un musée de « l'histoire ethnographique de l'Europe et de l'humanité »

Comme on le voit, c'est sur les bases jetées par Mortillet à Saint-Germain qu'Hubert a pu construire son projet de faire pleinement du MAN un musée d'ethnographie préhistorique. Néanmoins, comme le perçoit alors clairement Hubert, le discours muséographique sur lequel reposait jusqu'alors la présentation des collections doit désormais évoluer. En effet, au moment où ce dernier arrive

33. Mortillet, 1869b.

34. Id., 1883 : 16.

à Saint-Germain, le programme muséographique conçu au début des années 1860, tel que Mortillet l'avait enrichi pour la préhistoire, est en passe d'être complètement réalisé : comme on l'a vu, c'est Hubert qui installera les dernières salles et réorganisera certaines des salles déjà ouvertes. L'enrichissement continu des collections a fait du MAN une institution dont l'assise dépasse largement le territoire national. Mais surtout, proportionnellement, l'accroissement des collections s'est effectué au profit des séries appartenant aux civilisations préhistoriques de toutes origines. Comme le souligne en effet Hubert dans une note préparatoire à l'aménagement de la salle de comparaison, « par la force des choses, de musée des antiquités nationales, il est devenu musée préhistorique. » Et il ajoute : « Il doit le rester et le devenir plus décidément encore [...] »³⁵

Comment y parvenir ? En prenant appui, comme le suggère Hubert, sur la démarche comparative propre à la muséographie de Saint-Germain et en ouvrant davantage encore les collections du MAN à l'ethnographie. Il l'indique dans sa note préparatoire à l'aménagement de la salle de comparaison :

Il y a lieu de tenir compte d'abord de l'état actuel de cette collection [ethnographique du MAN]. Ces collections sont considérées jusqu'à présent comme des collections de comparaison. Le résultat de ces comparaisons a jusqu'à présent été rudimentaire. On a pu d'une part démontrer l'existence d'un âge de la pierre, ancien ou récent, en dehors de l'Europe et d'autre part des objets montrant comment des lames de pierre analogues à celles qui ont été trouvées en France pouvaient être emmanchées ou utilisées.

La comparaison peut donner aujourd'hui d'autres résultats et contribuer à l'étude des phénomènes sociaux, phénomènes de la vie humaine, étude à laquelle peuvent déjà servir les matériaux rassemblés dans la partie principale du Musée. Ces phénomènes sont [...] des phénomènes technologiques (adaptation des objets à la fonction, filiation des formes) et des phénomènes de répartition (répartition des objets dans une aire donnée, correspondance de l'aire de répartition des objets avec l'aire d'extension des peuples correspondants)³⁶.

35. Hubert, s.d., publié dans Lorre, 2011 : 197-198.

36. Hubert (H.) — De la nécessité de maintenir au Musée de Saint-Germain des objets définis généralement comme ethnographiques. Texte manuscrit inachevé (11 feuillets). Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale (fonds Henri Hubert).

Il convient donc, souligne Hubert, non pas de rejeter la démarche comparatiste qu'a mise en œuvre Mortillet pour la présentation des collections préhistoriques de Saint-Germain, mais de pousser au contraire cette démarche plus loin, en exploitant à fond les données de l'ethnographie et de l'anthropologie. Ce sera l'objectif particulier de la salle de comparaison. Il s'agit, en somme, de transcrire sous une forme muséographique le programme intellectuel qu'Hubert s'est fixé et qu'il dévoilera progressivement à partir de 1906 dans son cours de l'École du Louvre. Par l'ampleur de ses collections, le MAN est destiné en effet, aux yeux d'Hubert, à présenter « une histoire ethnographique de l'Europe et de l'humanité » que doit synthétiser la salle de comparaison³⁷.

Dans ce contexte, on comprend mieux pourquoi, dans la courte autobiographie qu'il a rédigée à la hâte le 10 mars 1915, à la veille de sa mobilisation pour la guerre, Hubert a écrit s'être attaché à Saint-Germain « au côté ethnographique de l'archéologie ». Étudier les vestiges archéologiques non pas comme l'illustration d'époques historiques décrites par les sources antiques, mais bien davantage comme les témoins de l'ethnographie de sociétés disparues, certaines depuis les origines de la préhistoire : ce sera le programme que relèvera, à la suite d'Henri Hubert, le préhistorien André Leroi-Gourhan. Ce dernier fera de cette approche « ethnographique » des vestiges archéologiques une véritable méthode, qu'il appliquera à la fouille préhistorique elle-même et à la lecture des restes enfouis dans le sol³⁸.

Le « tableau des techniques de la civilisation »

Dans cette entreprise, quelles ont été les sources d'inspiration d'Hubert ? Lui-même n'en a rien dit. Dans son autobiographie de 1915 — qui reste la principale source d'information à notre disposition pour connaître ses motivations et sa démarche — il note : « Dans le musée [de Saint-Germain], ce qui m'a attiré, c'est la salle dite de comparaison où précisément la diversité des

37. Mauss, 1932 : XXIV.

38. Leroi-Gourhan et Brézillon, 1972.

reliquats archéologiques correspond à la diversité des peuples³⁹. » Qu'entend-il par-là ? Il veut manifestement dire que l'une des principales originalités des collections de Saint-Germain réside dans le fait qu'elles rassemblent une grande variété de types d'objets ou d'outils, dont on observe qu'ils sont particuliers à des cultures ou à des sociétés bien définies. Or, dès lors que l'on réunit ces « assemblages » de productions matérielles — qui proviennent tout autant de civilisations préhistoriques disparues que de sociétés « primitives » contemporaines — un fait essentiel saute aux yeux : ces groupes de mobiliers sont caractérisés par l'utilisation de techniques de fabrication et de modes d'utilisation spécifiques, qui les identifient en tant que productions culturelles.

C'est donc la technique qui imprime aux productions de ces cultures passées ou actuelles un caractère propre, reconnaissable au premier coup d'œil, et c'est bien elle qui constitue le fil rouge du projet de réorganisation de la salle de comparaison. La technique, ou plus exactement les « affinités socio-technologiques » pour reprendre les termes d'Hubert. Une de ses fiches, intitulée « De la représentation des civilisations et des peuples en préhistoire », ne retient que deux aspects, qui procèdent fondamentalement de la technique : « [la] nature des matériaux à mettre en œuvre [et] ce que l'on prétend leur faire rendre ». Pour Hubert, la question centrale que pose l'étude de ces civilisations préhistoriques sous l'angle de la technique est de déterminer « comment l'on passe de l'un à l'autre » ; c'est-à-dire comment se négocie le rapport réciproque des contraintes particulières de la matière avec le projet technique porté par la production des objets ou des outils façonnés dans cette matière. Leroi-Gourhan, qui n'est pas encore né, n'est pas loin. Hubert indique que la solution de cette question se trouve dans la recherche des « affinités sociotechnologiques ».

De quoi s'agit-il ? Hubert nous donne semble-t-il la réponse dans une autre fiche griffonnée, comme la précédente, sur une petite feuille de papier. Il a écrit, sous le titre général « La méthode suivie », à la rubrique « moyens de réaliser », les mots suivants : « tableau des techniques de la civilisation » suivis en dessous de

39. Autobiographie datée du 10 mars 1915, publiée dans Bert, 2012a : 148.

l'indication « musée Pitt Rivers ». Grand amateur d'archéologie, le général anglais Augustus Pitt Rivers (1827-1900) avait légué sa vaste collection ethnographique à l'université d'Oxford, qui créa, en 1884, le « Pitt Rivers Museum ». Pitt Rivers avait commencé à collecter des objets d'ethnographie dès 1851 et, en une trentaine d'années, il avait amassé une collection riche de plus de 22 000 pièces. À travers les objets d'ethnographie, Pitt Rivers cherchait la démonstration d'une thèse qui lui semblait correspondre à une loi scientifique du développement humain. Fortement influencé par l'interprétation spencérienne de la pensée évolutionniste de Darwin, Pitt Rivers traquait dans l'histoire des techniques la manifestation d'une évolution graduelle des cultures et de la civilisation de l'histoire de l'humanité⁴⁰. Riche de pièces de tous types et de toutes provenances, le musée Pitt Rivers visait à reconstituer les transformations de l'outillage des sociétés, depuis les formes originelles les plus primitives jusqu'aux formes tardives les plus complexes ou les plus évoluées⁴¹.

Comme on le voit, le musée Pitt Rivers constituait dans l'esprit d'Hubert une préfiguration du projet d'aménagement de la salle de comparaison. L'idée, naturellement, n'était plus de donner une interprétation évolutionniste, au sens étroit, des transformations de la culture matérielle. Ce « tableau des techniques de la civilisation » que voulait réaliser Hubert avec la salle de comparaison visait un objectif beaucoup plus ambitieux, mais aussi bien plus complexe à mettre en œuvre. Par la juxtaposition « d'assemblages d'objets », il s'agissait de donner une image globale de la circulation des innovations technologiques et culturelles, à la fois dans le temps et dans l'espace. La propagation des outillages et des techniques de production devait refléter l'évolution des cultures et des civilisations de l'histoire de l'humanité. Elle devait faire apparaître de nouveaux ensembles culturels selon leurs « affinités sociotechnologiques » ; au-delà, ce grand montage d'objets de toutes les périodes du monde

40. Pitt Rivers, 1906.

41. Chapman (W.R.) — *Ethnology in the Museum : A.H.L.F. Pitt Rivers (1827-1900) and the Institutional Foundations of British Anthropology*. Mémoire de Ph. D non publié. Oxford, université d'Oxford, 1982.

entier devait rendre visible une nouvelle appréhension de l'histoire de l'humanité : ce n'était plus seulement l'essor et la chute des grands empires et des grandes civilisations classiques qui se trouvait au centre, mais l'homme comme producteur de techniques, de styles et de significations symboliques. Surtout, l'espace du musée devenait celui du monde tout entier en réduction. Ainsi, l'expression qu'a utilisée Hubert pour décrire, dans son autobiographie de 1915, l'idée du projet d'aménagement de la salle de comparaison prend-elle ici tout son sens : « j'ai voulu, écrit-il, y faire un microcosme⁴². » Le musée comme modèle réduit de l'histoire du monde, voilà l'idée géniale d'Henri Hubert.

Aux origines : le classement de la collection Moreau

S'il a été profondément mûri, le projet d'organisation de la salle de comparaison du musée d'Archéologie nationale n'est cependant pas apparu tout fait dans la tête d'Hubert au moment de son arrivée au musée en 1898. On a vu comment ce projet avait été différé jusqu'à la fin des années 1890, notamment pour des raisons techniques. En réalité, la conception du projet de la salle de comparaison s'est dessinée et affirmée dans l'esprit d'Hubert à l'occasion des premières expériences de travail muséographique qu'il a connues à Saint-Germain. Les premières années de son installation au MAN sont une période d'apprentissage, de réflexion et d'expérimentation⁴³. À bien des égards, la création de la salle Moreau — qui est la première grande réalisation d'Hubert à Saint-Germain — constitue, dans sa conception, une préfiguration de l'organisation de la salle de comparaison. Ce premier projet n'a fait l'objet, de la part d'Hubert,

42. Autobiographie datée du 10 mars 1915, publiée dans Bert, 2012a : 148.

43. Comme l'écrit Hubert dans son autobiographie de 1915 : « Mon goût pour les musées, les formes, l'art, l'archéologie m'a porté à accepter d'entrer au musée de Saint-Germain avec Salomon Reinach. Au bout de trois ans je m'y suis passionné et j'ai beaucoup entrepris. » (Publié dans Bert, 2012a : 148.) Cette précision pourrait indiquer qu'Hubert a commencé à « se passionner » véritablement pour la muséographie à partir de 1900, date de création de la salle Moreau.

que d'une courte présentation préliminaire⁴⁴. Fort heureusement, des notes et des dessins conservés dans le fonds Hubert des archives du MAN permettent de reconstituer certains éléments inédits de la démarche muséographique et de la méthode archéologique développées par Hubert.

La collection Moreau

Né à la fin du XVIII^e siècle, Frédéric Moreau (1798-1898) avait été censeur de la Banque de France avant de prendre sa retraite dans sa propriété familiale de Fère-en-Tardenois (Aisne). Il y avait débuté, à soixante-dix ans, une carrière d'archéologue. À l'instar d'un Pitt Rivers, il avait fait fouiller sur ses propriétés de nombreux sites allant du Néolithique à la période mérovingienne, parmi lesquels un ensemble de vingt-deux nécropoles, ayant livré au total quelques 15 000 sépultures. Les fouilles, réalisées dans un secteur situé aux alentours du dolmen dit de Caranda, avaient été soigneusement consignées sous la forme de vingt-quatre volumes de procès-verbaux manuscrits, dans lesquels les découvertes avaient été illustrées sous forme d'aquarelles. Moreau avait également pris le soin de faire publier ses recherches de manière suivie : sous le nom d'album Caranda, dix-huit fascicules, parus de 1873 à 1893, rassemblaient le résultat de ses fouilles. L'ensemble de la collection issue des fouilles Moreau entra au MAN en 1889. Elle avait été acquise pour la somme importante de 20 000 francs, que Moreau avait demandé en échange de sa collection pour la reconstruction du clocher de l'église de Fère-en-Tardenois, endommagé quelques années auparavant par la foudre.

C'est Hubert qui s'est chargé d'installer la collection Moreau dans la salle XI du second étage du musée⁴⁵. Outre sa richesse, la collec-

44. Hubert, 1902b ; id. 1906.

45. Dans une note du 27 juillet 1901, le directeur des Beaux-Arts autorise la suppression de l'obligation du dépôt des vêtements des visiteurs au vestiaire ; ce qui permettra, est-il précisé, de libérer un gardien qui sera employé à la surveillance de la salle Moreau. Comme il est indiqué, « [la salle Moreau] pourra donc rester ouverte après le 1^{er} octobre, ce qui évitera de nouvelles réclamations ». La salle est donc ouverte au public, semble-t-il, depuis au moins l'automne 1900.

tion Moreau présentait pour lui un double intérêt. Elle était non seulement particulièrement bien documentée pour l'époque, mais elle appartenait surtout à une suite d'occupations archéologiques qui s'étaient succédé dans la très longue durée historique, à l'intérieur d'une même unité géographique. Comme le souligne Hubert dans son projet d'introduction au catalogue de la collection :

C'est l'histoire continue d'un coin de terre depuis la civilisation de La Tène jusqu'au Moyen âge que nous trouvons représentée par ses débris [...]. Il manque à peu près deux chaînons, l'âge du bronze et le premier âge du fer, pour relier les tombes gauloises au dolmen de Caranda, le deuxième âge du fer au Néolithique, qui est au contraire très richement représenté⁴⁶.

L'origine du microcosme

Ainsi Hubert voit-il dans la collection Moreau le matériau muséographique grâce auquel il va pouvoir mettre en œuvre le concept dont il fera l'assise de l'organisation de la salle de comparaison : c'est l'idée, déjà, du « microcosme ». En effet, les ensembles archéologiques exhumés aux environs de Fère-en-Tardenois illustrent, en quelque sorte en réduction, l'histoire des civilisations européennes depuis le Néolithique jusqu'à la période médiévale. Cinq millénaires d'histoire de l'humanité sont concentrés dans ce petit « coin de terre » et sont retracés par les objets qui en proviennent.

Mais surtout, constate Hubert, le mobilier archéologique recueilli par Moreau sur ces sites disparates est destiné à prendre une dimension nouvelle dès lors qu'il est exposé. L'espace muséographique constitué par la salle Moreau devient alors un lieu d'expérimentation qui reproduit, en plus petit, l'unité géographique dont provient le mobilier. Sous l'effet de la mise en présence des séries d'objets, on voit alors apparaître quelque chose qui n'est normalement pas visible, et que seul le musée peut faire surgir : c'est le lent mouvement du temps par lequel se lit la transformation continue des productions humaines, génération après génération ; c'est la profonde solidarité qu'entretiennent les formes des créations humaines,

46. Hubert, 1902b : 170-171.

à chaque instant de cette évolution, qui nous est imperceptible sur le moment. Exposer des objets, les disposer les uns par rapport aux autres, c'est véritablement recréer un monde en réduction, traversé par le passage du temps qui construit du sens : un microcosme, en somme.

Hubert comprend également que cette mise en corrélation des objets nécessite une méthode, encore inédite. Il ne suffit pas en effet de juxtaposer les pièces par type ou par ordre de ressemblance, comme on le faisait généralement jusqu'alors. La clé qui donne accès à ce remontage du temps archéologique, c'est le classement systématique des objets non seulement par sites mais surtout par assemblages. Avec le classement de la collection Moreau, Hubert systématise un mode de présentation des objets par ensembles de mobiliers funéraires, qu'il place à l'intérieur de cadres délimités par des baguettes noires. De la présentation du mobilier « tombe par tombe », il attend un effet visuel qui livre une signification. En effet, la juxtaposition d'assemblages de pièces analogues fait apparaître l'existence à la fois de types génériques d'objets et de combinaisons de types. Elle construit visuellement le contenu typologique de phases qui sont simultanément des périodes chronologiques et des styles culturels. La mise en présence de séries d'assemblages appartenant à des phases typo-chronologiques différentes rend visible, quant à elle, les effets de rupture et de continuité dans l'évolution de l'équipement matériel. L'organisation de la collection Moreau permet donc de reconstituer avec un degré de précision encore jamais atteint jusqu'alors la périodisation des cultures archéologiques entre le début du second âge du fer et le haut Moyen Âge à partir d'un ensemble de matériaux cohérents, provenant essentiellement de nécropoles. Comme l'écrit Hubert :

Le meilleur classement d'une collection formée dans des fouilles de nécropoles est celui qui présenterait les objets tombe par tombe. Outre l'avantage négatif de laisser peu de place à la fantaisie, cette disposition a le mérite de faire saisir d'un coup d'œil les concomitances, et de préparer l'établissement d'une chronologie par l'étude de la variation des éléments de ces séries toutes faites d'objets contemporains⁴⁷.

47. Hubert, 1902b : 173.

En juxtaposant les assemblages funéraires, Hubert réordonne, en quelque sorte, la suite des instants du temps archéologique, ou plus exactement chronotypologique, dont témoignent les caractéristiques stylistiques du mobilier des sépultures. Par la disposition de ses collections, le musée fait ressurgir le déploiement de ce temps « typochronologique » des matériaux archéologiques. Néanmoins Hubert a bien compris que, fondamentalement, une telle entreprise n'est pas destinée à produire des phases typochronologiques rigides. Elle révèle au contraire un enchaînement de séquences dynamiques, à l'intérieur duquel le travail du temps se lit essentiellement dans les transitions d'une période stylistique à l'autre. Comme Hubert le souligne en effet :

C'est d'ailleurs moins sur les périodes où les civilisations nous apparaissent comme pures, complètes et parfaitement distinctes, que sur les transitions d'une époque à une autre, sur les transformations, sur les mélanges de coutumes et de mobiliers, sur les phases indécises de métamorphoses, qu'un pareil assemblage d'objets semble devoir nous instruire⁴⁸.

La méthode technotypologique d'Henri Hubert

Une série de notes et de croquis conservée dans le fonds Hubert des archives du musée d'Archéologie nationale révèlent que le dessein véritable d'Henri Hubert allait beaucoup plus loin qu'une simple mise en ordre typochronologique des assemblages de mobiliers de la collection Moreau. Son objectif était de concevoir une méthode statistique faisant apparaître les cooccurrences d'attributs stylistiques et techniques caractérisant ces périodes anciennes, à commencer par celles de l'époque gauloise. L'idée était d'observer « les relations entre l'ornement et la forme » sur de mêmes catégories d'objets, afin d'analyser leurs variations et leur évolution. Hubert précise :

Il m'a semblé nécessaire de donner à l'intérieur de chaque classe une cote spéciale aux éléments séparables de la forme et de la décoration entre lesquels on ne peut établir de rapports constants. Cette

48. Hubert, 1902b : 171.

distinction, qui permet de simplifier l'analyse, est destinée à faciliter l'analyse technologique des objets, en faisant apparaître plus clairement la parenté des motifs interchangeables ou associés, les relations entre l'ornement et la forme et les emprunts de l'un à l'autre⁴⁹.

Une série de croquis montre qu'Hubert cherche à isoler des classes morphologiques à partir de la forme et des décors des parures métalliques annulaires, comme en particulier les torques et les bracelets de la période ancienne du second âge du fer. Il étudie en détail la forme et l'ornementation des extrémités, à partir desquelles ils forment de groupes morphologiques (exprimés par des chiffres : 1, 2, 3), qui contiennent des variantes portant sur le décor (exprimées par des lettres : a, b, c). Il décompose, de la même manière, les divers éléments constitutifs de l'ornementation des parures, isolant les motifs de partition (en chevrons ou en panneaux) des motifs composés (à base notamment de groupements de cercles oculés, ou d'éléments composant des formes linéaires. Il observe les corrélations entre le type de section des parures — dont il distingue plus d'une quinzaine de classes — et les types de fermeture, dont il retient moins d'une dizaine de variantes.

Ainsi, Hubert cherche-t-il explicitement à croiser les attributs du style et les caractéristiques de la technique. Ce qui l'intéresse, ce sont les cooccurrences de critères grâce auxquelles il devient possible d'isoler des types et des groupes d'objets, selon leur degré de ressemblance. Grâce à la méthode ainsi définie, on peut analyser ce qu'il convient d'appeler l'architecture de ces appariements, en observant la disposition et la solidité des liens qui associent ces attributs différents les uns des autres. Si l'on dispose de séries d'un même type d'objet appartenant à des périodes différentes, les grilles analytiques d'Hubert permettent de faire apparaître le jeu des apparitions et disparitions respectives d'attributs qui marquent l'évolution stylistique des productions. On peut pousser très loin l'observation de ces processus typo-chronologiques, en examinant notamment les relations entretenues par chacun des attributs vis-à-vis des autres : on voit alors quels sont ceux qui tendent à se développer, tandis que d'autres se raréfient ou disparaissent ; on observe également quels

49. Hubert, 1902b : 178.

sont les attributs ou groupes d'attributs qui tendent à se diversifier alors que d'autres se standardisent.

La révélation des survivances

Dans sa conception, la méthode d'analyse technotypologique d'Henri Hubert était révolutionnaire. Elle préfigurait les techniques de sériation qui se développeront essentiellement à partir des années 1960, d'abord à partir de manipulations manuelles puis d'ordonnements informatiques⁵⁰. La méthode d'Hubert est cependant restée à l'état d'esquisse inachevée et n'a jamais été publiée. Aussi, considère-t-on aujourd'hui que le précurseur de ces techniques d'ordonnement typonchronologique est l'archéologue anglais Flinders Petrie (1853-1942), qui a fondé la chronologie de l'Égypte prédynastique grâce à la sériation du mobilier des quelques 900 sépultures de la nécropole de Naquada⁵¹.

Hubert n'a fait que concevoir une idée, qu'il n'a pas mise en œuvre. Sa démarche évoque celle de l'historien de l'art allemand Aby Warburg (1866-1929). Plusieurs années après Hubert, Warburg a élaboré le même type de grille analytique, qu'il a appliqué à l'évolution de l'art occidental, entre 1909 et 1911⁵². Warburg s'intéressait aux différentes formes d'expression corporelle pathétique (*Pathosformen*), dont il recherchait les filiations depuis l'Antiquité jusque dans la peinture classique. Comme chez Hubert, il convenait d'isoler les attributs pertinents qui identifiaient ces figures, puis d'observer leurs associations, ou leurs cooccurrences, qui déterminaient des types et des variantes. Comme Hubert également, Warburg a abandonné ses grilles descriptives d'assemblages d'attributs à l'état de brouillon : lui aussi ne les a pas remplies.

L'intérêt de ces deux tentatives parallèles — celle d'Henri Hubert et celle de Warburg — réside dans le fait qu'il s'agissait, dans les deux cas, d'aller bien au-delà d'un simple ordonnancement chronologique

50. Djindjian, 1991 : 171-173.

51. Petrie, 1899.

52. Didi-Huberman, 2002.

des matériaux étudiés. Warburg tentait de construire une « anthropologie de l'art » finalement peu éloignée de l'idée « d'ethnographie préhistorique » d'Hubert. Cette démarche l'avait conduit chez les populations Hopi du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, où il avait étudié l'extraordinaire rituel du serpent, qui rappelait, dans son fonctionnement cathartique, certaines manifestations culturelles de l'antiquité méditerranéenne⁵³. Warburg était fasciné par la question des survivances (*Nachleben*) et leurs modes de résurgence, par-delà le temps et l'espace. Alors que Warburg observait les images et les symboles, Hubert recherchait les effets de transmission dans les formes et les techniques. Plus qu'aux détails, il était attentif à l'architecture, c'est-à-dire à la structure des manifestations de la culture et de la société. Lui aussi étudiait les survivances, ou ce que rend mieux le terme allemand de *Nachleben* : les prolongements posthumes, les héritages.

Le concept d'héritage, ou de transmission, dans le domaine des formes et des structures, constituait une notion fondamentale sur laquelle pouvaient se fonder de nouvelles approches du temps anthropologique et du temps archéologique. C'était une façon de dynamiser le temps unilinéaire des conceptions historicistes classiques, qui écrasaient tout à la fois l'archéologie et l'histoire de l'art, comme l'avait déjà bien perçu Warburg⁵⁴. Hubert était sur cette voie, qui menait à la remise en cause de l'histoire classique et de son temps séquentiel. C'est dans cette direction que cherchait à l'entraîner Mauss, mais Hubert hésitait manifestement à franchir le pas : y aller franchement ne signifiait pas seulement prendre le risque de se voir définitivement exclu de la communauté des historiens et des spécialistes du passé en général ; c'était se jeter sans espoir de retour dans une pensée dangereuse et vertigineuse, qui menait on ne sait où.

53. Michaud, 1998.

54. « J'étais sincèrement dégoûté de l'histoire de l'art esthétisante, écrivait-il en 1923. Il me semblait que la contemplation formelle de l'image — qui ne la considère pas comme un produit biologique nécessaire entre la religion et la pratique de l'art [...] — donnait lieu à des bavardages si stériles qu'après mon voyage à Berlin en été 1896 je cherchais à me reconverter dans la médecine. » (Manuscrit du 14 mars 1924, publié dans Michaud, 1998 : 254.)

Perspectives : l'héritage perdu d'Henri Hubert

Que reste-t-il aujourd'hui de l'héritage d'Henri Hubert dans l'archéologie française ? Aucun des élèves d'Henri Hubert à Saint-Germain n'a été en mesure de recueillir et de transmettre son enseignement. Après lui, Raymond Lantier et André Varagnac ont fait de l'art celtique la préfiguration d'un « art français », dans lequel se serait maintenue une identité multimillénaire, dont les racines immémoriales remonteraient à l'âge du bronze⁵⁵. Varagnac a poussé l'argument jusqu'au bout, en cherchant à promouvoir son concept « d'archéocivilisation », selon lequel les « arts populaires » auraient fidèlement transmis l'héritage de l'art gaulois jusqu'au cœur des provinces françaises traditionnelles⁵⁶. On était très loin du « celtisme républicain » envisagé par Hubert.

On oubliera très vite Hubert, après avoir immédiatement déformé sa pensée, malgré les efforts de Mauss pour la transmettre. Prisonniers de leur soumission aux sources historiques antiques, les protohistoriens ne verront pas l'intérêt qu'ils pourraient tirer, pour l'archéologie des âges du bronze et du fer, de l'approche « ethnographique » des restes archéologiques qu'avait tenté d'établir Henri Hubert. Quel intérêt pouvaient bien présenter ces rapprochements improbables, pensaient-ils, alors que l'on disposait des textes grâce auxquels il était possible de reconstituer l'histoire de ces périodes ? Ainsi, lorsque Albert Grenier reprendra, à la suite de Déchelette tué à la guerre en 1914, la publication de son désormais fameux *Manuel d'archéologie*, ce sera pour rappeler, dès l'ouverture du premier volume, que « l'archéologie doit servir à l'histoire [dont] elle n'est qu'une science auxiliaire⁵⁷ ». C'était une façon de siffler la fin de la récréation.

De manière inattendue, c'est le préhistorien André Leroi-Gourhan qui paraît le plus proche de l'héritage d'Hubert. On ne s'en surprendra pas, en réalité, connaissant la proximité intellectuelle qui liait Leroi-Gourhan à l'enseignement de Marcel Mauss. Comme

55. Lantier, 1940 ; Varagnac et Fabre, 1956.

56. Varagnac, 1949 ; id., 1955.

57. Grenier, 1931 : 105.

Hubert, Leroi-Gourhan cherche à édifier une approche ethnographique des données de l'archéologie. Néanmoins, alors qu'Hubert s'intéresse aux séries et aux objets de musée, Leroi-Gourhan focalise son attention sur les sites et les vestiges trouvés sur le terrain. Ne serait-ce pas l'héritage de son ami Hubert que Mauss aurait transmis en partie à Leroi-Gourhan ? On est frappé en tout cas par des similitudes de méthode, tous deux étant, fondamentalement, des spécialistes de la technique. La définition d'attributs, l'observation des cooccurrences de critères, l'étude des phénomènes de covariance, qu'Hubert met en place à l'occasion de son travail sur la collection Moreau, trouveraient-ils un écho lointain dans les travaux de Leroi-Gourhan sur l'art pariétal paléolithique⁵⁸ ?

Le projet d'Henri Hubert au MAN : un échec muséographique ?

Qu'en est-il du bilan de l'héritage muséographique laissé par Hubert à Saint-Germain ? Contrairement aux apparences, celui-ci reste mitigé. On peut se demander en effet si l'incapacité dans laquelle s'est trouvé Hubert d'achever l'organisation de la salle de comparaison n'a pas contribué à déstabiliser l'ensemble du projet muséographique de Saint-Germain, tel que l'avaient conçu les créateurs du musée, dans les années 1860. Il fallait certes dépasser le comparatisme d'un Mortillet ou d'un Pitt Rivers — qui accrédaient désormais une vision quelque peu réductrice et simpliste de l'évolutionnisme darwinien — en le transposant à l'histoire de l'humanité. Néanmoins, la création d'une salle de comparaison nécessairement séparée du reste des collections exposées dans le musée vidait de son sens la confrontation des séries ethnographiques aux objets archéologiques, qui avait constitué jusqu'alors le principe de présentation des collections préhistoriques du MAN. Plus précisément, la comparaison des collections devenait redondante, c'est-à-dire inutile, dès lors que la muséographie imaginée dans l'ancienne salle de Mars exposait en détail le « tableau des techniques de la civilisation » voulu par Hubert.

58. Leroi-Gourhan, 1992.

En d'autres termes, en concentrant l'ethnographie dans la salle de comparaison, l'entreprise d'Hubert la faisait disparaître du reste du musée et finalement l'isolait de la présentation des collections archéologiques. Aussi la tentative ethnographique inachevée d'Hubert était-elle destinée à constituer, après lui, un objet muséographique indéterminé. Certains pouvaient dorénavant considérer ce type de présentation comme un kyste ethnographique déplacé sur un pur musée « d'archéologie nationale ». La situation pouvait se prolonger en l'état tant que les objets ethnographiques n'accédaient pas au rang de pièces de musée — c'est-à-dire d'œuvres d'art — et ne constituaient que de simples documents. C'était encore le cas à l'époque d'Henri Hubert, mais la situation allait changer radicalement dans le courant du *xx^e* siècle. De plus en plus rares à mesure que les anciennes populations primitives s'acculturaient ou simplement disparaissaient, les objets ethnographiques devenaient des objets de collection et surtout des sources d'inspiration, si ce n'est des modèles, pour l'art contemporain⁵⁹.

Leur captation par les musées de beaux-arts était dès lors inéluctable ; ce d'autant que le discours ethnographique qu'avait tenté d'élaborer Hubert à Saint-Germain était devenu inaudible. Aussi peut-on se demander si l'échec d'Hubert n'a pas contribué, sans que celui-ci ait pu naturellement l'anticiper, au démantèlement des séries ethnographiques du MAN, qui rejoindront pour l'essentiel les collections du musée du quai Branly lorsque celui-ci sera créé en 1996.

Le pari risqué d'Hubert

Dans tous les cas, il semble qu'Henri Hubert ait sous-évalué la nature particulière des vestiges archéologiques. La démarche partagée du couple Mauss-Hubert reposait en effet sur un pari d'ordre phénoménologique, dont les enjeux restent toujours actuels. En se répartissant le travail à égalité, Mauss et Hubert ont dû en effet tenir pour acquis un postulat qui n'était malgré tout qu'une hypothèse. Ils ont considéré que les manifestations de la sociologie des

59. Goldwater, 1998.

cultures humaines pouvaient être appréhendées symétriquement dans le temps et dans l'espace. Le problème n'est pas tant de considérer que de telles manifestations puissent être identiques, ou du moins analogues, dans des sociétés différentes, éloignées qu'elles soient les unes des autres dans la chronologie et/ou la géographie. Il est plutôt d'envisager que ces manifestations sociologiques puissent être également accessibles à partir de catégories de faits radicalement différentes; à savoir d'un côté les faits anthropologiques, et de l'autre les faits archéologiques⁶⁰.

Lorsqu'ils travaillent sur des données ethnologiques ou sociologiques, les chercheurs savent en général à quels collectifs ils ont affaire: ceux-ci se désignent d'eux-mêmes, tandis que les communautés se fondent sur une idée commune de leur identité. Ces collectifs produisent des comportements qui s'organisent et qui s'expliquent à l'intérieur d'une logique sociologique ou anthropologique qui leur est propre. En revanche, les matériaux archéologiques sont d'une nature tout à fait différente, ne serait-ce que parce qu'ils correspondent à la transcription matérielle — et par conséquent indirecte et aléatoire — de comportements individuels ou collectifs. Mais surtout, l'identité des groupes qui les ont produits est le plus souvent perdue, comme s'est évanouie toute la complexité de leur univers symbolique, dont il ne nous reste, au mieux, que des témoignages épars et en général discontinus. Faut-il donc tenir comme un fait acquis que la cohérence technique ou stylistique de ces productions matérielles implique une cohérence correspondante du ou des groupe(s) sociologique(s) qui les ont créés? En d'autres termes, peut-on remonter aussi aisément des vestiges matériels aux comportements idéels et à l'identité des groupes humains? Est-ce seulement possible lorsque l'on ne dispose plus de textes ni de mentions orales pour nous les faire connaître?

60. Comme le souligne l'anthropologue Alain Testart, de nombreux aspects sociologiques des sociétés archaïques — tels en particulier les institutions ou les structures sociales, mais aussi les échanges et l'économie — sont des « invisibles » pour l'archéologie, dans la mesure où ces comportements collectifs laissent peu ou pas de traces dans les vestiges matériels: « la société, écrit Testart, est normalement et globalement invisible. Ou du moins n'est-elle visible que par certaines de ses œuvres matérielles; pour peut-être 95 % ou 90 %, elle est invisible » aux yeux des archéologues (Testart, 2012 : 157-159).

Il était sans doute trop tôt, à l'époque d'Henri Hubert, pour soulever de telles questions. La nature des matériaux archéologiques ne constituait pas encore un champ de réflexion, comme elle le deviendrait à la fin du ^{xx}^e siècle, notamment dans la recherche américaine. Néanmoins, ce problème explique sans doute en partie les louvoisements d'Hubert, qui, contrairement à Mauss, se sent attiré par la pensée de « l'école méthodique » incarnée par le courant historique de Seignobos, Langlois ou Monod. Dans cette configuration, la question de la place des textes et de leur interprétation est évidemment cruciale. Il est révélateur d'observer que, lorsqu'il s'est agi d'écrire, Hubert est revenu vers les textes, en faisant appel à la linguistique et à la mythologie comparée. Il a repoussé l'archéologie à l'arrière-plan, comme si c'était la simple illustration matérielle d'une réalité anthropologique autrement mieux connue par d'autres sources.

Il est curieux de constater qu'Hubert n'a rien écrit sur ce qui, précisément, constituait une nouvelle approche des matériaux archéologiques : sa méthode de classement des collections du musée de Saint-Germain. Sans doute ce savoir-là n'était-il formalisable ni dans les termes de la sociologie, ni dans ceux de l'histoire. Hubert a abordé l'archéologie en pensant qu'il pourrait facilement lui appliquer les outils de ces disciplines, auxquelles il avait été formé. Ce faisant, il a découvert autre chose : cet objet de connaissance rebelle, qui échappe aux champs disciplinaires classiques, que constitue l'archéologie. L'archéologie n'est pas, ne peut pas être une « science auxiliaire de l'histoire ». Elle ne constitue pas non plus une annexe des sciences humaines — de l'anthropologie, de l'ethnologie ou de la sociologie — dans le domaine du passé. On doit à Hubert de nous l'avoir fait découvrir, finalement malgré lui.

L'homme sans quantités

Hubert et la sociologie historique

Serge Lewuillon

« À partir de Newton, [...] le cours du temps se reconstruit à l'aide de l'équation différentielle et des conditions initiales données ou supposées, mais c'est un temps neutre, sans qualité, sans « odeur », sans accident, sans vécu... »

Michel Paty, *La flèche du temps*.

« La notion de temps [...] n'est pas celle d'une quantité, mais celle de qualités. »
Hubert et Mauss, « Introduction à l'analyse de quelques phénomènes religieux »

Hubert ? Quel Hubert ?

Voilà bien une renommée paradoxale. Une pensée forte et riche, une œuvre foisonnante, mais inachevée, partant insaisissable et frappée d'un inguérissable malentendu. Deux livres marquants, certes, mais posthumes, comme si l'auteur avait voulu que sa responsabilité en fût dégagée. L'édition des *Celtes* et des *Germaines* résulte des efforts conjugués d'un sociologue, d'un archéologue et d'un linguiste, qui tentèrent de donner à quelques manuscrits et à des notes de cours une tournure cohérente. Cette aptitude à la synthèse historique, dont témoignent les *Celtes*, ne saurait suffire au mérite d'Hubert. Aussi, pour certains, aurait-il été surtout recommandable comme sociologue, ce qui n'était pas pour déplaire à ceux qui admiraient la nouvelle histoire. Pour d'autres, il serait peut-être plus admirable comme conservateur, habile à l'étude des

collections comme à l'agencement des salles et des vitrines¹, bien que ce soit précisément dans ce domaine que l'œuvre d'Hubert demeure inaboutie. Enfin, le dernier sujet d'engouement pour l'auteur des *Celtes*, le jumeau de travail de Mauss, fut sa part dans l'histoire des religions, qui mettrait Hubert à l'égal de Mircea Eliade et de Claude Lévi-Strauss².

Il est vrai qu'apprécier cette œuvre à sa juste valeur n'est pas chose aisée, car Hubert a multiplié les va-et-vient entre la sociologie des religions, l'anthropologie, l'archéologie et la muséographie. Pourtant, cette apparente dispersion, loin de constituer un défaut de méthode, était la règle du brassage des données de toutes origines chez les durkheimiens. Cela tend à démontrer que le fond de la pensée d'Hubert était bien de nature sociologique. Malheureusement, l'exposé du résultat de ses travaux a pâti, tout comme pour Mauss, d'un travail d'édition désordonné recourant à des sources hétérogènes : notes de cours, éditions partielles, reprises actuelles en poche ou en ligne, plusieurs fois réimprimées sans introduction ou au contraire gâchées par des commentaires antagoniques. Pire, on a observé combien les difficultés de la réception posthume de Mauss — en France plus encore que dans les pays anglo-saxons — avaient contribué à opposer Mauss à Durkheim, l'anthropologie à la sociologie, l'anthropologie des sociétés primitives à celle des sociétés contemporaines³. Il est à craindre que ce genre de mésaventure guette aujourd'hui Henri Hubert, victime en outre d'un dénigrement fondé sur des arguments anachroniques⁴. C'est en cela que l'exposé de la sociologie du temps, qui est à Hubert ce que l'essai sur le don est à Mauss, constitue le point de vue idéal pour saisir l'ampleur et la cohérence de l'apport théorique d'Henri Hubert, depuis l'élaboration de sa notion du sacré⁵ jusqu'à sa conception d'une sociologie historique.

1. Lorre, 2011 ; Olivier, 2000.

2. Petkova, 2006.

3. Weber, 2012.

4. Brun, 2000.

5. Isambert, 1976 : 35-36 ; Martelli, 1996 : 53-57.

Le temps des Celtes

Revenons-en aux *Celtes*, puisque cet ouvrage concentre sur lui les critiques qu'on a dites. En réalité, il n'en fut pas toujours ainsi. Que l'œuvre fût posthume n'empêcha pas qu'elle ait joui d'emblée d'une réputation flatteuse et durable. Bien entendu, il est remarquable que les *Celtes* aient eu d'emblée l'honneur de l'emblématique collection de la Bibliothèque de synthèse historique. Les *Celtes* reçurent aussitôt de plusieurs savants « progressistes » (Henri Berr lui-même, naturellement, mais aussi le géographe Albert Demangeon⁶) des hommages appuyés qui revenaient à situer leur auteur dans la proximité de l'école des *Annales*, scellant ainsi sa renommée.

L'ouvrage, paru cinq ans après la mort de l'auteur, eut d'abord une existence académique, au sein donc de la Bibliothèque de synthèse historique. En soi, cela suffisait à son mérite, d'autant qu'il n'exista pas d'entreprise concurrente entre les deux guerres. En 1950, il fut réimprimé tel quel, puis, en 1974, parut pour la première fois en format de poche ; d'autres éditions se sont succédé jusqu'en 2007 ; vint enfin l'actuel format électronique. Cette chronologie succincte montre que de l'après-guerre jusqu'au début des années 1980, les *Celtes* demeurèrent une solide référence, dominant les balbutiements de la protohistoire française. Les étudiants de cette époque peuvent témoigner que les enseignants d'histoire ou d'archéologie — on disait encore les « antiquités nationales » — étaient alors moins avares d'éloges que de critiques à son égard ; à peine concédaient-ils que le premier tome, moins concrètement documenté que la suite, était plutôt dépassé. Mais dans le second, on persistait à voir une somme mêlant habilement l'information archéologique, la vision historique et l'esprit sociologique.

Que cherchait-on au juste dans la synthèse d'Hubert ? Les commentaires élogieux qu'on lit à son sujet dépassent l'histoire et l'archéologie des Celtes pour privilégier la dimension sociologique de l'ouvrage. Chacun s'accordait à penser que si son édition tronquée n'avait pas affecté son contenu archéologique et linguistique, il n'en

6. Demangeon, 1933.

allait pas de même pour la « civilisation des Celtes ». Il est vrai que le second tome des *Celtes* a connu une composition différente du premier⁷. Mauss insiste avec son indéniable autorité sur le caractère éminemment sociologique de deux chapitres en particulier, aux intitulés explicites, « Objet et méthode d'une étude sociologique des Celtes » et « Structures de la société celtique » : « Nous nous permettons, étant nous-même sociologue et ethnographe comme l'était Hubert, de souligner l'accord de l'histoire, ainsi entendue dans ce livre, avec les autres disciplines où Hubert marqua son passage : la sociologie et l'archéologie préhistorique.⁸ » Loin d'être anecdotique, cette orientation sociologique avait pour elle l'abondance des résultats et la durée de la recherche : de 1922 à 1924, elle avait fait à trois reprises l'objet, de la part d'Hubert, d'un cours de toute une année. Mais comme la matière débordait des limites du second tome des *Celtes*, Jean Marx, fin connaisseur de la littérature et de la mythologie celtiques, dut se résoudre à l'« œuvre barbare de condenser en quelques pages la matière d'un grand livre⁹ ». Toutefois, ce n'était qu'une mesure provisoire, Mauss faisant part de son intention de publier un autre volume (le 21^{er}, tel que cela ressort d'un programme d'édition de la collection « L'Évolution de l'humanité »¹⁰), qui offrirait cette fois l'intégralité du *Cours de sociologie descriptive des Celtes*. Pendant quelque temps, il conserva une partie des papiers d'Hubert sur ce sujet, mais il ne semble pas les avoir utilisés directement pour ses propres travaux¹¹.

7. Hubert, 1932a: XXII.

8. Id.: XXIV.

9. Degros, 1973 ; Nicault, 2013.

10. Archives du Centre international de synthèse, IMEC, BRR2.7 [cote laissée incomplète]. Remarque : ces archives ont été consultées à titre exceptionnel en avril 2003, alors qu'elles étaient en traitement à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) [en même temps que les archives Mauss et Hubert du Collège de France ; le résultat de la recherche étant négatif, l'actualisation de la cote est restée en suspens].

11. Il ne fait aucune allusion à Hubert dans son fragment de sociologie descriptive (« Fragment d'un plan de sociologie générale descriptive. Classification et méthode d'observation des phénomènes généraux de la vie sociale dans les sociétés de types archaïques (phénomènes généraux spécifiques de la vie intérieure de la société »). *Annales sociologiques*, 1934, série A, fascicule 1, p. 1-56.

Le premier volume de ses *Celtes*, consacré à l'exploration de l'identité et aux origines de ce peuple, se tient au cœur de ce qui est considéré aujourd'hui comme un mythe historiographique. À l'aide des mêmes outils que ceux de Déchelette, mais en recourant à la démarche sociologique, Henri Hubert tenta de dépasser les limites de son modèle. Conscient que les notions de civilisation et de culture archéologique ne pouvaient être congruentes, Hubert chercha à concilier la pluralité de cultures très anciennes avec une ethnogenèse en vagues successives qui les aurait subsumées à une époque ultérieure : ce processus aurait alors mérité le nom de celtisation. Comme on l'a développé ailleurs, ce terme est d'essence structurale au sein d'une hiérarchie de relations identitaires, où les Celtes formeraient un *genre* et les Gaulois une *espèce*. Le surcroît d'épaisseur historique de cette espèce constitue, à peu de chose près, l'ethnicité ; l'ethnogenèse désigne la manière dont celle-ci se forme et s'acquiert¹².

Plusieurs reproches peuvent être adressés à ces thèses, tant du point de vue linguistique qu'historique, mais on n'envisagera ici que la conception du temps qui sous-tend l'ethnogenèse selon Hubert. En quoi celle-là mériterait-elle un traitement particulier ? Hubert ne s'exprime pas directement là-dessus dans les *Celtes*, mais on doit garder l'esprit qu'il n'a pas rédigé à proprement parler ces volumes, dont la part sociologique était promise, selon ses éditeurs, à une publication spécifique. Quoi qu'il en soit, le temps y apparaît comme le schéma directeur du processus ethnogénétique. Le temps des Celtes ne pouvait être celui de l'ancestralité, en raison du rejet par Hubert du recours aux schémas de filiation comme de l'usage de la notion de « celtique » elle-même (« il vaudrait mieux ne jamais l'employer... »). L'ethnogenèse d'Hubert se présente d'abord comme une théorie générale de l'évolution historique des peuples, qui s'oppose autant à la cladogenèse qu'au diffusionnisme ou qu'à la filiation élémentaire. Le temps y apparaît comme l'expression analogique du rythme de chacune des instances sociales qui contribuent, au sein d'une combinatoire complexe, à l'émergence de l'ethnogenèse celtique. Ce premier pas sur la voie des temporalités relève de

12. Lewuillon, 2006 : 179-181.

la même conception que celle qui règle les principes classificatoires sollicités par Hubert dans l'agencement des collections archéologiques au musée des Antiquités nationales comme dans la réorganisation de la salle du comparatisme. L'essence structurale du temps comme concept opératoire de l'interprétation archéologique donne toute sa mesure dans l'aptitude de ce concept à réunir l'ensemble des catégories matérielles, des instances sociales et des expressions culturelles qui le produisent. On peut y reconnaître une origine sociologique et une conséquence anthropologique. La première tient à l'exploration des instances productrices des temporalités, au premier rang desquelles se tient le sacré : c'est le nœud de la sociologie d'Hubert. La seconde tient à la vertu analytique de ce concept dans l'interprétation des représentations : une pensée que l'analyse des mythes de Lévi-Strauss portera à la perfection. Le chemin du temps est décidément cohérent.

La nouvelle expérience du temps

Comprendre pourquoi le sacré a paru à Hubert être le meilleur champ d'expérimentation du temps nécessite d'intégrer certaines règles essentielles et même préjudicielles de la sociologie durkheimienne : d'une part, chercher à reconnaître, par le biais d'une phénoménologie des attitudes et des comportements, la structuration générale des instances sociales ; d'autre part, ramener à un principe unique les comportements empiriques individuels aussi bien qu'institutionnels. C'est bien là la démonstration à laquelle Mauss et Hubert entendent procéder en rassemblant dans les *Mélanges d'histoire des religions* trois essais sur le sacrifice, la magie et le temps, munis d'une introduction en forme de justification. La relation entre le sacrifice et la magie est exemplaire de ce point de vue : si le premier est aisé à penser en tant qu'institution religieuse, l'interprétation de la seconde, éminemment empirique et individuelle, lance un défi que Mauss et Hubert entendent surmonter en exposant « comment, dans la magie, l'individu isolé travaille sur des phénomènes sociaux ». Ils s'en expliquent à plusieurs reprises,

notamment dans un avertissement aux *Mélanges d'histoire des religions*¹³. Cette argumentation, qui est reprise et développée dans la préface¹⁴ de cet ouvrage, constitue, par sa portée tout à fait générale, la première clef de l'épistémologie d'Henri Hubert. Elle plaide pour ce caractère classificatoire dont on a fait plus haut l'un des critères élémentaires de la sociologie durkheimienne, dans la mesure où elle permet d'ordonner les catégories phénoménologiques du fait social :

La science des religions n'a pas encore de nomenclature scientifique. Notre ambition d'ailleurs n'est pas seulement de définir des mots, mais de constituer des classes naturelles de faits et, une fois ces classes constituées, d'en tenter une analyse aussi explicative que possible. [...] Le sacrifice et, par extension, les rites en général, nous ont paru profondément enracinés dans la vie sociale. [...] Pour vérifier et pour élargir les conclusions de notre travail, nous avons donc été amenés à faire de la magie notre seconde étude. [...] Comment la magie peut-elle procéder en dernière analyse d'une notion collective comme la notion de sacré ? [...] Pour résoudre ce dilemme, nous allons avoir à chercher si les rites magiques se passent dans un milieu social [...] puisque ce n'est que dans le milieu, où se passent les rites magiques, que se trouvent les raisons d'être des pratiques de l'individu magicien¹⁵.

Les rapports sympathiques

L'introduction proprement dite aux *Mélanges d'histoire des religions* poursuit naturellement le même but que l'appendice. À ce sujet, il est remarquable que le commentaire sur la magie ne se réfère pas au texte sur « L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes », qui est une étude spécifiquement ethnographique, mais à l'« Esquisse d'une théorie générale de la magie », une recherche plus conceptuelle¹⁶. S'il n'y a pas lieu de s'arrêter ici

13. Mauss, 1950 : 138-141 ; voir Weber, 2008 : 4-5.

14. La préface porte le titre suivant : « Introduction à l'analyse de quelques phénomènes religieux (1906) ».

15. Mauss, 1950.

16. Hubert & Mauss, 1904.

au détail des analyses d'Hubert et Mauss sur la magie, le principe explicatif de l'action de la magie sur l'individu mérite cependant de retenir l'attention.

En effet, la question de l'efficacité de la magie chez Mauss et Hubert passe par la reconnaissance de cette croyance collective qui fait que la magie fonctionne, ou si l'on préfère, que des individus admettent qu'elle fonctionne. Afin de la ramener à un principe qui abolisse la diversité des rites magiques (cette constatation étant vide de sens par elle-même), Mauss a recours à la notion de *mana*. Celle-ci tient chez les Mélanésien à la force du collectif, reçue comme rationnelle en tant qu'elle est issue du désir de cohésion du corps social, qu'elle fonde en retour. Cette interprétation constitue une évolution par rapport aux vues développées par Durkheim dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Son originalité conduit Mauss (qui est plus impliqué dans ce volet de l'analyse que Hubert) à décrire le *mana* « comme une expression de forces différenciées [...] comme un ensemble de différences de potentiel, et de potentiel d'action : le *mana* est un verbe et non un nom¹⁷ ». Ainsi, le *mana* est-il associé à la valeur dynamique des choses, sans être un pouvoir en soi :

Ce que nous appelions place relative ou valeur respective des choses, nous pourrions l'appeler aussi bien différence de potentiel. Car c'est en vertu de ces différences qu'elles agissent les unes sur les autres [...] Il va de soi qu'une pareille notion n'a pas de raison d'être en-dehors de la société, qu'elle est absurde au point de vue de la raison pure, et qu'elle ne résulte que du fonctionnement de la vie collective.¹⁸

Dans son introduction à *Sociologie et anthropologie*, Claude Lévi-Strauss a fait un pas supplémentaire en direction de l'interprétation symbolique :

Ainsi s'expliquent les antinomies [...] que Mauss a mises en lumière : force et action ; qualité et état ; substantif, adjectif et verbe à la fois ; abstraite et concrète ; omniprésente et localisée. Et en effet, le *mana* est tout cela à la fois [...] : simple forme [...] Dans ce système de symboles que constitue toute cosmologie, ce serait simplement une

17. Keck, 2002.

18. Mauss, 1950 : 114.

valeur symbolique zéro, c'est-à-dire un signe marquant la nécessité d'un contenu symbolique supplémentaire à celui qui charge déjà le signifié, mais pouvant être une valeur quelconque à condition qu'elle fasse encore partie de la réserve disponible [...]. On pourrait dire pareillement, [est-il précisé en note] en schématisant la conception qui a été proposée ici, que la fonction des notions de type *mana* est de s'opposer à l'absence de signification sans comporter par soi-même aucune signification particulière¹⁹.

Délaissant momentanément l'analyse des principes efficaces du sacrifice et de la magie, Mauss et Hubert se penchent alors, dans l'introduction aux *Mélanges*... sur deux catégories de degré supérieur réunies sous le titre du « Problème de la raison » : l'espace et le temps²⁰, dont ils font le cadre des rites magico-religieux et des récits mythologiques. À l'espace correspondent les temples, au temps, les fêtes. Le rôle de l'espace n'est cependant guère développé dans l'introduction aux *Mélanges*... qui privilégie l'analyse du temps : Mauss et Hubert s'en justifient brièvement ailleurs²¹. Ce choix reflète dans une certaine mesure l'état des travaux d'Hubert, car si l'on ne peut arguer d'aucune étude spécifique consacrée à l'espace rituel chez les deux sociologues, la question du temps dans la religion et la magie a déjà été abordée par Hubert dans l'introduction au *Manuel d'histoire des religions* de Chantepie de La Saussaye²², avant d'être développée dans son « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie²³ ».

La première version de la dimension spatio-temporelle de la religion selon Hubert est exposée dès le texte de 1904 : la représentation commune du temps et de l'espace ne peut offrir un cadre convenable aux phénomènes de la religion ni de la magie. Évacuons tout d'abord la notion d'espace, ce sujet n'étant pas approfondi dans les textes ultérieurs : l'espace où s'accomplit essentiellement la fête est quitte de

19. Lévi-Strauss, 1950 : 43 et note 35.

20. Mauss & Hubert, 1909 : 21 et suiv.

21. « Ce que l'un de nous a fait explicitement pour l'idée de temps avait été indiqué pour l'idée d'espace, à propos de la classification des choses suivant les régions. » Voir Durkheim et Mauss, « Classifications primitives » : 63.

22. Hubert, 1904 : p. V-XLVIII.

23. Hubert, 1905. Cette étude est reprise dans : Hubert, 1929.

toute apparence profane pour occuper une dimension mystique qui recouvre le monde réel et communique avec lui en certains points choisis. Cette représentation n'est pas sans évoquer celle de l'au-delà telle qu'elle émane de la littérature celtique insulaire. Il n'est pas impossible qu'il faille y voir une contamination, Hubert ayant souvent considéré la littérature celtique médiévale et moderne comme des sources historiques²⁴. Mais c'est d'abord la question du temps qui l'occupe, lorsqu'il suggère que les fêtes, inscrites dans le temps profane, se déroulent pourtant en dehors de lui puisqu'elles vont se répétant indéfiniment. Ce temps qui ne compte pas ni ne se décompte agit en vertu d'une capacité qu'Hubert sollicitera à plusieurs reprises. On peut se la représenter comme un processus où les choses, baignant ensemble dans un éther « d'êtres et de qualités, où l'imagination dépasse librement les limites de la perception », communiquent entre elles pour ainsi dire par sympathie. Elles se déploient alors en un système d'images sensibles qui parent le visible comme l'invisible, obéissant à des lois qui régissent la succession des causes et des effets. Ce n'est pourtant ni un monde irréel, ni surnaturel, et moins encore de fantaisie, mais un monde de pouvoirs où, par la transcendance du fait social, la pensée s'objective et les désirs s'exaucent :

Les membres du groupe sentent si fortement l'unité de leur pensée ou de leur action commune, et combien ils y sont individuellement étrangers, qu'ils la projettent immédiatement au dehors ; de sorte que leur représentation collective s'interpose entre eux et les faits ou les choses, entre eux et leurs propres perceptions²⁵.

Le sacré, cette autre catégorie essentielle de la religion, fonctionne sur le même mode. Tout comme le temps, le sacré est séparé du profane par la litanie des interdictions rituelles, qui forment une barrière ondoyante, mais toujours infranchissable et par ailleurs nécessaire. En effet, si les phénomènes sacrés agissent par sympathie, la fréquentation des choses pures peut conférer la grâce ; en revanche, le contact des choses impures ne peut qu'apporter la souillure, pour ainsi dire par contagion. Le sacré tout entier — du

24. Hubert, 1932b, au service de l'histoire des Celtes de Bretagne et d'Irlande (p 198 sq.) et surtout de l'étude sociologique des Celtes (p. 223-331).

25. Hubert, 1904 : 42-43.

moins le cadre que constituent le temps et l'espace sacrés, où « s'accomplissent les actes efficaces que sont les rites » — est ainsi soumis à l'action sympathique :

C'est l'idée d'une sorte de milieu où l'on entre et d'où l'on sort, dans les rites d'entrée et de sortie du sacrifice, par exemple. C'est aussi celle d'une qualité d'où résulte une force effective [...] véritable catégorie, au sens aristotélicien du mot. Elle est dans les représentations religieuses ce que les notions de temps, d'espace, de cause, sont dans les représentations individuelles. C'est elle qui fonde la croyance et empêche la critique de l'hallucination religieuse en imposant des conditions à l'expérience et aux raisonnements. Or, c'est à la pensée de l'homme en société, et non pas de l'homme individuel, qu'elle appartient, selon nous. Le sacré a précisément par rapport à l'individu la même objectivité que le phénomène social dont il est l'acteur involontaire²⁶.

Pour Hubert, tout est dit — et de longue date — dans ce texte inspiré ; à l'heure de développer son étude sur la représentation du temps, il se borne à rappeler, dans les termes dont il avait usé pour son introduction au *Manuel* de Chantepie de la Saussaye, les aspects étranges et contradictoires que fait surgir la notion de temps dans sa confrontation au sacré. Ce faisant, il définit le paradoxe du temps qui, à la fois profane et sacré, ressortit à l'éternité des mythes autant qu'au comput social. En d'autres termes, si les mythes sont porteurs d'histoires hors du temps, les rites qu'ils suscitent — c'est-à-dire les fêtes — s'accomplissent périodiquement dans le cours du temps profane. Les solutions proposées à ce problème ont pris la forme, sous l'effet du travail collectif des générations, du calendrier. Il n'est pourtant pas sûr que ce résultat soit moins paradoxal que les incertitudes qui l'avaient suscité. Car la notion empirique du temps

n'est pas celle d'une quantité, mais celle de qualités [...] Les harmonies et les discordances qualitatives des parties du temps sont de la même nature que celle des fêtes [et] les qualités du temps ne sont pas autre chose que des degrés ou des modalités du sacré [...] Nous avons ainsi pu concevoir, comment cette notion de sacré doit être celle en fonction de laquelle les autres se classent, mais aussi se produisent par segmentations et oppositions successives²⁷.

26. Hubert, 1904 : 46-48 ; Isambert, 1976 : 47-50.

27. Hubert et Mauss, 1909 : 23-24.

La durée sociale

Pour qui interroge désormais l'histoire de la sociologie du temps, il est devenu difficile d'ignorer le nom d'Henri Hubert. Il n'est pas un sociologue ni sans doute, par attraction, un historien des religions qui n'y fasse référence²⁸. Hélas, de leur propre aveu, les archéologues n'ont pas saisi les enjeux théoriques de la sociologie d'Hubert²⁹ ni surtout compris que celle-ci constituait la clef de l'interdisciplinarité obstinée défendue par le « sociologue historien » (un oxymore qui aurait pu figurer en exergue de la dispute « temporelle » entre Braudel et Gurvitch³⁰). De cette interdisciplinarité, de la dispersion des recherches d'Hubert et du cloisonnement des sciences humaines est né un malentendu, chaque chercheur étant persuadé qu'Hubert était plutôt compétent dans la discipline voisine que dans la sienne. De manière significative, l'état des lieux dressé par les sociologues eux-mêmes (émanant du réseau de la revue *Temporalités*) reconnaît dans le travail d'Henri Hubert, désigné au passage comme historien, la première étude sociologique consistante sur le temps. Loin d'être une faute, le croisement des genres est la marque même d'un sujet situé au point de rencontre de tous les genres de connaissance. En psychologie, l'étude fondatrice « la plus congruente avec les théories cognitivistes modernes est celle d'un philosophe sociologue du XIX^e siècle³¹ ». Le même constat d'interdisciplinarité est dressé pour les influences qu'exercent les penseurs entre eux : Durkheim est inspiré par Kant, Halbwachs par Bergson ou Janet, tandis que Gurvitch adopte la définition des temps sociaux de Piaget³². Henri Hubert et décidément en bonne compagnie et la reconnaissance du monde savant, à commencer par celle des sociologues, fait justice du reproche de

28. À part Gurvitch (ainsi qu'Elias, qui considérait qu'à la fin du XX^e siècle, la sociologie du temps restait à inventer : Elias, 1996 : 52) ; Angeletti et al., 2012-2014 ; Sue, 1992 ; Pronovost, 1996 ; Farrugia, 1999. Sur le renom d'Hubert en histoire des religions : Petkova, 2006 : 19.

29. Brun, 2000 : 22.

30. Maillard, 2005 ; voir également Vasicek, 1994 : 195.

31. Guyau, 1889.

32. Ramos, 2000.

faiblesse théorique de Hubert qui, selon son contempteur attitré, serait plus prompt à collecter les détails qu'à rassembler ses idées. Dès lors, la faiblesse théorique change de camp : peut-être est-il nécessaire d'être dispersé soi-même pour comprendre l'interdisciplinarité, mais est-il suffisant d'égrener les amalgames et les anathèmes pour en proposer une critique utile³³ ? Sans doute convient-il d'admettre qu'il aura manqué à Hubert une certaine « philosophie de la modernité », comme aurait dit Simmel, pour faire de sa sociologie du temps une œuvre achevée. En effet, cette branche de la sociologie s'est constituée, puis développée jusqu'à nos jours, sous l'impulsion de deux questionnements indépendants : celui sur la nature du temps et celui sur son accélération. Bien que des relations persistent entre ces deux formes d'entendement, notamment par l'usage du concept mitoyen de la temporalité (c'est-à-dire la reconnaissance de la spécificité d'un temps propre à tout mode existentiel ou encore l'affirmation que tout mode est nécessairement informé par le temps), chacune de ces formes se développe selon un axe phénoménologique spécifique : la socialisation du temps pour la première forme et son implication historique pour la seconde.

En l'absence d'une conception explicite de la notion de durée et d'une définition unanime des temporalités, il est difficile d'admettre que le concept d'accélération du temps, nécessairement relatif, puisse être autre chose qu'une émanation de la conscience individuelle. De plus, ce concept, qui n'est certainement pas un produit de l'expérience, est marqué par avance du sceau de l'ambiguïté, voire de la tautologie : faut-il entendre par accélération du temps le raccourcissement de chacune des périodes qui composent le temps historique ou l'augmentation de la fréquence d'apparition des périodes singulières à l'intérieure d'une époque donnée ? Peu importe car, dans tous les cas, la question de la définition des époques, c'est-à-dire celle des bornes délimitant des portions de temps, renvoie au prédicat du temps historique. Le temps historique serait donc celui qui est marqué par une accélération, alors que l'accélération elle-même ne peut être définie qu'en référence à un temps historicisé. Cette difficulté préjudicielle affecte la plupart des systèmes

33. Brun, 2000 : 22.

qui ont concouru à la sémantique des temps historiques. Il serait déplacé de se livrer à une critique superficielle des interprétations de Koselleck³⁴. Il est néanmoins regrettable que cette contribution si appréciable pour la connaissance du temps historique par comparaison avec le temps des êtres n'ait pas laissé la place qui lui revient au temps des choses. En effet, en offrant l'appui d'une référence extérieure au point de vue ontologique, l'intégration du temps de la physique institue l'objectivité nécessaire pour penser le temps de la conscience, un détachement sans lequel on demeure exposé au vice tautologique qu'on a dit. Mais Henri Hubert n'a cure de la voie historiciste. D'autre part, ses premières réflexions théoriques précèdent l'étude de Bergson sur les données immédiates de la conscience (dont la confrontation avec la théorie de la relativité produira l'étude sur la durée³⁵) comme celle de Husserl sur la perception phénoménologique du temps³⁶. Aussi est-ce en toute indépendance qu'il se propose d'approfondir ses analyses dans la perspective de la socialisation du temps.

Henri Hubert est bien de son époque. Il n'y a pas lieu, par conséquent, de confronter ses idées avec toute l'histoire de la sociologie du temps, puisque celle-ci se constitue après lui, dans la modernité de l'accélération du temps historique. Sa sociologie s'élabore donc en suivant le premier des axes phénoménologiques dont on parlait plus haut : la socialisation du temps. Par ailleurs, Hubert n'explore pas les recoins de la conscience, mais il recherche le point d'appui de la physique pour aborder la signification du temps à travers deux de ses manifestations majeures et affrontées : le rythme et la durée. Sa motivation pour ces recherches ne provient pas d'un fait précis, mais d'une combinaison d'influences. Ainsi qu'on l'a souligné, l'interdisciplinarité lui était essentielle. Au tournant du xx^e siècle, il avait déjà fait son entrée en sociologie, ayant participé en 1898 à la fondation de l'*Année sociologique*, en même temps qu'il intégrait le musée d'Archéologie nationale. Il y entreprit sans tarder son travail de classement des collections : son premier article

34. Koselleck, 1990.

35. Bergson, 1889 ; id., 1968.

36. Husserl, 1964.

sur la collection Moreau, entrée au MAN en 1899, parut en 1902³⁷. Enfin, les thèmes relatifs à l'étude du temps dans la religion et la magie étaient en place dès 1904 dans la préface du *Manuel d'histoire des religions* de Chantepie de la Saussaye. L'« Étude sommaire de la représentation du temps... » paraissait l'année suivante, bien documentée. Aussi ses recherches sur le temps sont-elles suscitées autant par le programme élaboré par l'équipe de l'*Année sociologique* que par l'histoire des religions. Toutefois, l'élément décisif tint sans doute au besoin de procurer un fondement scientifique à la classification des collections ou plutôt des assemblages archéologiques³⁸. Car il y a dans ce projet bien plus qu'un classement : c'est une statistique analytique qui fut d'abord intuitive, puis raisonnée. À vrai dire, on doit y voir une tradition propre au MAN.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, plusieurs archéologues d'Europe septentrionale développèrent la protohistoire européenne en fixant les cadres chronologiques et morphologiques de ses cultures matérielles. L'un d'entre eux, Oscar Montelius, approfondit la démarche typologique, fondée sur le croisement des matériels (des ensembles archéologiques) et les associations de types. Cette nouveauté épistémologique promettait d'augmenter la portée analytique de l'étude du matériel. C'est dans ce contexte de perfectionnement de la classification que se développa la « dispute des étiquettes ». Conservateur au MAN dans les années 1860, Gabriel de Mortillet était attaché à la *classification typologique* des industries, qu'il tentait de mettre en rapport avec l'évolution des groupes humains. Il s'agissait en somme de dresser un *tableau* des progrès et des époques de l'humanité³⁹. Cette activité atteint son apogée en 1867 lorsque Mortillet entreprit de classer les collections paléolithiques de Saint-Germain-en-Laye pour l'Exposition universelle de Paris. En matière de nomenclature, le renversement méthodologique était total chez Mortillet : au lieu de la stratigraphie, c'était désormais la typologie qui fournissait la chronologie des

37. Hubert, 1902b ; id. 1906 ; Lorre, 2015 : 145-146.

38. Olivier, 2000 : 11-12 ; Lorre et Boucher, 2014.

39. Pautrat, 1993 : 50-59.

industries, devenant ainsi le principe de périodisation⁴⁰. Salomon Reinach, dans ses *Antiquités nationales*, fut le premier à dénoncer la « dangereuse erreur » d'une forme sociale de l'évolutionnisme qui sous-tendait cette « loi universelle » de succession des industries⁴¹. La crise vint de ce que Mortillet avait rédigé les étiquettes des objets dans le droit fil de sa théorie, un travail dont la responsabilité incombait principalement à Alexandre Bertrand. Celui-ci, peu désireux de s'engager dans une polémique idéologique, s'empressa de changer sur les étiquettes le mot *époque* en celui de *type*, gommant à la fois le concept de stade et celui d'évolution⁴². La dissipation de cette polémique dans les travaux de Chantre, de Déchelette ou de Reinecke appartient à l'histoire de l'archéologie. Mais il est évident qu'en raison de sa durée — quatre décennies — et de son implication dans la classification muséographique, elle a marqué la pratique de la recherche au MAN. Hubert, qui en connut les derniers soubresauts, ne pouvait la tenir à distance de sa propre entreprise classificatoire. Ce qui ne resta pas sans conséquences pour ses conceptions sociologiques.

C'était effectivement l'évolutionnisme social qui était en cause dans cette affaire, Mortillet n'ayant jamais voulu démordre de son hypothèse que, dans l'analyse des cultures « archéologiques », seule l'évolution pouvait rendre compte de la continuité et des transitions⁴³. Cependant, l'évolutionnisme social avait le tort de faire passer un peu légèrement une métaphore quasi géologique (les âges de la société se succèdent les uns aux autres comme se succèdent les dépôts d'une plaine alluvionnaire) pour une analogie sociologique (les couches géologiques alternent dans le temps comme les régimes sociaux). On a souvent critiqué l'évolutionnisme social au moyen d'arguments idéologiques⁴⁴. Mais dans le cas de l'évolution culturelle, quel est l'argument qui, au delà du contenu des

40. Mortillet, 1897 : 192; Pautrat, 1993 : 55.

41. Reinach, 1889 : 95-96, 789.

42. Mortillet, 1900 : 240; on consultera également la *Grande Encyclopédie du XIX^e siècle*, s.v. « Âge préhistorique », où s'affrontent les points de vue de Bertrand et de Mortillet.

43. Mortillet, 1900 : 22.

44. Testart, 1992.

termes de l'équation (l'histoire, la géologie, la société), légitimerait la métaphore tout en invalidant l'analogie ? C'est l'expérience du temps, celui qui est « propre à tout mode existentiel » et qui génère les temporalités. Penser des temporalités spécifiques conduit au moins à reconnaître que le temps de la géologie ne saurait être celui de l'homme — ce qui n'est certes pas une découverte révolutionnaire, mais qui vaut d'abord par les conséquences qu'en tirent les archéologues, surtout ceux des plus hautes époques⁴⁵. Pour le conservateur chargé d'ordonner les cultures matérielles, pour l'archéologue tenu d'en établir la chronologie comme pour le sociologue désireux d'en reconnaître la raison sociale, les temporalités constituaient le principe essentiel. Si le temps a emporté bien des convictions de l'ombrageux Mortillet, au moins lui reste-t-il cette conclusion de la « dispute des étiquettes ». Encore qu'exprimée sous le rapport des temporalités, c'est à la vision sociologique d'Henri Hubert qu'elle paraît le mieux convenir.

Aujourd'hui, les ensembles d'objets archéologiques décrits, contextualisés et mis en séries forment une combinatoire complexe dont on attend, au terme de procédures calculatoires, la disposition des associations privilégiées et la représentation d'une évolution que l'on voudrait chronologique, même si les rapports de ces associations avec le temps s'avèrent problématiques⁴⁶. On n'en était pas là au début du xx^e siècle. Néanmoins Henri Hubert, qui connaissait les travaux de Petrie, mais pas nécessairement ses « sériations » primitives⁴⁷, avait pressenti la richesse de ce genre d'analyses, comme le montrent ses études graphiques (qui ne manquent pas d'évoquer celles de Darwin⁴⁸). Ainsi que l'écrit Laurent Olivier :

Le mobilier archéologique [...] en donnant à voir quelque chose qui n'est pas normalement visible dans la dispersion des sites et des

45. Pas plus que le temps du pléistocène n'est celui du Paléolithique ; Pautrat, 1993 : 59.

46. Sur la critique de ce mode d'analyse, voir Lewuillon, 1997 ; id. 2008.

47. Hubert cite parfois Petrie dans un contexte chronologique (par ex. Hubert, 1925 : 18, notes 1 et 3) et Mauss le cite dans sa correspondance avec Hubert (Bert, 2010 : 453). On se réfère ici à la « charte des séquences de datation de la poterie prédynastique » de Petrie (1899), qui n'eut pas un grand retentissement à l'époque : Lewuillon, 2008 : 23, note 17.

48. Bredekamp, 2008 ; Olivier, 2000 : 11-12 ; id., 2008 : 241-245.

séquences d'occupation archéologiques et que seul le musée peut faire apparaître: le lent mouvement du temps par lequel se lit la continue transformation des productions matérielles des sociétés humaines et leur profonde solidarité à chaque instant de cette évolution imperceptible sur le moment [...] Ce qu'Hubert en attend, c'est la mise en évidence visuelle d'horizons chronologiques définis par la morphologie des assemblages de mobilier et le remontage spontané de leur succession dans le temps⁴⁹ [...]

L'intuition de Hubert se distingue de celle de Petrie en ce qu'elle subordonne le classement à la typologie fonctionnelle pour signifier les différentes instances de l'évolution: celles du discours, de la technique et de la fonction. Cette théorie s'avoue surtout résolument dynamique: c'est le mouvement qui permet au temps de s'écouler et qui lui fait mériter le nom de durée. Le laboratoire en est la salle de comparaison, à Saint-Germain-en-Laye. Insatisfait de la typochronologie rigide de la science allemande⁵⁰, Hubert imaginait une présentation muséographique qui mît en avant l'enchaînement des séquences dynamiques et le mouvement de leurs transitions⁵¹; de l'agencement en séries des objets se dégagerait spontanément le principe d'évolution.

Le temps est donc bien présent dans le raisonnement méthodologique d'Hubert, mais sous une forme paradoxale. Car si le concept d'évolution suffit à procurer une légitimité aux chronologies culturelles, la litanie des horizons chronologiques, jalonnés de planches de mobiliers archéologiques aux transitions abruptes, ne suffit pas à rendre compte de la dynamique des cultures. Les phases typologiques pas plus que les faciès culturels en eux-mêmes ne sont rien; ce qui importe, pour le sens de l'histoire, c'est le mouvement qui enchaîne ces époques les unes aux autres dans une transition permanente. Hubert le dit bien:

C'est d'ailleurs moins sur les périodes où les civilisations nous apparaissent comme pures, complètes et parfaitement distinctes, que sur les transitions d'une époque à une autre, sur les transformations, sur

49. Olivier, 2000 : 11.

50. Reinecke, 1902.

51. Hubert, 1902b. Sur les critères intrinsèques (la forme et le décor) et extrinsèques (la technologie et la fonction), voir. Lewuillon, 2008 : 22-26.

les mélanges de coutumes et de mobiliers, sur les phases indécises de métamorphoses, qu'un pareil assemblage d'objets semble devoir nous instruire⁵².

Considérées de la sorte, les transitions expriment d'elles-mêmes le paradoxe du temps des cultures : un temps que nous imaginons a priori quantifiable, puisque nous le rabattons sur une expérience calendaire, mais dont les bornes demeurent pourtant introuvables, ne nous laissant que des ensembles à l'étendue et aux dimensions incertaines. De ce fait, la durée de ces ensembles nous échappe, bien que nous puissions en avoir une certaine conscience. De cette aporie initiale, Hubert en infère d'autres, qu'il situe désormais dans la sphère religieuse :

La notion de temps, qui préside à la formation des premiers calendriers magiques et religieux, n'est pas celle d'une quantité, mais celle de qualités. Elle comprend essentiellement la représentation de parties, qui ne sont point aliquotes, qui s'opposent les unes aux autres, qui sont prises les unes pour les autres, et chacune pour toutes les autres, en raison de leurs qualités spécifiques⁵³.

Rythmes sacrés et transitions profanes

Prenant acte de l'inanité du processus comptable et mesuré qui fait l'ordinaire de l'expérience historique comme de la pratique archéologique, Hubert ressent le besoin d'une autre perception du temps, à la fois sensible et malléable. Tout d'abord, la recherche de la sensibilité le met sur le chemin de la durée. Il se tourne alors dans un premier mouvement vers la conscience individuelle et collective, qu'on désignera comme l'instance des « temporalités affectives », puis la dépasse pour interroger l'expression du rythme propre à chaque phénomène, c'est-à-dire les « temporalités effectives »⁵⁴. Ces dernières, saisies dans le champ de la religion et de la magie, lui ouvrent des perspectives sur la malléabilité du temps et sur une opportunité de résoudre le paradoxe « de l'éphémère et

52. Hubert, 1902b ; id. 1906.

53. Id., 1904 : 24.

54. Lewuillon, 2008 : 25.

du durable », c'est-à-dire celui des transitions entre divers horizons culturels et technologiques⁵⁵.

On a vu que cet essai aux accents phénoménologiques avait été préparé par des travaux menés presque toujours en collaboration avec Mauss⁵⁶ — sur la sociologie religieuse et l'étude du sacré. L'introduction au *Manuel d'histoire des religions* de Chantepie de La Saussaye, écrite par Hubert seul, fait exception et confirme l'originalité profonde de la pensée de ce dernier sur la nature et le rôle du temps. Mais c'est bien l'« Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie » qui installera cette recherche dans le champ de la sociologie. Cette double référence justifie que les sociologues en partagent l'analyse avec les historiens des religions⁵⁷. Pour l'enquêteur, la connotation sociale la plus profonde du temps s'observe tout naturellement dans les calendriers, mais ne se réduit pas à cela⁵⁸ : elle est aussi profondément durkheimienne, ne serait-ce que par son articulation avec la notion de sacré⁵⁹.

Le processus analytique de l'« Étude sommaire... » vise à concilier l'apparent émiettement du temps et de l'espace avec l'infinité et l'immutabilité du sacré (en y comprenant, une fois pour toutes, la magie)⁶⁰. L'instance dans laquelle évoluent ses propositions est celle de la « matière » du temps, dont l'essence, analogue à celle du sacré, tient dans une présence continue et indivisible qui marque la conscience de son empreinte. Pour autant, le temps comme le sacré sont fragmentés, dans la pratique sociale, en un grand nombre d'intervalles de durée variables dont la mesure objective, c'est-à-dire la quantification, est sans objet. La nécessité du temps se situe ailleurs. Hubert pose alors que « le temps est une condition nécessaire des actes et des représentations magiques et religieuses », le rite gardant « toujours le minimum de détermination temporelle, que lui

55. Gouletquer, 2003.

56. Bert, 2012a.

57. Isambert, 1979 ; Petkova, 2006.

58. Isambert, 1979 : 202.

59. Durkheim, 2012.

60. Hubert, 1905.

donne sa relation avec l'occasion qui le provoque⁶¹ ». En d'autres termes, il convient de distinguer entre, d'une part, la durée, qui a quelque chose à voir avec le sacré, et, d'autre part, les rites, dont le cours est réglé par le décompte du temps : tout système procédant au moyen de dates et de durées successives constitue un calendrier. Cependant, la valeur des multiples durées n'a pas de portée réelle ; plus exactement, elle est incommensurable, ou mieux encore, *sans commune mesure* avec le temps des horloges. Par conséquent, pour la religion et la magie, le calendrier n'a pas pour objet de mesurer, mais de *rythmer* le temps

Mais cette solution soulève un nouveau problème, car il y a désormais une contradiction à rapporter à un compte commun chaque durée particulière exigée par le sacré. Pour réussir cette conciliation des temps différents et inégaux, Hubert propose de recourir à une sorte de valeur de référence conventionnelle qui égalisera les durées. À partir de là, il établit une grammaire du temps, considéré comme essentiellement discontinu et non mesurable, bien que perçu à travers des rythmes. Ceux-ci — nos temporalités — constituent une « suite d'inégales grandeurs, emboîtées les unes dans les autres, qui s'équivalent de la même façon⁶² ». Voilà pour la conscience ; mais le sociologue doit encore répondre à une objection qu'il se fait à lui-même : n'aurait-il pas confondu, dans sa quête du sens, un banal discours sur les marques du temps avec la genèse de celui-ci dans la conscience individuelle ou collective ? Pour répondre à cette ultime question, Hubert se voit contraint, en bon durkheimien, de récuser la conscience comme unique creuset du temps et à en dessiner, avec d'infinies précautions, la structuration sociale. Chemin faisant, il est amené à constater que les catégories dévoilées par le temps servent à penser non seulement l'organisation du sacré, mais même à classer l'ensemble des rapports sociaux ou encore à aménager les représentations de l'espace⁶³. Voici enfin la vraie nature du temps social : une référence, ou du moins un ensemble de représentations concrètes qui marchent sur le chemin de

61. Hubert, 1905 : 191-197.

62. *Ibid.*, 1905 : 191-197, 202-207.

63. Isambert, 1979 : 201-202 et note 84.

l'abstraction classificatoire. Une abstraction, vraiment ? Pas entièrement sans doute, car d'autres praticiens de la représentation ont fait la même expérience que Hubert. N'est-elle pas frappante, cette réflexion de Tarkovski sur la conciliation de la durée du récit et de la fragmentation du montage cinématographique, qui se résout pour le spectateur dans l'appréhension du rythme ?

Les raccords de plans organisent la structure du film, mais ne créent pas, contrairement à ce qu'on croit d'habitude, le rythme du film. Le rythme est fonction du caractère du temps qui passe à l'intérieur des plans. Autrement dit, le rythme n'est pas déterminé par la longueur des morceaux montés, mais par le degré d'intensité du temps qui s'écoule en eux⁶⁴.

En composant sa vision hiérarchisée des temps emboîtés, conçue dans une forme ensembliste et formulée comme la dialectique du continu et du dénombrable, Hubert n'a pu ignorer l'influence novatrice de Cantor, son contemporain. En formulant l'égalisation des durées inégales, qui évoque la science audacieuse des années 1920-1930, il n'a pu oublier Bergson, toujours influent. En interprétant le temps sacré comme une structure idéologique, il n'a pu négliger le système de Dumézil, qui commençait à poindre. De tous ces points de vue, Hubert est donc bien de son temps. Par l'originalité de sa réflexion, tirée d'une immense culture, d'une infaillible pratique interdisciplinaire, il se situe à la pointe de la pensée scientifique moderne.

En offrant une solution au « paradoxe de l'éphémère et du durable » qui, chez les archéologues, s'exprime comme un problème de transition entre les horizons culturels et technologiques, Hubert a restitué aux cultures matérielles la dynamique de l'histoire dont la quantification du temps postulée par la typochronologie les avait privées. Il a érigé cette solution en une théorie sociologique pionnière, où se combinent les qualités du temps des appréhensions sociales individuelles, synthétisées notamment dans la sphère du sacré. Certes, nous prenons conscience aujourd'hui que cette synthèse peut encore s'accomplir ailleurs. Mais le mérite d'Hubert tient sans conteste à l'invention d'une pensée qui concilie le caractère

64. Tarkowski, 1989 : 111.

incommensurable du temps avec son usage dans les sciences empiriques. Il a ainsi posé les conditions nécessaires à l'unification épistémologique d'une des dimensions essentielles de l'histoire.

Une triple légitimité

Souvent, au cours de l'exploration de cette figure particulière de la sociologie durkheimienne, on s'est confronté à des critiques adressées au travail d'Hubert, l'homme qui avait tout entrepris, mais rien achevé. Passe encore pour ce reproche circonstanciel, mais d'autres, plus fondamentaux, remettent en cause la légitimité du travail muséographique, du positionnement historique et même de la méthode sociologique d'Henri Hubert⁶⁵. Autant dire que si ces défauts irrémédiables étaient avérés, sa sociologie du temps tomberait d'elle-même. On est donc conduit à reconsidérer à la fois la posture et la recherche de l'archéologue sociologue dans chacun de ces domaines, en guise de validation du temps sans quantités qu'il a révélé ; outre qu'on s'interrogera sur ce que pourrait bien signifier l'achèvement d'une réflexion sur le temps, la durée, le discret et le continu, on sait les circonstances de la vie d'Hubert et de sa carrière écourtée — tout comme le fut celle de Déchelette, par exemple. En revanche, il est permis de se demander si la perception qualitative du temps, la superposition des rythmes et l'emboîtement des temporalités ne constituent pas un horizon épistémologique indépassable pour certains archéologues adeptes d'idéologies portatives et de procédures automatiques. Et comme on sait, la frustration engendre souvent le dépit.

Questions méthodologiques

Un archéologue, justement, s'étant risqué sur ce sujet, prononça naguère un jugement sans appel sur l'œuvre du conservateur de Saint-Germain-en-Laye. Patrice Brun soulignait la faiblesse des résultats obtenus par Hubert, en décalage avec sa position

65. Brun, 2000 : 17-32.

éminente aussi bien au musée des Antiquités nationales, à l'École du Louvre ou à l'École pratique des hautes études, qu'à l'*Année sociologique*. Ce plaidoyer exclusivement à charge incriminait tout autant le manque de visibilité de l'œuvre muséographique d'Hubert que l'édition de deux ouvrages (aux *Celtes* s'ajoutant les *Germaines*) dépassés dès leur sortie. Mais derrière ces reproches factuels se dressait une accusation d'incompétence généralisée, voire d'imposture. De fil en aiguille, c'est à Hubert qu'incomberait l'échec généralisé de l'archéologie française entre les deux guerres : cette « figure centrale de la sociologie durkheimienne » et conscience archéologique du MAN, qui n'a pas su créer la dynamique qui aurait sauvé l'archéologie. « Malgré cet homme si bien placé à tous les points de vue, [l'archéologie] a subi un grave déclin entre les deux guerres mondiales et n'a même pas trouvé dans [l'œuvre de Hubert] les bases méthodologiques et théoriques sur lesquelles aurait pu s'opérer son renouveau [...] En particulier, la perspective sociologique, qui aurait pu lui être imprimée et qui aurait mis très tôt notre archéologie pré- et protohistorique en phase avec ses homologues anglo-américaines, n'a pas été développée ». Comme on le voit, le but de ce procès n'est pas de saisir l'actualité d'Hubert dans son temps, mais de comprendre les raisons du retard de l'archéologie française au cœur du xx^e siècle. Si une telle enquête est louable et relève par excellence du travail de l'historien, encore faut-il que la méthode en soit sans faille.

On est loin du compte avec ce procès, où l'on voudrait qu'Hubert, en tant que partisan invétéré de l'école « méthodique⁶⁶ », endosse la responsabilité de toutes les tares de l'archéologie française. Les concepts *ad hoc* ne manquent pas pour instruire ce réquisitoire extravagant : l'anti-évolutionnisme, le descriptivisme (*sic* — vice notoire du courant naturaliste), le conservatisme réactionnaire et le nationalisme larvé. À ceux-ci s'ajoute l'artifice de sa posture

66. Animée principalement par les historiens Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, l'école méthodique avait pour ambition de définir une démarche méthodologique qui assurerait à l'Histoire le statut d'une discipline scientifique objective, attachée à l'analyse des documents issus du passé. Hubert était donc partisan d'un certain scientisme historique, qu'il cherchait à asseoir sur les bases de la sociologie et de l'anthropologie comparées.

sociologique et spécialement de son engagement durkheimien. Enfin, au chapitre des défaillances, on déplorera autant son impéritie archéologique et son incurie muséographique et, surtout, son incapacité, par prolepse, à s'engager dans les grands débats ouverts en archéologie... plus d'un demi-siècle après sa mort ! En fait, la chronologie parle d'elle-même : Hubert, nommé à l'École du Louvre en 1906, au MAN en 1910, mobilisé lors de la Grande Guerre, réintégré en 1919, interrompu par la maladie en 1925, décédé en 1927 à cinquante-cinq ans, eut peu de temps pour lui. On a peine à croire que c'est à cet homme pressé que P. Brun s'adresse en visant l'archéologie de la fin du ^{xx}^e siècle. C'est à croire qu'il y a du transfert là-dessous : serait-ce à un essai d'autocritique que nous assistons, médusés ? Laissons d'abord la réalité du travail accompli à Saint-Germain-en-Laye faire justice de ces reproches, tout simplement par l'énumération des faits et des tâches d'Hubert, dont l'effort muséographique fut loin d'être négligeable⁶⁷.

Bien qu'Hubert ait publié relativement peu d'archéologie, « il s'est engouffré dans un travail titanesque d'extension et d'organisation des collections de Saint-Germain. À son arrivée au musée, les collections du musée des Antiquités nationales comptaient déjà plus de 35 000 items ; elles auront plus que doublé durant sa période d'activité, pour atteindre près de 75 000 numéros à sa mort⁶⁸ ». Par ailleurs, il a accueilli au MAN le mobilier de nombreuses fouilles et de plusieurs collections substantielles (Moreau, Piette, de Baye, de Morgan ou encore du Châtelier), tant dans le domaine de la protohistoire que dans celui de la préhistoire. La liste est longue de ce qu'Hubert a accompli au musée. Certes, certaines de ces collections ou de ces ensembles issus de fouilles pouvaient avoir une origine relativement ancienne, mais l'étude préalable à leur classement et à leur présentation muséographique constituait une étape essentielle de leur mise à la disposition des chercheurs. Dans ces circonstances, évoquer des travaux fondés sur des données dépassées témoigne d'une singulière méconnaissance de ce volet de l'archéologie professionnelle.

67. Olivier, 2000 ; Lorre, 2011.

68. Olivier, 2000 : 10.

Les Celtes au miroir de la France

On fait par ailleurs un curieux procès politique à Hubert que l'on ne saurait taire, dans la mesure où il en découle une accusation de conservatisme politique, à l'enseigne du « nationalisme républicain ». À la suite d'un essai de sociologie politique⁶⁹, plus souvent recopié que compris, certains auteurs ont cru déceler chez Hubert des tendances libérales et cosmopolites, rassemblées sous l'étiquette de « mythe républicain ». L'affaire Dreyfus — Hubert fut un dreyfusard précoce — en aurait été le laboratoire et la civilisation des Celtes le lointain modèle. Dans la profondeur du temps historiographique, ces idées n'étaient pas dénuées de simplisme : à la brutalité invétérée des aristocraties germaniques et anglo-saxonnes, arc-boutées sur le droit du sang, sinon sur celui de la race, répondait la force tranquille des structures celtiques, pétries du sens de la culture et de la vie sociale. Hubert souscrivit à cet argument déjà bien éprouvé à son époque, en le tournant dans son inimitable style durkheimien. Voyait-il pour autant un « lien génétique » entre ce républicanisme primordial et celui de la France contemporaine ? Rien ne permet de l'affirmer ; il s'agirait même plutôt du contraire. En effet, le concept d'hérédité en ce domaine répugnait tout particulièrement à Hubert, qui le rangeait parmi l'attirail de la pseudo-sociologie. Après avoir dénoncé cruellement l'hérédité (« un mot qui embrasse, dispense de connaître et paraît expliquer les différentes variétés de l'incompréhensible »), Hubert s'appliqua à souligner son inanité sociologique : « En fait, l'hérédité dans la vie sociale ne rend compte de rien, car l'on n'hérite jamais que d'aptitudes élémentaires dont le développement dépend de l'éducation et du milieu⁷⁰. » Et quand bien même ce lien serait-il reconnu, cela ferait-il d'Hubert un historien conservateur ou pire encore, un partisan de l'école méthodique ?

Qu'Hubert ait cherché dans l'identité celtique idéalisée une expression morale capable de transcender toute historiographie, y trouvant le « miroir [...] d'une France moderne [...] généreuse,

69. Strenski, 1987.

70. Hubert, 1901d.

intégratrice, racialement mélangée⁷¹ », cela n'a rien de surprenant, car c'est justement cette dimension morale qui nous importe et qui rend Hubert essentiel. Mais il arrive qu'on se méprenne sur ce jeu spéculaire en faisant de la situation antique des Celtes un modèle pour notre temps. S'il fallait prendre les choses dans ce sens trivial, on pourrait alors parler d'une illusion historiographique dont se serait bercé l'historien sociologue. Quelques-uns se sont d'ailleurs empressés de dénoncer ce prétendu mythe républicain, au motif qu'en leur temps, les républicains eux-mêmes étaient enclins au nationalisme et portés à la colonisation. Le concept républicain est-il pour autant resté à jamais marqué de cette tache originelle ? Ceux qui pratiquent l'amalgame historico-politique sont pourtant les premiers à s'insurger contre ce type d'argument lorsqu'il est utilisé à leurs dépens⁷². Dans la pensée d'Hubert, ce ne sont pas les Celtes anciens qui tendent un miroir à la France, c'est l'inverse. Dans sa tentative de rendre compte de la société celtique, Hubert a cherché à s'appuyer sur des concepts cohérents. Il les a puisés dans la sociologie, qui est d'abord une théorie *actuelle* ; il a ensuite entrepris de vérifier si leur projection dans le passé était pertinente.

La légitimité sociologique

Faut-il enfin accorder du crédit à l'idée dissonante qu'Hubert aurait été aussi peu durkheimien que possible⁷³ ? S'il fallait établir une distinction entre la qualité de sociologue élémentaire et celle de sociologue durkheimien, on insisterait sans doute, pour la seconde catégorie, sur la conception du fait social total, qui requiert l'usage des catégories de pensée à la fois collectives et classificatoires. Or, c'est indéniablement dans le droit fil de ces concepts qu'Hubert a placé son analyse des cultures matérielles antiques et non classiques au service de son travail de conservateur. D'une certaine façon, il a permis que l'archéologie pût se concevoir comme une

71. Brun, 2000 : 6-9.

72. Comme l'a montré un débat récent sur l'invention du concept de « sièges princiers » celtiques (ou *Fürstensitze*) au cours de la période nazie (Legendre, Olivier, 2013).

73. Brun, 2000 : 6-9.

ethnographie. Son projet de réorganisation de la salle de comparaison du MAN est le point d'orgue de ce renversement épistémologique — du moins il l'eût été si Hubert n'était mort pour ainsi dire sur scène. On voit bien où se situe le malentendu : alors que la méthode de l'archéologue sociologue, déjà si difficile d'accès, s'interrompt sur une démonstration inachevée, comment certains ne seraient-ils pas tentés d'y voir un échec ? Selon Karady,

Henri Hubert s'est trouvé dans la position d'un précurseur appliquant les méthodes de l'érudition académique traditionnelle à l'étude de « matériaux relativement "ignobles" fournis par l'ethnographie, le folklore, le droit coutumier, etc. » ; il a montré qu'ils « pouvaient être soumis au même type de traitement savant [...] que les textes sacrés, les auteurs anciens, les documents des grandes civilisations et conduire à des résultats de solidité comparable ». Cette démarche innovante, lui a valu, ainsi qu'à tout l'entourage de Durkheim, une difficulté d'accès à la reconnaissance institutionnelle⁷⁴.

On ajoutera : et une ingratitude persistante.

Pourtant, au-delà même de ses positions scientifiques et de ses fonctions éminentes à l'*Année sociologique*, on ne saurait être plus durkheimien qu'Hubert (ce qui n'exclut pas certains désaccords) et cela sur deux plans au moins : celui de la morale et celui de la culture politique. Contentons-nous ici d'en évoquer sommairement deux aspects, dont le premier renvoie justement au thème républicain dont il était question plus haut. Du point de vue de la morale durkheimienne, « l'axiome fondamental, c'est que la personne humaine est la chose sainte par excellence ; c'est qu'elle a droit au respect que le croyant de toutes les religions réserve à son dieu ; et c'est ce que nous exprimons nous-mêmes, quand nous faisons de l'idée d'humanité la fin et la raison d'être de la patrie⁷⁵ ». Si nous nous demandons ce qu'est la morale chez Durkheim, la réponse nous éclaire en même temps sur ce qu'est la patrie : loin de l'invocation compulsive qu'elle représente pour la droite nationaliste française entre les guerres de 1870 et de 1914-18 et de cette rhétorique barrésienne qui sut séduire Jullian et même Déchelette,

74. Lorre, 2011 : 202, citant Karady, 1979 : 81.

75. Durkheim, 1963 : 78.

la patrie constitue pour la grande école sociologique le champ d'application par excellence des lois saintes de l'humanité. Cela n'a rien à voir avec un quelconque héritage en provenance de lointains ancêtres : c'est une acquisition de la vie sociale elle-même. Parlant de l'éducation morale, Durkheim n'hésite pas à revenir sur la patrie :

Nous en venons maintenant à la recherche des moyens qui peuvent permettre de constituer chez l'enfant le second élément de la moralité. Ce second élément consiste, avons-nous dit, dans l'attachement à un groupe social d'une manière générale, mais plus spécialement dans l'attachement à la patrie, pourvu que la patrie soit conçue, non comme une personnalité étroitement égoïste et agressive, mais comme un des organes par lesquels se réalise l'idée d'humanité. La source de toute cette partie de la vie morale est évidemment dans la faculté que nous avons de sympathiser avec autre chose que nous-mêmes, c'est-à-dire dans l'ensemble des tendances que l'on appelle altruistes et désintéressées⁷⁶.

C'est cette noblesse des fins sociales qui marque l'engagement d'Hubert et qui lui permet justement de se garder des dérives ethnocentriques⁷⁷. Sa clairvoyance apparaît dans les nuances qu'il applique dans les *Celtes* aux concepts de race et de peuple, de société et de nation, de civilisation et de culture — les expressions se cherchent —, là où ses critiques voudraient justement trouver sa faute historique. Ainsi de la race et du peuple :

L'esprit de confusion a soufflé chez les anthropologues quand ils se sont occupés des Celtes, et ils s'en sont beaucoup trop occupés. On s'est préoccupé longtemps parmi eux d'attacher des noms propres ethniques à des races pures. Il en a été des Celtes comme des Aryens. On a voulu donner leur nom à l'un ou à l'autre des types physiques régnant en Europe [...] Peuples et races étant choses différentes, ne concordent pas nécessairement et, en fait, ne concordent jamais exactement [...] Les caractères physiques [...] peuvent varier sans que ces variations aient le moindre rapport avec leur histoire [...] Races et peuples ont leurs variations. Elles ne sont pas nécessairement de même sens ; il n'est pas exclu qu'elles soient de sens contraires⁷⁸.

76. Durkheim, 1963 : 144.

77. Lewuillon, 2006 : 176-181, 185-190.

78. Hubert, 1932a : 40-45.

Ainsi encore de la civilisation :

Certains archéologues et historiens ont fait quelquefois de la notion de cette civilisation un usage malencontreux que nous aurons à redresser. Un sophisme analogue à ceux qui ont été commis, à propos des Celtes, en anthropologie, l'a été en archéologie [...] en instituant, entre les deux termes civilisation de La Tène et Celtes, une véritable équation⁷⁹.

De la société et de la nation :

Nos sociétés, dans l'espèce, il s'agit de nations, sont des êtres complexes, constitués d'éléments de natures diverses, les uns physiques, les autres moraux. Elles ne se sont pas formées par simples additions. On peut comparer leur formation à celle d'un cristal. Dans la nôtre, le premier élément qui ait fait cristalliser le mélange, est l'élément celtique⁸⁰.

Le troisième manuscrit

Il y aurait tant d'autres choses à dire de ce volet de la sociologie durkheimienne, alors que nous n'avons même pas abordé la théorie du sacrifice — hors champ ici. Mais sur le sujet de la sociologie historique, on est condamné à demeurer incomplet. Comme on l'a signalé à propos de l'édition des *Celtes*, dont plusieurs avertissements et préfaces font allusion au sort des manuscrits d'Hubert lors de la préparation des volumes posthumes, les éditeurs (Mauss en particulier et ce, jusqu'à une époque tardive de son existence) envisageaient de publier séparément un important travail de sociologie historique. Ce qui se trouve sur ce sujet dans les *Celtes* n'est qu'un raccourci particulièrement sévère.

L'existence d'une « sociologie celtique » accomplie, qui comportait des textes aussi spécifiques qu'une critique de l'*Essai sur le don* par Hubert⁸¹, est avérée, le projet de la publication du « troisième manuscrit » étant même antérieur à celui des *Celtes* ; en effet, il y

79. Hubert, 1932a : 92.

80. *Ibid.* : 26.

81. D'après des allusions éparées dans la correspondance entre Mauss et Hubert (Christian Papilloud, communication personnelle, octobre 2002).

est fait allusion dans des notes d'Hubert datées de 1922 à 1924⁸². Ce dossier du MAN est cependant lacunaire, car Hubert avait remis ses textes sociologiques « entre les mains de Marx ». Toutes les recherches pour retrouver ce « troisième manuscrit », restées infructueuses jusqu'à présent, convergent effectivement vers cette personnalité embrouillée. Jean Marx prit en 1925 la succession d'Henri Hubert, dont il avait été le chargé de cours et le suppléant à l'EPHE (V^e section), comme directeur d'études de civilisation celtique. Parallèlement, si l'on ose dire, il demeura actif dans les milieux diplomatiques du Service des œuvres françaises à l'étranger⁸³. Selon des témoignages autorisés, il tenta à plusieurs reprises, sur le tard, de marchander des papiers scientifiques que sa position stratégique au SOFE ainsi qu'à l'EPHE lui avait permis de détenir⁸⁴. Il ne fait nul doute que le « troisième manuscrit » en ait fait partie. La disparition de ce texte majeur affecte la perception que les historiens et les archéologues ont d'Henri Hubert comme sociologue. Toutefois, nous pouvons nous faire une idée de son contenu d'après les cours (principalement ceux de l'École du Louvre et quelques-uns de l'EPHE) de 1922 à 1924, dont la table des matières esquisse le sommaire de la *Sociologie* descriptive⁸⁵. Il est néanmoins singulier que la sociologie

82. MAN, fonds Hubert, dossier AP-EL, XVh; dossiers EL non cotés (1923-1924), leçons 5 à 14 (activités sociales des Celtes [« prêté à Marx »; structures sociales; la famille [« emprunté par Marx »]). Mauss lui-même a détenu pendant un temps les papiers d'Hubert.

83. Dénommé ensuite service des Relations culturelles, scientifiques et techniques du ministère des Affaires étrangères: Remy P.-J. – *Discours de réception à l'Académie française* (16 mars 1989), <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-pierre-jean-remy>; Degros, 1973; Nicault, 2013.

84. Gérard Hubert, communication personnelle du 29 janvier 2003 et lettre du 14 juin 2005 (l'attitude de Jean Marx avait produit une impression pour le moins mitigée sur le fils d'Henri Hubert). Pierre-Jean Remy, communication personnelle du 21 juillet 2005.

85. Fonds Hubert, archives du MAN, AP-EL/XVd (i?): 1^{re} leçon (comporte des notes sur le totémisme); XVe (le chaudron de Gundestrup); EHE 1923 (sociologie religieuse): AP-EL/XVh: 10^e-14^e leçons (Introduction sociologique; structure des sociétés celtiques; divisions territoriales, tribus, familles, mariages; solidarité, outsiders. XVI: 2^e leçon (institutions politiques et religieuses); XVj: 11^e leçon (les faits les plus anciens, la chasse aux crânes); XVh (k?), 10^e leçon (sociologie générale); dossiers EL non cotés (1923-1924), leçons 5 à 14 (activités sociales des Celtes [«prêté à Marx »; structures sociales; la famille [« emprunté par Marx »]); EL, « Affaires en cours » (non coté): 1^{re} leçon (religion et société celtique; institutions, État, lois, groupes, corps et assemblées; nations, tribus, territoires, famille et propriété foncière; *Ager publicus*, enclosures, terres ouvertes).

historique d'Henri Hubert soit dépourvue de ce qui aurait dû être son traité définitif, tandis que le renom du conservateur de Saint-Germain-en-Laye auprès des historiens et des archéologues s'appuie sur quelques chapitres résumés dans un livre posthume.

L'éternel recours

C'est sur ce dernier témoignage de l'inguérissable malentendu qui frappe l'œuvre d'Henri Hubert qu'on s'arrête, un peu las de plaider une si bonne cause pour si peu de résultats. À l'image du couple mal accordé que forment la sociologie et l'histoire, Henri Hubert, archéologue et sociologue, aura été à lui seul un savant paradoxal : les spécialistes de l'une et l'autre discipline ne se sont pas privés de le lui faire sentir. Les archéologues lui reprochent de s'être souvent laissé distraire dans le choix de ses projets qu'il a parfois laissés inaboutis. C'est de bonne guerre, mais en même temps profondément injuste. Certes, il arrivait à Hubert de dévier du droit chemin de l'archéologie culturaliste, pour se livrer à des supputations sur des attitudes ou des comportements qui ne laissent guère de traces. Le fait qu'en plusieurs occasions, il ait excipé de sa qualité de « jumeau de travail » de Marcel Mauss pour parler des hommes plutôt que des choses en apporta la confirmation, tout en permettant de nommer le délit : à n'en pas douter, Hubert voulait être sociologue. Et comme s'il avait voulu finir sur un acte manqué, n'a-t-il pas laissé derrière lui le manuscrit d'une *Sociologie historique* qui n'a pu être retrouvé ?

Que la réciprocité ne soit pas tout à fait vraie constitue un nouveau paradoxe. En vérité, si les sociologues eux-mêmes n'adressent que peu de reproches à Hubert, c'est d'abord qu'ils considèrent ses incursions dans leur discipline comme accessoires, pour ne pas dire marginales. Ainsi, quelque part qu'Hubert ait pu prendre dans les recherches sur la réciprocité ou sur le sacrifice, les travaux de synthèse restent souvent au crédit de Mauss. Mais l'« Étude sommaire de la représentation du temps... » constitue une exception

remarquable, qui offre une formidable occasion d'aborder un pan méconnu — du moins des archéologues — de la sociologie d'Hubert. C'est d'ailleurs plus qu'une sociologie : c'est une méthode d'analyse de la constitution et de la vie des sociétés anciennes. Les sociologues eux-mêmes ne s'y sont pas trompés : qu'il s'agisse en l'occurrence d'un temps particulier — celui du sacré — pourrait justifier cette exception par le recours à une documentation spécifique dont les antiquisants ont l'exclusivité ; mais cela n'épuiserait pas la question, qui serait alors la suivante : en quoi l'expérience du temps dans la sphère du sacré serait-elle moins sociologique que celle de la réciprocité dans la sphère de l'échange ? En fait elle ne l'est pas, pour autant que l'on s'imprègne de la qualité si particulière d'un temps historique dont personne ne peut être comptable.

Ce temps sans quantités n'en est pas moins profondément social. Pour Hubert, la culture matérielle est un prédicat, dont l'intérêt principal consiste à procurer une identité au groupe qui la produit. Le temps, dans ses représentations — les calendriers, les fêtes, les rites et les mythes — est ainsi un des principaux révélateurs de la genèse des sociétés et de leurs identités. En cela, Hubert apporte aussi une contribution historique de premier ordre. En retour, cette méthode conduit Hubert à une distinction de fait entre la culture, susceptible d'une classification matérielle, et la civilisation, objet de la sociologie historique, deux notions qu'il ne considère pas comme naturellement congruentes. Pas plus que la culture matérielle, la forme des rapports sociaux ne suffit à rendre compte de la notion d'identité. Pour la saisir « en actes », il faut encore y adjoindre le rythme et la durée des phénomènes historiques.

C'est à ce point qu'on rejoint l'utilité historique de la conception du temps chez Hubert : en prenant conscience que sa réflexion concerne avant tout le « paradoxe de l'éphémère et du durable » qui, chez les archéologues, s'exprime comme un problème de transition entre les horizons culturels et technologiques. Plus profondément enfin, la solution sociologique d'Hubert ne vise rien moins qu'à restituer aux cultures matérielles, comme instances de civilisation, la dynamique de l'histoire.

Ce recours au *temps de l'histoire* s'illustre de façon exemplaire à propos des « Celtes de l'histoire », c'est-à-dire des Gaulois. Par

l'emploi de ce critère, ce groupe s'oppose objectivement à celui des Celtes du premier âge du fer — lesquels, pour leur part, sont dépourvus de qualification historique. Hubert en arrive ainsi à concilier la pluralité des cultures très anciennes avec la conception d'une ethnogenèse qui procède par vagues successives. Ce processus identitaire, au terme duquel l'ethnogenèse finit par subsumer l'ethnicité mérite, dans notre exemple, le nom de celtisation. Mais là encore vont se nicher de nouveaux malentendus — celui d'avoir entretenu le « mythe celtique », par exemple — comme si les reproches adressés à Hubert, surtout les plus injustes, ne devaient jamais tarir.

Des Celtes aux Germains ***Entre mémoire et identité***

Laurent Olivier

Des deux ouvrages d'archéologie laissés par Henri Hubert — l'un traitant des Celtes, l'autre des Germains — la recherche contemporaine délaisse généralement le second, pour se focaliser sur le premier. Certes, les deux livres, l'un et l'autre posthumes, sont parus à vingt ans de distance : en 1932 pour *Les Celtes*, et en 1952 pour *Les Germains*. Bien sûr, c'est dans *Les Celtes* que se trouve la reconstruction la plus audacieuse et la plus stimulante de cette civilisation ancienne, à partir des traces diverses qu'elle a pu laisser, en particulier dans la mémoire des époques postérieures. Néanmoins, on ne peut pas lire *Les Celtes* et *Les Germains* séparément l'un de l'autre, tant les deux ouvrages sont complémentaires. Alors que *Les Celtes* consiste en la construction d'une démarche d'*ethnographie préhistorique* appliquée aux sociétés celtiques, *Les Germains* s'inscrit dans une entreprise de démolition du modèle d'interprétation racialisiste porté par la « préhistoire allemande » du philologue Gustaf Kossinna (1858-1931). Non seulement l'un complète l'autre dans une démonstration d'ensemble de la pensée d'Henri Hubert, mais surtout *Les Celtes* et *Les Germains* apparaissent, en quelque sorte, construits en miroir l'un de l'autre. Ils sont les deux faces — l'une claire et lumineuse, l'autre sombre et troublée — d'une même question : comment restituer l'identité culturelle des sociétés disparues, à partir des traces matérielles et immatérielles qu'elles ont laissées derrière elles ?

***Les Celtes* d'Henri Hubert : une œuvre en suspens**

Les Celtes, l'œuvre maîtresse d'Henri Hubert, paraît cinq ans après sa mort. Comme il l'avait lui-même annoncé, « l'essentiel du travail » de préparation de l'ouvrage avait néanmoins été réalisé avant 1914. C'est surtout le travail de documentation nécessaire à la rédaction du livre qu'Hubert avait ainsi effectué dans les années précédant le déclenchement de la Première Guerre mondiale. La paix revenue, la mise en forme du livre et le développement de son argumentation mobilisèrent Hubert durant les années 1920, alors qu'il était occupé à de nombreuses autres tâches. Aussi, à sa mort en 1927, *Les Celtes* n'était-il encore rédigé qu'aux deux tiers. Il manquait la troisième et dernière partie de l'ouvrage, qui n'existait alors que sous la forme de notes de cours de la main d'Hubert. Ces derniers chapitres correspondaient à une tentative de synthèse de la culture celtique, qu'Hubert avait élaborée tout au long des dernières années de son enseignement à l'École du Louvre. Il y abordait notamment « (l') objet et (la) méthode d'une étude sociologique des Celtes », la « structure de la société celtique » ainsi que la « religion des Celtes et (le) sacerdoce des druides ». Autant dire le cœur du sujet.

L'ouvrage, promis depuis longtemps à la collection « L'Évolution de l'humanité » dirigée par l'historien Henri Berr, était déjà, à ce stade, particulièrement volumineux ; il occupera d'ailleurs deux volumes lorsqu'il sera finalement publié. Hubert était encore en train de tenter de boucler la rédaction finale des *Celtes* lorsqu'il succomba à une crise cardiaque en mai 1927¹. Pour préparer la publication posthume de l'ouvrage, ce sont deux chercheurs formés par Hubert, le sociologue et historien des religions Jean Marx (1884-1972) et l'archéologue Raymond Lantier (1886-1980), conservateur du musée de Saint-Germain, qui se chargèrent de « l'œuvre barbare » de résumer en seulement deux chapitres cette dernière section des *Celtes*, la plus fondamentale.² La matière de cette par-

1. Mauss, 1932 : VI.

2. Dans cette entreprise, Marx a réalisé le plus gros du travail ; Lantier se concentrant sur les parties plus archéologiques traitant des techniques et de l'art celtique.

tie était puisée dans le dernier cycle du cours qu'Henri Hubert avait consacré aux Celtes à l'École du Louvre durant les années universitaires 1923-1924 et 1924-1925. Comme l'a souligné Mauss, cette section avait pris une importance telle qu'elle constituait en elle-même « la matière d'un grand livre ». L'ouvrage aurait été impubliable (trop gros, trop disproportionné) si, comme l'indique Mauss, « Hubert avait publié telles quelles les admirables leçons qu'il avait préparées en cette vue³ ».

Les Celtes nous sont donc parvenus sous la forme d'un ouvrage tardif, qui aurait dû paraître dans la seconde partie des années 1910, si la Première Guerre mondiale n'était pas survenue et si, surtout, Hubert ne s'était pas dispersé dans une multitude de travaux menés simultanément de front. Dans son état actuel, le livre est constitué d'un assemblage de fragments distincts, dont le dernier — qui nous importe le plus ici — a été non seulement recomposé, mais surtout sévèrement tronqué. Plus profondément, la structure et le contenu des *Celtes* nous apparaissent comme le produit de la méthode de travail particulière d'Hubert, qui ne savait pas faire autrement que de conduire plusieurs chantiers intellectuels à la fois. À cet égard, il n'est pas anodin de rappeler que, pendant qu'Hubert entreprenait de mettre en forme et rédiger la dernière section des *Celtes*, son esprit était occupé par un nouveau cours sur les Germains à l'École du Louvre. Ce sont donc *Les Germains*, encore en gestation, qui constituent la toile de fond, pourrait-on dire, de la composition de l'exposé de la démarche adoptée dans *Les Celtes*.

Pourquoi *Les Celtes* ?

Quelle question Hubert avait-il cherché à résoudre en s'attelant à un tel ouvrage de synthèse sur les Celtes, qui venait juste après le gros volume du *Manuel d'Archéologie* que Joseph Déchelette (1862-1914) avait consacré à l'archéologie celtique française et européenne⁴ ? En d'autres termes, en quoi Hubert pensait-il donc appor-

3. Mauss, 1932 : XXII.

4. Déchelette, 1914.

ter des matériaux originaux et des interrogations nouvelles sur cette question, que l'on pouvait penser largement défrichée désormais ? Encore quasiment inexistante avant le début des années 1860, l'archéologie gauloise, ou celtique, avait produit en l'espace d'à peine deux générations une masse extraordinaire de documents, qui bouleversaient les données historiques traditionnelles, tirées des sources de l'Antiquité. Alors que les textes gréco-romains faisaient des Celtes ou des Gaulois des peuples occupant le territoire de la France actuelle, les découvertes extraites du sol montraient l'existence de cultures « celtiques » s'étendant largement au-delà. Elles révélaient la présence de populations anciennes, dont la culture matérielle était identique à celle des peuples identifiés comme « gaulois » par les sources historiques de l'Antiquité, mais dont on retrouvait désormais les vestiges très loin de la Gaule celtique de l'Antiquité. Ainsi, les fouilles et les découvertes révélaient-elles la présence de cultures « celtiques » jusqu'en Europe centrale et l'existence de productions stylistiques de type « celtique » dans les îles britanniques, là où les auteurs de l'Antiquité n'avaient jamais signalé le moindre peuplement d'identité « celtique ».

Les archéologues, tels Déchelette, se bornaient à signaler le fait, sans chercher plus avant à l'interpréter, laissant cette tâche aux historiens — qui se trouvaient eux-mêmes fort démunis pour résoudre un tel problème. La situation était plus complexe encore si on l'envisageait dans la dimension chronologique, car on reconnaissait désormais la présence de cultures de type « celtique » avant même l'époque gauloise. Ainsi, dans ses créations matérielles, la période du premier âge du fer, dans la première moitié du dernier millénaire avant notre ère, présentait-elle manifestement déjà une identité culturelle de type « celtique », de même qu'une extension territoriale étendue à la plus grande partie du continent européen. Une civilisation « celtique » ancienne, d'extension européenne, avait donc précédé la civilisation « gauloise », qui s'était elle-même étendue très largement au-delà de la Gaule historique.

La situation était plus confuse encore si l'on considérait les langues de type « celtique ». Elles apparaissaient en effet les mieux conservées dans les régions où les sources de l'Antiquité n'avaient pas signalé la moindre présence de populations celtiques, en

particulier comme en Irlande et en Écosse. Qui étaient donc ces « Celtes », dont on retrouvait partout les vestiges de la civilisation ? Et s'il ne s'agissait pas, à l'évidence, d'un même peuple, de quel type d'entité collective était-il donc question ?

Le problème des Celtes insulaires

Face à une telle situation, les chercheurs des différents pays d'Europe n'étaient eux-mêmes pas d'accord sur les critères objectifs qui permettraient d'identifier la présence de cultures anciennes de type « celtique ». Pour les archéologues britanniques, par exemple, l'existence d'un héritage de style « celtique » datant de la période médiévale était une évidence ; alors que ses manifestations étaient essentiellement absentes sur le continent. Pour eux, l'adjectif « celtique » désignait naturellement les créations de l'art chrétien d'Irlande, du Pays de Galles et d'Écosse, qui s'était épanoui notamment dans l'enluminure des manuscrits du haut Moyen Âge⁵. Dans son *Ornementation celtique* de 1856, l'archéologue John Westwood (1805-1893) avait identifié les formes caractéristiques de cet « art celtique » insulaire : sa prédilection pour les bêtes fantastiques, les entrelacements complexes et les répétitions de motifs de type en forme d'enroulements ou de spirales⁶.

En Angleterre, la multiplication des trouvailles archéologiques avait bientôt conduit à reconnaître la marque de ce style « celtique » insulaire sur des objets qui étaient manifestement antérieurs à la conquête romaine. À Battersea, un faubourg du sud de Londres, un splendide bouclier de bronze à motifs d'enroulements incrustés de pâte de verre rouge était sorti en 1857 des eaux de la Tamise⁷. Quelques années plus tard, au début des années 1860, une vingtaine d'épées, dont la forme générale évoquait celle des armes « celtiques » connues sur le continent, pouvaient être recensées en Grande-Bretagne. Certaines d'entre elles avaient conservé leurs

5. Collis, 2014.

6. Westwood, 1856.

7. Syer Cuming, 1858.

fourreaux métalliques, qui présentaient une riche ornementation typique de ce style « celtique » insulaire⁸. Aux yeux des chercheurs britanniques, il était donc clair que l'art celtique médiéval insulaire s'enracinait bien dans une tradition stylistique d'origine pré-romaine. Le problème était que ces « Celtes insulaires » n'avaient aucune existence historique.

Il n'y avait pas que dans l'art du haut Moyen Âge que les chercheurs britanniques distinguaient des *survivances* de type « celtique ». Si l'on examinait par exemple la littérature épique irlandaise des XI^e et XII^e siècles, on y reconnaissait des pratiques, des modes d'organisation sociale et surtout un univers symbolique qui n'avaient rien à voir avec le monde chrétien médiéval et paraissaient provenir d'un passé largement antérieur. Il y était question de gigantesques combats de divinités, de navigations lointaines dans des pays étranges et merveilleux, de festins extraordinaires et de terribles guerriers coupeurs de têtes... De quels temps lointains ces épopées pouvaient-elles avoir enregistré, en quelque sorte, le *souvenir*? Parmi les premiers, le spécialiste de ces « littératures celtiques » Henri d'Arbois de Jubainville (1827-1910), avait eu l'idée d'exploiter ces textes d'aspect archaïque pour reconstituer le passé de l'époque celtique d'avant la romanisation. « Dans l'épopée irlandaise, écrivait-il, nous trouvons les mœurs et les institutions des Gaulois du temps de César⁹. » La démarche n'était pas si incongrue : depuis le milieu du XIX^e siècle, on avait remarqué en effet que des parentés linguistiques reliaient ce que l'on pouvait connaître du gaulois aux langues « celtiques » insulaires d'Irlande, d'Écosse et du Pays de Galles¹⁰. Ces différentes langues « celtiques » partageaient des mots de racines analogues, des grammaires proches, et même des évolutions phonétiques identiques, qui montraient qu'elles avaient eu en commun des prononciations comparables.

8. Un premier recensement de ces trouvailles « celtiques » est donné dès 1863 dans les *Études sur l'archéologie des Nations du Nord ou Horae Ferales* (Kemble, Franks et Latham, 1863). Elles sont attribuées à un « art celtique récent » (*Late Celtic Art*), daté des environs de la conquête romaine.

9. Arbois de Jubainville, 1882 : 31-32.

10. Bopp, 1856.

Une civilisation celtique européenne ?

À la fin du ^{xix}^e siècle, on pouvait donc penser que de nombreux liens rapprochaient, en définitive, le monde « celtique » disparu depuis longtemps sur le continent du monde « celtique insulaire » médiéval, lequel en aurait été, en quelque sorte, le conservatoire. Ayant échappé, pour la plus grande part, à la romanisation, ces territoires périphériques auraient conservé la mémoire de ce passé celtique, dilué dans la culture romaine sur le continent. C'était une idée séduisante — qui reposait essentiellement sur des arguments d'ordre philologique, ou littéraire — mais c'était alors surtout une théorie à laquelle il manquait une démonstration archéologique. Quelles étaient en effet les preuves d'une telle transmission ? Et pouvait-on seulement reconstituer les étapes de cette progression, depuis le continent ?

Avec son *Manuel d'Archéologie*, Joseph Déchelette avait donné la première « étude d'ensemble de l'archéologie celtique », comme l'a souligné après lui le grand historien de l'art celtique Paul Jacobstahl¹¹. En établissant, à l'échelle de l'Europe toute entière, les différentes phases chronologiques de la civilisation matérielle de la période du second âge du fer, Déchelette montrait en effet, non seulement qu'une même « civilisation celtique » s'était étendue à l'ensemble de l'Europe occidentale à l'époque préromaine, mais qu'elle s'était manifestement développée à partir d'un noyau ancien, identifiable dans les régions rhénanes au ^v^e siècle av. J.-C. Le classement des objets selon leurs caractéristiques typologiques permettait de reconstituer l'évolution de cette « civilisation celtique » européenne, qui s'articulait en trois phases chronologiques distinctes jusqu'à la période de la conquête romaine.

Dans les îles britanniques, on retrouvait bien les trois phases chronologiques « celtiques » apparaissant sur le continent — auxquelles Déchelette avait donné le nom de La Tène I, II et III¹² — avec une particularité unique, toutefois : on voyait se distinguer une

11. Jacobstahl, 1944 : V.

12. Du nom du site de La Tène à Marin (Suisse), où avaient été identifiés les caractères stylistiques de la civilisation « celtique » du second âge du fer (Olivier, 2013).

quatrième période, plus tardive — ou La Tène IV — qui n'existait pas sur le continent et qui se prolongeait jusqu'au début de la période romaine en Angleterre¹³. C'était clairement la période des créations d'art celtique datées des environs de la conquête romaine qu'avaient reconnue les archéologues britanniques. L'archéologie restituait donc l'apparition, puis l'expansion, d'une « civilisation » celtique européenne dont les textes historiques antiques n'avaient donné qu'une vision partielle et surtout incomplète.

Hubert et la mémoire celtique

Ainsi, en réunissant les témoignages de la culture matérielle des sociétés préromaines d'Europe occidentale, Déchelette avait mis en évidence l'existence d'une « civilisation celtique » apparaissant au début du v^e siècle av. J.-C. et se prolongeant dans les îles britanniques jusque sous la période romaine, alors qu'elle était profondément altérée sur le continent par la romanisation. Sur ces fondations, Henri Hubert allait construire un ambitieux projet « d'ethnographie préhistorique ». Dans sa démarche, Hubert combine les méthodes d'un archéologue et celles d'un sociologue des sociétés anciennes. Il aborde l'histoire de la « civilisation celtique » comme celle de la transmission d'un héritage de *survivances* à travers le temps. À la culture des « Celtes archéologiques », attestés par les découvertes continentales d'époque préromaine, aurait évidemment succédé, d'après Hubert, la culture des « Celtes historiques », dont témoignaient les sources ethnographiques et la littérature médiévale insulaire. Ainsi, il serait resté de cette civilisation ancienne un « héritage », qui se serait transmis au cours des temps historiques. Non seulement des pans entiers de la langue auraient ainsi subsisté, mais aussi des éléments de mythes et de rituels anciens, ou encore des restes de modes d'organisation sociale.

Ainsi, pour Hubert, la clé de la compréhension de ces sociétés préromaines, aujourd'hui éteintes, n'est pas dans le passé ; c'est-à-dire dans les mentions des textes historiques de l'Antiquité,

13. Déchelette, 1927 : 440.

ou encore les vestiges mis au jour par les archéologues. Ce ne sont, pour Henri Hubert, que des « souvenirs morts ». Cette clé, jusqu'alors introuvable, est dans la transmission et la transformation de cet héritage lointain au cours des périodes postérieures, largement *postceltiques* pourrait-on dire : un héritage qui, par rapport à ces sociétés disparues, a véhiculé « des vestiges de leur structure (et) l'esprit même de leur civilisation »¹⁴. Ainsi, c'est dans la *posthistoire* des Celtes anciens de l'Antiquité que se trouvent, selon Hubert, les indications qui permettent d'appréhender l'organisation de leurs sociétés et le fonctionnement de leurs cultures.

Fondamentalement, Henri Hubert tente de jeter les bases d'une « étude sociologique des Celtes » en se fondant sur un travail comparatiste, qui consiste à confronter les données transmises par les Gaulois de l'Antiquité et les peuples insulaires du Moyen-Âge, aussi bien dans les modes d'occupation du sol et la culture matérielle, que dans les langues et la littérature. « Ils nous ont légué, dit-il à propos des Gaulois, des habitudes *qui survivent à leur raison*¹⁵. » C'est ici, au cœur du présent, que s'ouvre l'accès au passé, dans la mesure où des modes de fonctionnement social postérieurs conserveraient la mémoire d'une structure ancienne, disparue depuis longtemps. « Depuis l'arrivée des Celtes, écrit Hubert, et depuis lors seulement, les groupes d'hommes établis sur notre sol ont pris une *structure* qui se reconnaît encore dans notre société. Les origines de la nation française remontent à ses origines celtiques¹⁶. » Selon Hubert, nous sommes héritiers des Gaulois non pas parce que ce sont « nos ancêtres », mais bien plutôt parce que nous exprimons, à notre insu, dans nos façons sociales ou politiques, quelque chose de l'esprit de la culture celtique qui s'est transmis à travers le temps. Mais cette mémoire ne s'est pas communiquée sans altération, sans que soient — nécessairement — intervenues d'innombrables adaptations ou modifications. Ainsi, dans l'optique d'Henri Hubert, la transmission est-elle aussi transformation. C'est pourquoi, il le souligne, les survivances du passé subsistent en général sous une forme masquée,

14. Hubert, 1932 : 14.

15. Hubert, 1932 : 16 (nous soulignons).

16. *Ibid.*

non directement reconnaissable. Aussi, dans leurs choix esthétiques, leurs comportements techniques, les « Gallo-Romains » seraient restés pour lui « pour la plupart des Celtes déguisés »¹⁷.

Une approche paléontologique de la mémoire archéologique

Une telle entreprise, qui dépassait aussi audacieusement le projet de l'histoire conventionnelle, ne pouvait aller sans se heurter à des critiques radicales, notamment de la part des historiens de l'Antiquité. Pour le grand historien de la Gaule qu'était alors Camille Jullian (1859-1933), il était absurde de comparer des données aussi disparates et surtout aussi éloignées dans le temps. « Les rapports de parenté entre les traditions irlandaises et la civilisation gauloise seraient-ils prouvés, écrivait-il, qu'il ne me paraîtrait pas d'une saine méthode d'interpréter celle-ci par celles-là : les choses ont tellement pu changer dans les douze siècles qui ont suivi l'ère chrétienne ! » Pour Jullian en effet, le christianisme avait radicalement transformé l'héritage culturel de l'Europe¹⁸. Certes, répond alors Hubert, il existe « *grosso modo*, une dizaine de siècles d'intervalle moyen entre les renseignements qui nous ont été fournis sur les Celtes continentaux et ceux que nous ont donnés eux-mêmes les Celtes des îles¹⁹ », mais là n'est pas le problème : c'est précisément parce que les témoignages postérieurs du Moyen Âge reposaient sur « une tradition conservée oralement », qu'ils ont pu transmettre la mémoire d'un état plus ancien, et que cette dernière a pu être enregistrée dans des textes au moment où elle commençait à disparaître, sous l'effet de la christianisation.

Cette tradition, que le christianisme allait enregistrer tout en y mettant fin, reposait, selon Hubert, sur le druidisme, qui aurait été commun à toutes les sociétés de type celtique. « Ces peuples, souligne-t-il, ont dû à ces instructeurs professionnels des idées morales,

17. Hubert, 1932 : 19.

18. Jullian, 1907-1926, II : 13, note 5.

19. Hubert, 1950 : 224.

des conceptions sur la vie future, des traditions mythologiques, des pratiques rituelles, des solutions juridiques communes ; c'est-à-dire que des principes semblables ont partout réglé ou réformé la structure et le fonctionnement de la société ²⁰. » En d'autres termes, les sociétés « celtiques » préromaines et les sociétés historiques postérieures ont pu être effectivement fort différentes ; il n'en demeure pas moins qu'elles sont restées construites sur des règles d'organisation sociale similaires, souligne Hubert. Ce n'est pas tant la forme apparente qui compte pour lui ; c'est la structure interne des groupes sociaux qui — telle l'organisation du squelette des espèces animales étudiée par les paléontologues — se transforme, mais conserve, malgré des changements morphologiques considérables, les mêmes principes de distribution anatomiques.

C'est donc bien à une sorte de « paléontologie sociologique » que se livre Henri Hubert à propos des Celtes. Il les aborde comme un phénomène culturel développé dans la longue durée, au-delà des formes particulières prises par les sociétés archaïques anciennes ou développées par les cultures « celtiques » postérieures à la romanisation. Par une analyse régressive des sources, il serait possible d'identifier les bases « primitives » de la société celtique, qui auraient été, selon Hubert, la « chasse aux crânes », « l'alliance par le sang » et enfin « le potlatch »²¹. Comme il l'explique, les « parties supérieures » des organisations sociales « celtiques » se seraient écroulées sur le continent romanisé, et n'auraient transmis aucun héritage aux structures étatiques formées par la suite ; celles-ci seraient en effet d'origine romaine, d'abord, et germanique, ensuite. Ainsi, pour Hubert, la culture celtique « ne survit que dans les fondations de notre Europe occidentale »²².

Dans ces conditions, comment interpréter les données, en particulier archéologiques, de ces périodes anciennes, qui n'ont pas laissé de postérité culturelle ? Ici, Hubert procède à l'inverse de Mauss, qui tire des lois générales, d'ordre anthropologique, de l'observation répétée de diverses sociétés primitives contemporaines.

20. Hubert, 1950 : 227.

21. *Ibid.* : 231-237.

22. *Id.*, 1932 : 20.

En effet, Hubert examine les traits particuliers de la culture matérielle comme des manifestations symptomatiques d'un certain ordre de civilisation. Comme l'a souligné François-André Isambert, il privilégie « les travaux qui partent des faits singuliers pour y lire des questions théoriques²³ ». Selon Hubert, « l'élaboration d'un style si puissamment déterminé — comme il l'écrit à propos de l'art celtique — suppose une société dense, unie, prospère, vivante, une société, sinon une nation²⁴. » La distribution d'une culture matérielle de type « celtique » sur la plus grande partie de l'Europe continentale, que Déchelette avait mise en évidence, et son essor à partir du v^e siècle av. J.-C. lui paraissent le signe de transformations plus profondes de la société et de la culture « celtiques ». « Il est évident, écrit-il, que les Celtes n'eurent pas assez d'individualité, assez de conscience d'eux-mêmes et de leurs goûts, pour implanter la civilisation avant cette date relativement récente²⁵. » En d'autres termes, l'expression de traits stylistiques marqués, et leur distribution à l'échelle d'un vaste territoire, sont, pour Hubert, le signe de l'affirmation d'une identité collective nettement individualisée et dont ceux qui la portent et la diffusent ont clairement conscience.

Nos ancêtres les Aryens

Dans la construction de cette « ethnographie préhistorique de l'Europe », Hubert établissait une position « archéosociologique » face à un ennemi irréconciliable, qu'il s'agissait de repousser hors du champ des sciences humaines. Cet ennemi, c'était l'interprétation raciale des données de l'anthropologie humaine, qu'introduisent alors, dans le champ nouveau dit de l'*anthroposociologie*, les thèses d'Henri Vacher de Lapouge (1854-1936), après celles de Gobineau (1816-1882). Pour ces auteurs, les manifestations de la culture découleraient directement de l'appartenance « biologique » des groupes humains : les cas où l'identité des cultures parviendrait,

23. Isambert, 1979 : 189.

24. Hubert, 1932 : 156.

25. Id., 1952 : 112.

selon eux, à se maintenir dans la longue durée tiendraient simplement au fait que ces cultures seraient l'expression de « groupes raciaux » plus forts, plus résistants, plus dominants que les autres.

On sait que Durkheim lui-même avait chargé Hubert de faire barrage aux thèses de l'anthroposociologie (voir *supra* pp. 33, 70-71). L'analyse que fait Hubert des thèses de Lapouge paraît en 1901 dans *l'Année sociologique*. Hubert y reprend un argument avancé auparavant par Durkheim, pour lequel la démarche de cette « anthroposociologie » est aux antipodes de celle de la sociologie. Comme l'avait souligné alors le maître de la sociologie française, une telle approche des données anthropologiques tend en effet « à rendre inutile la sociologie en essayant d'expliquer les phénomènes historiques par la seule vertu des races », reléguant ainsi à un plan secondaire les « faits sociaux » et leur déniaient surtout toute pertinence propre. Comme le rappelle ainsi Hubert, la sociologie raciale de Vacher de Lapouge « transforme en problèmes biologiques des problèmes qui pour nous sont sociologiques [...]. Que les races aient des aptitudes intellectuelles spéciales, poursuit-il, et que ces aptitudes correspondent à certains de leurs caractères physiques, nous n'en savons rien; sinon que ces propositions devraient faire l'objet d'une étude infiniment minutieuse et compliquée. En tout cas ce n'est pas notre affaire. Nous continuerons à chercher les causes sociales des faits sociaux », souligne-t-il²⁶.

Malgré le retentissement de leurs thèses, Gobineau et Lapouge n'avaient pas réussi à s'imposer dans le milieu académique français. Ils étaient restés des essayistes relativement marginaux, et surtout très contestés. En Allemagne, Hubert allait s'opposer à une personnalité autrement plus influente de la théorie de la supériorité de la race aryenne, qui deviendrait, après 1933, une figure tutélaire de la préhistoire raciale nationale-socialiste : il s'agit du philologue Gustaf Kossinna (1858-1931), dont la reconnaissance intellectuelle était alors en pleine expansion en Allemagne, dans les années 1910 et 1920.

26. Hubert, 1901a : 146. Sous son pseudonyme d'Henri Pierre, Hubert stigmatisera ensuite la « fausse science qu'il [Vacher de Lapouge] prétend imposer et qu'il croit capable de suffire à tout, expliquer le passé et prophétiser l'avenir » : Hubert (pseud. Henri Pierre), 1902 : 162.

Depuis les années 1880, Kossinna avait consacré ses recherches à la localisation du berceau des « Indo-Européens²⁷ » — ou des « Indo-Germains » pour la recherche allemande —, c'est-à-dire à l'identification de la « patrie primitive » [*Urheimat*] de ce présumé peuple primordial du continent européen, qui aurait été à l'origine de toutes une série d'autres, formés par la suite durant l'Antiquité. Mais comment déterminer l'emplacement de ce monde disparu depuis des millénaires ? à partir de quels éléments en restituer les frontières géographiques, dans la mesure où l'on ne possédait aucune série d'inscriptions qui eussent permis de savoir à l'intérieur de quelles limites territoriales était parlée cette hypothétique langue primitive ? L'épigraphie demeurant muette, Kossinna s'était tourné vers les découvertes archéologiques de la préhistoire. Justement, les archéologues, qui travaillaient sur les vestiges de la période de l'âge du fer « celtique », avaient montré que les productions matérielles de cette époque pouvaient être classées en phases successives relativement précises, d'après l'évolution de leurs formes et de leurs décors. Ce travail avait été réalisé, en Allemagne, par l'archéologue Otto Tischler (1843-1891). Sa classification avait servi de base à la synthèse que Déchelette avait réalisée à l'échelle de l'Europe²⁸.

Lorsque l'on projetait en effet les lieux de découvertes des types caractéristiques de ces périodes archéologiques, on remarquait qu'ils se distribuaient à l'intérieur de régions relativement bien circonscrites, qui formaient des « provinces culturelles ». Selon Tischler, ces effets de répartition spatiale s'expliquaient par le fait que ces vestiges marquaient l'emplacement de territoires occupés jadis par les « tribus » qui avaient produit ces objets. Comme le suggérait le travail de Tischler, l'archéologie préhistorique pouvait restituer ainsi l'extension de ces « provinces culturelles » qui avaient été occupées par des peuples dont l'histoire n'avait conservé aucun témoignage. En d'autres termes, la démarche archéologique se révélait fournir un outil privilégié aux yeux de Kossinna : grâce à l'archéologie préhistorique, il devenait possible en effet de faire

27. Demoule, 2014.

28. Tischler, 1884.

ressurgir l'extension des cultures émanées des « Indo-Germains », jusqu'aux plus reculées dans le temps d'entre elles.

De sa fréquentation de la Société anthropologique de Berlin, Kossinna avait tiré une proximité avec les recherches récentes des biologistes, qui, tel Rudolf Virchow (1821-1902), étudiaient les mécanismes de l'hérédité. Kossinna en avait déduit que les processus de transmission culturelle devaient ressembler à ceux de la biologie. Comme les cellules du corps humain, qui transmettent les traits génétiques des parents vers les enfants, les groupes ethniques devaient transmettre, pensait-il, les traditions culturelles de génération en génération. Ainsi, selon Kossinna, on devait pouvoir identifier les populations anciennes — comme celles des Germains de la préhistoire — à partir de leurs descendants ultérieurs, lesquels auraient conservé en héritage les traits les plus durables de leur culture originelle. Les découvertes de la préhistoire semblaient de nouveau lui donner raison. En reconstituant la chronologie de l'âge du bronze scandinave à partir des productions de la culture matérielle, l'archéologue suédois Oscar Montelius (1843-1921) avait montré que celles-ci suivaient une évolution à la fois unique et continue. Pour Montelius, la raison de ce phénomène était claire : c'était parce qu'une seule et même population avait produit ces poteries, ces armes et ces parures. L'archéologie préhistorique restituait ainsi non seulement des filiations, mais elle permettait aussi de mesurer la part des apports culturels extérieurs dans l'histoire de ces cultures, qui étaient l'expression des peuples du passé. Pour Kossinna, la préhistoire était donc destinée à constituer un instrument de mesure de l'ethnogenèse des populations préhistoriques de l'Europe.

Une « préhistoire raciale »

Ainsi, pour Kossinna, l'évolution continue de la morphologie des objets serait-elle un indicateur de la permanence biologique des populations qui les ont fabriqués : les matériaux archéologiques constitueraient, selon lui, des marqueurs privilégiés de l'extension du territoire de ces groupes « raciaux » originels. Sur la question de l'origine des Germains, ces témoignages produiraient donc une

information beaucoup plus précise et fiable que les maigres indications dispersées livrées par les textes anciens ou l'épigraphie²⁹. Selon Kossinna, la préhistoire s'assimilait désormais à une véritable « archéologie du peuplement » [*Siedlungsarchäologie*]. Elle révélait, selon lui, l'existence d'un peuple indo-germanique originel, issu du Nord de l'Allemagne et du Danemark, qui se serait répandu à partir de la préhistoire dans la plus grande partie du continent européen. Dans son expansion, ce peuple primordial aurait donné naissance à différents peuples périphériques. Parmi les héritiers des « Indo-Germains » de la préhistoire, on compterait — outre les Germains eux-mêmes — les Celtes, les Baltes, ou encore les Grecs... Résistant aux invasions de toutes sortes, certains de ces peuples centraux seraient restés « purs » de tout amalgame avec les cultures des « races inférieures ». À la périphérie de l'Europe, en revanche, le mélange avec d'autres populations aurait provoqué la dégénérescence de l'héritage biologique de l'*Urvolk*, le peuple primordial indo-germanique.

En 1911, Kossinna publie son œuvre principale, intitulée *L'origine des Germains et la méthode de l'archéologie du peuplement*³⁰. Il y fixe les principes d'une préhistoire ethnique germanique, fondée sur trois principes principaux : premièrement, la distribution spatiale des zones culturelles attestées par l'archéologie correspondrait à l'extension de groupes ethniques particuliers. Deuxièmement, l'évolution continue des manifestations de la culture matérielle s'expliquerait par la permanence d'un même groupe ethnique. Enfin, et troisièmement, la diffusion de certains traits culturels dans l'espace reflèterait l'existence de mouvements de peuples particuliers. Grâce à cette nouvelle archéologie, on pourrait donc reconstituer l'histoire de l'expansion territoriale des peuples germaniques, depuis les origines de la préhistoire. À cette archéologie ethnique germanique, Kossinna donne le nom de « préhistoire allemande » (*Deutsche Vorgeschichte*).

En 1912, Kossinna livre un manifeste qu'il intitule *La Préhistoire allemande : une science d'intérêt éminemment national*³¹. C'est une

29. Kossinna, 1896.

30. Id., 1911.

31. Id., 1912.

nouvelle étape dans la pensée de ce théoricien de l'origine raciale des Germains : selon lui, les Indo-Germains n'auraient été en rien un peuple barbare, mais auraient possédé au contraire un niveau de civilisation beaucoup plus élevé que celui des autres peuples, non européens. Ainsi, ils auraient été les premiers à domestiquer le cheval, à inventer l'alphabet et à développer la métallurgie du bronze. Autrement dit, les Indo-Germains seraient les véritables inventeurs de la civilisation — et non les peuples anciens de Méditerranée orientale, comme l'enseignaient jusqu'alors les découvertes de l'archéologie proche-orientale. En d'autres termes, il fallait désormais réécrire l'histoire des civilisations du monde ancien comme l'œuvre des peuples d'origine « indo-germanique ».

En Allemagne, le climat belliciste de la veille de la Première Guerre mondiale enflamme l'esprit de Kossinna. Il proclame maintenant que les Germains possèdent une « mission historique d'envergure mondiale » et salue le déclenchement de la guerre comme la réalisation du « destin » de la « race germanique ». Après la défaite allemande de 1918, ses travaux sur l'origine des Germains se coulent désormais dans une interprétation explicitement raciale de l'histoire du peuplement européen. Kossinna exploite dès lors les théories du « raciologue » allemand Hans Günther (1891-1968), selon lesquelles cinq grandes « races », qui auraient possédé différents niveaux de capacité intellectuelle, se seraient fixées en Europe dès la préhistoire³². Selon Kossinna, les peuples germaniques appartiendraient à l'une des « races supérieures » identifiées par Günther. Grâce à « l'archéologie du peuplement », on distinguerait ainsi pas moins de quatorze vagues d'invasions indo-germaniques successives, qui auraient façonné l'histoire culturelle du continent européen tout au long de la préhistoire et des âges des métaux. Comme le martèle alors Kossinna, ces différents épisodes de conquête territoriale, répétés tout au long des cinq derniers millénaires avant notre ère, ne pouvaient être l'œuvre que d'une race dominante, supérieure à toutes les autres : la race ombrageuse des Germains, dont les descendants avaient été outrageusement rabaissés par le traité de Versailles.

32. Günther, 1922. L'ouvrage sera réédité quinze fois jusqu'en 1933.

Hubert et les Germains

Comme on l'a vu, Hubert s'attaque à la préparation de son ouvrage sur les Germains — dans lequel il s'en prend frontalement à Kossinna et à son archéologie raciale germanique — en même temps qu'il travaille à la rédaction finale de son livre sur *Les Celtes*. À ses yeux, la démonstration du théoricien des Indo-Germains consiste davantage en « une sorte de manifeste (plutôt) qu'un ouvrage d'exposition ou un manuel », tout comme c'était le cas avant elle de l'*Aryen* de Lapouge. Pour Hubert, la démarche de Kossinna est fondée sur « des préjugés qui sont développés en erreurs ». Selon lui, tout comme Lapouge, l'inventeur de « l'archéologie du peuplement » indo-européen n'est pas animé par l'esprit scientifique ; comme l'écrit Hubert, « c'est un imaginaire qui n'est pas contrôlé par un esprit critique très averti. Par ailleurs, il connaît assez mal ce qui n'est pas de chez lui. Enfin, comme il n'est pas homme de musée [...], ses connaissances paraissent souvent plus livresques que pratiques ». Le cas du maître de la « préhistoire allemande » est réglé dès les premières pages des *Germains* : « Nous aurons souvent à prononcer son nom dans cette étude, écrit Hubert, pour contredire ses théories. »³³

Hélas, comme auparavant *Les Celtes*, *Les Germains* arrivent après la bataille. Le livre sort en 1952 dans l'indifférence générale, alors que l'Allemagne nazie et sa « préhistoire allemande » raciale se sont effondrées sept ans auparavant. Les Germains ne constituent plus un enjeu qui mette en péril l'existence même de la civilisation européenne. *Les Germains* d'Hubert auraient selon le schéma éditorial prévu dû paraître à la suite des *Celtes* à la fin des années 1920 ou au début des années 1930 — si Hubert en avait eu le temps et l'énergie. Kossinna était alors au faite de sa carrière et toute une génération de chercheurs qu'il avait formés était en train d'émerger. Ces jeunes gens brillants et ambitieux allaient fournir les cadres de l'archéologie nazie, qui prétendrait démontrer, sur des bases scientifiques présentées comme irréfutables, la permanence de la supériorité de la « race germanique » depuis la préhistoire la

33. Hubert, 1952 : 5.

plus ancienne. Avec la guerre, ces conceptions allaient apporter une légitimité scientifique à l'entreprise de conquête et de recomposition du « peuplement racial » de l'Europe conduite par le Troisième Reich³⁴. Décédé cinq ans avant l'avènement de Hitler, Hubert ne devait rien en voir.

Néanmoins, dès le début, Hubert avait perçu le programme de perversion des données des sciences humaines que sous-tendait la démarche de Kossinna. Aussi, le raisonnement développé dans ses *Germains* consiste-t-il en un démontage systématique de l'argumentation du théoricien de la « préhistoire allemande ». Hubert s'emploie à saper ses deux piliers que sont la linguistique et l'archéologie. Point après point, il réfute les affirmations de Kossinna, en montrant que ses interprétations sont erronées : les preuves prétendument avancées sont fausses aussi bien en termes d'attribution culturelle des vestiges archéologiques, de caractérisation d'influences stylistiques, que de datation et de séquençage chronologique. Hubert établit que, contrairement à ce que Kossinna annonce comme une évidence, l'identité culturelle « germanique » n'est ni homogène ni continue dans le temps. Surtout, elle n'est en rien imperméable aux influences des autres groupes « non germaniques », ceux qui procèdent, selon les thèses de la « préhistoire allemande », de populations racialement moins « pures » que celles d'identité « germanique ». Hubert en fait la démonstration, les cultures archéologiques « germaniques » sont au contraire profondément pénétrées par des apports culturels provenant aussi bien du monde celtique, à l'Ouest, que des civilisations méditerranéennes, au Sud, ou encore du domaine illyrien, à l'Est³⁵. S'agissant du Nord enfin, où l'école de Kossinna place le berceau ancestral de la « race germanique », Hubert rectifie : les groupes préhistoriques de ces pays scandinaves et arctique n'ont été en aucune façon des « Pré-Germains³⁶ ».

Aussi, à l'issue de la lecture des *Germains* d'Hubert, tout l'édifice de la « préhistoire allemande » construit par Kossinna et ses élèves est-il démantelé jusqu'à la base. Il n'en reste rien qui tienne.

34. Olivier, 2012.

35. Hubert, 1952 : 304-311.

36. *Ibid.* : 240.

Fondamentalement, Hubert défend, on l'aura compris, une tout autre appréhension du temps que celle des émules de Kossinna. Pour lui, la vérité de l'histoire ne réside pas dans le passé originel des « peuples », qui aurait forgé leur identité une fois pour toutes. Comme Hubert y revient, arguments à l'appui, tout au long de ses travaux, l'histoire ne fait que véhiculer une mémoire, qui procède de la transmission d'un héritage composite, nécessairement hétérogène. En d'autres termes, pour Henri Hubert, le passé ne se perpétue que modifié ; *les origines sont toujours déjà mêlées*. C'est la condition, en réalité, pour que l'héritage du passé soit reçu et transmis. Et c'est précisément parce que les Celtes sont d'origines diverses, suggère-t-il, qu'ils ont été capables de se concevoir comme nation ; c'est-à-dire de penser leur relation à l'Autre de manière ouverte, en accueillant la diversité des mondes qui leur étaient étrangers, pour la traduire et l'adapter à leur univers.

Cette approche du temps comme vecteur de la mémoire culturelle s'oppose donc sans compromis possible à celle de la perception racialisée de la « préhistoire allemande ». Pour Kossinna et ses élèves, la mémoire n'existe pas comme telle : l'héritage culturel reçu du passé ne se transforme pas, car il est biologiquement hérité, en tant que manifestation distinctive de la race, ou de l'appartenance ethnique. Alors que dans la perspective d'Hubert, c'est le temps qui déploie l'identité, en la transformant, dans celle-ci, à l'inverse, le temps, apportant avec lui le métissage, ne peut que dégrader l'ordre originel. C'est pourquoi les peuples et les individus doivent défendre fermement leur identité — s'ils entendent la conserver —, prétendent-ils. Car, dans ce schéma, l'Autre ne cesse d'avilir cette identité première, en la diluant sous l'apport de ses propres caractères. D'où cette mélancolie vis-à-vis de la perte de l'origine, cette rage aussi face à la désagrégation de soi, l'envahissement par l'étranger. C'est ici que la « préhistoire allemande » dévoile le dessein qui l'anime : elle fonctionne comme une « vengeance raciale » dirigée contre les non-Allemands, contre tous les ennemis de la « race » aryenne, dont en premier lieu les Juifs. Elle est une « science de combat », le fer de lance d'une Nouvelle Allemagne, qui mènera désormais, sous la conduite de son *Führer*, une lutte implacable pour sa « survie raciale ».

L'offensive allemande sur la mémoire celtique

En disparaissant si tôt, Henri Hubert laissait pourtant un message ambigu à la communauté des chercheurs. On pouvait certes lire son œuvre sur les Celtes comme une tentative « d'ethnographie préhistorique », fondée sur l'analyse des héritages culturels. Mais on pouvait y voir également la démonstration de la permanence de l'identité celtique, qui s'était maintenue à travers les siècles, depuis les « Celtes anciens » de l'Europe préromaine jusqu'aux « Celtes chrétiens » des îles de Grande-Bretagne — qui apparaissaient ainsi comme les héritiers des premiers en ligne directe³⁷. Au bout du compte, Hubert apportait paradoxalement à ses ennemis, à le lire un peu vite, la confirmation de leur credo : certains peuples, comme les Celtes, étaient parvenus à conserver et à transmettre leur identité « ethnique », malgré les vicissitudes de l'histoire, et ce jusqu'à aujourd'hui. Hubert et ses ennemis « racialisés » n'étaient certes pas d'accord sur les mécanismes de cette transmission, ni sur son origine, ni sur son concept en général ; mais après tout quelle importance cela pouvait-il avoir, puisque cette permanence pouvait être tenue pour un fait établi ; et qui dit permanence pense aisément stasisme identitaire...

Il faut dire qu'Hubert lui-même n'avait pas toujours été très clair vis-à-vis de la « préhistoire allemande ». Autant il avait perçu la charge de fantasme dont elle était investie — elle qui prétendait restituer la domination de la « race indo-germanique » tout au long de l'histoire de l'humanité européenne —, autant il avait pu se laisser éblouir par sa méthode. En traitant de manière statistique la distribution des trouvailles archéologiques dans l'espace, la *Siedlungsarchäologie* allemande parvenait à identifier des « provinces culturelles » effacées depuis des millénaires : « C'est ce que nous avons essayé de faire fort imparfaitement pour les Celtes », avoua humblement Hubert³⁸. Comme les préhistoriens allemands, il était convaincu que les formes et les décors de la poterie étaient un indicateur privilégié de l'identité culturelle des populations qui les

37. Duval, 1989 : 67.

38. Hubert, 1952 : 3-4.

avaient produits. C'est ainsi qu'il en était venu à partager certaines de leurs interprétations — il faudrait plutôt dire leurs illusions. Comme eux, Hubert voyait se former les toutes premières « sociétés celtiques » dans les cultures de la fin du Néolithique de la région du Rhin moyen, au cours du troisième millénaire³⁹.

Le réquisitoire d'Hubert contre la « préhistoire allemande » forgée par Kossinna dormira dans les papiers de Mauss jusqu'à sa mort, avant qu'on ne le redécouvre au début des années 1950. Une autre interprétation du passé celtique se sera imposée à partir des années 1930, portée par l'extraordinaire expansion de la « préhistoire allemande » germanique soutenue par le régime national-socialiste. Les Germains auront pris la place des Celtes en tant que préfigurateurs de la civilisation européenne. Vus par les chercheurs qui mettront leur travail au service de l'idéologie du Troisième Reich, les manifestations de la « civilisation celtique » de Déchelette et Hubert seront ramenées à une expression de l'identité raciale indo-germanique, dont les Celtes n'auraient constitué qu'un rameau latéral.

Les fouilles de grande ampleur conduites par l'institut scientifique de la SS, le *SS-Ahnenerbe*, sur le tertre funéraire géant du « prince celte » du Hohmichele⁴⁰ seront invoquées à l'appui de la thèse selon laquelle les anciens Celtes d'Allemagne présentaient des caractères typiques de leur culture « indo-germanique » ancestrale : comme leurs aïeux, ils étaient dirigés par une caste de puissants aristocrates guerriers, qui se faisaient enterrer auprès de leurs forteresses dans des tombes monumentales, accompagnés de leurs armes et de leurs possessions prestigieuses. Ailleurs, les recherches conduites sous l'égide de la Commission romaine-germanique de l'Institut archéologique allemand viseront à démontrer que les innovations technologiques prêtées aux Gaulois de l'époque de la Guerre des Gaules — comme le fameux *muris gallicus*, ou rempart de pierres armées de bois décrit par César — leurs seraient antérieures ; elles auraient été développées à l'origine par des populations de tradition indo-germanique ayant occupé l'actuel territoire allemand. Dans ces conditions, l'origine ethnique et raciale des Celtes de

39. Hubert, 1932 : 217-224.

40. Riek et Hundt, 1962.

l'Antiquité serait évidente : ce seraient des mouvements de peuples d'origine indo-germanique, partis du sol de l'Allemagne actuelle, qui auraient diffusé vers l'Ouest cette culture de type « protoceltique » de la fin de l'âge du bronze. Pour les chercheurs allemands, la « civilisation celtique » n'aurait été qu'un produit dérivé de l'identité raciale « indo-germanique » de l'Europe ancienne.

Ces thèses survivront à l'effondrement du Troisième Reich, portées par une génération de chercheurs qui poursuivront brillamment leur carrière dans les institutions académiques de l'Allemagne de la reconstruction, tels Wolfgang Dehn (1909-2001) et Wolfgang Kimmig (1910-2001) pour l'archéologie celtique européenne. Passée l'épreuve passagèrement désagréable de la dénazification, le milieu intellectuel du national-socialisme se reconstituera naturellement dans les universités allemandes. Les chercheurs qui s'étaient mis au service de l'idéologie du régime nazi y poursuivront leurs recherches après-guerre et formeront de nouvelles générations d'étudiants et de spécialistes⁴¹. Ils auront surtout une grande influence sur la reconstruction de l'archéologie française des années 1970 et 1980, notamment dans les domaines de la proto-histoire et du haut Moyen Âge.

La bataille perdue d'Henri Hubert

Force est de constater qu'Henri Hubert a perdu son combat contre la « préhistoire allemande » et son inspirateur Gustaf Kossinna. Contrairement à Mauss, qui connaîtra la postérité intellectuelle que l'on sait, Hubert n'aura pas réussi à imposer sa marque sur l'archéologie française et européenne. Les chercheurs, notamment français, préféreront se ranger prudemment sous la bannière de l'histoire ancienne, et l'autorité en particulier de Camille Julian ; reléguant l'archéologie à une « discipline auxiliaire de l'histoire ». Chercheur isolé, et marginalisé dans son propre domaine, Hubert ne pouvait rien face à la professionnalisation massive de l'archéologie qu'allait mettre en place le régime national-socialiste

41. Legendre et Olivier, 2013.

en Allemagne, pour la fonder sur les bases raciales édifiées par l'école de Kossinna. Marginalisée, la pensée d'Henri Hubert ne s'est pas transmise.

Ce rendez-vous manqué de la sociologie et de l'archéologie, que proposait Hubert avec son concept d'*ethnographie préhistorique*, déploiera ses conséquences bien au-delà des années 1930 et 1940. Après la Libération, l'archéologie protohistorique française se reconstituera sur les bases méthodologiques mises en place par l'archéologie allemande des années 1930 ; et ce d'autant plus facilement que les anciens chercheurs qui avaient travaillé au service de l'État national-socialiste poursuivront leurs recherches après-guerre dans une perspective désormais explicitement européenne. On oubliera la dimension anthropologique ouverte par les travaux d'Henri Hubert sur la « civilisation celtique », pour mieux focaliser l'archéologie des périodes préromaines sur une démarche d'inspiration « historico-culturelle⁴² ». Surtout, on considérera avec suspicion toutes les tentatives de la recherche anglo-américaine — restée fidèle à une interprétation sociologique, ou anthropologique, des sociétés anciennes révélées par l'archéologie — qui viseront à dépasser ce stade de la simple mise en ordre chrono-culturelle des productions matérielles des civilisations archéologiques.

Pourtant, l'approche de la « civilisation celtique » sous l'angle de l'étude d'une mémoire culturelle s'épanouissant dans la longue durée, que proposait Henri Hubert, constitue encore aujourd'hui une piste de recherche particulièrement féconde. Certes, les conclusions auxquelles étaient parvenu Hubert sont maintenant dépassées. Il ne se trouve plus personne en effet, parmi les chercheurs d'aujourd'hui, pour croire que les cadres fondamentaux de la société celtique aient effectivement été constitués par l'institution du « potlatch », de la « chasse aux crânes » et de l'enseignement druidique. Au fond, peu importe. Hubert nous offre une démarche plutôt qu'une méthode, un mode d'approche plutôt qu'une reconstruction du passé. Sa pensée des sociétés celtiques demeure fascinante par-delà l'inachèvement dans lequel il nous l'a livrée. *C'est l'appréhension du passé à partir de sa posthistoire. C'est l'idée que*

42. Trigger, 1989.

le passé n'est finalement accessible que dans ses réinvestissements ultérieurs et successifs, comme une mémoire toujours active dans l'à-présent. C'est une révolution par rapport à l'approche conventionnelle, traditionnellement historiciste, des sociétés anciennes révélées par l'archéologie. Nous n'avons pas fini d'en dérouler les implications.

Françoise Henry (1902-1982)

Une héritière sans trône ni royaume

Laurent Olivier

Henri Hubert a eu beaucoup d'auditeurs à l'École du Louvre, mais n'a guère formé d'élèves en France : il en est une toutefois qu'il a fait entrer à Saint-Germain et qui s'est très vite distinguée comme son héritière potentielle. Il s'agit de Françoise Henry (1902-1982), qui était promise à occuper à sa suite une place importante dans la recherche française, en particulier dans le domaine de l'art celtique. À trente ans à peine, elle avait déjà publié deux thèses remarquées, l'une en histoire de l'art¹ et l'autre en archéologie protohistorique². Courageuse, travailleuse et brillante, Françoise Henry était pressentie pour occuper le poste de conservateur-adjoint du musée des Antiquités nationales à la suite d'Hubert ; ce qui la destinait à prendre un jour la direction du musée de Saint-Germain.

Mais Françoise n'avait qu'un seul amour, dont elle a toujours refusé de s'éloigner : l'art de l'Irlande ancienne, dont elle avait eu la révélation alors qu'elle était encore étudiante. C'est pour pouvoir se consacrer, sur place, à cet « art irlandais » qu'elle avait accepté un poste de lectrice de français à l'université de Dublin. Et c'est pour pouvoir continuer à travailler et à fouiller en Irlande qu'elle n'a jamais voulu abandonner ce travail mal payé et ne correspondant pas à ses compétences scientifiques. Ce choix, qu'elle a toujours assumé, lui a fermé la voie à une carrière scientifique en France, qui était pourtant toute tracée.

1. Henry, 1933a.

2. Id., 1933b.

Françoise Henry a été oubliée. Deux ouvrages en langue anglaise lui ont été consacrés, qui révèlent ses préoccupations et ses réflexions lors de ses fouilles dans les îles d'Inishkea, au large des côtes occidentales de l'Irlande, travaux qu'elle a dû mener seule, dans des conditions matérielles absolument minimales. Le premier livre, édité par Barbara Wright, professeur de littérature française à l'université de Dublin, est la publication de ses carnets de terrain : il s'y découvre un véritable talent de chroniqueur et d'écrivain³. Le second ouvrage, publié par Janet Marquardt, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Eastern Illinois University, aux États-Unis, a mis à la disposition du lectorat anglo-saxon la traduction anglaise de ces carnets⁴. Ce sont les chercheurs irlandais — tels en particulier Peter Harbison, ou Hilary Richardson — ou d'une manière générale les représentants de la recherche anglo-américaine qui ont reconnu l'importance fondatrice de la contribution de Françoise Henry à la connaissance de l'art de l'Irlande ancienne, et ce sont les chercheurs anglophones qui continuent à lui rendre hommage⁵. Dans le milieu de la recherche française, le travail de Françoise Henry est resté pour l'essentiel méconnu, concernant notamment son activité au musée des Antiquités nationales jusqu'à la période de la guerre. Nous nous attacherons ici à réunir les éléments qui permettent de reconstituer son parcours scientifique en France et de restituer la dimension de sa personnalité de chercheuse⁶.

3. Wright, 2012.

4. Marquardt, 2012a.

5. Il est d'ailleurs significatif que les articles scientifiques consacrés à la biographie de Françoise Henry soient essentiellement publiés en langue anglaise, comme sa nécrologie (Curle et Kane, 1982), ou les diverses notices la concernant dans des dictionnaires thématiques ou des encyclopédies spécialisées (Richardson, 2009 ; Sorensen, 2010 ; Marquardt, 2012b). Depuis 1988, l'University College de Dublin délivre tous les ans une médaille en la mémoire de Françoise Henry (*Françoise Henry Memorial Medal*) à ses meilleurs étudiants en histoire de l'art. L'université a intégrée également dans ses locaux une salle de lecture Françoise Henry (*Françoise Henry Reading Room*), créée à partir des ouvrages et de la documentation scientifique qu'elle avait accumulés durant sa carrière à Dublin.

6. Ce chapitre reprend et complète un article publié dans la revue du musée d'Archéologie nationale : Olivier L. (2016) — Françoise Henry (1902-1982) et le musée des Antiquités nationales. La chance manquée de la recherche française. *Antiquités nationales*, 46 (2015), p. 163-176.

La formation intellectuelle de Françoise Henry

Françoise Henry est née à Paris dans une famille de la bourgeoisie, sensible aux choses de l'art du côté de sa mère. Elle est l'enfant unique d'un couple désaccordé qui finira par se séparer dans les années 1920. Françoise grandit dans la proximité de sa famille maternelle, plutôt que de celle de son père, René Henry. Son grand-père maternel, Charles Clément (1821-1887), avait été un spécialiste de l'œuvre du peintre Géricault. Françoise Henry a dit que c'était la vision des tableaux du peintre suisse Charles Gleyre (1806-1874), dans l'appartement de sa grand-mère maternelle à Paris, qui l'avait, très jeune, sensibilisée à l'art⁷. Durant la période de la Première Guerre mondiale, la jeune Françoise fréquente le lycée Molière, dans le XVI^e arrondissement de Paris. Après son baccalauréat, elle entre à la Sorbonne pour y étudier l'histoire de l'art. Elle y a pour professeurs les historiens de l'art Émile Mâle (1862-1954) et son successeur Henri Focillon (1881-1943)⁸. Spécialiste de l'art médiéval, Focillon cherche alors à isoler, dans ce qu'il appelle « la vie des formes », « les règles qui leurs sont propres » et qui, par un mouvement de type dialectique, produisent des successions d'*états* ou d'*âges* stylistiques : l'âge « expérimental » des débuts, puis l'âge « classique », enfin « l'âge du raffinement » ou âge « baroque » des périodes finales de transition. Dans une démarche préfigurant celle de l'anthropologie de l'art, Focillon s'oriente ainsi, selon ses termes, vers une « ethnographie spirituelle » : « Peut-être chaque style et chaque état d'un style, écrit-il dans sa *Vie des formes* parue en 1934, peut-être chaque technique requièrent-ils de préférence telle nature d'homme, telle famille spirituelle⁹. »

Durant ces années de formation universitaire qui la mèneront à être diplômée de l'École pratique des hautes études (EPHE),

7. Le grand-père maternel de Françoise Henry, Charles Clément, avait fréquenté le peintre vaudois Charles Gleyre entre 1846 et 1848 ; celui-ci lui avait légué à sa mort, en 1874, la totalité de son atelier.

8. C'est Françoise Henry qui rédigera, avec sa cousine Geneviève Marsh-Micheli, la notice nécrologique consacrée à Henri Focillon pour la revue de la *Gazette des Beaux-Arts* (Henry et Marsh-Micheli, 1945).

9. Focillon, 1943 : 25.

Françoise Henry est inscrite également à l'École du Louvre. Elle en obtient le diplôme en 1927. À l'École du Louvre, Françoise Henry découvre surtout l'archéologie celtique, enseignée par Henri Hubert. Comme on l'a vu, le projet d'Hubert est d'ouvrir l'archéologie protohistorique à une véritable « ethnographie préhistorique de l'Europe », qui constitue le cœur du programme scientifique qu'il a fixé à sa carrière. Les îles britanniques occupent une position clé dans ce dispositif intellectuel, dans la mesure où elles ont conservé, encore au Moyen Âge, des traits culturels de type « celtique », qui s'expriment notamment dans la littérature et les arts plastiques, et en particulier en Irlande. Ce ne sont pas à proprement parler les survivances des faits culturels d'une civilisation ancienne disparue sur le continent qu'Hubert va chercher dans ces témoignages d'époque historique des îles britanniques : c'est plus exactement l'écho, pourrait-on dire, qu'aurait produit durant plusieurs siècles encore la mémoire d'une structure sociale préromaine, effacée par la romanisation en Europe continentale.

Focillon et Hubert, tous deux tournés vers une *ethnographie* des créations matérielles des sociétés du passé, jouent donc un rôle complémentaire dans la formation intellectuelle de Françoise Henry. En 1926, Françoise découvre l'Irlande à l'occasion d'un voyage à vélo avec une amie dans le Tipperary, en Irlande du Sud. Elle admire les hautes croix sculptées en grès datant des VIII^e-IX^e siècles qui se dressent, couvertes de motifs d'entrelacs et de scènes historiées, dans le petit cimetière de l'église d'Ahenry, près de Kilkenny. Contrairement à la France, où l'art des périodes mérovingienne et carolingienne ne subsiste qu'à l'état de restes souvent isolés et démembrés, l'Irlande possède encore des ensembles complets témoignant de la sculpture monumentale de la période chrétienne primitive. À son retour en France, Françoise parle, enthousiasmée, de sa découverte à Focillon. Celui-ci lui propose d'en faire le sujet de sa thèse, qui portera, sous sa direction, sur la sculpture de l'art irlandais ancien, de l'Antiquité à la fin du haut Moyen Âge.

Parallèlement à la préparation de sa thèse, Françoise Henry publie ses premiers articles scientifiques. Son premier papier, paru en 1928 dans la revue des étudiants du groupe « histoire de l'art » de la Sorbonne, est consacré à l'architecture de la chapelle dite du

roi Cormac, sur le rocher de Cashel, dans le Tipperary, où se discernent des influences stylistiques continentales, manifestement germaniques¹⁰. Deux autres articles sur l'art irlandais suivent en 1930, et sont publiés dans la prestigieuse *Revue archéologique* éditée par Salomon Reinach. Le premier est un commentaire critique du travail qu'Arthur Kingsley-Porter venait de publier l'année précédente sur la sculpture anglo-irlandaise de la période carolingienne, travail dans lequel il avait tenté d'identifier les origines culturelles de l'iconographie des croix insulaires. Françoise y conduit une démonstration magistrale, fondée sur ses propres observations de terrain ; elle isole les principaux groupes stylistiques de la sculpture médiévale irlandaise, et en définit la chronologie (Henry, 1930a : 94). Dans son second article de 1930, Françoise Henry présente une inscription gravée qu'elle a découverte sur la croix de Beolin. Elle la date, par ses caractères épigraphiques, de la transition du VIII^e au IX^e siècle et l'attribue à l'abbé de Clonmacnoise, Thuatgall. Cette dédicace fournit un repère chronologique précieux, ce monument sculpté constituant un jalon important dans l'évolution de la sculpture irlandaise¹¹.

En décembre 1932, Françoise soutient sa thèse de doctorat à la Sorbonne. Elle en tirera un ouvrage, intitulé *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de notre ère*, publié en 1933¹². Dans le même temps, elle travaille à la publication de sa thèse complémentaire, réalisée sous la direction d'Henri Hubert à l'École du Louvre. Celle-ci a pour objet « Les tumulus du département de la Côte d'Or », et sera publiée la même année que sa thèse d'histoire de l'art¹³.

Françoise Henry archéologue

Les premiers témoignages de l'activité de Françoise Henry au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye remontent au mois de décembre 1925. Encore étudiante, Françoise

10. Henry, 1928.

11. Id., 1930b.

12. Id., 1933a.

13. Id., 1933b.

a été recrutée comme « attachée libre travaillant d'après les instructions de H. Hubert » depuis 1924¹⁴. À partir de la fin de l'année 1925, elle prépare la prise en inventaire de l'importante collection de protohistoire bretonne constituée par l'archéologue Paul du Châtellier (1833-1911), acquise par le MAN en 1924. Hubert a manifestement recruté Françoise Henry comme collaboratrice bénévole du musée à l'École du Louvre, où il l'aura remarquée. Âgée seulement de vingt-trois ans, elle a désormais la responsabilité de mettre en fiche chaque pièce ou ensemble de pièces de ces vastes séries de mobilier essentiellement protohistorique, avant que celles-ci ne soient inscrites au registre d'inventaire du musée.

Au musée, Françoise travaille également, pour sa thèse complémentaire, sur les importantes séries protohistoriques issues des fouilles de la fin du XIX^e siècle dans les tertres funéraires de la Côte d'Or¹⁵. Après Claude Rossignol (1805-1886), ancien archiviste départemental et premier conservateur du MAN, Félicien de Saulcy (1807-1880), président de la Commission de la topographie des Gaules, avait entrepris une première série de fouilles au début des années 1860 dans les tumulus dits des Chaumes d'Auvenay, sur les territoires des communes d'Ivry-en-Montagne et de Meloisey (Côte-d'Or). Par la suite, Abel Maître (1826-1899), alors responsable des ateliers de restauration du MAN, avait réalisé au début des années 1870 d'importantes fouilles pour le musée dans les groupes de tertres funéraires de Magny-Lambert (Côte d'Or). Ces recherches de terrain avaient révélé en particulier la riche sépulture de guerrier à épée du VII^e siècle av. J.-C. enterrée sous le tumulus monumental dit du Cap à Monceau-Laurent, dans laquelle avait été placé un service à boisson en bronze qui comportait une grande ciste à cordons importée d'Italie du Nord¹⁶. Au musée de Saint-Germain avait été déposé par ailleurs l'extraordinaire ensemble de parures en or découvert en 1863 dans le

14. Les chargés de mission des musées nationaux sont nommés pour un an renouvelable parmi les élèves et anciens élèves de l'École du Louvre. Leur mission est bénévole et temporaire. Ils sont nommés sur proposition des conservateurs des musées concernés, en accord avec le directeur des Musées nationaux.

15. Elle dédiera la publication de ce travail « à la mémoire de (s)on maître, Henri Hubert » (Henry, 1933b)

16. Bertrand, 1873.

grand tumulus à tombe à char de la Butte à Sainte-Colombe-sur-Seine, à l'occasion de fouilles ordonnées par Stoffel. Au total, ces collections formaient une base documentaire de premier plan — et encore inégale alors — pour l'étude des périodes de la fin du bronze final au courant du second âge du fer dans le Nord-Est de la France. Mais la documentation était dispersée dans la littérature scientifique, et les collections éclatées entre le MAN et les musées de Bourgogne, qui avaient recueilli certaines des collections privées constituées lors de ces fouilles antérieures à la Première Guerre mondiale.

Pour sa thèse sur « Les tumulus du département de la Côte-d'Or », Françoise Henry a réalisé un travail exemplaire à bien des égards et surtout encore sans précédent à l'époque. Elle a mené une entreprise pionnière, qui ne commencera à trouver des équivalents qu'au moment du renouveau de l'archéologie protohistorique française de la fin du ^{xx}^e siècle, lorsque se constitueront les premières synthèses archéologiques régionales, dans le prolongement des travaux de Jacques-Pierre Millotte sur la Franche-Comté et la Lorraine¹⁷. Françoise a non seulement classé et identifié le mobilier des collections du MAN, mais elle a également étudié le matériel conservé dans les différents musées locaux (Dijon, Châtillon-sur-Seine, Beaune, Semur). Elle a dépouillé l'ensemble de la bibliographie régionale — dont de nombreuses sources étaient encore inédites — et rédigé les notices de chaque trouvaille, restituant les assemblages funéraires découverts. Elle a reconstitué l'histoire des recherches depuis les premiers travaux des années 1850 ; surtout, elle s'est rendue sur le terrain : elle a relevé les plans schématiques des groupes de tumulus ouverts au ^{xix}^e siècle, comme sur le plateau des Chaumes d'Auvenay. Elle y a réalisé elle-même des fouilles de contrôle, afin d'observer les structures funéraires rencontrées lors des fouilles anciennes. Le résultat est une « étude méthodique fondée sur (l')inventaire [des contextes archéologiques] qui examine le groupement des tombes, leurs dates, les analogies et les différences qu'elles ont avec les tombes des régions voisines et avec celles du reste de l'Europe¹⁸ ».

17. Millotte, 1963 ; id., 1965.

18. Henry, 1933b : 7.

Françoise est à la fois une intellectuelle et une femme de terrain, une fouilleuse. « Françoise était, et est restée toute sa vie, essentiellement une femme de la campagne aussi bien qu'une chercheuse », a dit d'elle son amie écossaise Cecil Curle, qui l'a fréquentée pendant plus de cinquante ans¹⁹. « Elle avait une connaissance pratique du fonctionnement du travail à la ferme et dans les champs, et possédait un talent particulier pour le jardinage et la cuisine, comme une vraie campagnarde qu'elle était », ajoutait-elle. Françoise Henry aime plus que tout la recherche de terrain : « Elle n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle pouvait quitter la ville et partir en fouille, ou bien prendre son vélo pour un tour dans la campagne pour y photographier des croix et des églises », soulignait Cecil Curle²⁰. C'est une recrue précieuse pour Hubert, qui, comme on le sait, n'est guère homme de terrain.

Françoise Henry au musée de Saint-Germain

Françoise Henry arrive à Saint-Germain pendant les dernières années d'Henri Hubert au MAN, dans une atmosphère de fin de règne. Salomon Reinach dirige la maison de chez lui, n'étant présent au musée que de manière ponctuelle. Henri Hubert, qui fait fonction de conservateur-adjoint à ses côtés, est depuis longtemps malade du cœur. Depuis le mois de mai 1925, il n'est plus reparu au musée et a dû partir se reposer à Toulon à la fin novembre 1925. L'absence prolongée d'Hubert pousse à recruter un second conservateur-adjoint, afin d'assurer la poursuite du suivi de l'entrée des collections. C'est Raymond Lantier (1886-1980), alors sous-directeur des Antiquités à Tunis, qui est élu à ce poste par la commission des Musées nationaux réunie au Louvre le 23 novembre 1925²¹. Au début de mars 1926,

19. Cecil (née Mowbray) et Françoise s'étaient connues étudiantes à la Sorbonne, où elles avaient suivi ensemble les cours d'Henri Focillon, avec Geneviève Micheli (devenue Marsh-Micheli après son mariage). Formée à la préhistoire par l'abbé Breuil à Lascaux, Cecil se spécialisa dans l'étude de la sculpture sur pierre de la période chrétienne primitive en Écosse, un sujet étroitement complémentaire de celui étudié par Françoise Henry.

20. Curle et Kane, 1982 : 143.

21. La nomination de Raymond Lantier au MAN est validée par décret du 6 janvier 1926.

Hubert va mieux et revient au musée, apparemment « en meilleure santé », alors que Lantier prend son service²² ; mais Hubert doit à nouveau rentrer chez lui, à Chatou, où il meurt finalement le 27 mai 1927.

Durant cette période difficile, Françoise Henry poursuit le travail de préparation de la collection du Châtellier, jusqu'à ce que Raymond Lantier prenne son relais²³. Elle continue visiblement ce travail de pré-inventaire des collections l'année suivante, vers la fin de laquelle elle est nommée, le 30 octobre 1927, « attachée temporaire » pour une période d'un an renouvelable. Cette nomination fait désormais de Françoise Henry une collaboratrice scientifique officielle du musée des Antiquités nationales. Le pré-inventaire de la collection du Châtellier l'occupe encore jusqu'en juin 1930. Ensuite, après l'été, elle passe le mois d'octobre 1930 à inventorier avec Lantier le mobilier des fouilles Meunier et Chenet, qui provient de recherches effectuées dans les sépultures d'époque romaine tardive des ateliers céramiques de l'Argonne (Meuse).

Pendant ce temps, Françoise continue à travailler à sa thèse d'histoire de l'art de la Sorbonne. Alors que son mémoire est en voie d'achèvement, elle obtient en 1932 un poste de lectrice au département de français de l'University College de Dublin, auprès de l'écrivain René Chauviré (1881-1957) qui y enseigne depuis 1918. Françoise avait déjà effectué plusieurs voyages pour étudier les monuments sculptés de l'Irlande ancienne, bénéficiant d'un hébergement à Trinity Hall (université de Dublin). Cette charge de lectrice de français lui fournit un revenu modeste, mais elle lui offre surtout un emploi stable qui lui permet de se consacrer sur place à son sujet d'étude : l'art irlandais. Françoise séjourne désormais plus de la moitié de l'année en Irlande, pendant l'année universitaire, ne revenant en France que pour les fêtes de Noël et les grandes vacances d'été.

À partir de cette date, la situation de Françoise Henry au musée de Saint-Germain devient compliquée. Âgé et malade, Salomon

22. Registre d'inventaire du MAN, année 1926.

23. Cette interruption correspondrait-elle à la période du premier voyage de Françoise Henry en Irlande ?

Reinach cesse de venir travailler au musée à partir d'avril 1932, laissant de fait Lantier assurer son intérim à la tête de l'institution. Après l'été, il est clair que Reinach ne reviendra plus au MAN ; aussi, c'est désormais Raymond Lantier qui, à partir du 31 octobre 1932, « commence les inscriptions dans le registre » d'inventaire des collections²⁴. Le décès de Salomon Reinach ayant laissé le musée de Saint-Germain sans directeur depuis novembre 1932, Lantier est nommé à sa succession par décret du 13 mars 1933. Une réunion particulièrement importante a lieu au Louvre quelques mois plus tard, le 31 mai 1933. Y assistent, sous la présidence d'Henri Verne (1880-1949), directeur des Musées nationaux, Étienne Michon (1865-1939), conservateur en chef au Louvre, René Dussaud (1868-1958), conservateur du département des Antiquités orientales du Louvre, et Raymond Lantier, nouveau conservateur du musée de Saint-Germain. L'objectif de cette entrevue est de désigner un conservateur-adjoint, qui assistera Lantier, désormais absorbé par le travail de direction du MAN. Françoise Henry est pressentie pour ce poste, manifestement soutenue par Lantier lui-même. C'est finalement Claude Frédéric-Armand Schaeffer (1898-1982), alors conservateur du musée de Strasbourg, qui est choisi à l'unanimité ; tandis que « Mlle F. Henry est présentée en deuxième ligne²⁵ ». La décision du comité est officialisée à l'été par un décret du 24 août 1933 ; Claude Schaeffer prenant ses fonctions au musée de Saint-Germain à partir du 24 septembre 1933. On peut se demander si ce n'est pas le manque de disponibilité de Françoise Henry — régulièrement absente en Irlande — qui a motivé ce choix de la direction des Musées nationaux.

On verra néanmoins assez peu le nouveau conservateur-adjoint du MAN au musée de Saint-Germain. Dès l'année de son arrivée, Schaeffer part en effet pour plusieurs mois sur le terrain en Syrie, afin d'y poursuivre ses fouilles du tell de Ras Shamra, l'ancienne Ougarit. Débutées en 1930, ces recherches de terrain livrent un important mobilier de la période du bronze récent (xiv^e-xii^e siècle av. J.-C.), qui va progressivement enrichir les collections du musée

24. Registre d'inventaire du MAN, année 1932.

25. *Ibid.*, année 1933.

de Saint-Germain. Durant toute la période d'activité de Schaeffer au MAN, les recherches de Ras Shamra continueront à l'occuper tous les ans, pour des missions d'une durée à chaque fois de plusieurs mois consécutifs. Au total, Schaeffer passera plus de quarante ans à fouiller le site d'Ougarit (dont une petite partie seulement a pu être dégagée).

Entre Dublin et Saint-Germain

Lorsqu'elle revient en France, Françoise rentre pour les fêtes de Noël et de fin d'année chez sa mère Jeanne, qui possède une ferme à Chassagne, dans le Morvan. Pendant la période des vacances d'été, où l'université de Dublin est fermée, elle travaille au musée des Antiquités nationales, en général entre juillet et septembre. Cela n'est visiblement pas suffisant pour absorber le volume des collections à classer et à inventorier. À partir du 1^{er} janvier 1935, une nouvelle « attachée libre » est recrutée à ses côtés, pour s'occuper avec elle de la prise en inventaire des collections. Il s'agit de Gabrielle Fabre (1907-1960), qui a été également formée par Hubert et vient d'obtenir son diplôme de l'École du Louvre en 1934. Celle-ci prend notamment en charge la très importante collection paléolithique de la grotte d'Isturitz, au Pays basque, qui avait été fouillée entre 1913 et 1921 par le préhistorien Emmanuel Passemard (1876-1945).

Bien qu'elle ne soit plus présente au musée que de manière temporaire, Françoise Henry maintient des liens scientifiques étroits avec le MAN. Elle collabore notamment à la nouvelle revue *Préhistoire*, qu'a créée Raymond Lantier en 1932, en y publiant les résultats de ses recherches sur l'art irlandais²⁶. À Dublin, elle correspond surtout avec l'archéologue et historien de l'art allemand Paul Jacobstahl (1880-1957), alors encore enseignant à l'université de Marburg et qui prépare la publication de son futur chef-d'œuvre consacré à *L'Art celtique ancien*²⁷. Françoise Henry est en contact avec lui dès août 1934²⁸ et lui communique des renseignements sur

26. Henry, 1933c; id., 1938.

27. Jacobstahl, 1944.

28. La correspondance entretenue entre Françoise Henry et Paul Jacobstahl est conservée aux archives de l'université d'Oxford.

le contexte des trouvailles dont le mobilier est conservé au musée de Saint-Germain, ou bien l'aide à obtenir des clichés des pièces du MAN qu'il souhaite illustrer dans son ouvrage. Dès l'origine, elle est persuadée que l'entreprise de Jacobstahl constituera une contribution majeure à l'étude de l'art celtique²⁹. Les contacts entre les deux chercheurs reprennent à partir de septembre 1938, après que Jacobsthal, démis de son poste par les autorités nazies, eut trouvé refuge à l'université d'Oxford. « Pourriez-vous vous arranger pour aller de Saint-Germain à Dublin en passant par Oxford ? lui demande-t-il³⁰ dans un courrier du 8 septembre 1938. Cela me ferait un très grand plaisir de vous montrer ma "boutique celtique" ».

Lorsqu'elle vient à Saint-Germain, Françoise Henry est semble-t-il logée dans l'appartement réservé au conservateur du musée³¹, où Henri Hubert a laissé un logement inoccupé depuis sa mort en 1927³² et où Raymond Lantier s'installera à partir de mai 1936³³. Le 4 mars 1938, la mission de Françoise Henry au MAN est renouvelée, en même temps que celle de Gabrielle Fabre. La situation internationale se détériore, tandis que la menace d'une guerre avec l'Allemagne se fait chaque jour plus précise et plus pesante.

29. Dans son premier courrier du 29 août 1934, elle adresse à Paul Jacobstahl « (s)es meilleurs vœux pour la réussite de [sa] grande œuvre » (document conservé aux archives de l'université d'Oxford).

30. *Could you manage to go from St Germain to Dublin via Oxford ? It would give me great pleasure to show you my "Celtic Shop"* (document conservé aux archives de l'université d'Oxford).

31. Cette information est donnée par Cecile Curle, dans sa nécrologie de Françoise Henry : « [Françoise Henry] was working as assistant to Henri Hubert at the Musée de St Germain-en-Laye, where she lived in a small flat at the top of the museum. » (Curle et Kane, 1982 : 142.) Au printemps 1939, Lantier lui offre la possibilité de la loger dans un bâtiment du parc du Château : « Le pavillon, si vous voyiez le moyen de me l'avoir avec certitude, et s'il ne tombe pas trop en ruine, fournirait peut-être la solution », lui écrit Françoise Henry dans un courrier du 31 mai 1939 (Françoise Henry, courrier manuscrit du 31 mai 1939, adressé à Raymond Lantier, conservateur du musée des Antiquités nationales. Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

32. Les meubles de l'appartement d'Hubert au musée de Saint-Germain ne seront démenagés qu'en 1935.

33. Lantier occupe l'appartement précédemment concédé à l'architecte du musée, François. Ce logement est mis à sa disposition le 26 mai 1926, après qu'il a été nommé conservateur adjoint.

Il faut désormais se préparer à une évacuation des collections du musée. À partir du 25 septembre 1938, le MAN est fermé pour une semaine: on procède alors à des « travaux d'emballage des collections, pour leur évacuation, lors de menaces de conflit armé³⁴ ». Françoise Henry prend-elle part à ces opérations? C'est très vraisemblable, dans la mesure où ces travaux de conditionnement des collections ont lieu durant la période où elle se trouve habituellement en France, pour les vacances universitaires d'été³⁵.

L'évacuation des collections du musée de Saint-Germain est ordonnée l'année suivante par la direction des Musées nationaux, le 24 août 1939, alors que la guerre est sur le point d'éclater. Les collections sont déplacées vers les châteaux de la Loire, au plus loin, pense-t-on, de la menace d'invasion des troupes allemandes. Entre le 28 septembre et le 11 novembre 1939, Raymond Lantier est envoyé à Cheverny (Loir-et-Cher), dont le château a été transformé en un vaste entrepôt. Chargé de la garde de ce dépôt de Cheverny, Lantier demeurera absent du MAN jusqu'aux environs du 15 octobre 1939. C'est Françoise Henry qui prend alors le relais du directeur pour assurer l'enlèvement des dernières collections de Saint-Germain et la protection sur place des pièces qui ne peuvent être déplacées. Benoît Champion (1863-1952), qui dirige les ateliers de restauration du MAN, se joint à elle pour coordonner le conditionnement des pièces fragiles³⁶. Comme l'indique alors le registre d'inventaire du MAN, « pendant [l'] absence [de Raymond Lantier], jusqu'à la mi-octobre, la surveillance du musée et des derniers

34. Registre d'inventaire du MAN, année 1938.

35. Comme elle l'indique dans un courrier à Raymond Lantier du 31 mai 1939, Françoise Henry a bénéficié en effet de deux bourses de la Caisse nationale de la recherche scientifique, en 1938 et 1939, pour ses travaux à Saint-Germain: elle a travaillé au MAN pendant deux séjours annuels effectués à l'été et durant la période des vacances de Noël (Françoise Henry — Courrier manuscrit du 31 mai 1939, adressé à Raymond Lantier, conservateur du musée des Antiquités nationales. (Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

36. C'est en effet Benoît Champion qui, sur la décision du directeur des Musées nationaux, Henri Verne, assure par intérim la direction du musée de Saint-Germain « lorsque M. Lantier se rend à Cheverny pour assurer la direction du dépôt qui y est installé » et « en l'absence de M. Schaeffer, conservateur-adjoint mobilisé ». (Note de service du 17 novembre 1939.)

emballages, ainsi que l'installation des objets protégés sur place [ont été] assurées par M^{lle} Françoise Henry, attachée à ce département, qui, fin août, est revenue d'Irlande se mettre à la disposition de la conservation,³⁷ et par M. B. Champion, sans lequel nous n'aurions pu mener à bien ces opérations ».

La future conservatrice du musée des Antiquités nationales ?

Malgré ces temps troublés, Raymond Lantier n'a pas abandonné le projet de faire de Françoise Henry son adjointe à la direction du musée de Saint-Germain. Bien qu'elle perçoive une indemnité de recherche de l'État pour sa mission au MAN, que lui a obtenue Jean Marx (1884-1972), Françoise se trouve alors dans une situation particulièrement précaire et difficile, dans la mesure où elle doit combiner sa charge de lectrice à l'université de Dublin et son travail au MAN, qu'elle ne peut effectuer à temps plein³⁸. Ses ressources, surtout, sont limitées. Françoise ne reçoit qu'un maigre traitement en Irlande; alors que ses voyages réguliers en France, sans compter ses fouilles dans les îles d'Irlande, lui coûtent cher³⁹.

Une solution se dessine dans le courant de l'année 1939. Claude Schaeffer, qui est continuellement occupé par ses recherches de Ras Shamra, souhaite manifestement pouvoir officialiser ses séjours répétés en Méditerranée orientale. Il est prêt à abandonner la moitié de son traitement annuel à Françoise Henry — soit 25 000 francs — ce qui le libérerait pendant six mois de l'année de son travail à Saint-Germain, tout en lui conservant son poste. Il pourrait alors se consacrer pleinement à ses travaux de terrain, et à leur publication. En échange

37. La mission de Françoise Henry comme « attachée bénévole » au MAN avait été renouvelée pour l'année 1939 par arrêté du 26 mai 1939.

38. Françoise Henry, courrier manuscrit du 31 décembre 1937 adressé à Raymond Lantier, conservateur du musée des Antiquités nationales. (Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

39. Un compte-rendu de ses fouilles de 1938 dans l'île d'Inishkea nord, où un habitat semble-t-il monastique datant du VII^e siècle est exploré, sera publié après-guerre dans la *Revue Archéologique* (Henry, 1947).

de quoi, Françoise Henry serait nommée conservateur-adjoint du musée, sur la recommandation de Lantier. Cet « arrangement » permettrait à Schaeffer de poursuivre son activité de recherche à l'étranger pendant une première période de trois ans (1940-1943), qui pourrait être renouvelée encore deux ans jusqu'en 1945⁴⁰.

Françoise est prête à accepter cette proposition, à condition que celle-ci ne se fasse pas au détriment de son engagement à l'université de Dublin: « je serais tout à fait d'accord, écrit-elle à Lantier le 2 mai 1939, sauf qu'il me faudrait revenir ici [à Dublin] en mai pour un mois à peu près; ce que je pourrais compenser par un mois à Noël⁴¹. » Françoise Henry doit, en effet, se trouver impérativement en Irlande pour la période des examens, qui tomberait en plein milieu de son séjour de six mois en France. S'il lui était accordé de pouvoir revenir en mai à Dublin, elle renoncerait à ses vacances en famille à Noël, en venant travailler un mois au MAN en décembre. Françoise Henry s'inquiète pour son avenir à l'université de Dublin car elle ne bénéficie que d'un accord fragile avec Chauviré, qui lui a confié sa charge de lectrice de français. « Le professeur de français actuel va prendre sa retraite, écrit-elle à Lantier le 8 mai 1939, et son successeur, très probablement irlandais, sera certainement moins enclin à fermer les yeux sur les excentricités d'une lectrice à éclipses⁴². » L'accord concernant Saint-Germain ne se fera pas, la guerre venant bouleverser ces projets. Comme on l'a vu, Françoise revient une dernière fois au MAN à l'été 1939, où elle prend en charge la protection du musée, puis elle rentre en Irlande. Quant à Schaeffer, mobilisé dans la marine, il rejoint en juin 1940 la *British Navy*, où il intègre une unité de cryptographie au sein de l'Amirauté, le *Government Communication Bureau*. Le 28 janvier 1941, il

40. Raymond Lantier — Aide-mémoire [concernant l'accord Schaeffer-Henry] transmis au directeur des Musées nationaux le 22 mai 1939. (Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

41. Françoise Henry — Courrier manuscrit du 2 mai 1939, adressé à Raymond Lantier, conservateur du musée des Antiquités nationales. (Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

42. Françoise Henry — Courrier manuscrit du 8 mai 1939, adressé à Raymond Lantier, conservateur du musée des Antiquités nationales. (Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

rejoint les forces du général de Gaulle et s'engage dans les Forces navales de la France libre (FNFL), où il sera affecté à l'état-major de Londres avec le grade de capitaine de corvette⁴³.

Tout au long de l'absence de Françoise Henry, qui est en Angleterre, Raymond Lantier renouvellera régulièrement sa candidature de chargée de mission auprès de la direction des Musées nationaux, jusqu'en 1945⁴⁴. Pourquoi le fait-il, alors qu'il est matériellement impossible que Françoise puisse réaliser le moindre travail au musée de Saint-Germain ? Lantier s'en explique dans sa demande de renouvellement pour l'année 1944, adressée le 8 janvier 1944 : « Je demande le renouvellement de la mission de M^{elle} F. Henry, écrit-il, actuellement chargée de cours à l'université de Dublin, qui au moment de l'évacuation des collections en 1939, a rendu au Musée les plus grands services, pour réserver ses droits à un poste d'attachée rétribuée, et même de conservateur⁴⁵. » Quelques mois plus tard, le 29 mai 1944, Lantier adresse à sa tutelle un « rapport sur la candidature de Mademoiselle Françoise Henry à un poste de conservateur des Musées nationaux », dans lequel il conclut que celle-ci « remplit toutes les conditions nécessaires pour être inscrite au tableau de classement en vue d'un poste de conservateur au musée des Antiquités nationales⁴⁶ ».

43. C'est le préhistorien Guy Gaudron (1891-1965) qui, en l'absence de Claude Schaeffer, est nommé chargé de mission auprès de Raymond Lantier pour l'assister et le « suppléer en cas de nécessité ».

44. La mission bénévole de Françoise est renouvelée ainsi annuellement de 1940 (arrêté du 4 juin 1940) à 1945 (arrêté du 4 avril 1945). Depuis le décret du 10 août 1941 sur les musées des Beaux-Arts, les chargés de mission des Musées nationaux doivent déclarer sur l'honneur qu'ils sont nés de père français et qu'aucun de leurs grands-parents n'est juif. Ils doivent en outre « déclarer sous la foi du serment » qu'ils n'appartiennent à aucune des sociétés suivantes, interdites par le régime de Vichy : Grand Orient de France, Grande Loge de France, Grande Loge nationale indépendante, Ordre mixte international du droit humain, Société théosophique et Grand Prieuré des Gaules.

45. Lantier réitère cette demande pour 1945 dans un courrier du 3 décembre 1944 à la direction des Musées nationaux : « Pour Mademoiselle F. Henry, écrit-il, je demande que sa mission continue à lui être accordée, en vue de ménager ses droits à un poste d'attachée rétribuée (sic) à son retour. »

46. Raymond Lantier — Rapport sur la candidature de Mademoiselle Françoise Henry à un poste de conservateur des Musées nationaux. (Note dactylographiée datée du 29 mai 1944. Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

De la guerre à la Libération

Rentrée en Irlande à l'automne 1939, Françoise Henry se met en congé de son poste à l'université de Dublin en 1941⁴⁷. Elle part alors travailler dans une usine de munitions de guerre à Londres⁴⁸. À partir de 1944, la défaite prochaine de l'Allemagne devient certaine et, avec elle, la possibilité pour Françoise de se rendre utile à son pays. Elle est alors recrutée en tant qu'élève de Focillon⁴⁹ par la commission Paul Vaucher, une instance créée en 1944 par la commission interalliée pour assurer la protection et la restitution des biens culturels en France et en Europe occupées, et dont les bureaux sont à Londres, à Belgrave Square⁵⁰. Le rôle de la commission Vaucher est notamment d'informer les forces alliées, en prévision du débarquement, des monuments qui doivent absolument être préservés de la destruction dans les futures zones de combat. Françoise est chargée du secrétariat; Geneviève Marsh-Micheli travaille dans son équipe. Après le débarquement en Normandie, Françoise Henry rentre en France avec les troupes alliées et s'engage comme conductrice d'ambulance⁵¹: c'est dans ce but qu'elle avait appris à conduire quelques mois auparavant.

On reverra une dernière fois Françoise Henry au musée de Saint-Germain le 10 août 1945. Elle apporte alors au MAN une magnifique fibule mérovingienne, à motifs de têtes de rapaces, qui avait été trouvée anciennement à Saint-Maur-des-Fossés.⁵² Cette pièce avait été achetée pendant la guerre par Claude Schaeffer, lors de la vente Gantley, organisée à Londres en 1942. Dans

47. Depuis juillet 1934, elle y dispense un cours sur l'histoire générale de la peinture européenne de 1200 à 1900.

48. Curle et Kane, 1982 : 144.

49. Henri Focillon s'est engagé dès 1940 aux côtés du général de Gaulle et a été déchu de son poste au Collège de France par les autorités de Vichy. Durant la période de la guerre, il est réfugié aux États-Unis, où il meurt en 1943.

50. Cette instance donnera par la suite naissance à l'Unesco.

51. De son côté, Jeanne Clément, la mère de Françoise Henry, aide la Résistance dans le Morvan (Curle et Kane, 1982 : 145).

52. Cette fibule est inventoriée en 1946 sous le numéro d'inventaire MAN 78186. Il s'agit semble-t-il d'un faux (Françoise Vallet, *comm. pers.*, avril 2016).

l'attente de jours meilleurs, Schaeffer l'avait confiée à Thomas Kendrick (1895-1975), conservateur du département des Antiquités britanniques au British Museum. La France enfin libérée, ce dernier avait redonné cette pièce à Françoise Henry pour qu'elle la rapporte où était sa place : au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

L'année suivante, en 1946, André Varagnac (1894-1983), qui avait été attaché libre au MAN de 1919 à 1921, est nommé à la direction du musée, à la place de Raymond Lantier. On connaît mal les raisons de cette nomination, qui éloigne Lantier des affaires du MAN⁵³. Par une sorte d'ironie de l'histoire, la libération de la France amène à la direction du musée des Antiquités nationales un ancien pétainiste, jadis socialiste ; tandis que les successeurs attendus de Raymond Lantier — à savoir Claude Schaeffer et Françoise Henry — qui s'étaient engagés dès juin 1940 aux côtés des Alliés et du général de Gaulle, prennent quant à eux d'autres voies. En 1948, Françoise Henry rejoint le département d'archéologie de l'université de Dublin⁵⁴. Quant à Schaeffer, il est enfin mis à la disposition du Centre national de la recherche scientifique en avril 1946, comme il le souhaitait depuis plusieurs années. En 1947, Françoise Henry et Claude Schaeffer reçoivent chacun la Légion d'honneur pour services rendus à la nation pendant la période de la guerre.

L'année suivante, en 1948, Françoise Henry retourne à l'University College de Dublin. Elle y reprend son enseignement de la peinture européenne, qu'elle avait été invitée à donner avant-guerre,

53. Un courrier de Paul Jacobsthal à un correspondant établi en Suisse, intercepté en août 1945 par la section « réfugiés politiques » de la censure des postes et télégraphes britanniques, pourrait fournir des indications sur les raisons de cette mise à l'écart de Raymond Lantier à la Libération : « C'est un de mes amis, écrit Jacobsthal à propos de Lantier le 1^{er} août 1945, mais je l'ai évité, dans la mesure où son attitude pendant la guerre l'oblige à être très correct à présent, tandis que Schetter [lire ici Schaeffer], qui a combattu du côté des Alliés, pourrait être capable de faire quelque chose de contraire à la majorité. » (*He is a friend of mine but I have avoided him as his attitude during the war makes it necessary to be very correct now while SCHETTER who fought on the Allied side might be able to do something contrary to the majority* ; document LON/SE/7520/45, National Archives.)

54. Selon Lee Sorensen, elle aurait refusé un poste d'enseignement à l'université qui lui aurait été proposé alors en France (*Though offered a university teaching post in France, she refused it* ; Sorensen, 2010). Cette information n'a pu être confirmée.

en 1934, dans le cadre des *Purser Griffith Lectures*. Elle est bientôt nommée « directrice d'études spécialisées en archéologie et en histoire de la peinture européenne » et se trouve parallèlement chargée des archives photographiques du département d'archéologie de l'University College⁵⁵. Établie définitivement en Irlande⁵⁶, sans plus aucun lien désormais avec le musée des Antiquités nationales, elle n'oublie pas la France pour autant. Elle donne aux nouvelles éditions du *Zodiaque* la synthèse de ses recherches sur l'art de l'Irlande ancienne. Cet ouvrage magistral fait l'objet de trois volumes, publiés en français en 1963 et 1964⁵⁷. Après sa retraite de l'université de Dublin à l'été 1974, Françoise revient vivre à la ferme des Bretons, près de Lindry (Yonne), non loin d'Auxerre. Elle habite la grande maison que sa mère Jeanne Clément (1877-1949) avait achetée après la Seconde Guerre mondiale⁵⁸ et dont elle hérite après le décès de cette dernière, survenu en 1949⁵⁹. C'est là qu'elle accueille ses anciens collègues et amis. Françoise Henry meurt le 10 février 1982, à l'hôpital d'Auxerre, dans sa quatre-vingtième année. Elle est enterrée dans le petit cimetière de Lindry, en compagnie de sa mère.

L'héritière d'Hubert

Françoise Henry était destinée à devenir l'héritière de ce courant de recherche anthropologique et archéologique incarné par

55. Wright, 2016 : 179, note 3. Françoise Henry fut également l'une des quatre premières femmes à être élues membres de la Royal Irish Academy, en 1949. Sa carrière irlandaise fut récompensée par le grade de docteur *honoris causa* de Trinity College en 1963 et de l'University College de Dublin, en 1971.

56. En 1965, elle sera nommée directrice du département d'histoire de la peinture européenne à l'université de Dublin, premier département d'histoire de l'art créé en Irlande (Briggs, 2016 : 18-19 et note 41).

57. Henry, 1963-1964.

58. Selon Barbara Wright, « pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Allemands ont occupé cette maison de ferme nivernaise [que Jeanne Clément possédait à Chassagne]. La mère de Françoise Henry en a été tellement bouleversée qu'elle a décidé de la quitter et d'acheter une autre ferme [celle des Bretons près de Lindry] » Wright, *comm. pers.* (décembre 2015).

59. Cette ferme est actuellement située au 6, rue des Chênots à Lindry.

le « couple de travail » unissant Marcel Mauss à Henri Hubert, et que l'on a pu désigner sous le terme « d' « école de Saint-Germain ». Formée à la fois à l'histoire de l'art et à l'archéologie, elle aurait pu poursuivre le travail initié par Hubert sur l'héritage celtique des îles britanniques, en approfondissant considérablement la documentation, jusqu'alors incomplète et dispersée, concernant l'Irlande postpréhistorique. Ce faisant, elle aurait pu amasser une masse inédite de données interrogeant les mécanismes de transmission, ou plus exactement d'inscription dans la mémoire collective, de traits culturels anciens, manifestement communs à la protohistoire de l'Europe continentale « celtique ». Dans sa note de 1944 à la direction des Musées nationaux pour soutenir sa nomination à un poste de conservateur au MAN, Raymond Lantier l'avait d'ailleurs décrite comme une spécialiste de « l'étude des âges du bronze et du fer et (de) leurs survivances jusque pendant le haut Moyen Âge⁶⁰ ». C'est très exactement ce à quoi s'était consacré Hubert pour la préparation de son ouvrage sur les Celtes. Hubert poussait manifestement ses étudiants les plus brillants — tels Françoise Henry ou Stefan Czarnowski — vers l'Irlande médiévale, comme si, dans son esprit, celle-ci renfermait les clés qui permettraient d'appréhender l'ethnographie du passé protohistorique du continent européen, recouvert par la romanisation.

Les circonstances, et en particulier le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, ont ruiné ce programme. La pensée de l'« école de Saint-Germain » s'est éteinte après la disparition d'Hubert, faute non pas exactement d'héritiers mais plutôt de continuateurs. Sans doute, Françoise Henry est-elle arrivée trop tard ; alors qu'Hubert, épuisé par des décennies de labeur forcené, était déjà parvenu au bout de sa vie. Sans doute également, Hubert avait-il déjà échoué à imposer sa marque commune, à lui et à Mauss, à l'archéologie française, et notamment à l'archéologie celtique. Sans doute aussi, la Première Guerre mondiale avait-elle déjà rompu auparavant la transmission, sur le plan transdisciplinaire, des

60. Raymond Lantier — *Rapport sur la candidature de Mademoiselle Françoise Henry à un poste de conservateur des Musées nationaux*. (Note dactylographiée datée du 29 mai 1944. Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.)

idées et de la pensée dans le champ de la recherche sur les sociétés anciennes dont témoigne l'archéologie.

Il est difficile d'isoler les causes, toujours multiples, d'un échec comme celui-là. Certes, l'institution n'a pas été capable d'offrir à Françoise Henry le poste qui lui aurait permis de poursuivre ses recherches en Irlande, depuis la France. Mais Françoise Henry elle-même n'a visiblement pas cherché à obtenir une position lui garantissant la continuation de ses recherches à l'étranger, comme n'a cessé de le faire au contraire son collègue Claude Schaeffer. Elle s'est concentrée sur son travail, en restant résolument fidèle à la parole donnée, quelles qu'en pussent être les conséquences pour elle-même. Elle s'est investie, en Irlande, dans la création d'une immense base photographique de plus de 20 000 clichés et négatifs, préalable indispensable à l'instauration d'un véritable domaine de recherche sur « l'art irlandais ». Mais elle n'en aura guère profité. De toute évidence, elle n'a pas été assez ambitieuse pour elle-même ni suffisamment calculatrice et manœuvrière vis-à-vis de son entourage professionnel. Ce n'était certainement pas dans son caractère. Car non seulement Françoise était moralement droite ; mais *Mademoiselle* — comme l'appelaient respectueusement ses étudiants en Irlande — était surtout modeste, et néanmoins obstinée. Un peu comme son mentor Henri Hubert, semble-t-il ?

Stefan Czarnowski

L'héritage polonais d'Henri Hubert

Damien Thiriet et Joanna Wawrzyniak

La publication en 1956 des *Œuvres complètes*¹ de Stefan Czarnowski (1879-1937) fut l'un des symptômes intellectuels du dégel polonais, les éditions scientifiques nationales (PWN) honorant de la sorte un auteur qui n'était pas marxiste-léniniste. Nina Assorodobraj-Kula, l'initiatrice du projet, avait été très proche de Czarnowski avant-guerre. Cette sociologue occupait une position stratégique dans le champ scientifique polonais. Marxiste en cour aussi bien auprès du Parti que des révisionnistes², elle venait d'être élue doyenne de la faculté de philosophie de l'université de Varsovie. Ces cinq tomes, édités en duo avec le sociologue Stefan Ossowski, hissèrent Czarnowski au rang de père fondateur de la sociologie polonaise, vingt ans après sa mort. Leur publication fit aussi beaucoup pour imposer l'image d'un intellectuel de gauche, à la fois durkheimien et marxisant³.

Henri Hubert aurait pu bénéficier de cette percée dans l'opinion scientifique polonaise. N'avait-il pas dirigé et longuement préfacé⁴ *Le culte des héros et ses conditions sociales: Saint Patrick héros*

1. Czarnowski, 1956.

2. La direction du Parti qualifiait de révisionnistes le groupe d'intellectuels marxistes de l'université de Varsovie animé par le philosophe Leszek Kołakowski, groupe qui cherchait à régénérer le communisme grâce à l'extension des libertés politiques et économiques et à l'autogestion des entreprises par les conseils ouvriers. (Zblewski, 2000 : 138-139.)

3. Voir Kaczocha, 2001 : 93-108 ; Markiewicz-Lagneau, 1982 : 186-241.

4. Cette préface d'Hubert était d'ailleurs parue seule lors des premiers mois de la Première Guerre mondiale, à un moment où l'on ne savait pas ce qu'il était advenu de Czarnowski (Hubert, 1914-1915).

*national de l'Irlande*⁵, publié pour la première fois en 1956 dans la langue maternelle de l'auteur ? Malheureusement pour lui, son avant-propos ne fut pas traduit. Il eut juste droit à une brève mention dans la courte introduction de Stanisław Ossowski au *Saint Patrick*⁶. Même la postface érudite et bien informée que Nina Assorodobraj-Kula consacra à l'ensemble de l'œuvre de Czarnowski ne cite Hubert que deux fois, comme directeur de recherche du jeune sociologue. Bien qu'il ait vu en Czarnowski celui qui était le plus apte, avec Jean Marx, à reprendre son flambeau⁷, ses conceptions ne sont guère abordées. Assorodobraj le mentionnait juste comme un représentant de cette école durkheimienne où Czarnowski « trouva les questionnements théorétiques initiaux qu'il recherchait, tant dans le domaine de la sociologie que de ses méthodes de recherche⁸ ».

Henri Hubert est donc peu connu en Pologne, même s'il lui arrive d'être cité pour ses travaux sur le temps⁹ ou l'espace¹⁰. Paradoxalement, la mémoire de cet archéologue, spécialiste des Celtes et muséographe tant soucieux de faire dialoguer ces disciplines avec la sociologie, a souffert d'avoir été filtrée par des sociologues. Les études celtiques n'étant guère au cœur des préoccupations des éditeurs des *Œuvres complètes*, ils ne se demandèrent guère comment l'étudiant en sciences des religions Czarnowski, sous l'influence d'Henri Hubert, en était venu à se penser sociologue.

La redécouverte récente de lettres de Czarnowski à Hubert a montré qu'il le considérait comme son mentor¹¹. Alors qu'ils étaient de la même génération (sept ans à peine les séparaient), Czarnowski utilisa la formule « Cher Maître » jusqu'au décès de ce dernier en 1927. De même, il ne manquait jamais une occasion de souligner qu'il devait tout à ses études parisiennes, comme s'il n'avait jamais été en Allemagne. Ces mots de Czarnowski écrits dans la perspective

5. Czarnowski, 1919.

6. Ossowski, 1956 : 5.

7. Hubert, 1915b.

8. Assorodobraj, 1956 : 139.

9. Tarkowska, 1987.

10. Banaszczyk, 1989.

11. Kończal, Wawrzyniak, 2015.

d'un premier retour à Paris disent combien il était attaché à ces échanges intellectuels, scientifiques et pratiques :

Je ne peux vous exprimer comme je suis surtout content de pouvoir vous revoir, vous avant tout ! Il y a une infinité de choses qu'il est difficile ou même impossible d'exprimer par lettre, et sur lesquelles on s'entend en deux mots. Croyez-moi qu'il m'est bien nécessaire de me retremper un peu auprès de vous après les dix ans derniers¹².

Hubert semble même avoir pesé sur les orientations politiques de Czarnowski. Le jeune nationaliste polonais amorça à Paris un lent glissement vers la gauche qui s'accrut au fil des ans passés en Pologne¹³.

Comme le rappelle Laurent Mucchielli, l'histoire d'une discipline doit commencer par le meurtre du père : « Tous ces grands héros que l'on nomme les "fondateurs" n'ont été que les catalyseurs de mouvements collectifs sans lesquels ils n'auraient jamais existé¹⁴. » La relation maître-disciple que nous allons décrire est bien plus qu'une composante hexagonale du durkheimisme se déployant à l'ombre de la figure tutélaire de Durkheim — pour ne pas dire du totem ; il s'agit d'une histoire croisée transnationale dans laquelle Czarnowski joue le rôle de *culture broker*, de *go-between*¹⁵ entre l'école française et la sociologie polonaise naissante. Un transfert jusqu'alors peu abordé par les historiens qui se sont concentrés sur le réseau tissé par l'école française de sociologie dans l'hexagone, et dans une moindre mesure sur ses contacts anglo-saxons ou latins. Il s'inscrit dans l'histoire intellectuelle du début du xx^e siècle. On vit alors émerger des collaborations internationales fondées sur une commune fascination pour les études celtiques et l'histoire des religions, combinées à la volonté de contrer l'expansion des idées allemandes.

En quoi la confiance mutuelle¹⁶, l'énergie émotionnelle¹⁷ unissant Hubert à Czarnowski contribuèrent-elles à institutionnaliser la

12. Lettre du 5 septembre 1923 ; Czarnowski, 2015 : 271.

13. Kończal, Wawrzyniak, 2015 : 188-189.

14. Mucchielli, 1998 : 527-528.

15. Raj, 2016.

16. Id., 2007.

17. Collins, 2002.

sociologie en Pologne ? Une présentation de la personnalité du sociologue polonais, suivie d'une analyse des influences d'Hubert sur ses conceptions et des échanges des deux hommes, une fois Czarnowski revenu en Pologne, permet de répondre à cette question.

Stefan Czarnowski : éléments biographiques

Né en 1879 à Kroczewo, non loin de Varsovie, dans la partie russe de l'ancien royaume de Pologne, Czarnowski suivit le cursus classique d'une petite noblesse terrienne affaiblie par l'évolution politique et économique. Ceux qui renonçaient à vivre de leurs terres gonflaient les rangs de l'intelligentsia de l'Europe du Centre-Est et se radicalisaient sous l'influence du nationalisme, du socialisme ou du communisme¹⁸. S'ils en avaient les moyens et la volonté, ils se formaient à Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg ou ailleurs. Czarnowski étudia ainsi les sciences politiques et l'économie à Leipzig, puis Berlin. Il y fréquenta des séminaires de psychologie, philosophie, sciences des religions, sociologie ou histoire de la culture, notamment ceux de Wilhelm Wundt et Georg Simmel. Lorsqu'en 1902 son militantisme polonais conduisit à son expulsion, il gagna Paris. Il suivit le séminaire « Religions des peuples non civilisés » de Marcel Mauss à l'École pratique des hautes études (EPHE) à partir de 1903-1904, et, à partir de 1905-1906, celui d'Henri Hubert (« Religions primitives de l'Europe »), sous la direction duquel il soutint son mémoire sur le culte de saint Patrick en 1911.

Son diplôme de l'EPHE en poche, il s'installa à Varsovie. S'il ne nourrissait guère d'illusion sur ses chances de carrière dans l'université tsariste¹⁹, il était sans doute loin de supposer qu'il lui faudrait attendre une bonne douzaine d'années avant de pouvoir se consacrer à la recherche. L'environnement auquel devait s'adapter l'intelligentsia polonaise le contraignit en effet à multiplier les activités connexes. Il fit ainsi fructifier sa connaissance de la société française dans le journalisme, comme rédacteur en chef

18. Cywiński, 2010.

19. Le fait que l'enseignement supérieur était exclusivement dispensé en russe donne une idée des perspectives de carrière universitaire d'un indépendantiste polonais sujet du tsar.

du *Tygodnik Polski* (« L'Hebdomadaire polonais ») avant-guerre ou pigiste au *Kurier polski* (« Le Courrier polonais ») après 1918. Il dut une relative stabilisation financière à des enseignements éloignés de ses thèmes de recherche (cours de géographie militaire et traduction des enseignants français à l'École de guerre polonaise en 1918-1923; cours d'histoire de la culture au Conservatoire national en 1923-1926). Surtout, son engagement patriotique le poussa à embrasser l'uniforme, alors qu'il aurait pu chercher dans la science un rempart contre la folie du monde.

À compter de l'été 1915, le régime d'occupation des empires centraux offrait de telles opportunités: les Varsoviens qui, comme Czarnowski, avaient pu se soustraire à la mobilisation russe, étaient protégés par les conventions interdisant l'enrôlement en pays conquis. Les Allemands, qui venaient de poloniser l'enseignement supérieur, recherchaient des scientifiques prêts à cautionner leur politique. Czarnowski préféra s'enrôler dans les Légions polonaises, composées de volontaires tablant sur l'uniforme autrichien pour faire avancer la cause polonaise. Versé au bureau statistique et géographique de l'état-major, Czarnowski rempila dans l'armée polonaise alors en lutte contre la plupart de ses voisins. Czarnowski combattit même en première ligne lors de la guerre polono-bolchévique (1919-1921).

En 1923, il fut enfin élu à la chaire de sciences des religions créée pour lui à l'Université libre polonaise. Il pouvait enfin se sentir enseignant-chercheur, d'autant que sa participation au congrès d'histoire des religions de Paris à l'automne marqua son retour à la vie scientifique internationale. Ses contacts avec les universitaires français, avec Hubert en premier lieu, lui permirent par la suite d'animer des contacts bilatéraux, mais aussi de figurer dans le comité de rédaction de *L'Année sociologique* renouvelée. Il fut également membre fondateur de l'Institut français de sociologie. En 1929, il dirigea à l'EPHE, sur invitation de Mauss, un séminaire consacré à « La notion d'espace dans la religion et le folklore italo-celtique et slave ».

En revanche, l'université de Varsovie lui faisait la sourde oreille, en des termes qui n'étaient pas sans rappeler ceux auxquels s'étaient heurtés les durkheimiens dans la France d'avant-guerre. Les influents théologiens catholiques n'appréciaient guère leur

approche sécularisée de la religion ; au sein même de la faculté de philosophie, les tenants de l'école de Lwów et de Varsovie avaient pour principe cardinal de se méfier des hypostases. Le holisme méthodologique de Durkheim avait donc tout pour leur déplaire. Czarnowski ne pouvait même pas compter sur une solidarité entre sociologues, à un moment où la discipline cherchait à s'institutionnaliser : Florian Znaniecki par exemple, fort de son prestige américain, s'était fait imposer à l'université de Poznań, mais était trop hostile au durkheimisme pour soutenir son collègue.

Czarnowski n'en resta pas moins fidèle à son ambition de diffuser en Pologne les conceptions françaises. Informant Hubert de l'obtention d'un poste de *docent* (enseignant non titulaire) à l'université de Varsovie, il rejeta l'idée qu'une thèse soutenue à Paris aurait mieux servi sa carrière :

Je ne regrette pas de ne pas l'avoir fait. Ce m'est passablement égal d'être docteur ou de ne pas l'être. Mais je tiens à me présenter pour ce que je suis réellement — un élève formé par vous. En définitive j'ai remporté une victoire qui n'est pas seulement personnelle. C'est un courant d'idées qui obtient droit de cité à l'université de Varsovie — celui qui en France est représenté par *L'Année sociologique*. Du même coup, je me classe dans la science officielle en Pologne avec beaucoup plus de netteté, que si je n'avais présenté qu'un titre de docteur ès-lettres. [...]. Il n'y a pas à s'y tromper : les raisons qu'on m'opposait étaient bien moins dirigées contre moi que contre l'école de Durkheim²⁰.

La consécration vint dans les années 1930 : élection à la chaire d'histoire de la culture de l'université de Varsovie (1930), à laquelle on ajouta la mention « et de sociologie » en 1934, membre du comité de rédaction la première revue sociologique polonaise, le *Przegląd socjologiczny* (1935). Cette reconnaissance intervint toutefois à un moment où il s'inspirait de plus en plus du marxisme, sous l'effet d'une crise économique particulièrement dure. Il s'opposa aussi vigoureusement à l'antisémitisme de plus en plus marqué des universités²¹.

20. Lettre du 13 juin 1925 ; Czarnowski, 2015 : 319.

21. À l'université, les milieux antisémites entendaient confiner les étudiants juifs dans des « bancs-ghetto », limiter leur nombre, voire leur interdire les études supérieures. Le recteur de l'université de Varsovie introduisit un semblable *numerus clausus* en octobre 1937.

Après la mort brutale de Stefan Czarnowski en décembre 1937, sa femme et ses amis eurent à peine le temps d'éditer le un recueil posthume²². La question de son héritage intellectuel reste ouverte : on ne sait pas ce que sont devenus la plupart de ses étudiants. Deux thèses furent soutenues sous sa direction : « La question du progrès technique dans la théorie marxiste de l'histoire²³ » et « Les débuts de la classe ouvrière. Le problème de la force de travail dans l'industrie de l'époque stanislavienne²⁴ ». Son séminaire était aussi suivi par des médiévistes et modernistes tentés par le comparatisme. Aleksander Gieysztor, Witold Kula et Marian Małowist, relais des *Annales* en Pologne après-guerre²⁵, ont fait part de ce qu'ils devaient à Czarnowski.

Après avoir été célébré comme père fondateur de la sociologie polonaise après 1956, Czarnowski est quelque peu tombé dans l'oubli après 1989. La bibliographie détaillée des publications qui lui sont consacrées²⁶ témoigne tout juste d'un modeste regain d'intérêt ces derniers temps. À l'heure où l'œuvre d'Henri Hubert est redécouverte dans son individualité, le moment est donc venu de se pencher sur une question négligée en 1956, celle de son influence sur son élève polonais.

**« Croyez que vous avez en moi un élève
qui n'oublie pas ce qu'il vous doit »**

À quelle dette intellectuelle Czarnowski faisait-il ainsi référence²⁷ ? En l'état actuel des sources, établir une genèse intellectuelle du *Saint Patrick* semble difficile. Les brefs comptes-rendus annuels des séminaires d'Hubert sont avarés en exemples, mais on peut avancer qu'ils ont eu une influence de long terme sur les réflexions de l'étudiant polonais. En effet, on retrouve dans les articles et la correspondance ultérieure de Czarnowski des références aux éléments

22. Czarnowski, 1939.

23. Bardach, 1932.

24. Assorodobraj, 1935.

25. Pleskot, 2010.

26. Czarnowski, 2015 : 407-430.

27. Lettre du 19 décembre 1923 ; Czarnowski, 2015 : 295.

de culte étudiés en 1910: le vase de Gundestrup, la stèle de Nérès, le dieu Cernunnos²⁸.

Hubert demandait à ses étudiants de comparer les mythes de différentes époques et cercles géographiques et de se tenir au courant des recherches contemporaines consacrées aux sociétés primitives. Czarnowski consulta donc Marcel Mauss lors de ses recherches, qui font références au *mana*²⁹ ou au totémisme³⁰. Sa définition du héros se nourrit de références à la Grèce antique et aux martyrs chrétiens, mais aussi à Garibaldi, Robin des Bois ou la Chine³¹. Quant à son analyse, elle a pour ressort une comparaison de la mythologie et de l'hagiographie irlandaise, replacées dans leur contexte: « Au cours des siècles [...] [l]e rude lutteur que nous venons de caractériser devient peu à peu un personnage plein d'humilité et de pardon³². » Étudiant les fêtes irlandaises, Czarnowski reprend vraisemblablement certaines méthodes utilisées en 1905 par Hubert pour analyser avec ses étudiants le calendrier festif germanique³³. Les célébrations estivales rassemblant tous les clans, puis les légendes associées à ces rassemblements sont décrites, puis caractérisées comme un culte des morts dont Patrick reprend tous les attributs héroïques³⁴. Cela, combiné à une analyse des structures de l'Église irlandaise, lui permet de conclure que « si ses liens avec les clans et les familles sont moins apparents que ceux d'autres saints, il en a de plus forts avec l'Irlande entière. Ce n'est pas le héros d'une province, le saint d'un monastère. C'est le « héros national³⁵ » par qui les clans sont devenus nation.

La force du *Saint Patrick* vient aussi d'analyses sociologiques visiblement influencées par Hubert. Le livre s'ouvre, dans le plus strict respect des règles de la méthode sociologique, par une longue

28. Hubert, 1910 : 100; Czarnowski, 2015 : 254.

29. Czarnowski, 1919 : 16-18.

30. *Ibid.* : 259, 331-333.

31. *Ibid.* : 3-28.

32. *Ibid.* : 66.

33. Hubert, 1905 : 47-48.

34. Czarnowski, 1919 : 110-153.

35. *Ibid.* : 270.

définition du concept de héros, et se referme sur un essai de typologie. Czarnowski démontre surtout que la confrérie des *filid*, devins et savants itinérants, « créateurs et [...] gardiens de la tradition mythique et épique³⁶ » liés à l'aristocratie avait embrassé le christianisme et diffusé la légende de Patrick pour supplanter les druides³⁷. Une lettre du 1^{er} octobre 1905 montre que ce sujet fut discuté avec Hubert :

Je vous suis surtout reconnaissant pour vos remarques au sujet des *filid*, dont on ne pourrait exagérer le rôle dans l'Irlande de Patrick, et qui sont toutefois si mal connus. Je crois pouvoir toutefois prouver avec certitude leur rôle actif dans la propagation du christianisme. Ceci est démontré pour les temps postérieurs à Patrick, et je possède assez de textes pour conclure à une alliance entre eux et le héros religieux irlandais³⁸.

Les travaux de Czarnowski n'en prêtaient pas moins le flanc aux critiques des sociologues les plus orthodoxes. Hubert en était si conscient qu'il ouvrit sa préface en ces termes : « On se demandera comment une étude aux données étroitement circonscrites, comme celle-ci [...] peut avoir une portée sociologique et si l'on peut passer d'un bond de saint Patrick, héros national de l'Irlande, aux conditions sociales du culte des héros³⁹. » Il consacre ensuite près de cent pages à montrer combien Czarnowski se fondait sur la méthode comparative, « méthode habituelle de la sociologie, méthode de recherche et de démonstration ⁴⁰ ».

Cette apologétique peut surprendre le lecteur contemporain, qui attendrait une préface louant l'innovante déconstruction d'une mémoire qui vaut au *Saint Patrick* d'être encore cité⁴¹. Hubert était d'autant plus conscient du rôle que peut jouer le mythe dans la construction nationale qu'il construisait les Celtes en ancêtres mythiques de la France républicaine⁴². S'il préfère toutefois louer

36. *Ibid.* : 282.

37. *Ibid.* : 273-313.

38. *Id.*, 2015 : 222.

39. *Id.*, 1919 : I.

40. *Ibid.* : III.

41. Schwartz, 1996.

42. Strenski, 1987 : 361, 362.

Czarnowski pour son apport à la sociologie globale du héros — 20 des 22 occurrences des mots « nation » et « national » sont concentrées entre les pages XIII et XXXVI de la préface — c'est aussi probablement en raison de l'apolitisme affiché par les durkheimiens. Ils percevaient la démarche scientifique comme coupée des querelles du monde, même si la pratique démentait parfois cette profession de foi⁴³.

Les commentateurs polonais, quant à eux, insistèrent sur cette analogie entre les indépendantismes polonais et irlandais⁴⁴, si populaire que l'administration tsariste censurait ces deux sujets avec la même sévérité⁴⁵. Czarnowski n'était sans doute pas insensible à l'analogie entre les *filid* et l'intelligentsia polonaise, dont le rôle moteur dans la construction nationale s'appuyait sur des références au catholicisme. On peut donc voir dans le *Saint Patrick* le fruit de la rencontre : d'un engouement pour les sciences religieuses et les études celtiques ; des tentatives de l'école durkheimienne pour établir les catégories de l'analyse sociologique ; de la sensibilité politique propre à un chercheur polonais.

Dans la Pologne des années 1920, les problématiques développées par Czarnowski restaient marquées par ses études parisiennes. Son intérêt pour la culture celtique s'exprima dans les articles « L'Hercule gaulois »⁴⁶ et « L'arbre d'Esus »⁴⁷, au sujet desquels il consulta Hubert. En 1930, il publia en polonais un manuel de littérature celtique⁴⁸. Sa correspondance comprend aussi plusieurs réflexions sur le héros. Il se lança aussi dans l'étude de la notion d'étendue :

Je crois entrevoir [...] que la notion de l'étendue s'est formée dans la conscience humaine suivant une voie analogue à celle de la notion de temps. Elle est une représentation collective, et elle l'a été avant que de devenir une notion philosophique. [...] Je voudrais arriver à

43. Strenski, 1987 : 353.

44. Markiewicz-Lagneau, 1982 : 194-195.

45. Krzywicki, 1938 : VI.

46. Czarnowski, 1925a.

47. Id., 1925b.

48. Id., 1930.

serrer cette question de plus près en tâchant de dégager la représentation « étendue » dans les faits de la religion et de la magie, où elle me paraît revêtir un aspect bien plus concret que partout ailleurs. [...]. Le peu de recherches que j'ai eu le temps et la possibilité de faire jusqu'ici, m'induisent à croire que [...] l'étendue comme telle est douée de *mana* qui se manifeste au commencement et à la fin des mesures de l'étendue⁴⁹.

Les durkheimiens comptèrent même sur Czarnowski pour compléter le panorama des catégories fondamentales de la vie sociale⁵⁰. Ils durent se contenter de deux articles, dont un posthume⁵¹, et d'un séminaire à l'EPHE. Dans les années 1930, Czarnowski analysa surtout la culture, sous un angle à la fois durkheimien et marxiste, sans perdre de vue la société polonaise contemporaine, comme en témoigne son célèbre essai sur les risques d'instrumentalisation par l'extrême-droite de la jeunesse radicalisée par le chômage⁵². Son rôle de passeur des innovations françaises dans la culture polonaise passa en quelque sorte au second plan. Hubert et lui étaient pourtant parvenus à surmonter l'asymétrie de leurs positions pour mettre en place un échange scientifique dont les modalités allaient bien au-delà d'une simple circulation des idées.

« Vous me proposez en outre d'organiser un échange d'objets archéologiques de Pologne contre des livres »

En pleine reconstruction, l'Europe du Centre-Est était un enjeu géopolitique de taille. La stratégie française donnait la priorité aux politiques militaires et économiques, mais elle comprenait aussi un volet de diplomatie culturelle. Dans le cas polonais, cette dernière était du ressort d'institutions diverses : ministère des Affaires étrangères, mission française en Pologne, commission mixte franco-polonaise, Institut d'études slaves ou bibliothèque polonaise à Paris⁵³.

49. Lettre du 24 avril 1922 ; Czarnowski, 2015 : 249.

50. Allen, 2000 : 94.

51. Czarnowski, 1923, *id.*, 1940.

52. *Id.*, 1935.

53. Willaume, 1989 : 191.

Les idées françaises entraient toutefois en concurrence avec les influences allemandes. Czarnowski était un adversaire résolu des thèses de l'école archéologique de Gustaf Kossinna, très populaires dans les universités polonaises⁵⁴. Il se savait à l'unisson d'Hubert, dont les critiques des racismes à prétentions scientifiques avaient été adoptées par les durkheimiens⁵⁵. On ne s'étonnera donc pas de voir Czarnowski annoncer en ces termes à Mauss sa collaboration à la nouvelle série de la *Revue sociologique*:

Il est vraiment grand temps de recommencer à se serrer les coudes et à faire voir que les idées semées jadis par Durkheim sont toujours de notre temps. Je suis d'autant plus convaincu de l'utilité de la chose que je suis à même de constater les ravages de l'école ethnologique allemande, dite « historique », depuis que ses méthodes ne sont plus corrigées par les nôtres. On recommence ici surtout à voir dans chaque fait social la manifestation de la race somatique « porteuse » d'une civilisation particulière⁵⁶.

Ce sentiment de solitude allait bien au-delà de cette querelle d'écoles. Czarnowski souffrait d'être tenu à l'écart des innovations scientifiques: « Ne pourriez-vous pas me faire savoir, mon cher Maître, quel accueil a reçu mon livre parmi les spécialistes? Il ne nous arrive jamais de voir ici une revue scientifique quelconque. Il n'y a surtout personne qui s'occupe de choses celtiques et je suis le seul homme en Pologne à posséder la collection complète de la *Revue celtique* jusqu'à l'année 1913⁵⁷. » Il se sentait de surcroît incompris: « Je travaille dans un isolement total et les seules critiques que je rencontre ne concernent que la méthode de présentation de mes conclusions, jamais le fond de mes arguments⁵⁸. »

Kapil Raj a noté que les chercheurs transnationaux se heurtaient souvent à la suspicion, voire l'hostilité de leurs confrères⁵⁹. Czarnowski n'échappait pas à la règle. Il décrivit en ces termes les

54. Gõrny, 2014.

55. Hubert, 1952, Strenski, 1987 : 358, 363-364.

56. Lettre du 14 octobre 1924; Czarnowski, 2015 : 303.

57. Lettre du 13 avril 1921; Czarnowski, 2015 : 243.

58. Lettre du 19 décembre 1923; Czarnowski, 2015 : 290.

59. Raj, 2016.

chicanes auxquelles se heurtait sa candidature à l'université de Varsovie: « Bien entendu, on a lancé que je suis franc-maçon, vendu aux juifs, que m'admettre à enseigner dans l'université de l'État serait faire place libre à l'internationalisme, à la libre pensée militante, à toute sorte d'influences pernicieuses dont le foyer est dans le groupe de *L'Année sociologique*⁶⁰. »

La situation précaire des universitaires polonais aggravait la donne. La Pologne était un État jeune, en proie à des difficultés financières chroniques (en 1919, les rentrées budgétaires couvrirent à peine le cinquième des dépenses!) qui débouchèrent sur une spectaculaire hyperinflation de juin 1923 à février 1924. Même en cas de stabilisation professionnelle rapide, Czarnowski aurait dû se contenter d'un train de vie modeste, dans un pays où l'enseignement était perçu comme une vocation, et à ce titre modestement rémunéré. Non seulement « le cours du mark polonais interdi[sait] à qui que ce soit de s'abonner⁶¹ » à une revue étrangère, mais « l'achat des devises et des monnaies étrangères n'étant autorisé qu'aux négociants sur présentation d'une facture, ainsi qu'à ceux qui ont un passeport pour l'étranger⁶² », Czarnowski sollicita donc régulièrement Hubert: achat de six exemplaires du *Saint Patrick*, gestion de ses acomptes avec Alcan, avance pour regagner la Pologne, références introuvables en Pologne⁶³, envoi de photographies d'antiquités⁶⁴, invitation à un congrès international⁶⁵...

Czarnowski n'en savait pas moins mobiliser ses contacts professionnels et institutionnels pour activer ses réseaux français. Les délais postaux laissant parfois à désirer, il donnait dès que possible des plis à remettre en main propre à ses collègues polonais en partance pour Paris, en l'occurrence Jan Krassowski et le médiéviste Marcelli Handelsman. Les conseils d'Hubert pouvaient, en retour, leur faire gagner un temps précieux. Czarnowski demanda aussi aux officiers

60. Lettre du 3 avril 1925; Czarnowski, 2015 : 316.

61. Lettre du 13 avril 1921; *ibid.* : 243.

62. Lettre du 18 novembre 1923; *ibid.* : 280.

63. Lettre du 10 octobre 1922; *ibid.* : 231.

64. Lettre du 10 février 1923; *ibid.* : 253.

65. Lettre du 18 mai 1923; *ibid.* : 271.

de la mission militaire française en Pologne, enseignants comme lui à la Haute École de guerre, de prendre des lettres avec eux.

Les demandes d'Hubert étaient d'une autre nature. La plus étonnante concerna le jeune Tadeusz Manteuffel recommandé par Handelsman dans le cadre d'un poste d'attaché au musée de Saint-Germain, mais dont la candidature élevait des doutes à Paris. Czarnowski lui dressa un certificat de polonité de plusieurs pages :

Il ne s'agit donc pas d'un juif ni d'un garçon d'origine juive, mais d'un Polonais de vieille roche, apparenté à l'aristocratie locale du Nord-Est, qui descend — on ne peut pas remonter plus haut — des chevaliers porte-glaive. [...] Je ne sais rien d'ailleurs sur sa valeur scientifique. Tout ce que j'en puis dire est qu'il me fait l'effet d'un esprit éveillé. Je préviendrai donc Handelsman que le nom à désinence allemande de son candidat risque de choquer en France et qu'il peut y éveiller des suspicions, mais je ne puis pas lui faire comprendre qu'il ne doit pas vous recommander un juif, puisque Manteuffel n'en est pas un⁶⁶.

En règle générale, Hubert était demandeur d'informations relatives à l'archéologie slave ou l'ethnologie locales. Czarnowski n'en était pas un spécialiste, mais il mettait volontiers ses compétences et ses contacts au service de son mentor.

L'asymétrie de leur relation ne résultait donc pas de la perpétuation des rôles de maître et d'élève, mais de la situation géographique de Czarnowski. La forte identification à l'école durkheimienne, les liens émotionnels forts tissés au fil des ans et la confiance mutuelle permettait toutefois aux deux amis de ne pas s'en tenir aux inégalités formelles et informelles, voire aux situations de dépendance. Bien au contraire, ils parvenaient souvent à contourner les barrières institutionnelles pour réaliser leurs fins, et créer de la sorte leurs propres échanges internationaux.

Dès l'avant-guerre, Hubert avait tenté d'enrichir les collections du musée des Antiquités nationales du produit des fouilles polonaises. Czarnowski avait alors servi d'intermédiaire, à Cracovie auprès de l'académie des Facultés polonaises, et à Varsovie auprès d'Érasme Majewski. Dans ce dernier cas, il s'agissait d'un moule du modèle réduit néolithique en terre cuite découvert à Popudnia,

66. Lettre du 19 décembre 1923 ; Czarnowski, 2015 : 294. On sait que Manteuffel reçut ce poste d'attaché (Willame, 1989 : 57-58).

dans l'Ukraine actuelle⁶⁷. Comme Czarnowski souffrait après-guerre d'être coupé de la littérature scientifique internationale, Hubert proposa d'échanger des pièces archéologiques polonaises contre des livres français. Czarnowski, qui avait la haute main sur le choix des titres à expédier, réagit avec enthousiasme. Il exprima sa gratitude et évaluant ce que l'archéologie polonaise pouvait apporter au musée, dans lequel il se souvenait avoir été stagiaire :

À mon avis, les objets que la Pologne devrait vous y envoyer ne doivent pas être des objets pris dans le tas, mais des pièces qui complèteraient utilement ce qu'il y a à Saint-Germain. Il s'agirait donc — je crois — en premier lieu de types qui rentrent dans les séries qu'on trouve en France et dans les pays de l'Europe centrale, nordique et méridionale, et qui sont particuliers à notre sol. Ce seraient ainsi des types qui représentent des chaînons qui manquent, ou des types qui représentent des suites et des embranchements d'évolutions connues par ailleurs. D'autre part il s'agirait de types illustrant des civilisations particulières — comme les poteries peintes de Błocze Złote en Galicie Orientale — et des croisements de courants qui ont leur foyer hors de la Pologne. [...] Ce que je vous cite ici n'est écrit qu'à titre d'exemple. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour élaborer un programme détaillé. Les archéologues le feront eux-mêmes et c'est eux qui devront choisir les objets à envoyer tels quels, à mouler ou à copier. Mais je veux les forcer à faire un bon choix et je vous serai obligé de vouloir me faire savoir si vous partagez mes points de vue qui, à mon avis, doivent guider ce choix⁶⁸.

Fait significatif, un autre disciple d'Hubert, Jean Marx, servit d'intermédiaire. Il était employé au Service des œuvres françaises à l'étranger, dédié à la propagation de la culture. Nous ne disposons pas d'informations précises sur le volume de ces échanges. On sait néanmoins que, dans les années 1930, les étudiants louaient la chaire de Czarnowski pour la qualité de la bibliothèque. Le rapport de liquidation dressé début 1942 pour le compte de la direction allemande de la bibliothèque de l'université de Varsovie compte 4000 volumes. La chaire de sociologie concurrente animée par Jan Bystron n'en possédait que 300⁶⁹.

67. Lettres du 11 janvier 1912 et 4 mai 1913; Czarnowski, 2015 : 230, 235-236.

68. Lettre du 22 mars 1923; *ibid.* : 257-259.

69. Sulek, 2007 : 81-83; *id.*, 2008 : 103-105.

Un passeur du durkheimisme

Les relations entre Hubert et Czarnowski constituent donc un cas intéressant de reconstruction d'une relation scientifique internationale bouleversée par la Première Guerre mondiale. Leur intensité, jusqu'à la mort d'Hubert, ne souffrit guère de leur caractère asymétrique. Czarnowski préférait le rôle de passeur du durkheimisme en Pologne à une carrière plus brillante en France. Cette posture caractérisait l'*ethos* d'une bonne part de l'intelligentsia polonaise. Nombreux furent ceux qui, abandonnant une situation chèrement acquise à l'étranger, regagnèrent alors la Pologne qui avait peu à leur offrir. Quelle fut donc la portée des efforts de Czarnowski pour introduire la culture française en Pologne ?

La réception du durkheimisme y fut sans aucun doute sélective. Les premières traductions⁷⁰ virent le jour dans les années 1960, notamment sous l'impulsion de Nina Assorodobraj et de ses étudiants. Le seul ouvrage d'Hubert à avoir bénéficié de ce traitement reste à ce jour celui qu'il consacra au sacrifice avec Mauss⁷¹. En novembre 1923, Czarnowski avait pourtant proposé à Hubert de traduire *Les Celtes*. Dix années passèrent avant sa sortie en France, et Czarnowski ne mena pas son projet à terme. En revanche, il fit paraître une version polonaise de l'introduction à la sociologie de René Maunier, qu'il préfaça⁷². Cela montre que les manuels étaient perçus alors comme prioritaires. Pour connaître les essais les plus emblématiques, il fallait maîtriser les langues étrangères ou se les faire résumer par un universitaire. C'est à ses étudiants que Czarnowski transmet l'essentiel de sa connaissance des publications françaises⁷³.

L'efficacité d'un *cultural broker* ne se mesure pas qu'à ses traductions. Czarnowski se sentait durkheimien, mais nous avons vu qu'il bâtit dans les années 1930 son propre programme de recherche, axé sur la culture. Dans la mesure où il introduisit des catégories

70. Durkheim, 1968 ; Halbwachs, 1969.

71. Hubert et Mauss, 2005.

72. Maunier, 1932.

73. Sulek, 2007 ; id., 2008.

marxistes, on ne saurait le réduire à un simple épigone du durkheimisme. Comme d'autres universitaires de sa génération, il sut en métamorphoser les acquis, à un moment où son programme initial donnait des signes d'essoufflement⁷⁴.

Le souvenir de Czarnowski contribua en définitive à donner une place au durkheimisme en Pologne. Ce travail de mémoire mit Hubert à l'écart. Cela tient à la mort prématurée des deux sociologues mais aussi, plus largement, au déclin des études celtiques, au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et aux transformations du champ universitaire dans la Pologne communiste.

74. Collins, 2005 ; Heilbron, 1985 ; Markiewicz-Lagneau, 1982 ; Szacki, 1995.

Henri Hubert, l'homme pressé qui a trouvé le temps ?

Laurent Olivier

Inachèvement est le mot qui revient à charge à propos de l'œuvre d'Henri Hubert, comme si l'étendue de celle-ci était le signe d'un esprit dispersé, sa diversité celui d'une pensée inaboutie. Les pages qui précèdent auront montré, nous l'espérons, qu'il n'en est rien. Elles font apparaître le portrait d'un autre Hubert : un Hubert plus entreprenant, plus offensif, plus politique aussi ; bref, un Hubert moins *accessoire* et *secondaire*, refusant de se laisser enfermer dans le discours stérilisant de quelque spécialité. Abordant son œuvre sous différents angles, les contributions réunies dans cet ouvrage réduisent les zones d'ombres qui obscurcissaient la compréhension de l'itinéraire intellectuel du « jumeau de travail » de Mauss. On reste abasourdi devant la capacité de travail qu'il a développée, et surtout par la richesse et la profondeur des recherches qu'il a conduites dans des domaines en réalité largement périphériques à son activité centrale : jusqu'au bout, celle-ci est demeurée en effet l'étude de l'histoire des religions, et le travail de recension pour les revues des travaux publiés en ce domaine.

Osons une hypothèse. Et si un lien, ténu mais néanmoins solide, reliait rétrospectivement toutes ces pièces ? Et si ce fil rouge — apparaissant ici, repiquant là pour ressurgir ailleurs — était ce qu'Hubert lui-même a appelé l'« idée de temps » ? C'est la fréquentation des matériaux archéologiques, semble-t-il, qui lui inspire dès les environs de 1900 cette constatation que le temps, dès lors qu'il s'agit des vestiges du passé, ne se mesure pas en *quantités*, mais en

qualités : non plus en décomptes de jours, d'années ou de siècles, mais en attributs typonchronologiques, dont la combinaison identifie des périodes stylistiques disparues. Le temps n'est plus celui des événements — comme l'est celui de l'histoire — mais, s'incorporant dans les choses, il devient celui des durées. Ce temps-là, lui-aussi, est relatif : les distances, alors même qu'elles sont égales entre elles dans le temps objectif, ne le sont pas dans ce monde-là, qui est l'univers de la matérialité ; le temps des objets, de leurs transformations morphologiques, parfois s'écoule lentement comme une pâte, parfois s'accélère et se resserre, soudain fluide et vif, telle une substance en fusion. Surtout, on dirait que plusieurs temps entremêlés courent ensemble, certains lents, d'autres rapides. Ainsi, dans les phases de « transition », qui annoncent le passage d'une période à une autre, il se forme des « mélanges » de styles et de techniques, qui préparent des « métamorphoses », selon les termes d'Hubert.

Et puis l'« idée de temps » replonge vers les profondeurs. Hubert fait le tour du monde, qui l'emmène en Indochine, au Japon. Mais au fond de lui, elle travaille ; elle mature. L'« idée de temps » refait entièrement surface en 1905, dans l'article intitulé « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie ». Ce n'est plus le temps matériel des vestiges ; c'est désormais le temps immatériel des rites et des pratiques, tel qu'il est perçu et mis en œuvre par les hommes et les sociétés. Mais c'est le même temps « qualitatif » qui ressurgit, tout aussi étranger au temps conventionnel des événements et des dates. C'est encore une fois un temps discontinu, puissamment hétérogène, parcouru de rythmes différents. C'est un temps fait de retours, de réactivations, de remises en jeu, à l'intérieur duquel les temporalités s'interpénètrent.

À parcourir sa bibliographie, on pourrait croire qu'ensuite Hubert délaisse son « idée de temps » pour se consacrer à d'autres préoccupations. Rien ne serait plus faux. Le temps « qualitatif » d'Hubert imprègne au contraire sa conception des *Celtes* — œuvre dont il ne nous reste que des épaves — comme il se tient, par contraste, à l'arrière-plan du projet des *Germanes*. C'est une synthèse de ce premier temps des objets, formulé à partir du classement de la collection Moreau, et de ce temps socialisé qui sourd des représentations collectives attachées aux pratiques de la religion

et de la magie. C'est en quelque sorte, comme l'a pressenti François-André Isambert, un temps fondamentalement « archéosociologique ». Ce temps des cultures, ou des civilisations, ne se réduit cependant pas à la simple addition d'un temps « archéologique » et d'un temps « sociologique », que l'on ferait intervenir à tour de rôle selon la nature des matériaux en présence. C'est un composé des deux, qui les englobe et les dépasse. Comme chacun d'eux, c'est un temps fondamentalement *mémoriel*. Si quelque chose se transmet et se perpétue, c'est bien que quelque chose s'enregistre et se conserve. Mais cette transmission ne s'effectue pas sans une altération, une modification, une augmentation qui vient compenser la perte de ce qui s'efface. Le lointain passé celtique survit, en quelque sorte sous une forme masquée et transformée, dans les différents présents qui lui succèdent, jusqu'au nôtre. Ce n'est pas le passé gaulois qui ressemble à ce nous sommes aujourd'hui — qui le préfigure, qui le prépare comme l'imaginent certains — mais c'est précisément le contraire : c'est nous qui, de manière bien plus énigmatique, lui ressemblons ; alors que nous n'avons plus rien en commun avec lui.

Pour résumer, on pourrait dire — peut-être de manière trop schématique et artificielle — qu'Hubert a parcouru trois registres de temps différents. Il est parti du temps des productions matérielles, que lui révélait l'archéologie, puis il a découvert le temps des représentations collectives, plus sociologique ou anthropologique, pour en arriver finalement à un temps des créations culturelles, que lui montrait la trajectoire des civilisations. On pourrait dire également — et de façon tout autant caricaturale, tant les temporalités sont en réalité emboîtées — que la pensée d'Hubert est allée, à l'intérieur des différentes échelles du temps, d'un plan « micro » avec la temporalité des productions matérielles (qui suit le rythme des *générations* d'objets), à un plan « méso » avec celle des représentations collectives (qui suit le rythme plus ample de la mémoire sociale) pour parvenir au plan « macro » des cultures et des civilisations (dont l'amplitude s'inscrit dans le « temps long » de l'histoire de l'humanité).

Faut-il n'y voir qu'une coïncidence ? Alors que, nous le savons aujourd'hui, le temps est compté pour Henri Hubert, qui n'a que

peu d'années pour accomplir la tâche immense qu'il s'est fixée, son esprit est capté par ce monde des choses, des pratiques et des cultures où le temps irréversible, tel qu'il pèse sur nous, ne compte plus. C'est un *autre temps*, un temps appartenant en propre à ce monde en mouvement, qui s'impose ici. Bien plus qu'une variété de temporalités, Hubert découvre un *ordre du temps* : c'est cet autre temps qui conduit les transformations des productions matérielles et des représentations collectives ; plus exactement c'est lui qui les rend perceptibles et compréhensibles, bref qui en fait sens. Ce n'est pas seulement une façon commode d'ordonner intellectuellement les phénomènes — telle une image, une métaphore — c'est à la fois une architecture et un ensemble de processus qu'Henri Hubert met en évidence.

Au moment où nous perdons définitivement tout contact avec Hubert, celui-ci se dirigeait vers le bord du temps. Il était aspiré par le puissant trou noir autour duquel gravite le temps mémoriel, et dans lequel passé, présent et futur sont annihilés, contenus qu'ils sont les uns dans les autres. Toute chose happée dans ce goulot peut en ressurgir dans un univers parallèle — un autre présent après elle — où, réactivée, elle fait rejouer des processus que l'on pouvait croire éteints à jamais. Les manifestations du temps (la disparition et la réactivation, l'oubli et la remémoration, la transposition et le refoulement) ont leur origine dans une singularité, un hors-champ en quelque sorte. C'est de ce point limite, inaccessible à la conscience, que sourdent continuellement de nouvelles significations du passé, auxquelles le présent donne sens et qui en retour le façonnent. Ce temps étrange et irrationnel, où rien ni personne n'est jamais vraiment mort, n'existe pas que dans les contes où règne la magie : c'est celui de la mémoire des choses, des hommes et de ces constructions hybrides que sont les cultures et les civilisations. Henri Hubert, l'homme pressé, a trouvé le temps, qui l'a emporté. Mais sa pensée demeure et continue à nous parvenir, comme l'éclat tremblant d'un astre mort.

Lire aujourd'hui Hubert, c'est finalement réaliser l'énormité du ratage historique que représente le défaut de transmission de sa pensée à la recherche d'après les années 1920, en particulier dans le domaine de l'archéologie protohistorique française, qu'il a

pourtant largement investie par ses travaux. Il était celui qui pouvait établir la synthèse entre l'approche de l'école sociologique animée par Durkheim et l'archéologie des « antiquités nationales » constituée au musée de Saint-Germain-en-Laye. Les causes de cet échec sont manifestement multiples, et plongent leurs racines, sans nul doute, dans la grande rupture qu'a provoquée la Première Guerre mondiale. Néanmoins, force est de reconnaître que la pensée d'Hubert s'est heurtée à un refus et à un rejet catégoriques : les archéologues et les historiens n'en voulaient pas. Sans doute percevaient-ils confusément le danger mortel que représentait la pensée d'Hubert pour leurs disciplines, telles qu'elles étaient traditionnellement pratiquées. Hubert dynamitait le temps historique conventionnel pour lui substituer un autre temps, autrement plus étrange, qui était celui de la mémoire. Hubert faisait tomber les cloisons entre les disciplines, ouvrant l'histoire et l'archéologie sur la sociologie et l'anthropologie. Surtout, Hubert faisait surgir un vaste terrain, allant des choses aux collectifs et aux cultures, en même temps qu'il créait — comme, vers le même moment, Aby Warburg dans le domaine de l'histoire de l'art — une discipline « qui, à l'inverse de tant d'autres, existe, mais n'a pas de nom » : « une science sans nom », une « discipline innommée », dit encore le philosophe italien Giorgio Agamben¹. Tel est l'héritage extraordinaire qu'Hubert nous a laissé en disparaissant.

1. Agamben, 2004 : 9.

Bibliographie générale

- AGAMBEN G. (2004) – *Image et mémoire. Écrits sur l'image, la danse et le cinéma*, Paris, Desclée de Brouwers, 2004.
- ALLEN N. J. (2000) – *Categories and Classifications. Maussian Reflections on the Social*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2000.
- ANGELETTI T. et al. (2012) – « Le sociologue et le temps », *Raisons politiques*, 48, 2012, p. 5-12
- Anonyme (1901a) – Procès-verbaux, rapport sur le vote du 18 juin 1901, Paris, École pratique des hautes études, V^e section, 1901, p. 274.
- Anonyme (1901b) – Procès-verbaux: succession Sabatier, rapport sur le vote du 9 juin 1901. Paris, École pratique des hautes études, V^e section, 1901, p. 274.
- Anonyme (1924) – *Annuaire* de l'EPHE, VI^e section, Paris, École pratique des hautes études, 1924.
- ARBOIS de Jubainville H. (1882) – *Introduction à l'étude de la littérature celtique*, Paris, Thorin, 1882.
- ASSORODOBRAJ N. (1956) – *Posłowie*. In Czarnowski S. (1956), *Dzieła*, vol. 5: *Publicystyka. Posłowie. Wspomnienia*, Varsovie, PWN, 1956, p. 105-156.
- BANASZCZYK T. (1989) – *Studia o przedstawieniach zbiorowych czasu i przestrzeni w durkheimowskiej szkole socjologicznej*. Wrocław, Zakład Narodowy im Ossolińskich, 1989.
- BARROWS S. (1990) – *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1990.
- BERGSON H. (1889) – *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, 1889.
- BERGSON H. (1896) – *Matière et mémoire*, Paris, Alcan, 1896.

- BERGSON H. (1968) – *Durée et simultanéité. À propos de la théorie d'Einstein*, Paris, Puf, 1968 [1922].
- BERR H. (1900) – « Sur notre programme », *Revue de synthèse historique*, I, 1, 1900, p. 1-8.
- BERR H. (1906) – « Les progrès de la sociologie religieuse », *Revue de synthèse historique*, XII, 1, 1906, p. 16-43.
- BERR H. (1934) – “Foreword”, in Hubert H.: *The Rise of the Celts*. London, Kegan and Paul, 1934.
- BERT J.-F. (2010) – « Mauss en Angleterre (1898). Trois lettres à Henri Hubert », *Revue du MAUSS*, 36, 2010, p. 447-462.
- BERT J.-F. (2012a) – *Marcel Mauss, Henri Hubert et la sociologie des religions. Penser et écrire à deux*, Paris, la Cause des livres, 2012.
- BERT J.-F. (2012b) – *L'atelier de Marcel Mauss*, Paris, CNRS éditions, 2012.
- BERTRAND A. (1873) – « Note sur quelques découvertes récentes, trois épées en fer et un vase en bronze », *Revue Archéologique*, 26, 1873, p. 321-328.
- BESNARD P. (1979) – « La formation de l'équipe de l'Année sociologique », *Revue française de sociologie*, 20, 1, 1979, p. 7-31.
- BESNARD P. (1983) – « The 'Année sociologique' Team », in Besnard P. (dir.), *The Sociological Domain*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 11-70.
- BESNARD P. (1987) – « Lettres d'Émile Durkheim à Henri Hubert », *Revue Française de Sociologie*, 28, 3, 1987, p. 483-534.
- BLASZKIEWICZ-MAISON, A. (2015) – *Albert Thomas. Le socialisme en guerre, 1914-1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.
- BOPP F. (1856) – *Grammaire comparée des langues indo-européennes comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand*, trad. fr. de M. Bréal, Paris, Hachette, 6 vol., 1856.
- BOUGLÉ C. (1902) – « Note sur la différenciation et le progrès », *Revue de synthèse historique*, IV, 1902, p. 129-146.
- BOULE M. (1914) – « L'évolution de l'Humanité », *L'Anthropologie*, XXV, 1914, p. 588.
- BOURGIN, H. (1942) – *Le Socialisme universitaire*, Paris, Stock, 1942.

- BOURLET M. (2007) – « Des normaliens dans les services de renseignement du ministère de la Guerre (1914-1918) », *Revue historique des armées*, 247, 2007, p. 31-41.
- BREDEKAMP H. (2008) – *Les coraux de Darwin. Premiers modèles de l'évolution et tradition de l'histoire naturelle* Paris, Les Presses du réel (« Œuvres en Sociétés », série « Albums »), 2008.
- BRIÈRE J., Olivier L. (2012) – « Les Gaulois à Saint-Germain : archéologie d'une muséographie », in Olivier (L.), *Le musée d'Archéologie nationale et les Gaulois du XIX^e au XXI^e siècle, Antiquités nationales*, n° spécial, 2012, p. 23-51.
- BRIGGS C. (2016) – « Metamorphoses: a history of art history at UCD », in Briggs C., Figgis N., Mulvin L. et Murphy P. (dir.), *Art History after Françoise Henry. 50 years at UCD. 1965-2015*, Dublin, School of art History and Conservation Policy, Cork, Gardon Editions, 2016, p. 12-25.
- BRUN P., Olivier L. (2000) – « Henri Hubert (1972-1927) », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 79, 2000, 5-32.
- BRUN P. (2000) – « Henri Hubert, historien-archéologue », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 79, 2000, p. 5-32.
- BRUNAUX J.-L. (2012) – « Cent cinquante ans d'ethnographie gauloise : entre histoire et archéologie », in Olivier L. (dir.), *Le musée d'Archéologie nationale et les Gaulois du XIX^e au XXI^e siècle, Antiquités nationales*, n° spécial, 2012, p. 195-204.
- BRUNAUX J.-L. (2014) – *Les Celtes. Histoire d'un mythe*, Paris, éditions Belin, 2014.
- BRUNETIÈRE F. (1895) – « Après une visite au Vatican », *Revue des deux mondes*, CXXVII, 1895, p. 97-118.
- CARBONELL, C.-O. (1978) – *Les Protestants dans les débuts de la Troisième République (1871-1885)*, Paris, Société de l'histoire du protestantisme français, 1978, p. 59-75.
- CHARLES C. (2011) – *Discordance du temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011.
- COLLINS R. (2002) – *The Sociology of Philosophies: A Global Theory of Intellectual Change*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2002.
- COLLINS R. (2005) – « The Durkheimian movement in France and in world sociology », in Alexander J., Smith P. (dir.), *The Cambridge*

- Companion to Durkheim*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 101-135.
- COLLIS J. (2014) – “The Sheffield origins of Celtic Art”, in C. Gosden, S. Crawford, K. Ulmschneider (dir.), *Celtic Art in Europe: Making Connections*, Oxford, Oxbow Books, 2014, p. 19-27.
- CRAIG J. E. (1983) – “Sociology and Related Disciplines between the Wars: Maurice Halbwachs and the Imperialism of the Durkheimians”, in Besnard P. (dir.), *The Sociological Domain: The Durkheimians and the Founding of French Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 263-289.
- CROUZET F. (1972) – « Réactions françaises devant *Les conséquences économiques de la paix* de Keynes », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 19, 1, 1972, p. 6-26.
- CURLE C., KANE E. (1982) – « Françoise Henry (1902-1982) », *Journal of the royal Irish Society of Antiquaries Ireland*, 11, 1982, p. 142-146.
- CYWIŃSKI B. (2010) – *Rodowody niepokornych*, Varsovie, PWN, 2010.
- CZARNOWSKI S. (1919) – *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick héros national de l'Irlande*, Paris, Alcan, 1919.
- CZARNOWSKI S. (1925) – « Le morcellement de l'étendue et sa limitation dans la religion et la magie », *Actes du congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923*, vol. 1, Paris, Librairie Honoré Champion, 1925, p. 339-358.
- CZARNOWSKI S. (1925a) – « Herkules galijski », *Przegląd Historyczny*, 5, 1925, p. 238-60.
- CZARNOWSKI S. (1925b) – « L'arbre d'Esus, le taureau aux trois grues et le culte des voies fluviales en Gaule », *Revue celtique*, 42, 1-2, 1925, p. 1-57.
- CZARNOWSKI S. (1925c) – « Ludzie zbędni w służbie przemocy », *Głos Współczesny*, 1, 1925, p. 1-8.
- CZARNOWSKI S. (1930) – *Literatury celtyckie*, in *Wielka literatura powszechna*, vol. 6: Lam S. (dir.) *Antologia*, Varsovie, Trzaska, Evert i Michalski, 1930, p. 95-118.
- CZARNOWSKI S. (1938) – *Kultura*, Varsovie, Wiedza i Życie, 1938.
- CZARNOWSKI S. (1939) – *Społeczeństwo-kultura. Prace z socjologii i historii kultury*, Varsovie, Polski Instytut Socjologiczny, 1939.

- CZARNOWSKI S. (1940) – « Les Argonautes dans la Baltique. Convention et réalité dans la formation des idées géographiques grecques », *Annales sociologiques*, série B, sociologie religieuse, 1940, p. 6-31.
- CZARNOWSKI S. (1956) – *Dzieła*, vol. 1-5, Assorodobraj N., Ossowski S. (dir.), Varsovie, PWN, 1956.
- CZARNOWSKI S. (2015) – *Listy do Henri Huberta i Marcela Maussa (1905-1937). Lettres à Henri Hubert et à Marcel Mauss (1905-1937)*, in Kończal K., Wawrzyniak J. (dir.), Rogalski F. Thiriet D. (trad.), Varsovie, Oficyna Naukowa, 2015.
- DÉCHELETTE J. (1913) – *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine, II: Archéologie celtique ou protohistorique, 3^e partie: second âge du fer ou époque de La Tène*. Paris, Auguste Picard, 1913.
- DÉCHELETTE J. (1914) – *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine, II: Archéologie celtique ou protohistorique, 2^e partie: premier âge du fer ou époque de Hallstatt*. Paris, Auguste Picard, 1914.
- DÉCHELETTE J. (1927) – *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. IV: second âge du fer ou époque de La Tène*. Paris, Auguste Picard (2^e édition), 1927.
- DEGROS M. (1973) – « Jean Marx (1884-1972) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 131, 1973, p. 684-687.
- DEMANGEON A. (1933) – « Les Celtes, d'après Henri Hubert », *Annales de Géographie*, 42, 240, 1933, p. 636-642.
- DEMOULE J.-P. (2014) – *Mais où sont passés les Indo-Européens? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil (« La Librairie du XXI^e siècle »), 2014.
- DETCHESSAHAR M., Lemarchand Y. (2001) – « Des hommes et des projets dans l'urgence. La naissance du char d'assaut français, 1914-1918. », *Annales des Mines, série « gérer et comprendre »*, n° 64, juin 2001, p. 43-54.
- DHERMY-MAIRAL M. (2015) – « Durkheimisme scientifique et durkheimisme d'action. François Simiand et le Bureau international du travail (1920-1930) », *Revue française de sociologie*, 56, 4, 2015, p. 673-696.

- DIDI-HUBERMAN G. (2002) – *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, éditions de Minuit, 2002.
- DJINDJIAN F. (1991) – *Méthodes pour l'archéologie*, Paris, Armand Colin, 1991.
- DROUIN, M. (1929) – « Hubert (Henri) », *Annuaire*, Association des secours des anciens élèves de l'École normale supérieure, 1929, p. 45-51.
- DUCHESNE, Louis (1903) – *Christian Worship: Its Origin and Evolution*, M. L. McClure, transl. London, SPCK.
- DUCHESNE L. (1906-1910) – *Histoire ancienne de l'Église*, 3 vol., Paris, Fontemoing, 1906, 1907, 1910.
- DUCHESNE L. (1920) – *Les origines du culte chrétien; étude sur la liturgie latine avant Charlemagne*, Paris, Éditions de Boccard, 1920.
- DUMONT L. (1975) – « On the Comparative Understanding of Non-Modern Civilizations », *Daedalus*, 104, 2, 1975, p. 153-172.
- DUMONT L. (1982) – « A Modified View of Our Origins: The Christian Beginnings of Modern Individualism », *Religion*, 12, 1982, p. 1-27.
- DURKHEIM É. (1893) – *De la division du travail social*, Paris, Alcan, 1893.
- DURKHEIM É. (1895) – *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, 1895.
- DURKHEIM É. (1898) – « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de métaphysique et de morale*, VI, 1898, p. 273-302.
- DURKHEIM É. (1899a) – Préface, *L'Année sociologique*, II, 1899, p. I-VI.
- DURKHEIM É. (1899b) – « De la définition des phénomènes religieux », *L'Année sociologique*, II, 1899, p. 1-28.
- DURKHEIM É. (1903) – « Pédagogie et sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, XI, 1903, p. 37-54.
- DURKHEIM É. (1912) – *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Alcan, 1912.
- DURKHEIM É. (1963) – *L'éducation morale*, Paris, Puf, 1963.
- DURKHEIM É. (1964) – « Prefaces to *L'Année sociologique* », in Wolff K. (dir.), *Essays on Sociology and Philosophy with appraisals of*

- Durkheim's life and thought*, New York, Harper and Row, 1964, p. 341-353.
- DURKHEIM É. (1968) — *Zasady metody socjologicznej*, Szacki J. (trad.), Varsovie, PWN, 1968.
- DURKHEIM É. (1987) – « Lettres d'Émile Durkheim à Henri Hubert », *Revue française de sociologie*, 28, 3, p. 483-534.
- DURKHEIM É. (1998) – *Lettres à Marcel Mauss*, Paris, Puf, 1998.
- DURKHEIM É. (1912) [2008] – *Les formes élémentaires de la vie religieuse: le système totémique en Australie*, Paris, Puf, 1912.
- DURKHEIM É., Fauconnet P. (1903) – « Sociologie et sciences sociales », *Revue philosophique*, LV, 1903, p. 465-497.
- DURKHEIM É., Mauss M. (1903) – « De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives », *L'Année sociologique*, VI, 1903, p. 1-72.
- DUVAL P.-M. (1989) – *Travaux sur la Gaule (1946-1986)*, vol. I. Rome, École française de Rome, 1989.
- ELIAS N. (1984) – *Du temps*, Paris, Fayard, 1984.
- FARRUGIA F. (1999) – « Une brève histoire des temps sociaux: Durkheim, Halbwachs, Gurvitch », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 106, 1999, p. 95-117.
- FOCILLON H. (1943) – *Vie des Formes*, Paris, Puf, 1943.
- FOURNIER M. (2006) – *Marcel Mauss: A Biography*, Princeton, Princeton University Press, 2006.
- FOURNIER M. (1994) – *Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1994.
- FOURNIER, M. (2007) – *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007.
- FOURNIER M. (2013) – « Durkheim, the *Année sociologique* and the art », in Riley A., Watts Miller W., Pickering W. S. F. (dir), *Durkheim, the Durkheimians, and the Arts*, Berghahn, Durkheim Press 2013, p. 119-132.
- GADÉA C., Lallement M. (2004) – « Une révolution inachevée. Durkheimisme et sociologie du temps », *Temporalités*, 0, 2004, p. 56-79.
- GAUCHET M. (2007) – *L'Avènement de la démocratie. II. La Crise du libéralisme. 1880-1914*, Paris, Gallimard, 2007.

- GENTILE E. (2011) – *L'Apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau*, Paris, Aubier, 2011.
- GOLDWATER R. (1988) – *Le primitivisme dans l'Art moderne*, Paris, Puf (« Sociologie d'aujourd'hui »), 1988.
- GOULETQUER P. (2003) – « Prenons le temps! L'archéologie face à la continuité et à la rupture des traditions », *Les nouvelles de l'archéologie*, 92, 2003, p. 37-42; 93, 2003, p. 27-32.
- GÓRNY M. (2014) — *Wielka Wojna profesorów: nauki o człowieku (1912-1923)*, Varsovie, Instytut Historii PAN, 2014.
- GRENIER A. (1931) – *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. V: archéologie gallo-romaine. Première partie: généralités, travaux militaires*, Paris, Auguste Picard, 1931.
- GÜNTHER H. (1922) – *Rassenkunde des Deutschen Volkes*, Munich, J. F. Lehmanns, 1922.
- GUYAU J. (1889) – *La genèse de l'idée de temps*, Paris, Alcan, 1889.
- HALBWACHS M. (1969) — *Spoleczne ramy pamięci*. Król M. (trad.), Varsovie, PWN, 1969.
- HALBWACHS M. (2016) – *Keynes, abstraction et expérience. Sur la Théorie générale*, Paris, éditions Rue d'Ulm, 2016.
- HARTOG F. (2003) – *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003.
- HEILBRON J. (1985) — « Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940 », *Revue française de sociologie*, 26, 2, 1985, p. 203-237.
- HENRY F. (1928) – « La chapelle de Cormac à Cashel. Note sur les influences étrangères en Irlande au début du XII^e siècle », *Travaux du groupe des étudiants en histoire de l'art de la faculté des lettres de Paris*, année 1927-1928, p. 109-117.
- HENRY F. (1930a) – « Les origines de l'iconographie irlandaise », *Revue archéologique*, XXXII, 1930, p. 89-109.
- HENRY F. (1930b) – « L'inscription de Bealin », *Revue archéologique*, XXXII, 1930, p. 110-115.
- HENRY F. (1933a) – *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de notre ère*, Paris, Ernest Leroux, 1933.
- HENRY F. (1933b) – *Les tumulus du département de la Côte-d'Or*, Paris, Ernest Leroux, 1933.
- HENRY F. (1933c) – « Émailleurs d'Occident », *Préhistoire*, II, 1933.

- HENRY F. (1937) – « Un domaine nouveau de l'histoire de l'art: l'art irlandais du VIII^e siècle et ses origines », *La gazette des beaux-arts*, 17, 1937, p. 131-144.
- HENRY F. (1938) – « Deux objets de bronze irlandais au musée des Antiquités nationales », *Préhistoire*, VI, 1938.
- HENRY F. (1947a) – « Habitations irlandaises du haut Moyen Âge », *Revue archéologique*, XXVIII, 1947, p. 157-176.
- HENRY F. (1947b) – *Pour et contre l'Art abstrait*, Paris, R. Drivon, 1947.
- HENRY F. (1950) – « Les débuts de la miniature irlandaise », *La Gazette des beaux-arts*, 30, 1950, p. 5-34.
- HENRY F. (1963-1964) – *L'Art irlandais*, La-Pierre-qui-Vire, éditions Zodiaque, 3 vol., 1963-1964.
- HENRY F., Marsh-Micheli G. (1945) – « Henri Focillon, professeur d'archéologie du Moyen Âge », *La gazette des beaux-arts*, 25, 1945, p. 35-44.
- HOEHTKER D., Kott S. (2015) – *À la rencontre de l'Europe au travail. Récits de voyage d'Albert Thomas (1920-1932)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015.
- HOUTIN A., Sartiaux F. (1960) – *Alfred Loisy: sa vie, son œuvre*, Paris, éditions du CNRS, 1960.
- HUBERT H. (1899) – « Étude sur la formation des États de l'Église », *Revue d'histoire des religions*, 69, 1899, p. 1-40, 241-272.
- HUBERT H. (1900a) – Compte-rendu d'A. Baratono, *Sociologia estetica*, *L'Année sociologique*, 3, 1900, p. 575-577.
- HUBERT H. (1900b) – Review of G. Russell and H. S. Lewis, *The Jew in London*, *Notes critiques*, 1, p. 301.
- HUBERT H. (1901a) – Compte-rendu de G. Vacher de Lapouge, *L'aryen. Son rôle social*, *L'Année sociologique*, IV (1899-1900), 1901, p. 145-146.
- HUBERT H. (1901b) – Compte-rendu de W. Warde Fowler, *The Roman Festivals of period of the Republic*, *L'Année sociologique*, IV, 1901, p. 234-239.
- HUBERT H. (1901c) – Étude critique sur un ouvrage d'histoire religieuse. J. G. Frazer, *Golden Bough*, *Revue de synthèse historique*, 2-3, 1901, p. 276-282.

- HUBERT H. (1901d) – [Compte-rendu de] L. Manouvrier, « L'indice céphalique et la pseudo-sociologie », *Revue de l'école d'anthropologie*, 1899, p. 233-259. *L'Année sociologique*, 4, 1899-1900, p. 143-145.
- HUBERT H. (1902a) – « Sépulture à char de Nanterre », *L'Anthropologie*, XIII, 1902, p. 66-73.
- HUBERT H. (1902b) – « La collection Moreau au musée de Saint-Germain », *Revue archéologique*, XLI, 1902, p. 167-206.
- HUBERT H. (1903) – Rapport de mission au congrès des orientalistes (Hanoï), Paris, Archives nationales de France.
- HUBERT H. (1904) – Introduction à la traduction française, in Chantepie de la Saussaye P. D., *Manuel d'histoire des religions*, Paris, Armand Colin, 1904, p.V-XLVIII.
- HUBERT H. (1905) – « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie », *Annuaire de l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses*, 1905, p. 1-39.
- HUBERT H. (1906) – « La collection Moreau au musée de Saint-Germain », *Revue archéologique*, XCII, 1906, p. 336-371.
- HUBERT H. (1909) – « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie », in Hubert H., Mauss M. (dir.), *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan, 1909, p. 189-229.
- HUBERT H. (1913) – Compte-rendu de l'ouvrage de F. Christol, *L'art dans l'Afrique australe*, *L'Année sociologique*, 12, 1913, p. 845-846.
- HUBERT H. (1914a) – « Le culte des héros et ses conditions sociales », première partie, *Revue de l'histoire des religions*, 70, 1914, p. 1-20.
- HUBERT H. (1914b) – « La Commission des monuments historiques. Les projets de loi sur les fouilles. La nouvelle loi sur les monuments historiques. », *L'Anthropologie*, XXV, 1914, p. 345-365.
- HUBERT H. (1915a) – « Le Culte des héros et ses conditions sociales », seconde partie, *Revue de l'histoire des religions*, 71, 1915, p. 195-247.
- HUBERT H. (1915b) – Texte autobiographique, *Revue française de sociologie*, XX, 1, 1919, p. 205-207.
- HUBERT H. (1919) – Préface, in Czarnowski S., *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick, héros national de l'Irlande*. Paris, Alcan, 1919, p. II-XCIV.

- HUBERT H. (1923) – Compte-rendu de L. Lévy-Bruhl, *How Natives Think*, *L'Année sociologique*, 1923, 33: 619-22.
- HUBERT H. (1923-1924) – Compte-rendu de W. Paulke, *Steinzeit Kunst und Moderne Kunst: Ein Vergleich*, *L'Année sociologique*, 1, 1923-1924, p. 960-961.
- HUBERT H. (1924) – *Leçons*, Saint Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale.
- HUBERT H. (1925) – « De quelques objets de bronze trouvés à Byblos », *Syria*, 6, 1, 1925, p. 16-29.
- HUBERT H. (1929) – « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie » in Mauss M., Hubert H., *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan, (« Travaux de l'Année sociologique »), 1929, p. 189-229.
- HUBERT H. (1932a) – *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène*, Paris, Albin Michel, 1932.
- HUBERT H. (1932b) – *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, Paris, Albin Michel, 1932.
- HUBERT H. (1934a) – *The Greatness and Decline of the Celts*, M. R. Dobie (trad.), New York City, Arno, 1934.
- HUBERT H. (1934b) – *The Rise of the Celts*, New York City, Knopf, 1934.
- HUBERT H. (1952) – *Les Germains*, Paris, Albin Michel, 1952.
- HUBERT H. (1999). *Essay on time. A brief study of the representation of time in religion and magic*, Oxford, Durkheim Press Ltd, 1999.
- HUBERT H. (2015) – *Estudo sumário da representação do tempo na religião e na magia*, São Paulo, Edusp, 2015.
- HUBERT H., Mauss M. (1899) – « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice », *L'Année sociologique*, III, 1899, p. 29-138.
- HUBERT H., Mauss M. (1904) – « Esquisse d'une théorie générale de la magie », *L'Année sociologique*, 7, 1, in Mauss M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, 1966, p. 3-146.
- HUBERT H., Mauss M. (1908) – « Introduction à l'analyse de quelques phénomènes religieux », in Mauss M., *Œuvres*, Paris, éditions de Minuit, 1969, 1, p. 3-39.
- HUBERT H., Mauss M. (1909) – *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan, 1909.

- HUBERT H., Mauss M. (1968) – « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice », in Mauss M., *Œuvres*, vol. 1. « Les fonctions sociales du sacré », V. Karady (éd.), Paris, Éditions de Minuit, 1968.
- HUBERT H., Mauss M. (2005) — *Esej o naturze i funkcji ofiary*, Trzcionkowski L (trad.), Cracovie, Zakład Wydawniczy Nomos, 2005.
- HUBERT H. (pseud. Henri Pierre) (1902) – Recension de l'ouvrage de Vacher Lapouge, *L'Aryen. Son rôle social*, *Revue historique* 78, 1902, p. 162-165.
- HUSSERL E. (1964) – *Leçons pour une phénoménologie de la perception intime du temps*, trad. fr., Paris, 1964 [Halle, 1928 = leçons de 1904-1910].
- ISAMBERT F.-A. (1976) – « L'élaboration de la notion de sacré dans l'«école» durkheimienne », *Archives des sciences sociales des religions*, 42, 1, 1976, p. 35-56.
- ISAMBERT F.-A. (1979) – « Henri Hubert et la sociologie du temps », *Revue française de sociologie*, 20-1, 1979, p. 183-204.
- ISAMBERT, F.-A (1983) – « At the Frontier of Folklore and Sociology: Hubert, Hertz and Czarnowski, Founders of a Sociology of Folk Religion », in Besnard P. (dir.), *The Sociological Domain*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 152-176.
- JACOBSTAHL P. (1944) – *Early Celtic Art*, Oxford, Clarendon Press, 2 vol., 1944.
- JULLIAN C. (1907-1926) – *Histoire de la Gaule*, Paris, Hachette, 1907-1926.
- KACZOCHA W. (2001) – *Kultura. Studia z historii myśli*, Poznań, Ars Nowa, 2001.
- KARADY V. (1979) – « Stratégies de réussite et modes de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens », *Revue française de sociologie*, 29, 1979, p. 49-82.
- KARADY V. (1983) – « The Durkheimians in Academe: A Reconsideration » in Besnard P. (dir.), *The Sociological Domain*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 71-89.
- KEMBLE J., Latham R., Franks A. (1863) – *Horae ferales or Studies on the Archaeology of the Northern Nations*, Londres, Lovell and Reeve, 1863.

- KECK F. (2002) – « Les théories de la magie dans les traditions anthropologiques anglaise et française », *L'esprit Mind/Geist, Methodos. Savoirs et textes*, 2, 2002, p. 1-14.
- KEYLOR, W. R. (1975) – *Academy and Community: The Foundation of the French Historical Profession*, Cambridge, Harvard University Press, 1975.
- KOŃCZAL K., Wawrzyniak J. (2015) – Postface: « aux sources de la sociologie: lettres de Stefan Czarnowski à Henri Hubert et à Marcel Mauss », in Czarnowski S., *Listy do Henri Huberta i Marcela Maussa (1905-1937). Lettres à Henri Hubert et à Marcel Mauss (1905-1937)*, Kończal K., Wawrzyniak J. (dir.), Rogalski F. Thiriet D. (trad.), Varsovie, Oficyna Naukowa, p. 358-406.
- KOSELLECK R. (1990) – *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, éditions de l'EHESS, 1990.
- KOSSINNA G. (1896) – « Die vorgeschichtliche Ausbreitung der Germanen in Deutschland », *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 6, 1, 1896, p. 1-14.
- KOSSINNA G. (1911) – *Die Herkunft der Germanen*, Leipzig, éditions Kabitzsch, 1911.
- KOSSINNA G. (1912) – *Die deutsche Vorgeschichte, eine hervorragend nationale Wissenschaft*, Würzburg, éditions Mannus, 1912.
- KRZYWICKI L. (1938) – Przedmowa/Avant-propos, in Czarnowski S. *Kultura*, Varsovie, Wiedza i Życie, 1938, p. V-IX.
- LANGLOIS Ch.-V. (1900) – « L'histoire au xx^e siècle », *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, T. XIV, 18 août 1900, p. 228-236.
- LANTIER R. (1928) – « Hommage à Henri Hubert », *Revue archéologique*, XXVIII, 1928, p. 389-307.
- LANTIER R. (1940) – *Art celtique et art roman. Mélanges en l'honneur de M. F. Martroye*, Paris, Société nationale des antiquaires de France, 1940.
- LE BON G. (1963) – *Psychologie des foules*, Paris, Puf, 1963 [1895].
- LE GOFF J. (1999) – « L'Occident médiéval et le temps » in *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1999, p. 401-420.
- LEENHARDT, M. (1950) – « Marcel Mauss » *Annuaire de l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses*, Melun, p. 20.

- LEGENBRE J.-P., Olivier L. (2013) – « Les braises sous la cendre. La survie de l'archéologie nazie après 1945 », in *Les usages du passé, Cahiers d'histoire immédiate*, 43, 2013, p. 81-112.
- LEROI-GOURHAN A., Brézillon M. (1972) – *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien*, Paris, éditions du CNRS, VII^e supplément à *Gallia préhistoire*, 1972.
- LEROI-GOURHAN A. (1992) – *L'art pariétal. Langage de la Préhistoire*, Grenoble, éditions Jérôme Millon, 1992.
- LÉVI-STRAUSS C. (1950) – Introduction, in Mauss M., *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Puf (« Bibliothèque de sociologie contemporaine »), 1950, p. 9-44.
- LEWUILLON S. (1997) – « Fouiller le temps. Objets archéologiques et temporalités », in *Les temps de l'environnement*, Actes des journées du PIREVS-GEODE-C.N.R.S., 5-7 novembre 1997, Toulouse, 1997, p. 503-515.
- LEWUILLON, S. (2006) – « La mal-mesure des Celtes. Errements et débats autour de l'identité celtique de 1850 à nos jours [Un siècle et demi d'ethnogenèse] », in Rieckhoff S. (dir.), *Celtes et Gaulois dans l'histoire, l'historiographie et l'idéologie moderne* (table ronde de Leipzig, 16-17 juin 2005). *Celtes et Gaulois face à l'histoire*, Actes du colloque international du Collège de France, Paris, 3-7 juillet 2006, Glux-en-Glenne, éditions BIBRACTE (« Bibracte » ; 12/1), 2006.
- LEWUILLON, S. (2008) – « Misère de la philosophie du temps. L'archéologie entre incomplétude et ingratitude », in Villain-Gandossi C., Lorenz J. (dir.), *Le temps vu par...*, Actes du 129^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Besançon, 19-24 avril 2004, Paris, éditions du CTHS, 2008, p. 19-30.
- LORRE C. (2011) – « Henri Hubert et l'aménagement de la salle de comparaison du musée des Antiquités nationales: un atelier de sociologie durkheimienne », *Antiquités nationales*, 41, 2010, p. 191-204.
- LORRE C. (2015) – « Henri Hubert et les perspectives sociologiques mises en œuvre au musée des Antiquités nationales », in Laurière C. (dir.): *1913, la recomposition de la science de l'Homme. Les Carnets de Bérose*, 7, Paris, Lahic/DPRPS, Direction des patrimoines, 2015, p. 144-155.

- LORRE C. (2016) – « Montrer, démontrer la préhistoire : perspectives comparatistes et préhistoire au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye (1862-1927) », *Antiquités nationales*, 46, 2015, p. 141-154.
- LORRE C., Boucher A. (2014) – « Déciffrer les étiquettes et recoller les morceaux. Comment étudier et valoriser la collection d'archéologie comparée du musée d'Archéologie nationale (Saint-Germain-en-Laye) », in Daugeron B., Le Goff A. (dir.), *Penser, classer, administrer. Pour une histoire croisée des collections scientifiques*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, CTHS, DL 2014, p. 134-151
- LUKES, S. (1972) – *Émile Durkheim*, New York, Harper and Row, 1972.
- MAILLARD A. (2005) – « Les temps de l'historien et du sociologue. Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch », *Cahiers internationaux de sociologie*, 119, 2005, p. 197-222.
- MANOUVRIER L. (1899) – « L'indice céphalique et la pseudosociologie », *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, 1899, p. 233-259, 280-296.
- MARKIEWICZ-LAGNEAU J. (1982) – *La Formation d'une pensée sociologique. La société polonaise de l'entre-deux-guerres*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1982.
- MARQUARDT J. (2012a) – *Françoise Henry in Co. Mayo. The Inishkea Journal*, Dublin, Four Courts Press, 2012.
- MARQUARDT J. (2012b) – « Françoise Henry », *Grave Encyclopedia of Medieval Art*, New York, Oxford University Press, 2012, p. 300.
- MARTELLI S. (1996) – « Mana ou sacré ? La contribution de Marcel Mauss à la fondation de la sociologie religieuse », in Berthoud G., Busino G. (dir.), *Mauss, hier et aujourd'hui*, Actes du XII^e colloque annuel de Groupe d'étude pratiques sociales et théories, Genève ; Paris, Droz, 1996, *Revue européenne des sciences sociales (cahiers Vilfredo Pareto)*, 34, 105, 1996, p. 51-66.
- MAUNIER R. (1932) – *Wprowadzenie do socjologii*, Assorodobraj N. (trad.), Varsovie, Nasza Księgarnia, 1932.
- MAUSS M. (1904) – « James Mooney, Calendar History of the Kiowa Indians », *L'Année sociologique*, VII, 1904, p. 282-285.
- MAUSS M. (1904) – Compte-rendu de « l'introduction à la traduction française » donnée par Henri Hubert au *Manuel d'histoire des*

- religions* de Pierre Daniël Chantepie de la Saussaye, *Notes critiques*, 5 juin 1904, p. 176-177.
- MAUSS M. (1905b) – « Les sectes », *L'Année sociologique*, VIII, 1905, p. 293-295.
- MAUSS M. (1905) – « Notes sur le totémisme », *L'Année sociologique*, 8, in Mauss M., *Œuvres*, Paris, éditions de Minuit, 1, 1969, p. 162-164.
- MAUSS M. (1906) – « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Essai de morphologie sociale », *L'Année sociologique*, IX, 1906, p. 39-130.
- MAUSS M. (1908) – « L'Art et le mythe d'après M. Wundt », *Revue philosophique*, LXVI, 1908, p. 48-78.
- MAUSS M. (1923-1924) – « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année Sociologique*, I (seconde série), p. 30-186.
- MAUSS M. (1925) – « In Memoriam. L'œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs », *L'Année sociologique*, n. s. 1, p. 7-29, in Mauss M., *Œuvres*, Paris, éditions de Minuit, 3.
- MAUSS M. (1928) – « Portraits », in Mauss M., *Écrits politiques*, Paris, Fayard, 1997, p. 740-745.
- MAUSS M. (1930) – « L'œuvre de Mauss par lui-même », *Revue française de sociologie*, vol. XXVI, n° 2, mars-avril 1930, p. 432-352.
- MAUSS M. (1932) – Avertissement, in H. Hubert, *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène*, Paris, Albin Michel, 1932, p. XXI-XXVI.
- MAUSS M. (1935) – « François Simiand », *Le Populaire*, 18 avril 1935, p. 2. in Mauss M., *Écrits politiques*, Paris, Fayard, 1997, p. 754-757.
- MAUSS M. (1950) – *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, 1950.
- MAUSS M. (1979) – « L'œuvre de Mauss par lui-même », *Revue française de sociologie*, 20, 1, p. 209-220.
- MAUSS M. (1983) – « An Intellectual Self-Portrait » in Besnard P. (dir.), *The Sociological Domain: The Durkheimians and the Founding of French Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 139-151.

- MAUSS M. (1989) – « Deux lettres de Marcel Mauss à Henri Hubert (1898 et 1905) », *Études durkheimiennes-Durkheimian Studies*, I, 1989, p. 12-14.
- MAUSS M., Fauconnet P. (1901) – « Sociologie », in Mauss M., *Œuvres* 3, Paris, éditions de Minuit, 1969, p. 139-177.
- MAUSS M., Hubert H. (1905) – « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et dans la magie », *L'Année sociologique*, X, 1905, p. 302-305.
- MEILLET, A. (1907) – « Aryens et Indo-Européens », *La Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1907, p. 599-614.
- MICHAUD P.-A. (1998) – *Aby Warburg et l'image en mouvement*, Paris, éditions Macula, 1998.
- MILLOTTE J.-P. (1963) – *Le Jura et les Plaines de Saône aux âges des Métaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1963.
- MILLOTTE J.-P. (1965) – *Carte archéologique de la Lorraine. Les âges du bronze et du fer*, Paris, Les Belles Lettres, 1965.
- MOMIGLIANO A. (1984) – « Georges Dumézil and the Trifunctional Approach to Roman Civilization », *History and Theory* 23, 3, 1984, p. 312-330.
- MORTILLET G. de (1869a) – *Promenades au musée de Saint-Germain*, catalogue illustré de 79 figures par Arthur Rhoné, Paris, Reinwald, 1869.
- MORTILLET G. de (1869b) – « Essai d'une classification des cavernes et stations sous abri fondée sur les produits de l'industrie humaine », *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 5, 1869, p. 172-179.
- MORTILLET G. de (1897) – *Formation de la nation française*, Paris, Alcan, 1897.
- MORTILLET G. de (1900) – *Le Préhistorique*, Paris, Schleicher, 1900.
- MOSBAH-NATANSON S. (2011) – « La sociologie comme "mode" ? Usages éditoriaux du label "sociologie" en France à la fin du XIX^e siècle », *Revue française de sociologie*, 52, 1, 2011, p. 103-132.
- MUCCHIELLI L. (1998) – *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France, 1870-1914*, Paris, La Découverte, 1998.
- NICAULT C. (2013) – « Jean Marx, universitaire et diplomate », *Archives juives*, 46, 1, 2013, p. 120-129.

- OLIVIER L. (2000) – « Henri Hubert, archéologue », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 79, 2000, p. 9-14.
- OLIVIER L. (2008) – *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie*, Paris, Seuil, 2008.
- OLIVIER L. (2012) – *Nos ancêtres les Germains. Les archéologues français et allemands au service du nazisme*, Paris, Tallandier, 2012.
- OLIVIER L. (2013) – « La découverte des tombes gauloises de Saint-Étienne-au-Temple (Marne) et les origines de la chronologie du second âge du fer en France », *Antiquités nationales*, 43, 2012, p. 237-259.
- OLIVIER L., Schönfelder M. (2002) – « Nanterre (Hauts-de-Seine): un char de parade de La Tène moyenne » in Guichard V. et Perrin F. (dir.), *L'aristocratie celte à la fin de l'âge du fer (II^e siècle av. J.-C., I^{er} siècle apr. J.-C.)*, Actes de la table-ronde de Glux-en-Glenne (1998), Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 113-118.
- OSSOWSKI S. (1956) – "Przedmowa", in Czarnowski S. (1956), *Dzieła*, vol. 4, *Kult bohaterów i jego społeczne podłoże. Święty Patryk, bohater narodowy Irlandii*, Gliniczanka A. (trad.), Varsovie, PWN, 1956.
- PARODI D. (1925) – *La Philosophie contemporaine en France. Essai de classification des doctrines* (1919), Paris, Alcan, 1925.
- PAUTRAT J.-Y. (1993) – « Le préhistorique de G. de Mortillet: une histoire géologique de l'homme », in Richard N. (dir.), *Histoire de la préhistoire*, Actes du colloque de la S.P.F. pour l'histoire des sciences de l'homme, Paris et Saint-Germain-en-Laye, 13-14 décembre 1991 (*B.S.P.F.*, vol. 90, n° 1, janv.-févr. 1993, p. 11-112), p. 50-59.
- PETKOVA S. (2006) – *Les théories du temps en histoire des religions: de Henri Hubert à Claude Lévi-Strauss*, Genève « (Activités de l'unité d'histoire des religions de Genève [2006-2007] [s.n.], 2006.
- PETRIE W.M.F. (1899) – « Sequences in Prehistoric remains », *Journal of Anthropological Institute*, 29, 1899, p. 295-301.
- PITT Rivers A. H. L. F. (1906) – *The Evolution of Culture and Other Essays*, Oxford, Oxford University Press, 1906.
- PLESKOT P. (2010) – *Intelektualni sąsiedzi. Kontakty historyków polskich ze środowiskiem « Annales » 1945-1989*, Varsovie, IPN, 2010.

- POULAT, É. (1979) – *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Casterman, 1979.
- PROCHASSON C. (1999) – « Entre science et action sociale: le réseau « Albert Thomas » et le socialisme normalien, 1900-1914 », in Topalov C. (dir.), *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*, Paris, éditions de l'EHESS, 1999, p. 141-158.
- PRONOVOST G. (1996) – *Sociologie du temps*, Bruxelles, éditions De Boeck Université (« Ouvertures sociologiques »), 1996.
- RAJ K. (2007) – *Relocating Modern Science: Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007.
- RAJ K. (2016) – « Go-Betweens, Travelers, and Cultural Translator » in Lightman B. (dir.), *A Companion to the History of Science*, Chichester, Wiley Blackwell, 2016, p. 39-57.
- RAMOS J.-M. (2000) – « Les années temporalistes: vers une science des temps? », in Terssac G. de, Tremblay D.-G., *Où va le temps de travail?*, Toulouse, Octarès Éditions, 2000, p. 259-269.
- RASMUSSEN A. (1996) – « Critique du progrès, "crise de la science": débats et représentations du tournant du siècle », *Mil neuf cent*, XIV, 1, 1996, p. 89-113.
- REINACH S. (1889) – *Antiquités nationales. Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye*, Paris, Firmin-Didot, 1889.
- REINACH S. (1927) – « Henri Hubert », *Revue archéologique*, XXVI, 1927, p. 177-178.
- REINACH S. (1930) – *Orpheus*, Simmonds F. (trad.), New York, Liveright, 1930.
- REINECKE P. (1902) – « Zur Kenntniss der La Tène Denkmäler der Zone nordwärts der Alpen », *Festschrift der Römisch-germanischen Zentralmuseums zu Mainz*, Mayence, 1902.
- RÉVILLE, J. (1905) – Compte-rendu de M. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'histoire des religions*, *Revue de l'histoire des religions*, 51, 1905, p. 75.
- RIASANOVSKY N. (1994) – *Histoire de la Russie des origines à nos jours*, Paris, Robert Laffont, 1994.

- RICHARDSON H. (2009) – « Henry Françoise (1902-1982) », *Dictionary of Irish Biography.*, Cambridge et Dublin, Cambridge University Press, 2009.
- RIEK G., Hundt H.J. (1962) – *Der Hohmichele. Ein Fürstengrabhügel der späten Hallstattzeit bei der Heuneburg*, Berlin, Römisch-Germanische Forschungen, 25, 1962.
- ROLLAND J. (2005) – « Le temps et l'individu: limites du sociomorphisme durkheimien », *Cahiers internationaux de sociologie*, 119, 2005, p. 223-245.
- SAVART C. (1985) – *Les Catholiques en France au XIX^e siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985.
- SCHWARTZ B. (1996) – « Introduction. The expanding past », *Qualitative Sociology*, 19, 3, 1996, p. 275-282.
- SIMIAND F. (1903) – « Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, VI, 1-22, 1903, p. 129-157.
- SINAGOGLOU I. (1973) – « *Journal de Russie* d'Albert Thomas », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 14, 1-2, janvier-juin 1973, p. 86-204.
- SOROKIN P. A., Merton R. K. (1937) – « Social time: a methodological and functional analysis », *The American Journal of Sociology*, XLII, 5, 1937, p. 615-629.
- SORRENSEN L. (2010) – « Henry, Françoise », *Dictionary of Art Historians*. www.dictionaryofarthistorians.org
- STRENSKI I. (1987) – « Henri Hubert, Racial Science, and Political Myth », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 23, 4, 1987, p. 353-367.
- SUE R. (1992) – « Aux origines de la sociologie des temps sociaux », *L'Année sociologique*, 42, 1992, p. 283-297.
- SULEK R. (2007) – « Droga Stefana Czarnowskiego do katedry socjologii w Uniwersytecie Warszawskim » in Sulek A. (dir.), *Socjologia na Uniwersytecie Warszawskim. Fragmenty historii*, Varsovie, Wydawnictwo Instytutu Filozofii i Socjologii PAN, 2007, p. 97-100.
- SULEK R. (2008) – « Droga do socjologii », in Jabłonowski M. (dir.), *Stefan Czarnowski z perspektywy siedemdziesięciolecia*, Varsovie, Aspra-JR, 2008, p. 67-107.

- SUMPF A. (2014) – *La Grande Guerre oubliée. Russie, 1914-1918*, Paris, Perrin.
- SYER Cuming H. (1858) – « On further discoveries of Celtic and Roman remains in the Thames off Battersea », *Journal of the British Archaeological Association*, 14, 1858, p. 326-330.
- SZACKI J. (1991) – « Socjolog polihistor », in Górski J., *Wielcy humanistyki polskiej*, Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1991, p. 53-7.
- SZACKI J. (1995) – « Wstęp. Krótka historia socjologii polskiej », in Szacki J. (dir.), *Sto lat socjologii polskiej. Od Supińskiego do Szczepańskiego. Wybór tekstów*, Varsovie, PWN, 1995, p. 11-119.
- TARKOWSKA E. (1987) – *Czas w społeczeństwie. Problemy, tradycje, kierunki badań*. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1987.
- TARKOWSKI A. (1989) – « Temps, rythme et montage », in *Le Temps scellé: de "L'Enfance d'Ivan" au "Sacrifice"*, Paris, éditions des Cahiers du Cinéma (Beaux écrits. *Cahiers du cinéma*, 4), 1989.
- TESTART A. (1992) – « La question de l'évolutionnisme dans l'anthropologie sociale », *Revue française de Sociologie*, 33-2, 1992, p. 155-187.
- TESTART A. (2012) – *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »), 2012.
- TISCHLER O. (1885) – « Über die Gliederung der La Tène Periode und die Dekorierung den Eisenwaffen in diserer Zeit », in *Correspondenz-Blatt der deutscher Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, 14, 1885, p. 157-161.
- TOPALOV C. (2012) – *Maurice Halbwachs. Écrits d'Amérique*, Paris, éditions de l'EHESS, 2012.
- TORTAJADA R. (2009) – *Commentaires de la Théorie générale de Keynes à sa parution*, Paris, Septentrion, 2009.
- TOURNÈS L. (2007) – « La fondation Rockefeller et la naissance de l'universalisme philanthropique américain », *Critique internationale*, 2, 35, 2007.
- TRIGGER B. (1989) – *A History of archaeological thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
- VALÉRY P. (1973) – *Cahiers I*, Paris, Gallimard, 1973.

- VARAGNAC A. (1949) – « L'archéocivilisation et la recherche des constantes nationales », *Revue de la psychologie des peuples*, 4, 1, 1949, p. 99-107.
- VARAGNAC A. (1955) – « Art gaulois: art pré-français », in catalogue de l'exposition du Musée pédagogique *Pérennité de l'Art gaulois* (février-mars 1955), Paris, Musée pédagogique, 1955, p. 37-41.
- VARAGNAC A., Fabre G. (1956) – *L'art gaulois*, Abbaye Sainte-Marie de la Pierre-qui-vire, Zodiaque, 1956.
- VASICEK Z. (1994) – *L'archéologie, l'histoire, le passé. Chapitres sur la présentation, l'épistémologie et l'ontologie du temps perdu*, Sceaux, Grand angle, 1994
- VIDLER A. (1970) – *A Variety of Catholic Modernists*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.
- WEBER F. (2008) – « Voyage dans l'œuvre de Marcel Mauss », in Olivier N., « Marcel Mauss, Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *Lectures*, 2008, p. 1-10.
- WEBER F. (2012) – « Introduction », in Mauss M., *Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, 2^e édition, Paris, Puf (« Quadrige », série Mauss n° 6), 2012.
- WESTWOOD J. (1856) – « Celtic Ornament », in Jones O. (dir.), *The Grammar of Ornament*, Londres, Day et fils, 1856, p. 89-97.
- WILLAUME M. (1989) – *Humanisci polscy nad Sekwaną w latach 1919-1939: o polsko-francuskich kontaktach w dziedzinie nauk humanistycznych*, Lublin, UMCS, 1989.
- WORMS F. (2004) – *Le Moment 1900 en philosophie*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2004.
- WRIGHT B. (2012) – *Les îles d'Inishkea. Carnets personnels de Françoise Henry*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2012.
- WRIGHT B. (2016) – « Une archéologue et historienne de l'art française en Irlande: Françoise Henry », in *Antiquités nationales*, 46, 2015, p. 177-183.
- ZBLEWSKI Z. (2000) – *Leksykon PRL-u*, Cracovie, Znak, 2000, p. 138-139.

Les dates de la vie d'Henri Hubert

1872 : Naissance à Paris le 23 juin 1872, d'Henri Pierre Eugène Hubert, fils de François Hyppolite Hubert et Rosalie Virginie Vitry.

1884-1890 : Élève au Lycée Louis-le-Grand à Paris. L'aumônier du lycée, l'abbé Quentin, l'initie à l'étude de l'assyrien. Obtient le premier prix au concours général (version grecque).

1891-1892 : Étudiant à la Sorbonne (rhétorique supérieure et licence d'histoire des religions).

1892 : Passe avec succès le concours d'entrée à l'École normale supérieure.

1892-1895 : Élève à l'École normale supérieure, où il devient bibliothécaire adjoint auprès de Lucien Herr. Hubert suit parallèlement les cours d'assyrien à l'École pratique des hautes études (dispensés par l'abbé Quentin) et d'histoire de l'art à l'École du Louvre.

1895 : Obtient l'agrégation d'histoire (reçu 3^e).

1895-1896 : Effectue son service militaire au 124^e régiment d'infanterie de Laval (Mayenne), après avoir bénéficié d'un sursis en 1893 et 1894. Est versé dans la réserve de l'armée active le 1^{er} novembre 1896.

1896 : Élève à l'EPHE, où il fait la connaissance de Marcel Mauss, puis de son oncle Émile Durkheim.

1898 : Nommé le 4 avril 1898 attaché libre au musée des Antiquités nationales (MAN) de Saint-Germain-en-Laye. Entre parallèlement au comité éditorial de la revue *L'Année sociologique*, dirigée par É. Durkheim.

1899 : Du 24 août au 20 septembre 1899, Hubert effectue une première période d'exercices militaires, au titre de la réserve de l'armée d'active, au 124^e régiment d'infanterie de Laval.

1900 : Aménage l'installation de la collection Moreau au musée de Saint-Germain. Grâce à son ami italien Enrico Giglioli, Hubert fait entrer dans les collections du MAN une série d'objets ethnographiques provenant de Nouvelle-Guinée. De son voyage en Italie, Hubert rapporte au MAN une série d'objets protohistoriques provenant des régions de Messine et de Syracuse.

1901 : Est élu maître de conférences à l'EPHE, section des sciences religieuses. Hubert dispense un cours sur les religions primitives de l'Europe. Grâce à Enrico Giglioli, Hubert fait entrer dans les collections du MAN une série d'objets préhistoriques égyptiens, ainsi que du matériel ethnographique provenant d'Amazonie. D'Italie, Hubert rapporte au MAN une série d'objets protohistoriques italiens achetés à Florence.

1902-1903 : Aménage l'installation de la collection Piette au musée de Saint-Germain. Effectue un voyage de tour du monde à l'issue d'une mission du ministère de l'Instruction publique durant laquelle il est envoyé à Hanoï pour participer au Congrès international des orientalistes et étudier la préhistoire de l'Indochine et du Japon, dont il rapportera une série d'objets préhistoriques pour le MAN. Séjourne ensuite aux États-Unis (New York). Du 1^{er} au 28 septembre 1902, Hubert effectue une seconde période d'exercices militaires à l'État-Major, à Paris.

1904 : Fait entrer dans les collections du MAN le mobilier protohistorique provenant des fouilles de Maurice Piroutet dans les tertres funéraires de la forêt des Moidons (Jura), ainsi qu'une série d'objets préhistoriques provenant du Japon et du mobilier préhistorique issu des fouilles de l'île de Kuloa-Rua, en Indochine. À l'été 1904, Hubert termine le classement de la collection Frédéric Moreau.

1905 : Travaille au récolement et au transfert des collections ethnographiques de l'ancien musée de la marine au musée du Louvre (cette tâche l'occupera jusqu'en 1907). Hubert fait entrer dans les collections du MAN une série d'objets préhistoriques provenant des environs de Hanoï.

1906 : Est nommé professeur à l'École du Louvre pour dispenser le cours d'archéologie nationale à la suite de Salomon Reinach. Envisage la « constitution d'une ethnographie préhistorique de l'Europe où les données de l'archéologie seraient combinées avec celles de la linguistique ». Hubert fait entrer dans les collections du

MAN le mobilier préhistorique des fouilles du docteur Henri-Martin sur le site moustérien de La Quina (Charente), de même qu'une nouvelle série d'objets préhistoriques provenant des environs de Hanoï. Il rapporte d'Italie une nouvelle série d'objets protohistoriques italiens achetés à Florence.

1907 : Est nommé directeur d'études adjoint à l'EPHE. Séjourne à New York. Hubert fait entrer dans les collections du MAN le mobilier protohistorique des fouilles de Maurice Piroutet sur le site fortifié du Camp du château à Salins-les-Bains (Jura), de même que l'important mobilier préhistorique provenant des fouilles Piette, dont une première partie était entrée à Saint-Germain en 1902.

1908 : Fait entrer dans les collections du MAN une série d'objets provenant du musée ethnographique du Louvre, qui sont destinés à la salle de comparaison.

1909 : Fait entrer dans les collections du MAN une collection d'objets ethnographiques provenant de Russie, collectés par le baron de Baye.

1910 : Est nommé conservateur adjoint du MAN auprès de Salomon Reinach le 20 juillet 1910. Reinach confie à Hubert la conception et l'installation des collections de la salle de comparaison du musée des Antiquités nationales. Hubert classe la collection Henri de Morgan, destinée à cette salle. Il fait entrer dans les collections du MAN l'important mobilier préhistorique provenant des fouilles de Jacques de Morgan au Moyen-Orient. Le 24 août 1910, Hubert épouse Anna Schierenberg.

1910-1913 : Travaille à la préparation d'un projet de loi sur les fouilles archéologiques, qui demeurera sans suite.

1911 : Fait entrer dans les collections du MAN une série d'objets préhistoriques provenant des environs de Kiev, communiqués par le baron de Baye, et donne au musée un modèle de petit autel en terre cuite, provenant d'Hanoï. Hubert contribue à la création du musée de la préhistoire des Eyzies-de-Tayac (Dordogne), en collaboration avec les préhistoriens Louis Capitan et Denis Peyrony.

1914 : Est nommé directeur d'études à l'EPHE. Emménage 4, avenue Gambetta à Chatou (Yvelines) le 27 juillet 1914.

1914-1915 : Appelé une première fois le 5 août 1914, Hubert revient brièvement au musée de Saint-Germain, puis est mobilisé en

juillet 1915 au 90^e régiment d'infanterie territoriale, au service automobile, où il est promu sous-lieutenant en août 1915.

1915-1916 : Appelé en novembre 1915 au sous-secrétariat à l'Artillerie et aux Munitions du ministère de la Guerre, installé à l'hôtel Claridge à Paris. Entre au service du ministre de l'Armement Albert Thomas, qui a rassemblé autour de lui un comité d'experts issus de l'École normale supérieure (groupe dit « réseau Thomas »).

1917 : Secrétaire de la commission consultative de l'Artillerie d'assaut. D'avril à juin 1917, effectue une mission en Russie, où il accompagne Albert Thomas en tant que « chef de cabinet ». Effectue par la suite plusieurs autres missions pour Thomas, en Angleterre et en Italie.

1918-1919 : Intègre en mai 1918 le Service de protection des monuments et des œuvres d'art, à la demande du ministère de l'Instruction publique. Assure le sauvetage des collections préhistoriques de Saint-Acheul, de Boucher de Perthes à Abbeville et d'Ault d'Aumesnil à Amiens, dans le département de la Somme. Organise les dépôts de Châteaudun (Eure-et-Loire), Blois (Loir-et-Cher), Fontainebleau (Seine-et-Marne) et Dijon (Côte-d'Or), ainsi qu'une série d'autres emplacements situés à l'arrière du Front.

1919 : Est rendu à la vie civile en mai 1919.

1920 : Est nommé chevalier dans l'ordre de de la Légion d'honneur.

1921 : Fait entrer dans les collections du MAN le mobilier des fouilles de l'abbé Philippe sur le site protohistorique du fort Harrouard (Eure-et-Loir), ainsi qu'une série d'objets de bronze protohistoriques provenant de Sibérie. Hubert classe et installe dans la salle de Baye la collection préhistorique du baron de Baye provenant de ses fouilles de la Marne.

1922 : Fait entrer dans les collections du MAN une série de pièces ethnographiques provenant de la collection Léon Gatayes.

1923 : Reçoit avec Marcel Mauss le prix Lefèvre-Deumier de l'Académie des sciences morales pour l'ensemble de leur œuvre sociologique. Au MAN, Hubert classe et inventorie la collection de préhistoire du baron de Morgan.

1924 : Décès d'Anna, sa femme. Cours sur les Celtes à l'École du Louvre.

1925 : Cours sur les Celtes à l'École du Louvre. À partir de mai 1925, la dégradation de son état de santé l'empêche de venir travailler à Saint-Germain. Le 24 novembre 1925, Hubert part se reposer à Nérès, aux environs de Toulon (Var); il y est encore en décembre.

1926 : Revient travailler « en meilleure santé » au musée de Saint-Germain en mars 1926, puis voyage en Suisse (août 1926) et en Italie (septembre 1926). Revenu au musée en septembre, Hubert doit à nouveau interrompre son activité en raison de la dégradation de son état de santé.

1927 : Décès d'Henri Hubert le mercredi 25 mai 1927 à cinq heures du matin, à son domicile de Chatou (Yvelines). Ses obsèques ont lieu le samedi 28 mai.

Bibliographie d'Henri Hubert

La bibliographie d'Henri Hubert rassemble plus de 550 titres publiés de son vivant, auxquels s'ajoutent la seconde édition des *Mélanges d'histoire des religions* (1929), coéditée avec Marcel Mauss, puis les trois volumes posthumes des *Celtes* (1932) et des *Germaines* (1952), et enfin le « texte autobiographique » resté inédit jusqu'en 1979.

Figure 1 : volume des textes publiés par Henri Hubert de son vivant, entre 1894 et 1927.

L'activité éditoriale d'Henri Hubert débute véritablement à partir de 1897, après qu'il a fait la connaissance de Marcel Mauss (1896), puis qu'il est entré au comité éditorial de *L'Année sociologique* (1898) ; la production d'Hubert atteint ensuite son maximum au cours des années 1901-1902 (**figure 1**). Le voyage d'Hubert autour du monde (1902-1903) se traduit par un tassement sensible du rythme des publications, qui reprennent ensuite à partir de 1910-1910 pour culminer en 1913. Néanmoins, la production scientifique

d'Hubert ne retrouvera jamais son très haut volume du début des années 1900. Par la suite, la Première Guerre mondiale tarit l'activité scientifique d'Henri Hubert, notamment à partir du moment où il entre au service d'Albert Thomas (1915) et jusqu'à son retour à la vie civile (1919). Les dernières années (1920-1927) voient une reprise modeste de la production scientifique d'Hubert, désormais très limitée par son mauvais état de santé. L'année 1925 est marquée par un pic relatif de publications, avant qu'Hubert, diminué par la maladie, ne doive définitivement interrompre son activité professionnelle (1925).

Tout au long de sa vie, Hubert a essentiellement rédigé des comptes-rendus d'ouvrages (ou plus rarement d'articles), prioritairement dans *L'Année sociologique*, ainsi que dans les principales revues d'anthropologie et d'archéologie de son temps. Les thématiques auxquelles il s'est consacré sont d'abord l'archéologie, l'histoire et la mythologie des sociétés antiques méditerranéennes (pour 25 % de ses articles rédigés tout au long de sa période d'activité intellectuelle), puis l'ethnographie, la sociologie et le folklore (21 %), ainsi que le judaïsme, le christianisme et l'histoire de l'Église (19 %) : centrées, globalement, sur l'histoire et la sociologie des religions, ces thématiques représentent ainsi les deux tiers, environ, de la production intellectuelle d'Henri Hubert (**figure 2**).

Figure 2 : Publications d'Henri Hubert, classées par thématiques. Les chiffres sont exprimés en pourcentages.

Présente dès les premières années, la thématique de la préhistoire et de l'archéologie européenne (15 %) accède à une place importante après 1908, puis dans la seconde partie de la vie intellectuelle d'Henri Hubert — après la Première Guerre mondiale — où elle est associée à la thématique de l'archéologie et la sociologie des Celtes (8 %). La définition de la culture des Celtes apparaît ainsi en miroir des débats sur l'origine des Germains et des « Indo-Germains » et de la question des « races » préhistoriques (7 %) : cette dernière thématique apparaît chez Hubert à partir de 1901, à la suite de sa critique des thèses « anthroposociologiques » de Vacher de Lapouge. On peut, semble-t-il, distinguer ainsi « deux Hubert » dans la production scientifique du compagnon de route de Marcel Mauss : un Hubert essentiellement sociologue et historien des religions dans la première partie de sa vie intellectuelle, jusqu'au début des années 1910, puis un Hubert d'avantage archéologue et sociologue des Celtes après la Première Guerre mondiale.

1894

« Deux inscriptions métriques d'Asie Mineure », *Revue archéologique*, 1894, 1, p. 308-314.

1897

« Observations sur la chronologie de Théophane et de quelques lettres des papes », *Byzantinische Zeitschrift*, VI, 1897, p. 491-505.

1898

(En collaboration avec M. Mauss) « [Compte-rendu d'] Edwin Sydney Hartland, *The Legend of Perseus. A Study of Tradition in Story, Custom and Belief*, *L'Année sociologique*, I, 1896-1897, 1, p. 247-251.

[Notices non signées sur les mythes, l'organisation du culte et les grandes religions], *L'Année sociologique*, I, 1896-1897, 1, p. 240-269.

[Notice nécrologique] « Gabriel de Mortillet », *Revue archéologique*, 1898, 2, p. 415-423.

« [Compte-rendu de] H. Usener, *Der Stoff des griechischen Epos* », *Revue archéologique*, 1898, 2, p. 430-432.

« [Compte-rendu de] Hiller von Gärtringen, *Die archaische Kultur der Insel Thera* », *Revue archéologique*, 1898, 1, p. 454.

« [Compte-rendu de] Ludwig Venetianer, *Die eleusinischen Mysterien im Jerusalem Tempel* », *Revue des études juives*, 1898, p. 317-318.

Article « Mithra » dans H. Lamirault, *La Grande Encyclopédie: inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, Paris, société anonyme de la Grande Encyclopédie, 1898, T. XXIII, p. 1134-1138.

1899

(En collaboration avec M. Mauss) « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 29-138.

« [Compte-rendu de] Leonard W. King, *Babylonian Magic and Sorcery being "the prayers of the lifting of the hand"* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 212-213.

« [Compte-rendu d'] Abraham Danon, "Les superstitions des juifs ottomans", *Mélusine*, VIII, p. 265-280, *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 213.

« [Compte-rendu de] J. C. Frazer, *Pausanias Description of Greece* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 229-233.

« [Compte-rendu de] Franz Cumont, *Les actes de saint Dasius* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 234-235.

« [Compte-rendu de] Wendland, *Jesus als Saturnalien König* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 235.

« [Compte-rendu de] Frederick Sessions, *Some Syrian Folklore notes gathered on mount Libanon* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 235.

« [Compte-rendu d'] O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 245-250.

« [Compte-rendu d'] H. Usener, *Der Stoff des griechischen Epos* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 250-251.

« [Compte-rendu d'] U. Usener, *Göttliche Synonyme* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 251-252.

« [Compte-rendu de] Léon Pineau, *Les vieux chants populaires scandinaves. Étude de littérature comparée. I: Époque sauvage, les chants de magie* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 254-258.

« [Compte-rendu d'] O. Daenhardt, *Naturgeschichtliche Volksmärchen aus Nah und Ferne* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 260.

« [Compte-rendu de] W. Crooke, *The Wooing of Penelope* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 260-261.

« [Compte-rendu de] Roscher, *Die "Hunde Krankheit" der Pandarostöcher* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 262.

(En collaboration avec M. Mauss) « [Compte-rendu de] Morris Jastrow, *The original Character of the Hebrew Sabbath* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 265-266.

« [Compte-rendu de] Bernhardt Dörholt, *Das Taufsymbol der alten Kirsche nach Ursprung und Entwicklung* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 273.

« [Compte-rendu d'] E. Preuschen, *Palladius und Rufinus* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 277.

« [Compte-rendu d'] A. Smythe Palmer, *Babylonian influence on the Bible and popular Beliefs* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 283-284.

« [Compte-rendu de] W. Anz, *Zur Frage nach dem Ursprung des Gnostizismus* », *L'Année sociologique*, II, 1897-1898, p. 284-285.

« [Compte-rendu de] H. Usener, *Göttliche Synonyme* », *Revue archéologique*, 1899, 1, p. 151-152.

« [Compte-rendu de] Morris Jastrow, *The original character of the Hebrew sabbat* », *Revue archéologique*, 1899, 1, p. 155-157.

« Fibule de Baslieux », *Revue archéologique*, 1899, 1, p. 363-381.

« [Compte-rendu de] M. Leroux et C. Marteaux, *Les sépultures burgondes dans la Haute-Savoie* », *Revue archéologique*, 1899, 1, p. 491-492.

« [Compte-rendu de] F. Berteaux, *Étude d'un type d'habitation primitive. Trulli, caselle et spechie des Pouilles* », *Revue archéologique*, 1899, 2, p. 347-349.

« [Compte-rendu d'] E. Sackur, *Sybillinische Texte und Forschungen* », *Revue archéologique*, 1899, 2, p. 349-351.

« [Compte-rendu de] H. Usener, *Die Sintfluthsagen* », *Revue archéologique*, 1899, 2, p. 351-356.

« [Compte-rendu de] L. King, *The letters and inscriptions of Hammurabi, king of Babylon about B.C. 2000 to which are added a series of letters of other kings of the first dynasty of Babylon. T. I: Introduction and the Babylonian texts* », *Revue archéologique*, 1899, 2, p. 351-356.

« Étude sur la formation des États de l'Église. Les papes Grégoire II, Grégoire III, Zacharie, Étienne III et leurs relations avec les empereurs iconoclastes », *Revue historique*, LXIX, 1899, p. 1-40 et 241-272.

1900

« [Compte-rendu de] H. d'Arbois de Jubainville, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 229-231.

« [Compte-rendu de] Johannes Frey, *Tod, Seelenglaube und Seelenkult in alten Israël* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 251-253.

« [Compte-rendu de] G. Pinza, *La conservazione delle teste humane e le idee ed i costumi coi quali si connette* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 253-256.

« [Compte-rendu de] Goblet d'Alviela, *Les rites de la moisson et les commencements de l'agriculture* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 257-258.

« [Compte-rendu d'] A. Mommsen, *Feste der Stadt Athen... geordnet nach dem attischen Kalender* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 258-261.

« [Compte-rendu d'] O. Gilbert, *Griechische Götterlehre in ihren Grundzügen dargestellt* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 268-272.

« [Compte-rendu d'] E. Stucken, *Astralmythen der Hebräer, Babylonier und Ägypter* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 273-276.

« [Compte-rendu d'] E. Hühn, *Die messianischen Weissagungen des israelitisch-jüdischen Volkes bis zu den Targumin* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 284-286.

« [Compte-rendu de] J. Kunze, *Glaubensregel, Heilige Schrift und Taufbekenntniss* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 287-290.

- « [Compte-rendu de] J. Wellhausen, *Skizzen und Vorarbeiten* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 290-292.
- « [Compte-rendu de] Morris Jastrow, *Handbooks of the history of religions, T. II: The religion of Babylonia and Assyria* », *L'Année sociologique*, II, 1898-1899, p. 300-304.
- « [Compte-rendu de] D. G. Wildebör, *Jahvedienst und Volksreligion in ihrem gegenseitigem Verhältniss* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 307-309.
- « [Compte-rendu de] D. E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 309-310.
- « [Compte-rendu de] J. Halévy, *L'auteur sacerdotal et les prophètes* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 315.
- « [Compte-rendu d'] A. Baratonno, *Sociologia estetica* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 575-577.
- « [Compte-rendu de] M. Hoernes, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa von den Anfängen bis um 500 vor Chr.* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 577-580.
- « [Compte-rendu de] L. Frobenius, *Der Ursprung der Kultur. Der Ursprung der afrikanischen Kulturen* », *L'Année sociologique*, III, 1898-1899, p. 580-583.
- « [Compte-rendu de] W. Lucken, *Michaël. Eine Darstellung und Vergleichung der jüdischen und der morgenländisch-christlichen Tradition vom Erzengel Michaël* », *Revue archéologique*, 1900, 1, p. 166-168.
- « [Compte-rendu de] E. J. Payne, *History of the new world called America* », *Revue archéologique*, 1900, 1, p. 298-300.
- « [Compte-rendu de] A. H. Keane, *Man, Past and Present* », *Revue archéologique*, 1900, 1, p. 300-301.
- « [Compte-rendu de] C. Boulanger, *Le menhir de Doingt. La pierre de sainte Radegonde et le menhir de grès de saint Martin. La grotte néolithique de Sormont* », *Revue archéologique*, 1900, 1, p. 470-471.
- « [Compte-rendu de] M. Friedländer, *Das Judenthum in der vorchristlichen griechischen Welt. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Christenthums* », *Revue archéologique*, 1900, 1, p. 471-472.

« [Compte-rendu de] A. Carrière, *Les huit sanctuaires de l'Arménie païenne d'après Agathante et Moïse de Khorem* », *Revue archéologique*, 1900, 2, p. 177-178.

« Dea Segetia », *Revue archéologique*, 1900, 2, p. 316.

« [Compte-rendu de] Morris Jastrow, *Dust, earth and ashes as symbol of mourning among the ancient Hebrews* », *Revue archéologique*, 1900, 2, p. 336-337.

« [Compte-rendu de] William Ripley, *A selected bibliography of the Anthropology and Ethnology in Europe* », *Revue archéologique*, 1900, 2, p. 337-339.

« [Compte-rendu de] G. Russell et H. S. Lewis, *The Jews in London* », *Notes critiques*, 1, p. 301.

« L'histoire au congrès de 1900. Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », *Revue de synthèse historique*, I, 1900, p. 219-229.

« [Comptes-rendus de] R. Brown, *Researches into the origins of the names of the primitive constellations of the Greeks, Phoenicians and Babylonians*, vol. I et Means Lauwrence, *The magic of the horseshoe* », *Revue de l'histoire des religions*, 41, 1900, p. 463.

Article « Kyrene », dans Saglio E. et Daremberg C. (dir), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. T. V (H-K), Paris, Hachette, 1900, p. 873-876.

1901

« [Compte-rendu de] L. Manouvrier, "L'indice céphalique et la pseudo-sociologie", in *Revue de l'école d'anthropologie*, 1899, p. 233-259 et 280-296 », *L'année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 143-145.

« [Compte-rendu de] G. Vacher de Lapouge, *L'aryen. Son rôle social* », *L'année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 145-146.

« [Compte-rendu de] M. Bartels, "Isländischer Brauch und Volksglaube in Bezug auf die Nachtkommenschaft", *Zeitchrift für Ethnologie*, 1900, p. 53-86 », *L'année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 177.

« [Compte-rendu de] R. Campbell Thompson, *The report of the magicians and astrologers of Nineveh and Babylon in the British Museum* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 183-186.

- « [Compte-rendu d'] A. Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 186-189.
- « [Compte-rendu d'] A. Jeremias, *Hölle und Paradies bei den Babylonier* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 190-192.
- « [Compte-rendu d'] A. Berthollet, *Die israelitischen Vorstellung vom Zustand nach dem Tode* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 192-193.
- « [Compte-rendu de] G. Grüneisen, *Der Ahnenkultus und die Urreligion Israel* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 193-195.
- « [Compte-rendu de] R. H. Charles, *A critical history of the doctrines of a future life in Israel, Judaism and in Christianity, or Hebrews, Jewish and Christian eschatology from prophetic times till the close of the New Testament canon* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 196-200.
- « [Compte-rendu de] K. Budde, *Die Religion des Volkes Israels bis zur Verbannung* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 201-203.
- « [Compte-rendu de] A. Büchler, *Die Tobiadten und die Oniaden in II Makkabärbuche und in der verwandten jüdischhellenistischen Litteratur* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 203-205.
- « [Compte-rendu de] J. P. Kirsch, *Die Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im christlichen Alterthum* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 205-207.
- « [Compte-rendu de] H. Weinel, *Die Wirkungen des Gesetzes und der Geister im nachapostolischen Zeitalter bis auf Irenaeus* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 207-209.
- « [Compte-rendu d'] A. Hauck, *Kirschengeschichte Deutschlands* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 209-212.
- « [Compte-rendu de] T. Allin, *Race and religion. Hellenic theology, its place in Christian thought* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 212-213.
- « [Compte-rendu de] G. Hahn, "Die alte Hierarchie beiden Chewsuren. Ihre Bethäuser und religiöse Grebräuche", *Archiv für Religionwissenschaft*, 1899, p. 285 et suiv. », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 214.
- « [Compte-rendu de] H. Zimmern, *Beiträge zur Kentniss der babylonischen Religion. II: Ritualtafeln für den Wahrsager, Beschwörer und Sänger, 1* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 214-217.

« [Compte-rendu de] J. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 217-219.

« [Compte-rendu de] J. Halévy, "L'auteur sacerdotal et les prophètes", *Revue sémitique*, 1899, p. 193-214 et 280-312; id., "Le Deutéronome", *Revue sémitique*, 1899, p. 313-338, 1900, p. 1-8 et 97-115 », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 219.

« [Compte-rendu d'] A. F. Scott, *Offering and Sacrifice. An essay in comparative customs and religious development* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 219-221.

« [Compte-rendu de] J. Halévy, "Ex-voto sabéens relatifs aux purifications", *Revue sémitique*, 1899, p. 267-278 », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 228.

« [Compte-rendu de] S. Reinach, "L'Amphidromie", *L'Anthropologie*, 1899, p. 663-670 », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 228-229.

« [Comptes-rendus de] J. Watterich, *Die Gegenwart des Herrn im heiligen Abendmahl* et M. Gaster, *Two thousand years of a charm against the child-stealing witch* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 230-231.

« [Compte-rendu de] W. Warde Fowler, *The Roman Festivals of the Period of the Republic. An introduction to the study of the Romans* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 234-239.

« [Compte-rendu d'] A. Tille, Yule and Christmas, their place in the Germanic Year », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 240-241.

« [Compte-rendu de] G. Bilfinger, *Untersuchungen zur Zeitrechnung der alten Germanen. I. Das altnordische Jahr* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 241-244.

« [Compte-rendu de] G. Bilfinger, *Das Jahr im oberbayerischen Volksleben mit besonderer Berücksichtigung der Volkmedizin* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 244-245.

« [Compte-rendu de] G. Pitre, *Feste patronali in Sicilia* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 245-248.

« [Compte-rendu d'] E. J. Payne, *History of the New World called America* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 249.

« [Compte-rendu de] K. I. Lübeck, "Die Krankheitsdämonen der Balkanvölker", *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 1899, p. 293-304 », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 249-250.

- « [Compte-rendu de] H. Bärtsch, *Meeresrisen, Erdgeister und Lichtgötter in Griechenland* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 254-255.
- « [Compte-rendu d'] I. Lévy, "Nébo-Hadaran et Sérapis dans l'apologie du Pseudo-Méliton", *Revue de l'histoire des religions*, 1899, II, p. 370-373 », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 255.
- « [Compte-rendu de] C. A. Bernoulli, *Die Heiligen der Merovinger* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 257-260.
- « [Compte-rendu de] F. Stein, *Die Stamsage der Germanen und die alte Geschichte der deutschen Stämme* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 262-263.
- « [Compte-rendu de] S. Bugge, *The Home of Eddic poems, with special reference to the Helgi-Lays* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 264-266.
- « [Compte-rendu d'] A. Nutt, *The fairy Mythology of Shakespeare* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 266-267.
- « [Compte-rendu de] P. Sébillot, *Légende locales de la haute Bretagne. 1^e partie: le monde physique* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 268-269.
- « [Compte-rendu de] B. Taylor, *Storology* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 269-270.
- « [Compte-rendu de] J. Halévy, "Tobie et Akhiakar", *Revue sémitique*, 1900, p. 23-77 », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 272-273.
- « [Compte-rendu d'] A. Dorner, *Grundriss der Dogmengeschichte. Entwicklung der christlichen Lehrbildungen* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 275-279.
- « [Compte-rendu de] C. Callow, *A history of the origin and development of the creeds* » *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 279-280.
- « [Compte-rendu d'] E. Hühn, *Die Messianischen Weissagungen des israelitisch-jüdischen Volkes. II: Die Alttestamentlichen Citate und Reminiscenzen im Neuen Testamente* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 281.
- « [Compte-rendu de] L. W. King, *Babylonian religion and mythology* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 286-288.
- « [Compte-rendu de] Morris Jastrow, *Adam and Eve in Babylonian literature* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 288-289.

« [Compte-rendu d'] E. Aust, *Die Religion der Römer* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 289-294.

« [Compte-rendu de] F. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra. Les mystères de Mithra* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 294-299.

« [Compte-rendu de] F. Walter, *Die Propheten in ihrem soziale Beruf und das Wirtschaftsleben ihrer Zeit* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 299-300.

« [Compte-rendu de] F. Burkitt, *Early Christianity outside the Roman Empire* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 300-301.

« [Compte-rendu d'] A. S. Palmer, *Studies on biblical subjects. An essay in comparative religion* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 301-302.

« [Compte-rendu d'] A. Lefèvre, *Les Gaulois, origines et croyances* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 302-303.

« [Compte-rendu d'] A. Lefèvre, *La Grèce antique, entretiens sur les origines et les croyances* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 303.

« [Compte-rendu de] K. Bücher, *Arbeit und Rhythmus* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 591-592.

« [Compte-rendu d'] E. Marguery, *L'œuvre d'art et l'évolution* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 592.

« [Compte-rendu de] J. W. Powell, "Esthetology or the science of activities designed to give pleasure", *The American Anthropologist*, 1899, p. 1-40 », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 592.

« [Comptes-rendus de] H. Balfour, *The natural history of musical bow. A chapter in the development history of music. Primitive types*; R. Munro, *Primitive Scotland and its place in European civilisation* » et P. Girod et E. Massénat, *Les stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze* », *L'Année sociologique*, IV, 1899-1900, p. 594-598.

(En collaboration avec Marcel Mauss) « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice », *L'Anthropologie*, XI, 1900, p. 106.

« [Compte-rendu de] Fritz Hommel, *Die Insel der Seeligen in Mythos und Sage der Vorzeit* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 3.

« [Compte-rendu de] R. Dussaud, *Histoire et religion des Nosairis* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 5-8.

« [Comptes-rendus de] Fritz Hommel, *Der Gestirndienst der alten Araber und die altisraelische Überlieferung*; William Taylor Thom, *The struggle for religious freedom in Virginia. The Baptists* et P. Carus, *The history of the Devil and the Idea of Evil from the earliest times to the present day* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 5-8.

« [Compte-rendu d'] Alfred E. P. Raymund Dowling, *The Flora of the sacred nativity* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 33-34.

« [Compte-rendus de] R. Schaefer, *Das Passah-Mazzoth-Fest* et W. Erbt, *Die Purimage in der Bibel* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 35-38.

« [Compte-rendu de] S. Hock, *Die Vampyrsagen und ihre Verwertung in der deutschen Litteratur* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 35-38.

« [Compte-rendu d'] A. Negrioli, *Dei Genii presso I Romani* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 70-71.

« [Compte-rendu de] F. S. Dellenbaugh, *The North Americans of yesterday* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 97-98.

« [Comptes-rendus de] F. Schwally, *Semitische Kriegsalterthümer. I: Die heilige Krieg im alten Israel* et T. Trede, *Wunderglaube im Heidenthum und der alten Kirsche* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 132-135.

« [Comptes-rendus de] W. Ridgeway, *The early age of Greece. T. I* et D. Randal Mac Iver & A. Wilkin, *Lybian Notes* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 161-163.

« [Compte-rendu de] G. Servi, *The Mediterranean race* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 193-194.

« [Compte-rendu d'] A. Bruckner, *Faustus von Mileve* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 196-197.

« [Compte-rendu de] J. Juengst, *Kultus- und Geschichtsreligion* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 226-227.

« [Compte-rendu d'] A. Lang, *Magic and religion* », *Notes critiques, sciences sociales*, 2^e année, 1901, p. 262-264.

« [Comptes-rendus d'] A. Strong, *On some Babylonian and Assyrian alliterative Texts. A hymn of Nabuchadnazza* et H. Zimmer, *Über Rythmus in Babylonischen* », *Revue archéologique*, 1901, 1, p. 169-171.

« [Compte-rendu de] François Martin, *Textes religieux assyriens et babyloniens* », *Revue archéologique*, 1901, 1, p. 461-463.

« [Compte-rendu d'] Arthur Martin, *Le tumulus de Tossew-ar-run (Côtes-du-Nord)* », *Revue archéologique*, 1901, 1, p. 645.

« [Compte-rendu d'] Oscar Montelius, *Der Orient und Europa. Einfluss der orientalischen Kultur auf Europa bis zur Mitte der letzten Jahrtausends vor Christus* », *Revue archéologique*, 1901, 1, p. 466-467.

« [Compte-rendu de] Ludovicus Deubner, *De incubatione copita quatuor* », *Revue archéologique*, 1901, 2, p. 137.

« [Compte-rendu de] J. G. Frazer, *The Golden Bough* », *Revue de synthèse historique*, II, 1901, p. 271-282.

« [Compte-rendu de] J. Hansen, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess in Mittelalter* », *Revue de synthèse historique*, III, 1901, p. 262-264.

« [Compte-rendu de] Laisnel de la Salle, *Le Berry* », *Revue de l'histoire des religions*, 44, 1901, p. 467.

1902

« [Compte-rendu de] H. Schurtz, *Urgeschichte der Kultur* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 170-173.

« [Comptes-rendus de] W. Rideway, *The Early Age of Greece*; G. Sergi, *The mediterranean Race* et D. Randall Mac Iver & A. Wilkin, *Lybian notes* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 173-177.

« [Comptes-rendus de] W. Ripley, *The races of Europe* » et G. Sergi, *The Mediterranean Race* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 185-187.

« [Comptes-rendus de] J. Rhys, *Celtic folklore, Welsh and Manx* » et J. Gregorson Campbell, *Superstitions of the Highlands and Islands of Scotland* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 219-221 et 273-279.

« [Comptes-rendus de] Salomon Reinach, « le totémisme animal », *Revue scientifique*, 1900, p. 449-457; id., « Les survivances du totémisme chez les anciens Celtes », *Revue celtique*, 1900, p. 269-300 et N. W. Thomas, "Animal Superstition and Totemism", *Folk-Lore*, 1900, p. 227-267 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 213-214.

« [Compte-rendu de] Salomon Reinach, "Quelques observations sur le tabou », *L'Anthropologie*, 1900, p. 401-407; id., "Les interdictions alimentaires et la loi mosaïque", *Revue des études juives*, 1900, II, p. 140-141 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 215.

« [Compte-rendu d'] E. Hull, "Old Irish Tabus or Geasa", *Folk-Lore*, 1901, p. 41-61 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 215.

« [Comptes-rendus de] J. Hansen, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter*; id., *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns und der Hexenfolgerung im Mittelalter* » et V. Hönsbröck, *Das Papsttum in seiner sozial-kulturellen Wirksamkeit. Inquisition Aberglaube, Teufelspuk und Hexenwahn* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 228-233.

« [Compte-rendu de] F. von Helwald, *Zauberei und Magie: Kulturbilder* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 234.

« [Compte-rendu de] S. Hock, *Die Vampyrsagen und ihre Verwendung in der deutschen Litteratur* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 241-243.

« [Compte-rendu de] W. Ridgeway, *The early age of Greece* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 243-244.

« [Compte-rendu de] F. Hommel, *Die Insel der Seligen in Mythos und Sage der Vorzeit* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 245-246.

« [Compte-rendu de] M. Jastrow, "The tearing of garments as a symbol of mourning, with especial reference to the customs of the ancient Hebrews", *Journal of the American Oriental Society*, 1901, 1, p. 2-39 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 246-247.

« [Comptes-rendus de] G. Saint-Clair, *Myths of Greece* et Z. Nuttall, *The fundamental principles of Old and New World civilization* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 248-252.

« [Compte-rendu de] K. A. H. Kellner, *Hörtologie oder das Kirchenjahr und die Heiligenfeste in ihrer geschichtlichen Entwicklung* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 252-256.

« [Compte-rendu de] R. Schlefer, *Das Passah Mazzot Fest* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 256-257.

« [Compte-rendu de] W. Erbt, *Die Purimsage in der Bibel* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 257-260.

« [Compte-rendu d'] A. E. P. Raymond Dowling, *The Flora of the Sacred Nativity* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 260-261.

« [Compte-rendu de] H. Zimmern, *Beiträge zur Kenntniss de babylonischen Religion. II: Ritualtafeln für den Wahrsager, Beschwörer und Sänger* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 236-264.

« [Compte-rendu de] F. Martin, *Textes religieux assyriens et babylo-niens* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 264-265.

« [Compte-rendu de] L. Deubner, *De incubatione capita quatuor* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 266-267.

« [Compte-rendu de] H. M. Chadwick, "The oak and the thunder-god", *Journal of the Anthropological Institute*, 1900, p. 22-44 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 268.

« [Compte-rendu d'] A. Negrioli, *Dei genii presso i Romani* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 269-272.

« [Compte-rendu de] T. Trede, *Wunderglaube im Heidentum und in der alten Kirche* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 272.

« [Comptes-rendus de] J. Rhys, *Celtic Folklore, Welsh and Manx* et J. Gregorson Campbell, *Superstitions of the Highlands and Islands of Scotland* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 272-279.

« [Compte-rendu de] R. Dussaud, *Influence de la religion nosairi sur la doctrine de Râchid-ad-Dîn Senân et Histoire des religions des Nosairis* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 282-283.

« [Compte-rendu de] F. Hommel, *Der Gestirndienst der alten Araber und die altisraelitische Überlieferung* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 286-287.

« [Compte-rendu de] P. Carus, *The History of the Devil and the Idea of Evil from earliest times to the present day* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 288.

« [Compte-rendu de] H. Gunkel, *Genesis* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 288-291.

« [Compte-rendu de] H. Steinthal, "Allgemeine Einleitungen in Mythologie", *Archiv für Religionswissenschaft*, 1900 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 291.

« [Compte-rendu de] W. Erbt, *Die Prim Sage in der Bibel. Untersuchungen über das Buch Ester und der Estersage verwandte Sagen des säteren Judentums. Ein Beitrag zur vergleichenden Religionsgeschichte* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 292.

« [Compte-rendu de] F. Losch, "Mythologische Studien im Gebiet des Baldermythus", *Archiv für Religionswissenschaft*, 1900, p. 258-274 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 292.

« [Compte-rendu de] W. R. Paton, "La tradition populaire dans les évangiles synoptiques", *Revue archéologique*, 1901, 1, p. 17-23 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 293.

« [Compte-rendus de] G. Dottin, *Contes irlandais traduits du gaélique* et P. Sébillot, *Contes des landes et des grèves* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 294-296.

« [Compte-rendu de] H. Munro Chadwick, *The ancient Teutonic priesthood* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 304-305.

« [Compte-rendu de] G. Corazzini, *La parrocchia nel diritto italiano* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 308-310.

« [Compte-rendu de] W. Taylor Thom, *The struggle for religious freedom in Virginia. The Baptists* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 310-312.

« [Compte-rendu de] R. Dussaud, *Histoire et religion des Nosairis* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 315.

« [Compte-rendu de] J. W. Crowfoot, "Survivals among the Kappodokian Kizilbasch (Bektasch)", *Journal of the Anthropological Institute*, 1900, p. 305-320 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 318.

« [Compte-rendu de] F. Schwally, *Semitische Kriegsaltertümer. I: Der heilige Krieg im alten Israel* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 319.

« [Compte-rendu d'] E. Löwy, *Die Naturwiedergabe in der älteren griechischen Kunst* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 585-586.

« [Compte-rendu de] H. Ouvré, *Les formes littéraires de la pensée grecque* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 586-589.

« [Compte-rendu de] F. Füllerborn, "Über die Darstellung der Lebensform bei den Eingeborenen der Deutsch-Ostafrikanischen Colonie", *Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 1900, p. 511-533 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 589-590.

« [Compte-rendu de] B. Berenson, *The study and criticism of Italian Art* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 591-592.

« [Compte-rendu de] G. et A. de Mortillet, *Le préhistorique* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 593-594.

« [Compte-rendu d'] A. Mochi, "Gli oggetti etnografici delle popolazioni etiopiche, posseduti dal museo nazionale d'Anthropologia in Firenze", *Archivio per l'Anthropologia et la Etnologia*, 1900, p. 87-172 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 594.

« [Compte-rendu de] G. Forestier, *La roue. Étude palethnologique* », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 594-595.

« [Compte-rendu de] R. Meringer, "Das volktümliche Haus in Bosnien und der Herzegovina", *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegovina*, 1900, VIII, p. 247-270 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 595.

« [Compte-rendu de] M. Bréal, "Les verbes signifiant 'parler'", *Revue des études grecques*, 1901, p. 113-121 », *L'Année sociologique*, V, 1900-1901, p. 601.

« Sépulture à char de Nanterre », *L'Anthropologie*, XIII, 1902, p. 66-73.

« [Compte-rendu de] Jean Réville, *La valeur historique du témoignage historique du "Pasteur" d'Hermas*, *Revue archéologique*, 1902, 2, p. 139-140.

« La collection Moreau au musée de Saint-Germain », *Revue archéologique*, 1902, 2, p. 167-206.

« [Compte-rendu de] Morris Jastrow, *The study of religion* », *Notes critiques. Sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 5-7.

« [Compte-rendu de] F. Rufini, *La libertà religiosa. Storia dell'idea* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 5-7.

« [Compte-rendu de] P. Huvelin, *Les tablettes et le droit romain* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 35.

« [Compte-rendu de] R. Wuensch, *Die Frühlingsfest der Insel Marta* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 69-71.

« [Compte-rendu d'] E. Hillyer Gigliogi, *Materiali per lo studio della età della pietra* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 98-99.

« [Compte-rendu de] P. Torge, *Aschera und Astarte* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 130-132.

« [Compte-rendu de] P. Dornstetter, *Abraham. Studien über die Anfänge des hebraïschen Volkes* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 130-132.

« [Compte-rendu de] F. Hanning, *De Pegaso* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 130-132.

« [Compte-rendu de] V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée, T. I* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 165-166.

« [Compte-rendu d'] E. von Dobschetz, *Die urchristlichen Gemeinden. Sittengeschichtliche Bilder* », *Notes critiques, sciences sociales*, 3^e année, 1902, p. 198-199.

« [Compte-rendu de] H. Zahler, *Die Krankheit im Volksglauben des Simmenthals* », *Revue de l'histoire des religions*, 44, 1902, p. 128.

« [Compte-rendu d'] A. Mayr, *Die vorgeschichtlichen Denkmäler von Malta* », *Revue de l'histoire des religions*, 44, 1902, p. 240-242.

« [Compte-rendu de] Spencer et Gillen, *The native Tribes of central Australia* », *Revue de l'histoire des religions*, 44, 1902, p. 403-407.

« [Compte-rendu de] W. W. Skeat, *Malay Magic* », *Revue de l'histoire des religions*, 44, 1902, p. 407-408.

« [Compte-rendu de] R. Brown, *Primitive constellations of the Greeks, Phoenicians and Babylonians* », *Revue de l'histoire des religions*, 44, 1902, p. 439-441.

« [Compte-rendu de] J. Mathew, *Eagle, hawk and crow* », *Revue de l'histoire des religions*, 44, 1902, p. 439-441.

« [Compte-rendu de] C. G. Leland, *Aradia or the gospel of the witches of Italy* », *Revue de l'histoire des religions*, 46, 1902, p. 104-106.

« [Compte-rendu de] R. Wünsch, *Das Frühlingsfest der Insel Malta* », *Revue de l'histoire des religions*, 46, 1902, p. 243-245.

(Sous le pseudonyme d'Henri Pierre) « [Compte-rendu de] G. Vacher de Lapouge, *L'Aryen, son rôle social* », *Revue historique*, 78, 1902, p. 162-165.

1903

« [Comptes-rendus d'] O. Schrader, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde* » et Munch, *Die Heimat der Indogermanen im Lichte der Urgeschichtliche Forschung* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 155-158.

« [Compte-rendu d'] A. Galloway Keller, *Homeric Society* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 158-159.

« [Compte-rendu de] H. Helmut, *Weltgeschichte. T IV: Die Randländer des Mittelmeers* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 159-161.

« [Compte-rendu de] J. Jüngst, *Kultus und Geschichtreligion. Pelagianismus und Augustinismus* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 174-176.

« [Comptes-rendus de] L. Battifol, *Un magicien brûlé vif en 1623 et C. de Cosgnart, Une sorcière au XVIII^e siècle: Marie-Anne de la Ville (1680-1725)* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 191-192.

« [Compte-rendu de] R. P. Pie Michel Rolfi, *La magie moderne ou l'hypnotisme de nos jours* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 192.

« [Compte-rendu d'] E. Böcklen, *Die Verwandtschaft der jüdisch-christlichen mit derr parsischen Eschatologie* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 193-194.

« [Compte-rendu de] D. W. Bousset, *Die Himmelfahrt der Seele* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 194-195.

« [Compte-rendu de] R. Wunsch, *Das Frühlingsfest der Insel Malta* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 196-199.

« [Comptes-rendus de] L. von Schröder, *Ligho* et F. Kluge, *Ostarün* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 200-201.

« [Compte-rendu de] G. Pitré, *Curiosità di usi popolari* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 201-202.

« [Compte-rendu de] G. Reitschel, *Weihnachten in Kirche, Kunst und Leben* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 202-203.

« [Compte-rendu de] R. Usener, *Milch und Honig* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 207-208.

« [Compte-rendu de] J. Ernst, *Die Ketzertaufangelegenheit in der altchristlichen Kirche nach Cyprian* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 208-209.

« [Compte-rendu de] J. P. Keating, *The Agape and the Eucharist in the early Church* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 209-210.

« [Comptes-rendus d'] A. J. Evans, *The Mycenaean tree and pillar cult in mediterranean relations*; L. A. Milani, *Mundus e templum in una pittura preellenica del labirinto de Cnossos, in Caldea, in Etruria e nel foro romano*; id. "L'arte e la religion preellenica alla luce dei bronzi dell'antro ideo cretese e dei monumenti heitei", *Studi materiali dui Archeologia e Nunismatica*, 1901, II, p. 161-234; A. Mayr, "Die vorgeschichtlichen Denlkmäler von Malta", *Abhandlungen der kaiserischer bayerischer Akademie der Wissenschaft*, 1901, XXI, 2, p. 646-726; C. Clermont-Ganneau, "Le Zeus Madbachos et le Zeus Bomos des Sémites", *Recueil d'archéologie orientale*, V, 28, p. 164 et suiv.; I. Lévy, "Cultes et rites syriens dans le Talmud? IV: Nadbaka", *Revue des études juives*, 1901, II, p. 201-205 et P. Torge, *Aschera und Astarte* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 221-225.

« [Comptes-rendus de] J. W. Powell, *The lessons of folklore*; P. Hermant, *À propos du fantastique dans les contes populaires* W. H. Roscher, *Ephialtes*; V. Vaschide et H. Piéron, *Le rêve prophétique dans les croyances et les traditions des peuples sauvages*; id., *Contribution à la sémiologie du rêve* et id., *Le rêve prophétique dans la croyance et la philosophie des Arabes* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 230-235.

« [Compte-rendu de] G. Wissowa, *Religion und Cultus der Römer* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 237-242.

(En collaboration avec M. Mauss) « [Comptes-rendus de] K. T. Preuss, *Kosmische Hieroglyphen der Mexikaner* et O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, T. II, 1 », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 253-261.

(En collaboration avec M. Mauss) « [Compte-rendu de] Stucken, *Astralmythen der Hebräer, Babylonier und Ägypter* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 261-263.

« [Compte-rendu de] F. Hannig, *De Pegaso* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 263.

(En collaboration avec M. Mauss) « [Compte-rendu de] V. Bérard, *Les Phéniciens de l'Odyssée* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 263-264.

« [Compte-rendus de] L. Sainéan, *L'état actuel des études de folklore* et id., *Les rites de la construction d'après la poésie populaire de l'Europe centrale* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 271-272.

« [Compte-rendus de] L. Pineau, *Les vieux chants populaires scandinaves*; id., *Hagbad et Signe*; P. Panzer, *Hilde Gudrun*; I. B. John, *The Mabinogion*; J. L. Weston, *The legend of Lancelot du Lac* et G. H. Maynadier, *The Wife of Bath's Tale* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 272-277.

« [Compte-rendu de] G. Dottin, *Contes et légendes d'Irlande traduits du gaélique* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 277-278.

« [Compte-rendu d'] E. von Dobschütz, *Die urchristlichen Gemeinde. Sittengeschichtliche Bilder* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 283-285.

« [Compte-rendu de] G. von Hönschbröck, *Die Papsthum in seiner sozial-kulturellen Wirksamkeit. II: Die ultramontane Moral* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 285.

« [Compte-rendu d'] A. Struck, *Die Verbogenjüdische Sekte der Domné in Salonik* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 285.

« [Compte-rendu de] G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 290-293.

« [Compte-rendu de] B. Kuscke, *Der Stand der Ormentikfrage* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 565-566.

« [Compte-rendu d'] A. L. Kröber, *Decorative symbolism of the Arapaho* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 566-567.

« [Comptes-rendus d'] E. Hyllier Giglioni, *Materiali per lo studio della età delle Pietra, dai tempi preistorici all'epoca attuale*; id., *Delle ascie litiche di Mangaia e più specialmente dello "toki mahia"*; id., *Die due forchettoni cannibaleschi fatti con ossa dalla Nuova Caledonia* et H. Schurtz, *Stein- und Knochengeräte der Chattam Insulaner* », *L'Année sociologique*, VI, 1901-1902, p. 569-572.

« [Compte-rendu de] J. M. Robertson, *Pagan Christs. Studies in comparative hierarchy* », *Notes critiques, sciences sociales*, 4^e année, 1903, p. 228-230.

« [Compte-rendu d'] Henri Mansuy, *Stations préhistoriques de Somron-seng et de Long-prao (Cambodge)* », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1903, 3, p. 90-91.

« Le préhistorique de l'Indo-Chine », *Compte-rendu analytique des séances du 1^{er} Congrès international des études d'Extrême-Orient*. Hanoï, 1903, p. 43-44.

1904

(En collaboration avec M. Mauss) « Esquisse d'une théorie générale de la magie », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 1-146.

« [Compte-rendu de] J. Burckhardt, *Griechische Kulturgeschichte, T. IV* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 155-158.

« [Compte-rendu de] G. Kossinna, *Die indogermanische Frage archäologisch beantwortet* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 195-196.

« [Compte-rendu de] J. M. Robertson, *Pagan Christs. Studies in comparative hierology* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 214-216.

« [Compte-rendu de] J. W. Powell, *An American view of totemism* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 219-221.

« [Compte-rendu d'] A. Lang, *The origin of totem names and beliefs* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 221-222.

« [Compte-rendu de] W. Sieroszenski, *Du chamanisme d'après les croyances populaires des Yacoutes* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 223-225.

« [Compte-rendu de] P. D. Chantepie de la Saussaye, *The religion of the Teutons* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 243-249.

« [Compte-rendu de] G. P. G. Heinrich, *Das Urchristentum* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 255-257.

« [Compte-rendu de] C. Jentsch, *Hellenentum und Christentum* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 257-259.

« [Compte-rendu de] J. M. Robertson, *A short history of Christianity* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 259-262.

« [Compte-rendu d'] A. Dieterich, *Über Wesen und Ziele der Volkskunde* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 267-268.

« [Compte-rendu de] J. Gregorson Campbell, *Witchcraft and second sight in the Highlands and Islands of Scotland* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 268-270.

« [Compte-rendu de] G. Fossey, *La magie assyrienne* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 273-275.

« [Compte-rendu de] H. Gering, *Über Weissagung und Zauber im nordischen Altertum* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 275-276.

« [Comptes-rendus de] J. Gregorson Campbell, *Witchcraft and Second Sight in the Highlands and Islands of Scotland* et R. G. Maclagan, *Evil eye in the Western Highlands* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 276-279.

« [Compte-rendu d'] A. Moret, *Le rituel du culte divin journalier en Egypte* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 289-294.

« [Compte-rendu d'] E. Doutté, *Les tas de pierres sacrées et quelques pratiques annexes dans le sud du Maroc* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 300-301.

« [Compte-rendu de] M. Höfler, *Besegnungsformeln* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 314-315.

« [Compte-rendu d'] E. Maas, *Die Tagesgötter in Rom und der Provinzen* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 323-327.

« [Compte-rendu de] F. Kauffmann, *Balder. Mythus und Sage* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 329-333.

« [Comptes-rendus de] S. Reinach, *La mort d'Orphée* et id., *Sisyphé aux enfers* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 333-334.

« [Compte-rendu de] H. Delehay, *Les légendes hagiographiques* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 344-346.

« [Compte-rendu de] P. Rossi, *Le rumanze e il folk-lore in Calabria* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 349-351.

« [Compte-rendu d'] E. Preuschen, *Mönchtum und Serapiskult* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 354-355.

« [Compte-rendu d'] A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in der ersten drei Jahrhunderten* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 355-363.

« [Compte-rendu de] H. Bargy, *La religion dans la société des États-Unis* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 363-368.

« [Compte-rendu de] K. MacDonald, *Social and religious life in the Highlands* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 368-369.

« [Compte-rendu de] T. Stickney, *Les sentences dans la poésie grecque d'Homère à Euripide* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 670-673.

« [Compte-rendu d'] O. Montelius, *Die älteren Kulturperioden in Orient und Europa. I: Die Methode* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 679-681.

« [Compte-rendu de] C. Frémont, *Évolution de la fonderie du cuivre* », *L'Année sociologique*, VII, 1902-1903, p. 681-682.

« Introduction à la traduction française », dans P. D. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'histoire des religions*, Paris, Armand Colin, 1904, p. V-XLVIII.

« [Compte-rendu d'] A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté égyptienne* », *Revue archéologique*, 1904, 1, p. 429-431.

« [Notice nécrologique de] Prosper Odenthal », *Revue archéologique*, 1904, 2, p. 283.

« [Compte-rendu de] G. Fossey, *La magie assyrienne* », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1904, p. 21-25.

Article « Magia », dans C. Daremberg et E. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Paris, Hachette, 1904, T. VI., p. 1494-1521.

1905

« [Compte-rendu de] L. Frobenius, *Völkerkunde in Charakterbildern des Lebens, Treibens und Denkens der Wilden und die reiferen Menschheit* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 199-202.

« [Compte-rendu d'] E. Bogulawski, *Einleitung in die Geschichte der Slaven* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 202-204.

« [Compte-rendu de] H. Winckler, *Skissen au dem Völkerleben. I: Aus Osteuropa. II: Aus dem Magyarenlande* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 205.

« [Compte-rendu d'] A. Leist, *Das Georgische Volk* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 205-207.

« [Compte-rendu de] J. E. Harrison, *Prolegomena to the study of Greek religion* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 270-276.

« [Compte-rendu d'] O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 276-278.

« [Compte-rendu de] G. Wissowa, *Gesammelte Abhandlungen zur römischen Religions und Staatsgeschichte* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 278-281.

« [Comptes-rendus d'] E. H. Meyer, *Mythologie der Germanen* et P. Herrmann, *Nordische Mythologie* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 281-285.

« [Compte-rendu d'] A. Loisy, *L'Évangile et l'Église* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 290-292.

« [Compte-rendu d'] E. H. Schmitt, *Die Gnosis* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 299-300.

« [Compte-rendu de] H. Hepding, *Attis, seine Mythen und sein Kult* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 301-304.

« [Compte-rendu de] L. L. Curtiss, *Ursemitische Religion in Volksleben des heutigen Orients* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 306-310.

« [Compte-rendu de] G. F. Abbott, *Macedonian Folklore* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 310-314.

« [Compte-rendu de] P. Sébillot, *Le folklore de France. I: Le ciel et la terre* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 314-316.

« [Compte-rendu de] R. R. Marett, *From spell to prayer* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 319-320.

« [Comptes-rendus d'] A. Dieterich, *Eine Mithrasliturgie* et F. Cumont, *Un livre nouveau sur la liturgie païenne* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 320-322.

« [Comptes-rendus de] F. Nohn, *Der Sabbat im alten Testament und in altjüdischen religiösen Aberglauben* et P. Lejay, *Le sabbat juif et les poètes latins* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 326-328.

« [Compte-rendu d'] I. Lévi, "Notes sur les jeûnes chez les Juifs", *Revue des études juives*, 1903, II, p. 161-171 », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 330.

« [Compte-rendu d'] E. S. Hartland, "The Voice of the Stone of Destiny: an enquiry into the choice of kings by augury", *Folk-Lore*, 1903, p. 28-60 », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 330.

« [Comptes-rendus de] J. Negelein, *Eine Quelle der indischen Seelenwanderungsvorstellung*; L. Bouchal, *Indonesischer Zahlenglaube* et O. Laake, *Über den sakramentalen Charakter* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 333-336.

- « [Compte-rendu de] J. Hehn, *Sünde und Erlösung nach biblischer und babylonischer Anschauung* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 336-337.
- « [Compte-rendu de] G. Kewitsch, *Zweifel an der astronomischen und geometrischen Grundlage des 60 Systems* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 337-338.
- « [Compte-rendu de] J. von Negelein, *Das Pferd im arischen Altertum* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 338-339.
- « [Compte-rendu de] K. Schirmeisen, *Die Entstehung der germanischen Göttergestalten* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 340-342.
- « [Comptes-rendus d'] E. H. Meyer, *Mythologie der Germanen* et P. Hermann, *Nordische Mythologie* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 344-345.
- « [Compte-rendu de] H. Gunkel, *Zum religionsgeschichtlichen Verständnis des neuen Testaments* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 345-348.
- « [Compte-rendu de] W. Wilmanns, *Der Untergang der Nibelungen in alter Sage und Dichtung* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 349-350.
- « [Compte-rendu de] J. S. Tunison, *The Graal Problem* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 351-353.
- « [Compte-rendu de] R. Reitzenstein, *Poimandres* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 357-360.
- « [Compte-rendu de] J. Karo, *Altkretische Kultstätten* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 361-362.
- « [Compte-rendu d'] A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 364-365.
- « [Compte-rendu de] J. O. Hannay, *The spirit and origin of christian monasticism* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 365-369.
- « [Comptes-rendus de] H. Reich, *Der Mimus* et E. K. Chambers, *The mediaeval stage* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 630-633.
- « [Compte-rendu d'] A. Lang, *Notes on ballad origin* », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 635.

« [Compte-rendu d'] E. Hull, "The Story of Deirdre in its bearing on the social development of the Folk-Tale", *Folk-Lore*, 1904, p. 24-39 », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 636.

« [Compte-rendu de] G. Paris, "Die undankbare Gattin", *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 1903, p. 1-24 », *L'Année sociologique*, VIII, 1903-1904, p. 636.

« [Notice nécrologique] J. Trumbull Stickney », *Revue archéologique*, 1905, 1, p. 130-131.

(Sous le pseudonyme d'Henri Pierre) « [Compte-rendu d'] E. Demolins, *Les grandes routes des peuples. Essai de géographie sociale. Comment la route crée le type social* », *Revue historique*, 88, 1905, p. 41.

« Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie », *Annuaire de l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses*. Paris, Imprimerie nationale, 1905, p. 1-39 (repris dans Hubert H. et Mauss M., *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, F. Alcan, 1909, p. 189-229.)

1906

« [Comptes-rendus de] N. Colajanni, *Latins et Anglo-saxons* et J. Finot, *Le préjugé des races* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 167-168.

« [Compte-rendu de] P. D. Chantepie de la Saussaye, *Lehrbuch der Religionsgeschichte* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 170-174.

« [Compte-rendu de] T. Reinach, A. Puech, R. Allier, A. Leroy-Beaulieu, Carra de Vaux et H. Dreyfus, *Religions et sociétés* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 171-174.

« [Compte-rendu de] S. Reinach, *Cultes, mythes et religions. T. I* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 174-176.

« [Compte-rendu d'] A. Maas, "Ta-Ka-Kai-Kai-Tabu. Ein Beitrag zur vergleichenden Kenntniss der Malaio-Polynesier", *Zeitschrift für Ethnologie*, 1905, p. 152-162 », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 207-208.

« [Compte-rendu de] Maire, *Étude sur la race Man du Haut-Tonquin* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 208-209.

- « [Compte-rendu d'] E. Ruelle, "Notes ethnographiques et sociologiques sur quelques populations noires du 2^e territoire militaire de l'Afrique occidentale française", *Anthropologie*, 15, 1904, p. 657-703 », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 209.
- « [Compte-rendu de] M. J. Lagrange, *Étude sur les religions sémitiques* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 212-215.
- « [Compte-rendu de] R. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 215-216.
- « [Compte-rendu de] F. Maurer, *Völkerkunde, Bibel und Christenthum* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 216-218.
- « [Compte-rendu de] J. Halévy, *Les prétendus emprunts cosmogoniques dans la Bible* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 219-220.
- « [Compte-rendu de] K. Lübeck, *Adoniskult und Christenthum aus Malta* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 222-223.
- « [Compte-rendu de] H. Delehay, *Les légendes hagiographiques* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 223-224.
- « [Compte-rendu de] R. Foucart, *Le culte de Dionysos en Attique* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 227-229.
- « [Compte-rendu de] Coll., *County Folklore. T. IV: Northumberland* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 229-230.
- « [Compte-rendu de] D. Gempeler-Schletti, *Heimatskunde des Simmentals* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 230-231.
- « [Compte-rendu de] R. Krause, *Sitten, Gebräuche und Aberglauben in Westpreussen* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 231.
- « [Compte-rendu de] F. Widlak, *Die Abergläubischen und heidnischen Gebräuche der alten Deutschen nach dem Zeugnisse der Synode von Liftinae in Jahre 743* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 232.
- « [Compte-rendu de] V. Henry, *La magie dans l'Inde* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 233-234.
- « [Compte-rendu d'] A. Audollent, *Defixionum Tabellae* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 234-235.
- « [Comptes-rendus de] L. Fahz, *De poetarum romanorum doctrina magica quaestiones selectae* et C. F. Brown, *The long hidden Friend* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 235-236.

« [Compte-rendu d'] O. Schrader, *Totenhochzeit* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 238.

« [Compte-rendu de] Dr Brenques, *Les cérémonies funéraires à Ubon (Laos)* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 239-240.

« [Compte-rendu d'] A. Bel, *Quelques rites pour obtenir la pluie en temps de sécheresse* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 245-246.

« [Comptes-rendus d'] A. von Gennep, *Tabou et totémisme à Madagascar* et H. Standing et F. Jully, *Les fady malgaches* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 251-255.

« [Compte-rendu de] J. Bollenbacher, *Gebete und Hymnen an Nergal* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 259-260.

« [Compte-rendu de] H. Winckler, *Die Weltanschauung des alten Orients* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 269-271.

« [Comptes-rendus d'] E. Monseur, *L'âme pupilline* et id., *L'âme poucet* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 271-272.

« [Comptes-rendus de] J. Koberle, *Sünde und Gnade im religiösen Leben des Volkes Israel bis auf das Christentum* et W. Stärk, *Sünde und Gnade nach der Vorstellung des älteren Judentums* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 273-278.

« [Compte-rendu d'] A. D. Cook, "The European Sky-God", *Folk-Lore*, 1904, p. 264-315 et 369-426 », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 282.

« [Compte-rendu de] P. Girard, "Ajax, fils de Télamon", *Revue des études grecques*, 1905, p. 1-75 », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 282.

« [Compte-rendu de] R. Gauthiot, "Ilmarinen, dieu et héros", *Revue de l'histoire des religions*, 1905, I, p. 63-74 », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 282-283.

« [Compte-rendu d'] E. Lucius, *Die Anfänge des Heiligen Kultus in der christlichen Kirche* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 283-287.

« [Compte-rendu d'] A. Wünsche, *Die Sagen von Lebensbaum und Lebenswasser* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 291-294.

« [Comptes-rendus de] H. Stumme, *Maltesische Studien* et id., *Maltesische Märchen, Gedichte und Rätzel in deutscher Übersetzung* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 300-302.

« [Compte-rendu de] D. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 304-308.

« [Compte-rendu de] J. Turmel, *Histoire de la théologie positive depuis l'origine jusqu'au concile de Trente* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 309-310.

« [Compte-rendu de] K. K. Grass, *Die geheime heilige Schrift der Skopzen* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 311-312.

« [Compte-rendu de] H. Haass, *Geschichte des Christentums in Japan* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 310-320.

« [Compte-rendu d'] H. d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes depuis les temps les plus reculés jusqu'en l'an 100 avant notre ère. Étude historique* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 585-586.

« [Compte-rendu d'] A. Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 589-590.

« [Compte-rendu de] B. Salin, *Die altgermanische Thierornamentik* », *L'Année sociologique*, IX, 1904-1905, p. 590-591.

« Étude sommaire de la représentation du temps dans la magie et la religion », *L'Anthropologie*, XVII, 1906, p. 616.

« La collection Moreau au musée de Saint-Germain », *Revue archéologique*, XCII, 1906, p. 336-371.

1907

« [Compte-rendu de] S. Reinach, *Cultes, mythes et religions. T. II* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 216-219.

« [Compte-rendu du] Commandant Bonifacy, "Monographie des Mans Gaolan", *Revue indo-chinoise*, 1905, 899-928; id., "Monographie des Man Quan-trang", *Revue indo-chinoise*, 1905, p. 1597-1613 et 1696-1711; id., "Monographie des Man Cham ou Lam-dien", *Revue indo-chinoise*, 1906, p. 168-182 et 251-269 », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 243-244.

« [Compte-rendu de] P. Sébillot, *Le folklore de France. T. II: La mer et les eaux douces* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 274-275.

« [Compte-rendu de] M. Mauss, *L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 277-279.

« [Compte-rendu d'] A. Wiedemann, *Magie und Zauberei im alten Ägypten* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 279.

« [Compte-rendu d'] A. Lods, *La croyance à la vie future et le culte des morts dans l'antiquité israélite* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 282-285.

« [Compte-rendu de] F. C. Conybeare, *Rituale Armenorum* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 292-293.

« [Compte-rendu de] W. H. Roscher, *Die Sieben und Neunzahl im Kultus der Griechen* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 313-315.

« [Compte-rendu de] P. Sartori, "Volgelweide", *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 1905, p. 1-13 », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 315.

« [Compte-rendu d'] O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 325-327.

« [Compte-rendu de] P. Ehrenreich, *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 328-329.

« [Compte-rendu de] F. E. Sandbach, *The heroic saga-cycle of Dietrich of Bern* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 335-336.

« [Compte-rendu d'] E. Diguët, *Les Annamites* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 344-345.

« [Compte-rendu d'] A. d'Ancona, *La poesia popolare italiana* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 656-658.

« [Compte-rendu de] P. E. Pavolini, *Conti popolari greci* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 658-659.

« [Compte-rendu de] L. Wadon, *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif* », *L'Année sociologique*, X, 1905-1906, p. 660.

1908

(En collaboration avec Marcel Mauss) « Introduction à l'analyse de quelques phénomènes religieux », *Revue de l'histoire des religions*, LVIII, 2, 1908, p. 163-203.

1909

« [Compte-rendu de] J. Wiedmer, *Die Grabhügel bei Sübingen* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 402.

« [Compte-rendu de] F. A. Forel, *Le cimetière du Boiron de Morges* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 403-404.

« [Compte-rendu de] D. Viollier, *Fouilles exécutées par les soins du Musée national. III: Fouilles sur le territoire de Conthey (Valais)* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 404-405.

« [Compte-rendu d'] A. J. B. Wace, J. P. Droop et M. S. Thomson, *Early civilisation in northern Greece* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 405-407.

« [Compte-rendu de] J. Garstang, *Excavations at Sakje-Geuzi in north Syria. Preliminary report for 1908* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 407-409.

« [Compte-rendu de] D. Viollier, *Études sur les fibules de l'âge du fer trouvées en Suisse. Essai de typologie et de chronologie* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 583-585.

« [Compte-rendu de] M. Piroutet et J. Déchelette, *Découverte de vases grecs dans un oppidum hallstattien du Jura* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 586-587.

« [Compte-rendu de] G. Goury, *Les étapes de l'humanité. III: Essai sur l'époque barbare dans la Marne. Le cimetière franc de la justice de Han (Marne)* », *L'Anthropologie*, XX, 1909 p. 587-588.

« Stèles funéraires gauloises en Ligurie », *Revue archéologique*, 1909, 2, p. 52-54.

« [Notice nécrologique] Prosper Odendhal », *Revue archéologique*, 1909, 2, p. 283.

« Une paire de roues en bronze de La Tène II », *Revue archéologique*, 1909, 2, p. 467.

(En collaboration avec M. Mauss) *Mélanges d'histoire des religions: de quelques résultats de la sociologie religieuse, le sacrifice, l'origine des pouvoirs magiques, la représentation du temps*, 1^e édition, Paris, F. Alcan, 1909.

1910

« [Compte-rendu de] J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain. Première partie: les provinces latines. I: Les cultes officiels. Les cultes romains et gréco-romains* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 165-166.

« [Compte-rendu de] F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 166-167.

« [Compte-rendu de] W. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 174-179.

« [Compte-rendu de] C. de Félice, *L'autre monde: mythes et légendes. Le purgatoire de saint Patrice* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 188-189.

« [Compte-rendu de] K. H. E. de Jong, *Das antike Mysterienwesen in religionsgeschichtlicher, ethnologischer und psychologischer Beleuchtung* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 190-194.

« [Compte-rendu de] P. Haupt, *Purim* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 202-204.

« [Compte-rendu de] W. Schmidt, *Geburstag in Altertum* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 204-206.

« [Compte-rendu de] F. Cabrol, *Les origines liturgiques* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 212-213.

« [Compte-rendu de] W. H. Roscher, *Enneadische Studien* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 233-236.

« [Compte-rendu de] J. Hehn, *Siebenzahl und Sabbat in der Babylonien und im alten Testament* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 236-237.

« [Compte-rendu de] J. Bach, *Die Zeit und Festrechnung der Juden* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 237.

« [Compte-rendu de] F. Cumont, *Le mysticisme astral dans l'antiquité* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 237-238.

« [Compte-rendu de] W. Ridgeway, *The origin of the Turkish Crescent* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 238-239.

« [Compte-rendu de] L.R. Farnell, *The cults of the Greek States* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 241-244.

« [Compte-rendu de] H. Usener, *Der Heilige Tychon* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 244-246.

- « [Compte-rendu d'] E. Stucken, *Astralmythen der Hebraer, Babylonier und Ägypter* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 247.
- « [Compte-rendu d'] E. Siecke, *Drachenkämpfe* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 248-249.
- « [Compte-rendu d'] E. Böklen, *Adam und Cain* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 249-250.
- « [Compte-rendu de] H. Schmidt, *Jona* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 250-253.
- « [Compte-rendu de] H. Stahn, *Die Simson-Sage* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 253-254.
- « [Compte-rendu de] P. Friedländer, *Herakles* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 255-257.
- « [Compte-rendu d'] O. Dänhardt, *Natursagen* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 259-262.
- « [Compte-rendu de] P. Thomas, *Le droit de propriété des laïques sur les églises et le patronage laïc au Moyen âge* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 267.
- « [Compte-rendu d'] A. Olrik, *Epische Gesetze der Volksdichtung* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 778-779.
- « [Compte-rendu d'] É. Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen âge en France* », *L'Année sociologique*, XI, 1906-1909, p. 785-787.
- « [Compte-rendu de] S. Reinach, *Histoire générale des religions* », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 72.
- « [Compte-rendu de] J. Déchelette, *Essai sur la chronologie préhistorique de la péninsule ibérique* », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 87-92.
- « [Compte-rendu d'] A. Schliz, *Heilbronner Urgeschichtsforschung und ihre Ergebnisse für das historisches Museum* », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 92-94.
- « [Compte-rendu de] M. Piroutet et J. Déchelette, *Trois tumulus du pied occidental du mont Poupet. Les sépultures de l'âge du bronze en Franche-Comté* », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 94-95.
- « [Compte-rendu de] P. Castelfranco, *Sepolcreto della Scamoggina presso Albairate in provincia de Milano* », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 95.
- « La Commission des monuments préhistoriques », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 321-331.

« [Compte-rendu de] J. de Morgan, *Les premières civilisations. Études sur la préhistoire et l'histoire* », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 332-335.

« L'origine des Aryens. À propos des fouilles américaines du Turkestan », *L'Anthropologie*, XXI, 1910, p. 519-528.

« La poterie de l'âge du bronze et de Hallstatt dans la collection de Baye », *Revue préhistorique*, V, 1910, p. 5-23.

« [Compte-rendu de] R. Pumpelly, *Exploration in Turkestan. Expedition of 1904. Prehistoric civilisations of Anau. Origins, growth and influence of environment* », *Revue archéologique*, 1910, 1, p. 304-308.

« [Notice nécrologique] Enrico Hillier Giglioli », *Revue archéologique*, 1910, 1, p. 413-414.

« [Chronique des] Périodiques » *Revue celtique*, XXXI, 1910, p. 266-270, 407-409, 544-545.

« [Compte-rendu d'] A. Dieterich, *Eine Mithrasliturgie* », *Revue de l'histoire des religions*, 62, 1910, p. 102-103.

« [Compte-rendu de] J. L. Courcelle-Seneuil, *Les dieux gaulois d'après les monuments figurés* », *Revue de l'histoire des religions*, 62, 1910, p. 103.

1911

« [Compte-rendu de] D. D. Magni, *Tomba dell'età del bronzo. Punte di frecce in bronzo esotiche. Tomba di Porza. Tombe galliche a Neggio* », *L'Anthropologie*, XXII, 1911, p. 335-336.

« [Compte-rendu de] J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. T. II. Archéologie celtique ou proto-historique. 1^e partie: L'âge du bronze* », *L'Anthropologie*, XXII, 1911, p. 581-585.

« [Compte-rendu de] Neil Gordon Munro, *Prehistoric Japan* », *Journal asiatique*, 1911, p. 171-176.

« Kiepert et le colonel Stoffel », *Revue archéologique*, 1911, 2, p. 376.

« [Chronique des] Périodiques » *Revue celtique*, XXXII, 1911, p. 122-127, 226-229, 372-374, 513-516.

« [Compte-rendu de] P. Paris, *Promenades archéologiques en Espagne* », *Revue celtique*, XXXII, 1911, p. 112.

« [Compte-rendu de] H. Hahn, *Das vorgeschichtliche Europa. Kulturen und Völker* », *Revue celtique*, XXXII, 1911, p. 217-218.

« [Compte-rendu de] J. Déchelette, *Manuel d'archéologie, II: archéologie celtique ou préhistorique. 1^e partie: L'âge du Bronze* », *Revue celtique*, XXXII, 1911, p. 343-345.

« [Notice nécrologique] P. du Chatelier », *Revue celtique*, XXXII, 1911, p. 517.

1912

« [Compte-rendu de] D. Viollier, *Essai sur les rites funéraires en Suisse, des origines à la conquête romaine. Études sur les mœurs et les croyances des populations préhistoriques* », *L'Anthropologie*, XXIII, 1912, p. 228-230.

« [Compte-rendu de] G. A. Colini, *Tomba eneolitica scoperta nella località Cerreta nel comune di Stromone (Umbria)* », *L'Anthropologie*, XXIII, 1912, p. 468.

« [Compte-rendu de] G. Ghirardini, *Di un ossuario fittile figurato scoperto nella necropoli attestina* », *L'Anthropologie*, XXIII, 1912, p. 468-469.

« [Compte-rendu de] G. Karo, *Minoische Rhyta* », *L'Anthropologie*, XXIII, 1912, p. 469-470.

« Le carnassier androphage et la représentation de l'Océan chez les Celtes », *L'Anthropologie*, XXIII, 1912, p. 613-614.

« Les accroissements du musée de Saint-Germain (1908-1909) », *Les Musées de France*, 1912, p. 28-32.

« [Compte-rendu de] D. W. Myhrman, *Babylonian hymns and prayers* », *Revue archéologique*, 1912, 2, p. 357.

« [Compte-rendu de] F. Hertlein, *Die Juppitergigantensäulen* », *Revue celtique*, XXXII, 1912, p. 104-108.

« [Chronique des] Périodiques » *Revue celtique*, XXXIII, 1912, p. 143-150, 395-402, 509-513.

« [Compte-rendu de] P. Kropp, *La Tènezeitliche Funde aus der keltisch-germanischen Volksgrenze zwischen Saale und Elster* », *Revue celtique*, XXXII, 1912, p. 364-366.

« [Compte-rendu de] J.-C. Lawson, *Modern Greek folklore and ancient Greek religion* », *Revue de l'histoire des religions*, 66, 1912, p. 373-377.

« Le carnassier androphage et la représentation de l'Océan chez les Celtes », dans coll., *Compte-rendu de la XIV^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, Genève, 1912, p. 220-230.

« Nantosuelta, déesse à la ruche », dans coll., *Mélanges Cagnat*, Paris, Leroux, 1912, p. 281-296.

1913

« [Compte-rendu de] M. Hoernes, *Natur- und Urgeschichte des Menschen* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 61-65.

« [Compte-rendu de] S. Reinach, *Cultes, mythes et religions, T. IV* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 80-83.

« [Compte-rendu de] L. R. Farnell, *The Cults of the Greek States* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 166-170.

« [Compte-rendu d'] A. von Domaszewski, *Abhandlungen zur römische Religion* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 170-171.

« [Compte-rendu de] R. Reitzenstein, *Die hellenistischen Mysterienreligionen. Ihre Grundgedanken und Wirkungen* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 188-190.

« [Compte-rendu d'] E. Samter, *Geburt, Hochzeit und Tod* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 191-193.

« [Compte-rendu de] G. Henderson, *Survival in beliefs among the Celts* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 193-194.

« [Compte-rendu de] Littmann, *Tales, Customs, Names and Dirges of the Tigre Tribes* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 201-203.

« [Compte-rendu de] F. Buenger, *Geschichte der Neujahrfeier in der Kirche* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 213-216.

« [Compte-rendu de] P. Stengel, *Opfergebräuche der Griechen* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 217-218.

« [Compte-rendu d'] E. Mader, *Die Menscheopfer der alten Hebräer und den benachbarten Völker* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 219-220.

« [Compte-rendu d'] O. Schmitz, *Die Opferauschauung des späteren Judentums und Opferaussagen des Neues Testaments* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 220-222.

- « [Compte-rendu de] K. Kircher, *Die sakrale Bedeutung des Weines in Altertum* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 228-230.
- « [Compte-rendu de] C. Blinkenberg, *The Thunder Weapon in Religion and Folk-lore* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 252-253.
- « [Compte-rendu de] W. H. Roscher, *Die Tessarakontaden und Tessarakontatenlehren der Griechen und anderer Völker* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 267-269.
- « [Compte-rendu de] F. K. Ginzel, *Chronologie* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 269-270.
- « [Compte-rendu de] P. Leuze, *Die römische Jahrzahl* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 270-272.
- « [Compte-rendu de] K. Schirmer, *Das altgermanische Jahr* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 272-273.
- « [Compte-rendu de] W. von Baudissin, *Adonis und Esmun* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 283-286.
- « [Compte-rendu de] P. Ehrenreich, *Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 290-293.
- « [Compte-rendu de] L. Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical (3^e édition)* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 319-320.
- « [Compte-rendu de] W. Ridgeway, *The origin of tragedy with special reference to the Greek tragedians* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 842-845.
- « [Compte-rendu de] F. Christol, *L'art dans l'Afrique australe* », *L'Année sociologique*, XII, 1909-1912, p. 845-846.
- « [Compte-rendus de] P. Rollier, *Une marque de fabrique chez l'artisan palafitteur* » et E. Tatarinoff, *Eine prähistorische Ansiedlung in Rinthele* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 81.
- « [Compte-rendu de] D. Viollier, *Un groupe de tumuli hallstattiens. À propos des plaques ajourées avec cercles concentriques mobiles* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 82.
- « [Compte-rendu de] R. Dussaud, *Les monuments palestiniens et judaïques (Moab, Judée, Philistie, Samarie, Galilée)* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 278.

« [Compte-rendu de] G. Coffey, *New Grange and other incised tumuli in Ireland. The influence of Creta and the Aegean in the extreme west of Europa in early times* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 278-279.

« [Compte-rendu de] Le Rouzic, *Carnac* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 279-280.

« [Compte-rendu de] H. Zimmer, *Auf welchem Weg kamen die Goidelen von Kontinent nach Ireland* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 280-281.

« [Compte-rendu de] D. Anziani, *Nécropoles puniques du Sahel tunisien* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 281.

« [Compte-rendu de] D. Viollier, *Giubasco, une nécropole contemporaine de la conquête* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 281-282.

« [Compte-rendu de] F. Barthère et J. Repelin, *Notes pour servir à l'étude du préhistorique indo-chinois* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 282.

« [Compte-rendu de] M. E. Williams, *Hittite archives from Boghaz-Keui, arranged in chronological order* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 282-283.

« [Compte-rendu de] P. E. Newberry, *Two prehistoric slate palettes* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 283.

« [Comptes-rendus de] Coll., *Second interim report on the excavations at Meroë in Ethiopia. I.* ; J. Garstang, *Excavations, II* et A. H. Sayce, *The historical results* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 283-284.

« [Compte-rendu de] J. Garstang, *Note on a vase of Minoan fabric from Abydos (Egypt)* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 284.

« [Compte-rendu de] J. L. Myres, *A tomb of early Iron Age from Kition in Cyprus, containing bronze examples of the "Sigynna" or Cypriote javelin* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 284-285.

« [Compte-rendu de] J. L. Myres, *A type of fibula of the early Iron Age peculiar to Cyprus* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 285.

« [Comptes-rendus de] J. L. Myres, *A Chypriote fibula on the Early Iron Age, now in the Ashmolean Museum* » ; M. S. Thomson, *The distribution of Mycenaean remains and the Homeric catalogue* et id., *Some notes on Homeric armour* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 285.

« [Compte-rendu de] P. E. Peet, *Are we justified in speaking of a megalith race?* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 286.

« [Compte-rendu de] P. E. Peets, *The early settlements at Coppa Nevigata and the prehistory of the Adriatic* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 286-287.

« [Compte-rendu de] N. Tagliaferro, *The prehistoric pottery found in the hypogeum at Hal-Saflieni, Casal Paula, Malta* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 287-288.

« [Compte-rendu de] P. E. Peet, *Prehistoric painted pottery in Malta* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 288.

« [Compte-rendu de] J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. II, 2^e partie: Premier âge du fer ou époque de Hallstatt* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 701-709.

« [Compte-rendu de] J. Déchelette, *Agrafes de ceinturons ibériques d'origine hellénique* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 709.

« [Compte-rendu de] M. Hoernes, *Zeitalter und Regionen der vorgeschichtlichen Kunst in Europa* », *L'Anthropologie*, XXIV, 1913, p. 710.

« Une stèle peinte dans une station paléolithique de la Dordogne », *Institut français d'Anthropologie*, I, 1911-1913, p. 45.

« Les perles de cuivre et la poterie des grottes de la vallée du Petit Morin », *Institut français d'Anthropologie*, I, 1911-1913, p. 62-65.

« Le pseudo-cygne de la collection Piette », *Institut français d'Anthropologie*, I, 1911-1913, p. 150.

« [Compte-rendu de] P. Goessler, *Das Kastell Risttissen und seine Bedeutung für die römische Okkupationsgeschichte Südwestdeutschlands* », *Revue archéologique*, 1913, 2, p. 443-444.

« [Compte-rendu de] R. Knorr, *die neue gefundenen Sigillaten von Risttissen und ihre Bedeutung als südgallischer Import* », *Revue archéologique*, 1913, 2, p. 443-444.

« Notes d'archéologie et de mythologie celtiques. I. Gweil-Gi, l'Océan et le carnassier androphage », *Revue celtique*, XXXIV, 1913, p. 1-13.

« [Chronique des] Périodiques », *Revue celtique*, XXXIV, 1913, p. 117-126, 355-363.

« [Compte-rendu de] S. Reinach, *Répertoire de l'art quaternaire* », *Revue celtique*, XXXIV, 1913, p. 342-343.

« [Compte-rendu de] Coll., *Mélanges Cagnat* », *Revue celtique*, XXXIV, 1913, p. 343-345.

« Notes d'archéologie et de philologie celtiques. I. De la date de l'inscription [de Zignago] et de l'arrivée des Gaulois en Italie », *Revue celtique*, XXXIV, 1913, p. 424-425.

1914

« La Commission des monuments historiques. Les projets de loi sur les fouilles. La nouvelle loi sur les monuments historiques », *L'Anthropologie*, XXV, 1914, p. 345-365.

« [Compte-rendu de] M. Gervasio, *I dolmen e la civiltà del bronzo nelle Puglie* », *L'Anthropologie*, XXV, 1914, p. 565-567.

« Notes d'archéologie et de philologie celtiques. II. L'inscription celtique de la stèle de Zignago », *Revue celtique*, XXXV, 1914, p. 14-43.

« Le culte des héros et ses conditions sociales », *Revue d'histoire des religions*, LXX, 1914, p. 1-20.

« Le carnassier anthropophage et la représentation de l'Océan chez les Celtes », Dans Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Compte-rendu de la XIV^e session (Genève, 1912), T. II, Genève, éditions Kündig, 1914, p. 220-230.

1915

« Une nouvelle figure du dieu au maillet », *Revue archéologique*, 1915, 2, p. 26-39.

« Le culte des héros et ses conditions sociales », *Revue d'histoire des religions*, LXXI, 1915, p. 195-247.

1919

« Préface », in Czarnowski, S., *Le Culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick, héros national de l'Irlande*, Paris, éditions Alcan, p. II-XCIV.

« [Notice nécrologique] A. J. Reinach », *Revue celtique*, XXXVII, 1919, p. 411-413.

« [Notice nécrologique] G. Coffey », *Revue celtique*, XXXVII, 1919, p. 413-414.

1920

« L'interprétation du vase de Gundestrupp », *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 158.

« Les aspects régionaux de la civilisation de la France », *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 158.

« L'établissement des Celtes dans les îles britanniques et ses indices archéologiques. À propos de la diffusion des épées de bronze à soie plate », *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 575-576.

« La numération sexagésimale en Europe à l'âge du bronze », *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 578-580.

1921

« Le Fort Harrouard », *L'Anthropologie*, XXXI, 1922, p. 522-523.

« [Notice nécrologique] Joseph Déchelette », *Revue celtique*, XXXVIII, 1920-1921, p. 240-244.

« [Notice nécrologique] A. Héron de Villefosse », *Revue celtique*, XXXVIII, 1920-1921, p. 244-245.

1922

« La date de l'arrivée des premiers Bretons en Grande-Bretagne », *L'Anthropologie*, XXXII, 1922, p. 278-280.

« L'arrivée des premiers Celtes en Espagne », *L'Anthropologie*, XXXII, 1922, p. 279-280.

« Bulletin des publications archéologiques », *Revue celtique*, XXXIX, 1922, p. 111-123.

1923

« [Compte-rendu de] L. Lévy-Bruhl, *How Natives Think* », *L'Année sociologique*, 33, 1923, p. 619-622.

« [Notice nécrologique] Edmund Clarence Armstrong », *Revue celtique*, XLII, 1923, p. 239-240.

1924

« La Déesse Epona » [Communication à l'Institut français d'anthropologie], *L'Anthropologie*, XXXIV, 1924, p. 291-292.

« Vases grecs du V^e siècle trouvés dans une sépulture gauloise », *Beaux-Arts*, II, 1924, p. 183-184.

1925

« [Comptes-rendus de] Mac Curdy, *Human Origins* ; P. Goessler, *Der Urmensch in Mitteleuropa* et W. Bolsche, *Der Mensch der Vorzeit* », *L'Année sociologique*, Nouvelle série, I, 1923-1924, p. 307-309.

« [Compte-rendu de] Hans Reinerth, *Die Chronologie der jüngeren Steinzeit in Süddeutschland* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 309.

« [Compte-rendu d'] Ernst Wahle, *Vorgeschichte des deutschen Volkes. Ein Grundriss* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 309-310.

« [Compte-rendu de] S. Reinach, *Cultes, mythes et religions, T. V* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 390-393.

« [Compte-rendu de] G. Wilke, *Die Religion der Indogermanen in archäologischer Betrachtung* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 453-454.

« [Compte-rendu de] J. Hertel, *Die Zeit Zoroasters* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 454-455.

« [Compte-rendu de] J. Scheftlowitz, *Die Entstehung der manichäischen Religion und die Erlösungs-mysteriums* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 455-457.

« [Compte-rendu de] Lynn Thorndyke, *A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 474-481.

« [Compte-rendu de] J. Röhr, *Die okkulte Kraftbegriff im Altertum* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 481-482.

« [Compte-rendu de] D. Cuthbert Butler, *Western mysticism* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 529-531.

« [Compte-rendu de] Sophie Briant, *Order and Law under native Irish Rule. A Study in the Book of ancient Laws of Ireland* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 612-615.

« [Compte-rendu de] W. Paulke, *Die Ur-Anfänge der Bildschrift in der Alt-Steinzeit* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 951-952.

« [Compte-rendu de] W. Paulke, *Steinzeit Kunst und moderne Kunst. Ein Vergleich* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 960-961.

« [Compte-rendu de] Charles Jean, *La littérature des Babyloniens et des Assyriens* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 970-972.

« [Compte-rendu de] E. Norden, *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania* », *L'Année sociologique*, nouvelle série, I, 1923-1924, p. 972-973.

« Bulletin des publications archéologiques », *Revue celtique*, XLII, 1925, p. 245-272.

« Le système des prestations totales dans les littératures celtiques », *Revue celtique*, XLII, 1925, p. 330-335.

« De quelques objets de bronze trouvés à Byblos », *Syria*, 1925, p. 16-29.

« Le Mythe d'Epona », dans *Mélanges de linguistique offerts à Monsieur J. Vendryès par ses élèves et ses amis*, Paris, éditions Champion, 1925, p. 187-211. (Article repris sous le titre: *Divinités gauloises: Sucellus et Nantosuelta, Epona, dieux de l'autre monde*. Mâcon, Protat frères, 1925.)

1927

« Les premiers Celtes en Espagne », *Revue celtique*, XLIV, 1927, p. 78-89.

« Bulletin des publications archéologiques », *Revue celtique*, XLIV, 1927, p. 382-432.

1929

(en collaboration avec Marcel Mauss) *Mélanges d'histoire des religions: de quelques résultats de la sociologie religieuse, le sacrifice, l'origine des pouvoirs magiques, de la représentation du temps*, 2^e édition. Paris, Alcan, 1929.

1932

Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène, Paris, Albin Michel, 1932.

Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique, Paris, Albin Michel, 1932.

1952

Les Germains, Paris, Albin Michel, 1952.

1979

« Texte autobiographique », *Revue française de sociologie*, 20, 1, 1979, p. 205-207.

PORTFOLIO
HENRI HUBERT

Figure 1. Henri Hubert étudiant à l'ENS. Dessin d'Henri Hubert non daté (1892-1895).
[Archives familiales Hubert]

Figure 2. Types de décor et d'extrémité des parures annulaires de l'âge du fer de la collection Moreau, par Henri Hubert. Croquis non daté (1900-1902). [Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale]

	1	2	3	4	5	6	7	8
	fermé	ouvert	tenon	longue	unifermé	unifermé	unifermé	unifermé
I	o o							
II	o o							
III	o o							
IV								
V								
VI	o							
VII	o o							
VIII								
IX	o							
X	o							
XI	o							
XII								
XIII	o o							
XIV								
XV	oval							
XVI	diversité							
XVII	fermé							
XVIII	Schub							

Figure 3. Matrice de corrélation des types de section et d'ouverture des parures annulaires de l'âge du fer de la collection Moreau, par Henri Hubert. Croquis non daté (1900-1902). [Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale]

Figure 4. Schéma du plan de distribution des vitrines de la salle de comparaison au musée des Antiquités nationales par Henri Hubert. Croquis non daté. [Saint-Germain-en-Laye, archives du musée d'Archéologie nationale]

Figure 5. Henri Hubert et Marcel Mauss à Saint-Germain-en-Laye. Photographie non datée (avant 1915). [Archives familiales Hubert]

Figure 6. Henri Hubert au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Photographie non datée (entre 1898 et 1910).
[Saint-Germain-en-Laye, archives du Musée d'Archéologie nationale]

Figure 7. L'équipe du dépôt de Dijon des œuvres et objets d'art évacués du Front. Photographie non datée (1918 ?). [Archives familiales Hubert]

Figure 8. Henri Hubert (assis au centre) et Albert Thomas sur le bateau les emmenant en Russie. Photographie non datée (avril-mai 1917).
[Archives familiales Hubert]

Table des matières

Remerciements	3
Préface	5
Hilaire Multon	
Les auteurs	9
Introduction	13
<i>L'énigme Henri Hubert</i>	
1. « Il lisait tout, savait tout », mais il demeure inconnu	21
<i>Une biographie inquiète d'Henri Hubert</i>	
Ivan Strenski	
Une division du travail à l'intérieur de l'équipe de Durkheim	21
« L'historien historisant » de Durkheim	25
Race, science, science raciale	31
La formation politique des compagnons d'Hubert	34
Le jeune Hubert et le monde des arts	38
Quoi de neuf sur la religion ?	41
Trois perles des études religieuses d'Henri Hubert	45
Hubert et les études religieuses à la V ^e section	52
Guerre et après-guerre	53
2. Henri Hubert et Marcel Mauss	55
<i>Deux frères siamois des sciences humaines</i>	
Marcel Fournier	
Une rencontre déterminante	55
<i>L'Année sociologique</i> . La sociologie religieuse	57
Dans le cénacle: l'École pratique	60
La formation méthodique d'une jeune génération	63
Le <i>mana</i> ou « l'esprit collectif » en action	64
La sociologie esthétique	66
Formation d'une nouvelle génération pour l' <i>Année</i> ; les thèses de doctorat	69
Mêmes combats	71
La fin d'une époque ?	74
La Grande Guerre	76
Fin d'une école ?	77

3. Henri Hubert et la guerre	81
<i>Un « rail » pour Albert Thomas</i>	
Marine Dhermy-Mairal	
Henri Hubert au ministère de l'Armement.....	83
Le trésorier de l'Association d'études et de documentation sociales.....	87
L'expérience allemande d'Henri Hubert.....	95
4. De la sociologie comme pensée du temps	103
<i>Henri Hubert et l'« Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie » (1905)</i>	
Thomas Hirsch	
Les enjeux d'une affirmation.....	105
Un temps religieux, qualitatif, social.....	108
Refonder le temps.....	114
5. Penser le temps des vestiges du passé	119
<i>Henri Hubert et l'archéologie des Antiquités nationales : une tentative d'ethnographie préhistorique</i>	
Laurent Olivier	
Le projet d'une ethnographie préhistorique.....	121
Henri Hubert à Saint-Germain.....	125
Le MAN : un musée archéologique total.....	130
L'ethnographie, miroir de l'archéologie.....	131
Le MAN : un musée de « l'histoire ethnographique de l'Europe et de l'humanité ».....	133
Le « tableau des techniques de la civilisation ».....	135
Aux origines : le classement de la collection Moreau.....	138
La collection Moreau.....	139
L'origine du microcosme.....	140
La méthode technotypologique d'Henri Hubert.....	142
La révélation des survivances.....	144
Perspectives : l'héritage perdu d'Henri Hubert.....	146
Le projet d'Henri Hubert au MAN : un échec muséographique?.....	147
Le pari risqué d'Hubert.....	148
6. L'homme sans quantités	151
<i>Hubert et la sociologie historique</i>	
Serge Lewuillon	
Hubert? Quel Hubert?.....	151
Le temps des <i>Celtes</i>	153
La nouvelle expérience du temps.....	156
Les rapports sympathiques.....	157
La durée sociale.....	162
Rythmes sacrés et transitions profanes.....	169
Une triple légitimité.....	173
Questions méthodologiques.....	173

Les Celtes au miroir de la France	176
La légitimité sociologique	177
Le troisième manuscrit	180
L'éternel recours	182
7. Des Celtes aux Germains	185
Laurent Olivier	
<i>Les Celtes</i> d'Henri Hubert : une œuvre en suspens	186
Pourquoi <i>Les Celtes</i> ?	187
Le problème des Celtes insulaires	189
Une <i>civilisation celtique</i> européenne ?	191
Hubert et la mémoire celtique	192
Une approche paléontologique de la mémoire archéologique	194
Nos ancêtres les Aryens	196
Une « préhistoire raciale »	199
Hubert et les Germains	202
L'offensive allemande sur la mémoire celtique	205
La bataille perdue d'Henri Hubert	207
8. Françoise Henry (1902-1982)	211
<i>Une héritière sans trône ni royaume</i>	
Laurent Olivier	
La formation intellectuelle de Françoise Henry	213
Françoise Henry archéologue	215
Françoise Henry au musée de Saint-Germain	218
Entre Dublin et Saint-Germain	221
La future conservatrice du musée des Antiquités nationales ?	224
De la guerre à la Libération	227
L'héritière d'Hubert	229
9. Stefan Czarnowski	233
<i>L'héritage polonais d'Henri Hubert</i>	
Damien Thiriet et Joanna Wawrzyniak	
Stefan Czarnowski : éléments biographiques	236
Un passeur du durkheimisme	248
10. Henri Hubert, l'homme pressé qui a trouvé le temps ?	251
Laurent Olivier	
Bibliographie générale	257
Les dates de la vie d'Henri Hubert	279
Bibliographie d'Henri Hubert	285
Portfolio d'Henri Hubert	331

Déjà parus aux éditions DEMOPOLIS

Brossat, Alain
Abécédaire Foucault

Boltanski, Luc
Rendre la réalité inacceptable

Bourdieu, Pierre — Boltanski, Luc
La Production de l'idéologie dominante

Césaire, Aimé — Malcolm X
Black revolution

Chuzeville, François
Zimmerwald

Clover, Charles
Surpêche

Cohen-Seat, Patrice
Peuple! Les luttes de classes au xxe siècle

Da Lage, Olivier (sous la dir. de)
Qatar: les nouveaux maîtres du jeu

Denord, François
Néo-libéralisme, version française

Dhume-Sonzogni, Fabrice
Communautarisme. Enquête sur une
chimère du nationalisme français

Duclert, Vincent
Occupy Gezi

Durpaire, François —
Richomme, Olivier
L'Amérique de Barack Obama
Obama face à la crise

Ferrette, François
La véritable histoire du Parti communiste français

Gaulard, Mylène
Karl Max à Pékin — Les racines de la crise en Chine capitaliste

Garro, Isabelle
Foucault, Deleuze, Althusser et Marx, Karl

Goldberg, Jeffrey
Prisonnier en terre promise

Guérin, Isabelle
La microfinance et ses dérives

Halliday, fred
100 idées reçues sur le Moyen-Orient

Hobsbawm, éric
Marx et l'histoire

Hroub, Khaled
Le Hamas

Jennar, Raoul Marc
Khieu Samphan & les Khmers rouges

Khalidi, Eddy
Abc de la laïcité

Kautsky, Karl
Les luttes de classe pendant la Révolution française

Khaldy, Eddy — Fitoussi, Muriel
Main basse sur l'École publique
La République contre son école

Kalfon, Pierre
Chroniques chiliennes

Kamata, Satoshi,
Toyota: l'usine du désespoir

Landrière, Sylvie
L'immobilier. Une passion française

Loubes, Olivier
Jean Zay. Réarmer la République

Mamdani, Mahmoud
La CIA et la fabrique du terrorisme islamique

Mendes France, Pierre

Liberté Liberté chérie

Nadaud, Stéphane

Les Japans de Kenzaburo Oé

Labat, Séverine

Les islamistes tunisiens – entre l'état et la mosquée

Latour, Bruno — Lippman, Walter

Le public fantôme

Lénine

Petit manuel pour rompre avec le capitalisme

1914, repenser le nationalisme et la guerre

Mandani, Mahmood

La CIA et la fabrique du terrosisme islamiste

Marx, Karl

Qu'est-ce que le capitalisme ?

Les Crises du capitalisme

Le Capital financier

Mordillat, Gérard —

Prieur, Jérôme

*De la crucifixion considérée
comme un accident du travail*

Gérard Mordillat présente

« *Le fascisme* » de Mussolini

Nsar, Vali

Le renouveau chiite

Pivert, Marceau

Une histoire populaire de la laïcité

Prochasson, Christophe

*L'Empire des émotions :
les historiens dans la mêlée*

Rebérioux, Madeleine

Vive la République

Rodinson, Maxime

Islam et capitalisme

Sassen, Saskia

Critique de l'État

Saurin, Patrick

Les prêtres toxiques : une affaire d'état

Shah, Sonia

*Cobayes humains : le grand secret des
essais pharmaceutiques*

Uchitelle, Louis

Le salarié jetable

Wallerstein, Immanuel

*L'Universalisme européen :
de la colonisation au droit d'ingérence*

Wilkinson, Richard

L'égalité, c'est la santé

Winder, Simon

James Bond

Walt, Stephen

*Pourquoi le monde n'aime plus les états-
Unis*

Whitaker, Brian

*Parias : Gays et Lesbiennes dans le monde
arabe*

Collection « Quaero »

Aubert-Nguyen, Hoai Huong et Espagne, Michel (dir.)

Le Vietnam. Une histoire de transferts culturels

Cassin, Barbara et Gorog, Françoise
Psychanalyser en langues. Intraduisibles et langue chinoise

Cassin, Barbara et Wosny, Danièle (dir.)
Les intraduisibles du patrimoine en Afrique subsaharienne

Dawod, Hosham (dir.)
La constante « Tribu », variations arabo-musulmanes

Ehrenfreund, Christian et Schreiber, Jean-Philippe (dir.)
Les marranismes. De la religiosité cachée à la société ouverte

Espagne, Michel et Jin Guangyao
Conférences chinoises de la rue d'Ulm

Espagne, Michel et maufroy, Sandrine
L'Hellénisme de Wilhelm von Humboldt

Ethis, Emmanuel
Le cinéma près de la vie

Fernandez Garcia, Alicia et Petithomme, Mathieu,
Contester en Espagne

Fontaine, Alexandre
Aux heures suisses de l'école républicaine
Ghasarian, Christian
Rapa. Île du bout du monde, île dans le monde

Ghosn, Katia
Rachid El-Daïf. Le roman arabe dans la tourmente de la modernisation

Lessing, G. E.
Adam Neuser (1774)

Niveleau, Charles-Édouard (dir.)
Vers une philosophie scientifique — Le programme de Brentano

Oléron Evans, Émilie
Nikolaus Pevsner. Arpenteur des arts

Rabault-Feuerhahn, Pascale (dir.)
Théorie intercontinentale — Voyages du comparatisme postcolonial

Richter, Jean Paul,
Vie de Maria Wutz, le joyeux petit maître d'école d'Auenthal

Salamagne, Michèle-H. et Thominet, Patrick (dir.),
Accompagner. Trente ans de soins palliatifs en France

Xiao Yingying,
Une subjectivité fluide. Modernité et perception esthétique à travers les ouvrages de Gao Xingjian

Collection Philosophie en cours

Carsin, Didier

Montesquieu, les lois et les mœurs

Cavaillé, Christian

Les jeux de langage chez Wittgenstein

Chauve, Alain

Le Tractacus : logique et métaphysique

Sfez, Gérard

Machiavel et la vérité politique

Tomès, Arnaud

Castoriadis. L'imaginaire, le rationnel et le réel

Achevé d'imprimer en France en 2017
dans les ateliers de Dupli-print à Domont (95)
N° d'impression : 2017110485
Dépôt légal : décembre 2017